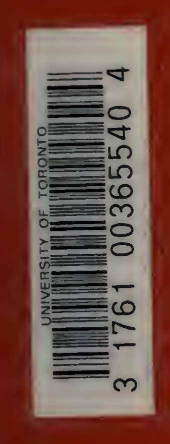

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00365540 4

L'ODÉON

**

L'ODÉON

HISTOIRE

ADMINISTRATIVE, ANECDOTIQUE ET LITTÉRAIRE

DU

SECOND THÉATRE FRANÇAIS

(1818-1853)

PAR

Paul POREL et Georges MONVAL

* *



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—

1882

L'ODÉON

CHAPITRE PREMIER

1818-1819. L'Odéon à la salle Favart. — Débuts de Samson. — *La Famille Glinet.* — Restauration du théâtre incendié. — Ordonnance royale constitutive du second Théâtre-Français. — La nouvelle troupe de Picard, comédiens et tragédiens.

L'incendie du 20 mars 1818 fut loin d'être aussi grave que celui du 17 mars 1799 [1], on put sauver la caisse [2], la plupart des costumes, le grand foyer, plusieurs appartements dans les coins de l'édifice et les boutiques du péristyle. L'intérieur de la salle, la scène, l'appartement de Loraux [3], secrétaire-conservateur du monument, furent seuls entièrement détruits.

Les vacances de la semaine sainte étaient cause de bien des négligences à l'Odéon, paraît-il, puisque ce fut encore pendant une de ces fermetures annuelles que le plus beau théâtre de Paris brûla une seconde fois. Ainsi qu'en 1799, on attribua ce sinistre à la malveillance, on

1. Voir Tome Ier, pages 289 à 291.

2. Moins 5,469 fr. 30 centimes.

3. Il reçut 20,000 francs d'indemnité. Loraux mourut en janvier 1850, après avoir été longtemps secrétaire du comité au Théâtre-Français.

arrêta le chef machiniste et le concierge, on fit une enquête sévère, mais sans résultat, comme presque toutes les enquêtes de ce genre.

Le feu fut signalé vers 3 heures. Perroud, qui entra des premiers dans la salle, affirma devant les magistrats chargés de rechercher les causes du désastre, avoir vu les flammes sortir des combles dès le début; on remarqua, du reste, que cette partie de l'édifice s'écroula tout d'abord; le bon Picard avait donné des chambres dans les combles à des gagistes, on crut que le mal vint de la négligence de ces pauvres diables.

La sympathie fut générale pour les malheureux sociétaires de l'Odéon [1], presque tous les grands théâtres organisèrent des représentations à leur bénéfice. L'Opéra en donna deux, dont une superbe, le 31 mars, avec Potier dans *Les petites Danaïdes*, et les bénéficiaires dans *Les deux Philibert.* Les jardins publics, alors très à la mode, surtout celui des *Montagnes russes*, se signalèrent aussi par leur empressement à venir en aide aux comédiens et employés du théâtre incendié.

1. Les artistes de la société fondée par Picard en 1815, et à qui ce désastre allait porter un préjudice irréparable, formaient une sorte de famille. Pélissier, qui venait de donner sa démission en 1818, accourut des premiers à la nouvelle de l'incendie, et dit à Picard consterné : « Vous êtes malheureux, je reste avec vous et n'ai plus le droit de vous abandonner. »

Les pertes causées par l'incendie furent évaluées, pour l'administration à 53,000 fr.; pour les acteurs, à 52,000 fr. : total 105,000 fr., sur lequel en deux mois on reçut, par souscriptions ou dons volontaires, la somme de 22,000 fr.

En attendant ce que le roi déciderait sur l'avenir du théâtre de l'Odéon, comme il fallait vivre et tenir ses engagements, Picard et ses associés louèrent pour un an (30,000 fr.) la salle du théâtre Favart et s'y installèrent de compte à demi avec les chanteurs italiens : un jour était consacré à la comédie, le lendemain à l'opéra. Cette combinaison ne promettait guère que des inconvénients : deux genres si différents ne peuvent prospérer dans la même maison, l'un dévore presque toujours l'autre ; heureusement la belle salle de la rive gauche allait renaître pour ainsi dire de ses cendres, et un succès de vogue allait permettre à Picard et à sa troupe de traverser victorieusement ce temps d'épreuves.

L'ouverture des spectacles de l'Odéon à Favart eut lieu le 2 avril 1818 avec *le Jaloux malgré lui*, *le Bal à la mode* et *la Journée à Versailles*[1]. (2,656 fr. 60 de recette).

1. Voici quelle était la troupe à cette époque :

Administration. — Picard, de l'Académie, chevalier de la Légion d'honneur; Loraux, administrateur-comptable et secrétaire général; Bisse, caissier; Valville, régisseur; Lavoncourt, secrétaire.

Comité. — Clozel, président; Chazel, Armand, Picard, Loraux, Valville, Thénard.

Acteurs sociétaires. — Clozel, Bouchez, Pélissier, Thénard, Chazel, Perroud, Armand.

Pensionnaires. — Arnaud, Leborne, Duparai, Édouard, Ménétrier, Ozanne, Adolphe, Desroches, Azema.

Actrices sociétaires. — Delia, Adeline, Fleury, Perroud, Delisle, Guilbert, Millen, Adèle.

Pensionnaire. — Regnault-Fleury.

MM. Saint-Hilaire, bibliothécaire-souffleur; Crémont, chef d'orchestre; Guillot, inspecteur général; Hery, machiniste en chef.

Le *8 avril*, la première nouveauté représentée et sifflée fut : *les Projets d'économie*, comédie en un acte, en prose, de Daubigny, bluette bâtie sur deux vers de Voltaire :

> Le matin je fais des projets
> Et, le long du jour, des sottises!

Pendant près d'un mois on vécut de vieilleries, pour avoir le temps de monter une pièce importante.

Le *11 mai*, on donna *Fiesque et Doria*, comédie historique en trois actes, en prose, ouvrage assez spirituel, qui fut accueilli plus que froidement (attribué à M. Saint-Marcelin). 6 représentations (Clozel).

Le *14 mai*. — Rentrée de Bouchez, dans les rôles de Dorsan de *la Femme jalouse*, et de Dorante des *Jeux de l'amour et du hasard*.

Le *21 mai*. — Succès anodin de *la Jeune veuve*, petit marivaudage en un acte, en vers, d'André Delrieu. 20 représentations.

Le *3 juin*. — *Selmours de Florian*, comédie en trois actes, en vers, de M. Bernard (c'est-à-dire de M. Latouche et Em. Deschamps), tirée d'une nouvelle du fabuliste, n'obtint qu'un succès peu marqué; on dut l'appuyer, le 9, contre *le grand Marronnier*, comédie-vaudeville en un acte, d'Eugène Planard. Rien de plus faible que cette petite pièce, qui eut cependant 16 représentations.

Le *20 juin*. — *Les petits Orphelins*, comédie-drame en un acte, en vers, faillirent être abandonnés du

public et renoncés de leur père. Ce ne fut qu'avec beaucoup d'adresse qu'on put nommer l'auteur : M. Hennet-Duvigneux.

Le *27 juin.* — *Le Misanthrope en opéra-comique*, comédie en un acte, en vers, par Ch. Maurice, eut un demi-succès, grâce aux vers de Molière, intercalés dans la pièce, et servant à faire le dénouement. — 13 représentations.

Le *6 juillet.* — *La Girouette de village*, comédie en un acte, en prose, par M. Poujol père. Point d'action, point d'intérêt : le vent fut contraire et la « Girouette » tomba.

18 juillet. — Enfin, la foule abonde ; la caisse se remplit avec LA FAMILLE GLINET, ou *les Premiers temps de la Ligue*, comédie en cinq actes, en vers, de Camus-Merville. Cette pièce politique, basée sur la nécessité de se défendre de toute espèce d'exagération à la suite des guerres civiles, était vraiment généreuse et de circonstance, après les catastrophes de l'Empire [1].

L'auteur sut faire un tableau gai et plein d'intérêt de l'esprit de parti, au lieu d'un drame effrayant ; ce n'était pas chose facile ! — Le succès fut très grand : Perroud amena Merville en scène, et l'embrassa aux applaudissements du parterre. L'auteur reçut une pension de

1. Tâchons enfin d'aimer la France un peu pour elle ;
Et, si quelqu'un de nous se fourvoie en son zèle,
Cet enfant égaré, ne l'oublions jamais,
Pour être dans l'erreur, n'en est pas moins Français !
(*Famille Glinet.*)

Voir, sur *la Famille Glinet* et la prétendue collaboration de Louis XVIII, Goizet, *Histoire de la collaboration au théâtre*, p. 144.

800 livres du roi, et vendit son manuscrit 1,800 francs, chose inusitée alors.

24 août. — *La double Fête,* bluette de circonstance, par MM. Vial et Belurgey. Quelques scènes épisodiques à la gloire de Henri IV...; le moyen de ne pas réussir à cette époque, et un jour de gratis, avec un sujet pareil?

2 septembre. — *Les* Oiseaux et les Chaperons, ou *l'Enseignement mutuel*, comédie en un acte, en prose. Petit succès. — L'auteur, modeste, s'est caché sous le nom de « M. Mathieu, maître de pension ».

16 septembre. — *La Maison de Jeanne d'Arc,* comédie anecdotique en un acte, en prose, de René Périn, égayée par des couplets à grand effet, fit plus d'honneur au patriotisme de l'auteur qu'à son talent dramatique.

12 octobre. — *Le Mari en gage* éprouve les mille tribulations qu'un pauvre homme de son espèce était en droit d'attendre. Cette comédie en trois actes, en prose, n'eut qu'une seule représentation.

2 novembre. — Réussite avec : *A-t-il perdu?* agréable comédie en un acte, de M. Ch. de Longchamps. — Un dialogue semé de traits spirituels plaça quelque temps cette petite pièce dans le répertoire courant.

12 novembre. — Début de Samson [1], élève de l'École royale de déclamation et comédien du théâtre de Rouen,

1. Né à Saint-Denis, le 2 juillet 1793, sociétaire de la Comédie-Française; mort à Paris le 29 mars 1871. Acteur d'un talent supérieur, professeur incomparable, auteur dramatique estimable, Isidore Samson fut certainement une des plus hautes personnalités théâtrales de notre temps, la plus haute peut-être !

par le rôle de Dubois des *Fausses confidences.* — Succès. — Engagé pour la réouverture du théâtre du faubourg Saint-Germain, il dut retourner achever son année à Rouen, où il fut acclamé à son retour et à son départ.

23 novembre. — Succès complet de : *Un tour de faveur,* comédie en un acte, en vers, par MM. Henry de Latouche et Émile Deschamps : vers bien tournés, dialogue spirituel. Casimir Delavigne s'inspira, dit-on, de cette pièce pour sa comédie satirique : *les Comédiens.*

12 décembre. — Dumersan voit siffler ses *Querelles de village,* un acte en vers; sujet de vaudeville, versification diffuse.

H. Dorvo, l'auteur limonadier, se fâche de l'abandon dans lequel on laisse sa COUSINE ALBERT, ou *la Maîtresse dans la maison.* On monte par galanterie cette froide imitation du *Vieux Célibataire,* de Collin d'Harleville; le public la siffle par justice (19 décembre). Cette pièce eut cependant huit représentations.

En octobre, Picard ayant fait jouer 43 actes de son propre répertoire, et en novembre 45, la reprise des *Marionnettes* (26 décembre) fit crier contre l'auteur-directeur.

31 décembre.— LE PREMIER JANVIER, ou *l'Oncle supposé,* comédie en un acte, en vers, n'eut que deux représentations.

1819.

L'année commence par deux chutes : MONSIEUR DAIGRIEUX, ou *L'Envie,* comédie en trois actes, en vers,

d'Onésime Leroy (23 janvier), et *Crispin Diogène*, comédie en un acte, en vers, de Ch. Maurice, réduction de la comédie d'Hauteroche : *Crispin médecin* (8 février).

Le *25*, M. Eugène Planard, avec sa PACOTILLE, ou *L'Ambition subalterne*, comédie-imbroglio en 3 actes, en prose, n'obtint qu'un demi-succès (8 représentations).

16 mars. — *La Méprise en diligence*, comédie en 3 actes, en prose, de Caigniez. — Tombée le premier soir, cette pièce se releva grâce à quelques coupures.

27 mars. — Au bénéfice des nièces de Molé[1]. — Représentation extraordinaire : *le Collatéral; les Rêveries renouvelées des Grecs*, farce dans laquelle l'excellent Potier jouait Pylade, et un ballet exécuté par les premiers danseurs de l'Académie royale de musique.

Le *2 avril 1819*. — Concert vocal et instrumental de MM. Bender frères, « premières clarinettes de S. M. l'empereur de Russie. »

L'année théâtrale finit le 3 avril 1819, avec *la Jeune veuve, l'Homme gris* et *les Oiseaux et les chaperons*.

21 avril. — Bénéfice de Mlle Regnault-Fleury.

On voulut donner des représentations les dimanches, mais, devant le faible produit, on y renonça[2].

1. Mort le 11 décembre 1802.

2. 1818.	RECETTES	DÉPENSES
Avril	29.648 09	19.400 64
Mai	19.825 01	16.321 88
Juin	18.721 09	16.667 48
Juillet	20.371 93	15.841 50
Août	47.721 62	24.278 04
A reporter	136.287 74	92.509 54

On joua une dernière fois, le 27 août, pour la fête du roi : *le Collatéral* et *l'Auberge de Calais*, devant deux cents personnes au plus ! Pas de spectateurs un jour de gratis ! Après cela il n'y avait plus qu'à plier bagage et à fermer boutique ; c'est ce qu'on fit.

Pendant que Picard et ses comédiens faisaient à la salle Favart la campagne que nous venons d'enregistrer, les travaux avaient marché sur la rive gauche. Non seulement l'Odéon sortait de ses décombres, mais encore, grâce à la protection royale, il échappait enfin aux

	RECETTES	DÉPENSES
Report	136.287 74	92.509 54
Septembre	40.796 97	20.865 69
Octobre	34.857 72	20.181 60
Novembre	33.347 81	19.458 64
Décembre	27.210 44	17.343 70
1819.		
Janvier	22.154 74	16.912 10
Février	23.939 09	16.268 24
Mars	20.232 43	15.474 14
	338.826 94	217.013 65
	217.013 65	
Bénéfice	121.813 29	

Les bals[1] produisirent 4,107 francs.

(Comptes rendus par M. Loraux, agent comptable du théâtre royal de l'Odéon, de janvier 1816 à mars 1819, à M. le directeur général de la maison du roi.)

1. Depuis Picard jusqu'à Lireux, c'est-à-dire pendant vingt-cinq ans, cette institution des bals à l'Odéon fut exploitée par les directeurs. C'était un assez vilain spectacle. Ceux qui ont assisté à ces réjouissances disent qu'elles étaient d'une inconvenance parfaite. Cette exploitation n'ayant rien de commun avec l'art dramatique, nous en parlons ici, une fois seulement, afin de ne rien omettre.

règlements dans lesquels les comédiens de la rue Richelieu l'avaient fait enfermer. On se rappelle que, pour installer le Théâtre-Français au faubourg Saint-Germain, le comte de Provence avait dépensé près de 2 millions. Louis XVIII se souvint des libéralités de sa jeunesse; quelques jours après l'incendie il donna l'ordre de réédifier immédiatement l'Odéon, et il l'assimila, par ordonnance spéciale[1],

1. Voici le texte de l'ordonnance royale rendue à cet effet, le 25 mars 1818 :

LOUIS, etc.

« Voulant pourvoir, dans le plus court délai, aux moyens de réparer le dommage causé par l'incendie qui vient de consumer la plus grande partie du théâtre de l'Odéon, et remplir en même temps les vues que nous a suggérées l'état de décadence dont l'art dramatique paraît menacé;

Sur le rapport du président de notre Conseil des ministres et de notre ministre de l'Intérieur;

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE 1er. — Le théâtre de l'Odéon sera reconstruit dans son emplacement actuel, par les promptes mesures que nous nous proposons de prendre et que secondent déjà les efforts de nos sujets.

ART. 2. — Le théâtre de l'Odéon continuera d'être annexe de la Comédie-Française; il jouera les tragédies, comédies et drames qui composent le répertoire du Théâtre-Français, et qui appartiennent au domaine public, et les pièces du même genre qui lui seront présentées par les auteurs.

ART. 3. — Nous déterminerons ultérieurement l'organisation et l'administration du théâtre de l'Odéon.

ART. 4. — Nos ministres, secrétaires d'État, sont chargés de l'exécution de la présente ordonnance, chacun en ce qui le concerne.

Donné au château des Tuileries, le 25 mars 1818, M. le comte Pradelle, directeur général de la maison du roi, ayant le portefeuille.

M. P. de la Ferté, intendant de l'argenterie, menus-plaisirs et affaires de la chambre du roi. »

sous le rapport du répertoire, à la Comédie-Française; c'est-à-dire que, grâce à lui, le second Théâtre-Français ne fut plus limité, comme avant, au seul domaine du comique.

Dès le mois de juin les travaux s'organisent, les pierres se taillent, les charpentes se façonnent, mille ouvriers sont à l'œuvre; tout fait espérer que l'Odéon sera rouvert à la date fixée, le 1er avril suivant.

Le *21 juillet*, nouvelle ordonnance royale instituant la société de l'Odéon sur le modèle de celle du Théâtre-Français [1].

1. Le Roi, vu l'article III de l'ordonnance du 25 mars, ordonne ce qui suit :

. . . .

. . . .

III. — Ce théâtre est, quant à son privilège, assimilé à la Comédie-Française, et, aussi longtemps qu'il nous plaira de lui conserver le titre et le régime de Théâtre royal, il jouira gratuitement de la salle de l'Odéon.

IV. — Ce privilège du théâtre royal de l'Odéon sera accordé à une société de comédiens qui l'exploiteront à leurs risques et fortune, et aux mêmes conditions que celles imposées aux Comédiens français.

V. — Le directeur-sociétaire du théâtre actuel de l'Odéon, au nom de ses co-sociétaires ou autres qui seraient choisis à défaut des directeur et sociétaires de l'Odéon actuel, soumettront sans délai au ministre de notre maison les termes de l'acte par lequel ils sont dans l'intention de régler leurs intérêts sociaux, et le ministre, après avoir approuvé, s'il y a lieu, ces dispositions, donnera aux nouveaux sociétaires un règlement approprié à leur système de société, et, d'ailleurs, aussi conforme que faire se pourra à celui qui régit actuellement les sociétaires du T âtre-Français.

VI. — Nonobstant ce qui est dit aux articles III et V ci-dessus, il est, dès à présent et par nous statué : 1° Que le directeur et les sociétaires du théâtre annexe de la Comédie-Française ne pourront à l'ave-

Le nouveau privilège fut donné à Picard, bien entendu : où pouvait-on trouver un plus digne? Il s'adjoignit immédiatement comme associés MM. Loraux, Valville, Perroud, Armand, Chazel, Thénard et Mlle Fleury.

Clozel, qui avait tous les droits possibles à sa part, fit des difficultés, eut de trop grandes prétentions, bref, accepta une pension annuelle de 2,000 fr. pour se retirer. Mlle Delia resta, mais comme pensionnaire, c'est-à-dire appointée. On accorda aussi, après des contestations fort légitimes de part et d'autre, une pension aux sociétaires de 1816, exclus de la nouvelle société.

Un comité d'examen « des sujets qui se présentent pour débuter », composé de MM. Raynouard, Roger, Auger, Briffault, Talma, Granger, Perroud et Chazel fut institué, ainsi qu'un comité spécial de lecture composé de MM. Picard, Loraux, Andrieux, Raynouard, Roger, Droz, hommes de lettres, et de MM. Chazel, Perroud, Armand et Thénard.

Voici quels étaient les artistes composant la nouvelle troupe de l'Odéon :

nir, sous aucun prétexte, admettre dans leur société, ou au nombre de leurs pensionnaires, aucun acteur ayant exercé sur le théâtre de la Comédie-Française, à titre de pensionnaire ou de sociétaire admis, à moins d'une autorisation spéciale; 2° Que les sociétaires de l'Odéon ne pourront recevoir de leurs pensionnaires d'engagements qui interdiraient à ceux-ci la liberté de passer au Théâtre-Français, après toutefois en avoir donné avis au théâtre de l'Odéon six mois à l'avance et de telle manière que l'expiration de ce délai coïncide avec celle de l'année théâtrale, lors courante.

VII. — Toutes dispositions antérieurement faites et qui seraient contraires aux présentes, sont et demeurent abrogées.

« Les serviteurs de Melpomène », pour parler le style du temps, étaient : MM. Joanny [1], « *le Talma des départements* », un tragédien de grand talent, que des créations importantes, à Rouen et à Bordeaux, avaient mis en lumière, et qui devait se faire rapidement à Paris un nom dans l'emploi des grands premiers rôles ; Victor, ex-pensionnaire du Théâtre-Français, premier rôle aussi, beau, instruit, doué de qualités admirables, semblait destiné à un grand avenir ; une susceptibilité exagérée, un caractère sans souplesse l'éloignèrent bientôt d'une carrière où il avait superbement débuté ; David [2], ex-pensionnaire du Théâtre-Français, venant de Lyon, jeune premier excellent, plein de chaleur et de grâce ; Provost [3], ex-élève de l'école de déclamation, professeur-adjoint au Conservatoire, chargé des traîtres à vers alexandrins, des grands-prêtres de tragédie, un comédien utile déjà, qui devint plus tard, après avoir traversé tous les emplois avec des alternatives diverses, le grand artiste que l'on sait ; Eric-Bernard, rois et grands rôles, élève de l'école de déclamation, venant du grand théâtre de Bordeaux, avait débuté à la Comédie le 6 novembre 1817 ; tragédien de haute taille, un peu froid peut-être, mais d'un talent estimable ; Lafargue, qui venait du théâtre de la Gaîté où il avait eu les plus grands succès

1. Brisebarre dit Joanny, né à Dijon, le 2 juillet 1775, sociétaire de la Comédie-Française, mort en 1849, avait été soldat comme son ancêtre La Thorillière, et avait deux doigts mutilés à la main gauche.

2. Sociétaire de la Comédie-Française, mort à Paris, en octobre 1866.

3. (J.-B.-François), né à Paris en 1798, sociétaire de la Comédie-Française, mort en décembre 1865.

et fait « couler tant de larmes » : cet artiste, chargé de l'emploi des pères nobles, aurait certainement acquis une grande renommée au théâtre, si la mort ne l'en eût arraché prématurément; Thénard jeune[1], troisièmes rôles et grands confidents, comédien usé, « dans la force de son talent il était médiocre ! »; Duvernoy, ex-pensionnaire du théâtre de la Gaîté, seconds rôles.

Mesdames : Kleber, élève du Conservatoire, était chargée de l'emploi des reines; Laroche, ex-pensionnaire du Théâtre-Français, des grandes princesses; Perroud, des jeunes premières; Dufresnoy, des grandes confidentes; Cazaneuve, des secondes confidentes.

Les « desservants du temple de Thalie » étaient : MM. Valmore, premier rôle, venant de Bruxelles, ci-devant pensionnaire du Théâtre-Français, acteur distingué[2]; David et Provost, déjà nommés; Chazel, secrétaire du théâtre, plein de rondeur et de zèle dans les financiers et paysans, mais malheureusement sur le retour; Perroud, grime de talent; Armand Dailly, régisseur : de la naïveté, du mordant, de la gaieté, excellent dans les seconds comiques; Samson, un grand artiste, un peu froid peut-être, mais si fin, si plein de naturel et de distinction dans le comique; Thénard, Duvernoy, déjà nommés; Duparai, deuxième financier, un vieux comédien d'un naturel admirable, que la Comédie-Française prit trop tard

1. Fils de Grammont-Nourry, qui périt sur l'échafaud en 1793. (Voir notre premier volume).

2. Marié, depuis 1817, avec Marceline Desbordes, qui fut le charmant poète que l'on sait (Mme Desbordes-Valmore.)

à l'Odéon, et qui laissa une réputation dans l'emploi des rôles à manteaux ; Ménétrier, Sabattier, Charles, utilités.

Mme Delia, surnommée « le diamant de l'Odéon. » « Il est vrai que les chatons qui l'entourent rendent son feu encore plus éclatant [1]. » Grande coquette, disant avec esprit et chaleur, excellente dans le vieux répertoire. Mlles Fleury, Perroud, jeunes premières ; Guilbert, amoureuses ; Dufresnoy, Sabattier, caractères, actrices de talent ; Mlle Millen, une aimable et gaie comédienne, très dévouée, très utile, jouant indistinctement et toujours avec succès, les soubrettes, les rôles à travestissements et même les caractères ; Clairet, autre soubrette, ancienne pensionnaire du Théâtre-Français, en dernier lieu au théâtre de Toulouse ; Cazaneuve, rôles de convenance ; Falcoz, belle et intelligente comédienne.

Cette troupe recrutée avec soin, mais un peu à la hâte, par un homme expert et du métier, tout en péchant par le côté féminin, n'en était pas moins curieuse et remarquable [2]. Aussi dès qu'elle fut connue, chacun attendit-il avec impatience l'ouverture du nouveau second Théâtre-Français, qui devait, disait-on, réveiller enfin la Comédie-Française, endormie dans sa quiétude et dans sa majesté.

1. Ricord aîné, *Archives de Thalie.*

2.

Joanny......	gagnait	20.000 fr.	et 10 0/0 dans les bénéfices.
Victor.......	»	12.000	et un douzième.
Lafargue....	»	6.000	
Eric-Bernard.	»	4.000	

CHAPITRE II

1819-1820. Réouverture. — La nouvelle salle. — *Les Vêpres siciliennes.* — *Les Comédiens.* — *Artaxerce.* — *Le Voyage à Dieppe.*

C'est toujours, à Paris, un événement considérable que l'ouverture d'un théâtre de l'importance du second Théâtre-Français; aussi la vaste place de l'Odéon fut-elle remplie de curieux toute la journée du jeudi, 30 septembre 1819. La jeunesse des écoles, indifférente aujourd'hui, trop indifférente peut-être à ce qui se passe dans son quartier, vint en foule assister à la résurrection de « sa galerie ». Les moindres places firent prime; à sept heures, on se battait pour obtenir seulement des billets de « coup d'œil. » — Enfin les portes s'ouvrent, l'assaut est donné, et les bienheureux élus peuvent admirer ou critiquer à leur aise la disposition et la décoration de la nouvelle salle.

Ah! ceux qui aimaient l'or étaient bien servis : bas-reliefs, cariatides, frontons, arc d'avant-scène, plafond, coupole du foyer, rampes d'escaliers, devant et fond des loges, tout était doré, jusqu'aux portraits des poètes tragiques et comiques français, séparés les uns des autres par des sujets pris dans leurs chefs-d'œuvre, qui ornaient le devant du premier balcon; ces petits

tableaux, dus aux conseils de David, des œuvres d'art par la finesse du dessin, disparaissaient absolument dans cette tonalité éclatante et ne formaient plus, à distance, que des groupes confus.

On critiqua, et justement, le nombre exagéré des loges; il y en avait à tous les étages et derrière toutes les galeries, si bien que l'assemblée « avait l'air d'être aux fenêtres d'une maison bâtie dans la forme du Colisée » [1].

Parmi les innovations les plus heureuses, on remarqua la loge royale, placée juste en face de la scène, et supportée par quatre cariatides, imitation de celles de Jean Goujon. Le plafond, décoré de peintures représentant les divinités qui président aux mois de l'année et les signes du zodiaque, fut trouvé d'un bel effet. On fit des éloges du rideau d'avant-scène; cette toile, due au talent de Daguerre, reproduisait, par un ingénieux artifice de perspective, l'architecture de la salle qu'elle semblait prolonger en l'agrandissant. Le foyer, dégagé de la cloison vitrée qui le fermait avant l'incendie, était découvert dans toute sa longueur; son plafond, mis à jour, et autour duquel passait une galerie soutenue par des cariatides, avait de l'élégance; il était à peu près tel qu'aujourd'hui. Le lustre, très gracieux de forme, fut trouvé beaucoup trop petit.

On plaça, de crainte d'accident, entre la scène et la salle, un rideau de tôle d'un poids formidable, destiné en cas d'incendie à intercepter sur-le-champ toute commu-

1. *Le Fanal,* journal des théâtres.

nication entre les deux parties du monument; pendant les entr'actes, on fit baisser et lever cet affreux rideau, délassement naïf destiné à rassurer les spectateurs [1].

Le spectacle d'ouverture était composé d'un prologue en vers, de *Venceslas* et de *l'École des Maris*.

A sept heures, la toile se leva sur une décoration « d'un style gothique » destinée à la tragédie, et Perroud, le doyen de l'Odéon, tout de noir vêtu, vint débiter le prologue, compliment d'ouverture un peu long, mais plein d'esprit, dont la première partie surtout, faisant allusion à la création du nouveau théâtre[2], fut interrompue par de fréquents applaudissements. L'auteur de cette poésie était Casimir Delavigne qui, se réservant pour un début plus important, ne voulut pas être nommé.

Mlle Guérin, Eric-Bernard, Victor, David et Provost furent applaudis dans la tragédie ; dans *l'École des Maris*, qui finissait le spectacle, Mlle Falcoz eut du succès; Samson se fit remarquer dans le rôle effacé d'Ergaste.

La première nouveauté donnée au nouvel Odéon fut, le 23 octobre, *les Vêpres siciliennes*, tragédie en cinq actes, en vers, de Casimir Delavigne.

C'était un vif sujet de curiosité, qu'une œuvre dramatique du jeune auteur des *Messéniennes*, dont les vers venaient d'obtenir un si prodigieux succès.

Un public nombreux et enthousiaste se posta à la

1. La dépense totale fut évaluée à 1,600,000 fr. Les architectes étaient MM. Baraguey et Prévost.

2. « Partagez le champ le plus stérile;
Un seul le négligeait, deux le rendront fertile. »

queue du théâtre, dès trois heures et demie, pour applaudir la première pièce de celui que tous les journaux libéraux appelaient alors « le poète national ».

Il paraissait très difficile à ceux qui avaient réfléchi sur la nature du sujet choisi de faire une tragédie qui pût plaire à des Français avec le spectacle du massacre de leurs ancêtres. — Casimir Delavigne se tira de cette difficulté avec adresse : il mit en scène ce principe de morale, que les droits de chaque peuple à la liberté et à l'indépendance sont imprescriptibles, et cela si habilement, que la plupart des spectateurs ne virent plus dans Montfort et ses chevaliers, quoiqu'ils fussent Français, que des Cosaques et des Prussiens, et qu'ils accueillirent avec transport tous les vers qui pouvaient donner matière à une allusion contre eux !

L'énergie soutenue du rôle de Procida, très bien joué par Joanny, un quatrième acte superbe, une scène magnifique au cinquième, des idées de liberté et de patriotisme habilement exprimées, firent du succès des *Vêpres siciliennes* un événement considérable, presque aussi politique que littéraire, et établirent du premier coup la réputation dramatique de Casimir Delavigne. Quatre vers, dans lesquels on vit une allusion aux empiétements politiques que se permettait, dit-on, le ministre favori du roi, soulevèrent des tonnerres d'applaudissements :

De quel droit un ministre avec impunité
Ose-t-il attenter à notre liberté ?
Se reposant sur vous des droits du diadème,
Le roi vous a-t-il fait plus roi qu'il n'est lui-même ?

Après le quatrième acte, terminé par les adieux de Loredan à Montfort, les bravos et les acclamations s'élevèrent et continuèrent jusqu'au commencement du cinquième acte; le jeune auteur dut paraître en scène à la fin de la pièce. La passion politique s'en mêla; on fit des recettes superbes. Les douze premières produisirent 66,825 fr. 85 c., chiffre fantastique alors. Le comité du Théâtre-Français, qui avait refusé à correction cette tragédie, dut regretter amèrement sa décision, devant un tel résultat. (E. Bernard, Joanny, Victor, Lafargue, Thénard, Paul; Mlles Guérin et Klébert.) [1]

Le *1er décembre,* demi-chute d'*Un Moment d'imprudence,* comédie en trois actes, en prose, due à la collaboration ordinairement heureuse de MM. Fulgence (de Bury) et Wafflard. Cette pièce, qui manquait un peu d'intérêt, dut son succès des jours suivants à d'habiles retouches; revue et corrigée, elle resta sur l'affiche, grâce à sa donnée aimable, à son dialogue spirituel et à sa bonne

1. Dans une parodie jouée un mois après, jour pour jour, le 23 novembre, à la Porte-Saint-Martin, par Potier, sous le titre de *Cadet-Roussel Procida* ou *la Cloche du Dîner*, un acte, en vers, de MM. H. Dupin et Carmouche, on n'épargna point les mauvaises plaisanteries sur l'Odéon et la Comédie-Française.

Voici, du reste, la liste des parodies de cette pièce données alors avec succès :

23 novembre, Théâtre des Variétés : *les Vêpres odéoniennes*, vaudeville en un acte, de Simonnin, Achille et Armand d'Artois de Bournonville et Chazet. — *Cadet-Roussel Procida.* — *Une heure avant Vêpres*, petite critique des *Vêpres siciliennes,* un acte en vaudevilles, par Engival et de Fontbonne (Paris, Setier, 1819). — *Et nous aussi, nous chantons les Vêpres* ou *Fanfan la Queue aux Vêpres siciliennes*, facétie par Ourry (Paris, 1820, in-8°).

interprétation. Le Théâtre-Français la mit plus tard dans son répertoire, le 17 mai 1835 (MM. Valmore, David, Lafargue, Armand Dailly; Mlles Falcoz, Delia, Millen) [1].

1820

Seize nouveautés témoignent de l'activité de Picard dans le cours de cette année :

6 janvier. — *Les Comédiens*, comédie en cinq actes, en vers, précédée d'un prologue en prose.

Casimir Delavigne, ainsi que nous l'avons dit plus haut, avait eu ses *Vêpres siciliennes* refusées au Théâtre-Français. Pour railler le comité de lecture et se venger de ce refus, il composa en trois mois cette pièce satirique :

> . . . . Ces sénateurs comiques
> Traitent-ils d'assez haut l'auteur qui les nourrit !
> Font-ils languir assez un pauvre manuscrit !
> Quels dédains protecteurs ! quelle étrange insolence !
> Ils ont pendant six ans lassé ma patience.

Quoique n'intéressant qu'un petit nombre de spectateurs, cette comédie qui, selon Jules Janin, manque d'air, d'espace et de soleil, s'est maintenue longtemps au répertoire de l'Odéon et même à celui de la Comédie-Française, qui eut le bon goût de la jouer quelques années après [2], à cause de sa versification brillante et spirituelle. L'interprétation en fut excellente. Samson y gagna ses

1. La recette de 1819 fut de 260,158 fr. 50.
2. Le 13 juin 1832.

éperons. (Lafargue, Thénard, David, Valmore, Duparai, Armand; Mmes Délia, Falcoz.)

Deux demi-chutes suivirent ce succès :

Le *28 février*. — *La Bourgeoise ambitieuse*, comédie en un acte, en prose, de Hennet-Duvigneux, qui n'eut qu'une seule représentation.

Le *1er mars*. — *Charles de Navarre*, tragédie en cinq actes, de Briffaut. (Eric-Bernard, David.)

Le *11 mars*. — Pigault-Lebrun échoue avec *les Fausses apparences*, comédie en un acte, en prose, sifflée.

Le *8 avril*. — Merville n'obtient qu'un succès d'estime avec L'HOMME POLI, ou *la Fausse bienveillance*, comédie en cinq actes, en vers, qui n'eut que huit représentations. (Lafargue, David, Samson, Duparai; Mlles Délia, Fleury, Millen.)

Le *22 avril*. — *Conradin et Frédéric*, tragédie en cinq actes, de P. Ch. Liadières, capitaine du génie, fut applaudie. — 16 représentations. (David, Eric-Bernard.)

Le *13 mai*. — Daubigny et Poujol ouvrent la parenthèse des chutes retentissantes, avec un indéchiffrable imbroglio : LA DAME NOIRE, ou *le Ménage romanesque*, comédie en trois actes, en prose, qui n'eut que deux représentations. « Les auteurs de *l'Homme gris* ont eu tort de changer de couleur [1]. »

Le *3 juin*. — L'ARTISTE AMBITIEUX, ou *l'Adoption*, comédie en cinq actes, en vers, de Théaulon. Les quatre premiers actes, émaillés de quelques traits piquants, se sont

1. *Le Fanal*, journal des spectacles.

assez bien soutenus; le cinquième ne s'est traîné qu'avec peine jusqu'au dénouement. — 17 représentations.

10 juillet. — UNE PROMENADE A PARIS, ou *De près et de loin,* comédie en cinq actes, en prose, de Malmonté, attribuée à de Rougemont, soulève pendant les trois premiers actes un orage continuel de sifflets. — Aux cris redoublés du parterre, la toile tombe avant que le quatrième acte soit commencé.

25 juillet. — *Artaxerce* [1], tragédie en cinq actes, d'Alex. de la Ville de Mirmont, qui avait été représentée à Bordeaux en juillet 1810, et dans les grandes villes, avec le plus grand succès, fut moins heureuse à l'Odéon. — 12 représentations.

5 septembre. — L'aimable Désaugiers vient clore par un insuccès la série malheureuse, avec son *Homme aux Précautions,* comédie en cinq actes, en vers : mauvaise pièce, indigne d'une plume aussi alerte et aussi spirituelle. — 10 représentations.

Le *25 septembre.* — On devait jouer *la Démence de Charles VI,* tragédie en cinq actes de Népomucène Lemercier. La censure craignant des allusions, un arrêt du Conseil des ministres en interdit la représentation.

4 novembre. — *Phocion,* tragédie en cinq actes, de Corentin Royou, le censeur. Déjà représentée au Théâtre-Français, en 1817, cette pièce fut accueillie avec estime et représentée cinq fois.

14 novembre. — L'ACCIDENT EN VOYAGE, ou *les Ren-*

1. Imitation de *Metastasio,* sujet traité en 1808 par Delrieu.

contres à Valogne, comédie en trois actes, en prose, de Georges Duval, fut sifflée à outrance. — 2 représentations.

9 décembre. — EUGÈNE ET GUILLAUME, ou *les Amis d'enfance*, comédie en quatre actes, en prose, de Rougemont, tirée d'un roman de Picard alors en vogue, ne put aller jusqu'au bout.

20 décembre. — Demi-succès avec *Dòn Carlos*[1], tragédie posthume, en cinq actes, en vers, de Lefèvre. Du style, mais une marche lente et souvent obscure.

(Joanny, Eric-Bernard.)

27 décembre. — *L'Intrigant maladroit*, comédie en trois actes, en prose, de Picard, échoua le premier soir. Débarrassé de quelques longueurs, l'ouvrage marcha le lendemain sans encombre, mais aussi sans succès. — On fit 350 francs de recette à la troisième, et cependant la pièce eut 14 représentations.

Deux incidents dramatiques firent quelque bruit pendant cette année théâtrale :

Le refus de Victor de jouer dans *Coriolan*, tragédie « pas assez répétée », dit-il, ce qui avait causé un scandale. (D'Héricourt, qui l'avait remplacé au pied levé, avait été sifflé et avait eu toutes les peines du monde à se faire accepter.) — Et l'engagement momentané de Joanny à la Comédie-Française.

Depuis la réouverture brillante de l'Odéon, le théâtre

1. « On trouve un homme gelé dans le parterre, froid et ennui combinés ». — (*Le Miroir.*)

de la rue de Richelieu ne faisait plus que des recettes médiocres. Les sociétaires, pour détruire la concurrence qui leur était faite, résolurent de s'attacher Joanny comme sociétaire. Dans une soirée à laquelle assistait Mlle Mars, son engagement fut conclu et même signé, paraît-il. Louis XVIII, qui voulait la prospérité du second Théâtre-Français, fit dire au tragédien qu'il désirait que la chose n'eût pas de suites. Joanny dut s'incliner et rester à l'Odéon. Disons que, pour dédommager son pensionnaire, Picard lui proposa un nouvel engagement plus avantageux, et que celui-ci refusa de rien changer aux termes du premier contrat.

Reprises : *Le Mariage de Figaro.* — *La Famille Glinet.* — *Le Tour de Faveur.* — *L'Épreuve.* — *Les Petits Protecteurs.* — *L'Auberge de Calais.* — *Mérope.* — *M. de Crac*, réduit en un acte. — *Marton et Frontin.* — *L'Oncle rival.* — *L'Homme gris.* — *Nicomède.* — *Tancrède.* — *Les Deux Anglais.* — *Œdipe.* — *Mithridate.* — *Les Ménechmes.* — *Les Horaces.* — *Le Menuisier de Livonie.* — *Iphigénie en Tauride.* — *Les Plaideurs.* — *Le Légataire.* — *Les Ricochets.* — *Le Mercure galant.* — *Crispin médecin.* — *Les deux Philibert.* — *L'Avocat Pathelin.* — *Spartacus.* — *Eugénie.* — *Le Muet.* — *Le Collatéral.* — *L'Acte de Naissance.* — *Sémiramis.* — *Le Valet de son Rival.* — *Guerre ouverte.* — *Les Jeux de l'Amour et du Hasard.* — *Manlius.* — *La Femme jalouse.* — *Zaïre.* — *La petite Ville.* — *Le Jaloux malgré lui.*

36 *débuts*, dont les plus importants furent :

9 novembre 1819. — Mlle Gersay, dans Véturie de *Coriolan.*

31 janvier 1820. — Mme Samson, dans Agnès de *l'École des Femmes*, et Angélique de *l'Épreuve.* Elle quitta peu de temps après le théâtre. Aujourd'hui l'excellente et digne femme vit retirée à Auteuil. Elle a joué dernièrement, en 1879, à l'occasion de sa fête, une pièce de circonstance avec ses élèves et ses petits-enfants.

1er février 1820.— Auguste, dans Achille d'*Iphigénie en Aulide ;* il avait déjà débuté à la Comédie-Française, le 12 octobre 1816, dans *Polyeucte.*

16 mars 1820. — Mme Eric-Bernard, dans Monime de *Mithridate.*

6 avril 1820. — Mlle Brocard, venant de Rouen, dans Rosine du *Barbier.* On se souvient qu'elle avait déjà débuté à l'Odéon, le 20 octobre 1812, par Angélique de *l'Épreuve* et Rosine de *la Tapisserie*, et au Théâtre-Français, le 15 juillet 1817, par Henriette des *Femmes savantes*, et Isabelle de *l'École des Maris.*

11 avril 1820. — Alphonse Geniès, par Égiste de *Mérope.*

20 mai 1820. — Mme Derudder, dans Agrippine de *Britannicus.*

5 octobre 1820. — Mlle Dutertre, du théâtre de Rouen, dans Elmire du *Tartufe*, et Angélique de *la Fausse Agnès.*

9 octobre 1820. — Déricourt, Hippolyte de *Phèdre.*

10 octobre 1820. — Mlle Fizelier, Finette du *Dissi-*

pateur. Elle avait débuté à la Comédie-Française le 27 juin précédent[1].

REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES.

21 janvier 1820. — Au bénéfice de M. Saint-Gérand, le plus ancien directeur des théâtres de la Bourgogne, directeur aussi pendant quelque temps du théâtre Voltaire, à Ferney, et basse-taille estimée : *les Vêpres siciliennes, le Devin du Village,* par les chanteurs de l'Opéra (Prévost, Alexis Dupont et Mlle Caroline L.). Un divertissement par Paul, Mérante, Mlles Bias et Marinette.

1821[2]

L'année commence mal. — *Le 28 janvier,* BAUDOUIN, *comte de Provence,* tragédie de M. de Montbrison[3], cinq actes, n'eut qu'une seule représentation. — L'orage n'a commencé à poindre qu'au deuxième acte; il s'est accru au

1. 10 novembre 1819, M. Duvernois et Mlle Gabrielle; 14 novembre 1819, M. Charles; 2 décembre 1819, Mlle Treille; 20 janvier 1820, Mlle Henri; 11 mars, M. Humbert; 15 mars, Théodore; 21 avril, Mathis; 19 mai, Henri Varnet; 23 mai, Mlle Vauchez; 14 juin, M. Vautrin; 22 juin, M. Massin (il avait déjà fait partie de l'Odéon en 1808); 27 juin, Mlle Percillié; 13 juillet, Constant; 10 août, Mlle Jonas; 4 septembre, Prosper; 22 septembre, Mlle Roy (avait quitté le théâtre depuis 1818); 3 octobre, M. Ernest; 4 octobre, M. Castro; 17 octobre, Dufour; 24 octobre, Amédée; 3 novembre, Mme Baudin; 10 novembre, Emile; 25 novembre, Léon; 7 décembre, M. Amédée.

2. La recette de 1820 fut de 337,567 fr. 20.

3. Officier du génie, comme M. Liadières.

troisième, a redoublé au quatrième, grondé à la péripétie, que l'auteur a dû trouver terrible, éclaté au dénouement, par delà lequel il s'est prolongé. Joanny vint annoncer que l'auteur désirait garder l'anonyme.

Le *1er mars.* — *Le Voyage à Dieppe*, comédie en trois actes, en prose, due à l'heureuse collaboration de Fulgence et Wafflard, obtint le plus éclatant succès. — Tout le monde connaît aujourd'hui la mystification de M. d'Herbelin, les incidents et les quiproquos de cette pièce. Elle fut très bien jouée et fit fortune au second Théâtre-Français. La Comédie-Française, usant de son droit léonin, ne tarda pas à s'en emparer et la fixa dans son répertoire, le 9 avril 1835. (MM. Armand Dailly, Duparai, David, Samson; Mlle Brocard, Mme Dutertre).

Le *27.* — Népomucène Lemercier obtient ce qu'on appelle au théâtre un succès littéraire, avec *Frédégonde et Brunehaut* [1], tragédie très ennuyeuse, en cinq actes, en vers. (Joanny, Victor; Mmes Humbert et Guérin.)

Nous voici arrivés à la fin de la direction de Picard. L'activité qu'il avait déployée depuis la réouverture de l'Odéon s'était peu à peu ralentie. Tour à tour comédien, auteur dramatique fécond, administrateur habile et infatigable, il avait mené pendant plus de vingt ans ce triple labeur sans faiblir; mais le moment de la retraite approchait, il vieillissait, faisait jouer indéfiniment les pièces de ses amis et les siennes, même quand elles n'attiraient

1. Cette pièce fut reprise par Rachel à la Comédie-Française, en 1842, sans raison comme sans succès.

personne; sa bonté était devenue faiblesse, indécision. Il le comprit et, profitant du succès du *Voyage à Dieppe* pour partir comme il le devait, il donna sa démission après la première. Une sorte de gouvernement provisoire, composé de Lafargue, Armand et Samson, dirige alors l'Odéon sous sa surveillance, jusqu'à l'installation du nouveau directeur. Une pétition signée par Désaugiers et un grand nombre de littérateurs demanda à Picard de retirer sa démission. Malgré les prières de tous, il persista dans sa résolution et se contenta du titre peu dangereux de « Directeur honoraire ».

Reprises : 8 janvier, Rhadamiste. — *14 janvier*, Gabrielle de Vergy. — *9 février*, Démocrite amoureux. — *4 mars*, Le Cid.

Débuts : Mme Granville, dans Mme Pernelle du *Tartufe*. (*17 janvier*). — *15 mars :* Mlle Gros, élève de Dugazon, par Hermione d'*Andromaque*. Elle avait débuté le 30 juillet 1801 au Théâtre-Français, où elle était restée jusqu'en 1813.

CHAPITRE III

1821-1822. 1823-1824. Direction Gentil. — *Le Paria.* — Première célébration de l'anniversaire de Molière. — *Les deux Ménages.* — *Attila.* — *Les Machabées.* — Débuts d'Anaïs Aubert et de Perrier. — Rentrée de Mlle Georges. — Frédérick Lemaître, confident. — Bocage. — Direction de Gimel. — *Saül.* — *Le Célibataire et l'Homme marié.* — Le tragédien Victor et ses *Scandinaves.* — Suzanne Brohan. — Plaisanteries sur le théâtre militaire.

M. Gentil[1], collaborateur de Désaugiers, auteur d'une moitié de vaudeville et de plusieurs jolies chansons, succède à Picard, le 1er avril 1821[2]. « On ne se plaindra plus, dit *le Miroir* avec malice, que les rênes de l'Odéon

1. Gentil (Adolphe-Michel-Joseph Gentil de Chavagnac), né à Paris en 1769, chevalier de la Légion d'honneur, lecteur de Charles X, mort le 28 mai 1846, à Passy.

2. Voici le tableau de la troupe de l'Odéon, pendant les neuf mois de cette nouvelle gestion :

Administration. — Bisse, caissier; Valville, régisseur général; Langle, second régisseur; Ozanne, régisseur adjoint; Lagnon, secrétaire-souffleur; Théodore Nezel, secrétaire de M. Gentil; Douesnel aîné, secrétaire adjoint; Douesnel jeune, secrétaire adjoint.

Comité de lecture. — MM. Andrieux, Raynouard, Auger, Roger, Picard, Briffaut, Droz, Chazel, Denugens, Eric-Bernard, Joanny, Samson, Perroud.

Comité d'audition. — MM. Gentil, Raynouard, Roger, Briffaut, Denugens, Talma, Granger, professeur au Conservatoire.

Acteurs et Actrices (par rang d'ancienneté). — MM. Valville, Armand, Thénard, Perroud, Chazel, Eric-Bernard, Samson, Joanny, Lafargue, Duparai, Provost, David, Perrier, Edouard, Ménétrier,

soient confiées à un homme de lettres. » — Hélas! il fallait un calculateur... (le mot de Figaro)... et le nouveau directeur n'en était pas un. Trop faible pour imposer à sa direction une marche uniforme, trop peu au courant du répertoire, il ne put ni composer des spectacles capables de piquer la curiosité ni aider les auteurs dans le travail important des changements, des corrections et de la mise en scène, ainsi que le faisait si habilement son prédécesseur, ni par conséquent rendre à l'art dramatique les services qu'on l'avait appelé à rendre.

Le *30 avril.* — L'à-propos du spectacle gratis donné dans tous les théâtres : l'Hôtel des Invalides, ou *la Députation*, comédie en un acte, de M. Dubois, réussit naturellement, comme réussissent toujours ces sortes d'ouvrages.

Le *15 mai.*— Le Présent du Prince, ou *l'Autre Fille d'honneur*, comédie en trois actes, en prose, de Combe-rousse et d'Aubigny, composée sur la donnée d'une vieille pièce de Fabre d'Églantine, intitulée : *l'Orange de Malte*, eut quelque succès (Mlle Brocard et Lafargue). Le public avait cependant été mal disposé par la tragédie qui commençait le spectacle. Le commissaire de police dut venir haranguer les spectateurs, pour les engager à écouter paisiblement Mlle Humbert.

Paul, Théodore, Frédérick, Auguste, Dhéricourt, Ernest, Fumé, chef des comparses.

Mmes Fleury, Délia, Guérin, Millen, Humbert, Clairet, Falcoz, Brocard, Sabathier, Gersay, Kléber, Gorenflot, Percillié, Derudder, Dutertre, Fitzelier, Anaïs, Delattre, Georges aînée, Georges cadette.

Le 16 juin. — *Oreste*, tragédie en cinq actes, en vers, de M. Mely-Jeannin. — Chute. — Un orage de sifflets répondit à des applaudissements bruyants et immérités; les dissidents en vinrent aux mains. Une portion du parterre se rua sur l'orchestre et escalada le théâtre, malgré les efforts de quelques soldats. Le calme se rétablit enfin; mais la pièce ne se releva pas; l'auteur ne fut même pas nommé. (Éric-Bernard, Joanny, David; Mlle Guérin.)

Le *4 août.* — *Louis IX en Égypte* [1], tragédie en cinq actes de Népomucène Lemercier. De beaux vers, des scènes bien construites. Succès d'estime. (Victor.)

Le *24 août.* — *La Fête de Henri IV*, comédie en un acte, en vers libres, de Rougemont. Transporté du premier Théâtre-Français au second, à l'occasion de la fête du roi, cet ouvrage insignifiant fut très applaudi.

Le *15 septembre.* — *Jean sans Peur*, tragédie en cinq actes de M. Liadières, eut un succès d'estime.

Le *15 octobre.* — LA FAUSSE MODESTIE, comédie en trois actes, en prose, de M. O. Leroy, fut reçue froidement le premier soir; l'auteur crut, en l'appelant : *les Deux Candidats*, intéresser davantage à la seconde et exciter quelque curiosité, sa pièce étant une sorte de petite satire politique sur les élections d'alors : le public n'y prit point garde et brilla par son absence.

Le *1er décembre.* — *Le Paria* [2], tragédie en cinq

1. La police défendit le titre de *Saint Louis*.

2. On fit des parodies de cette pièce, une au Vaudeville : *le Gueux;* une autre à la Porte-Saint-Martin, jouée par Potier : *Jocrisse Paria*... Voir aussi *le Paria travesti,* ou *la Pagode faubourienne,* etc.

actes, en vers, de Casimir Delavigne, pièce philosophique à la façon de l'*Alzire* de Voltaire, obtint un succès d'enthousiasme. Les chœurs, l'hymne des brahmes au soleil, leur cantique du jugement dernier, furent proclamés par toute la presse comme des morceaux lyriques du premier ordre. (Éric-Bernard, Joanny, Lafargue, Provost; M[lles] Falcoz et Dutertre.)

1822

Une année a suffi entre les mains inexpérimentées de Gentil pour mettre l'Odéon au plus bas, et pour décider les comédiens à renoncer à l'association fondée sur le modèle de la Comédie-Française. Incertains de leur sort, forcés de faire relâche souvent à cause de la rigueur de l'hiver, plus souvent encore par le manque de spectateurs, ils adressent au ministre une requête pour demander que l'État prenne en main leurs intérêts sous la forme d'une régie intéressée. Cette combinaison, disent-ils, peut seule sauver notre établissement d'une ruine certaine. En attendant la réponse du ministre, Gentil donne, le *15 janvier*, entre *le Paria* et *les Fourberies de Scapin*, un intermède en six couplets, composés par lui et Désaugiers, en l'honneur de Molière. Toute la troupe vint chanter, devant le buste de Houdon et sur l'air du vaudeville de M[me] Scarron, ce singulier à-propos.

Le *16 janvier*, on joue pour la première fois *le Roman d'une heure*, charmante petite comédie en un acte, en prose, d'Hoffmann, sifflée en 1803 au Théâtre-Fran-

çais, mais représentée un nombre incalculable de fois en province. Succès. (Perrier, Mlles Georges cadette et Delattre.)

Le *28 janvier*. — LE PÈRE ET LE TUTEUR, ou *l'École de la Jeunesse*, comédie en cinq actes, en vers, de MM. Armand et Achille Dartois de Bournonville. Demi-chute, style faible : six représentations. (Lafargue, Samson, David, Provost; Mmes Dutertre, Anaïs, Brocard et Fitzelier.)

Le ministre ayant répondu d'abord à la demande des comédiens par un refus, ils arrêtent en assemblée générale — la seconde de la pièce nouvelle ayant fait 150 francs — qu'il leur est impossible de continuer dans ces conditions, et qu'en conséquence ils fermeront l'Odéon le 31 janvier[1].

Le *2 février*, le ministre revient sur son refus et demande qu'on lui soumette un projet de régie détaillé pour lui donner le temps d'étudier la question. Afin de sauvegarder autant que possible leurs intérêts, les sociétaires de l'Odéon, réunis à nouveau, décident qu'ils vont faire un dernier effort pour tenir jusqu'au 1er avril. *Le Paria*, les représentations de Perrier et de Mlle Georges faisant de l'argent, ils croient possible de reprendre avec courage les travaux interrompus.

1. M. Fournier-Verneuil, propriétaire éligible, 20, rue Saint-Augustin, propose à cette époque au Ministre de prendre et gérer à ses risques et périls le deuxième Théâtre-Français. Il offre un cautionnement et demande la continuation de la subvention avec un commissaire investi des mêmes attributions que le commissaire établi près le Théâtre-Français.

(Dossier de la collection A. Voisin.)

Le *12 mars*, petit succès de L'AMI DU MARI, ou *la Bague*, comédie en un acte, en vers, de M. Alphonse Denis. De la grâce, une situation amusante, souvenir d'une des plus jolies scènes de *la Gageure imprévue*. (Provost, David; Mlles Delattre et Dutertre.)

Le *21 mars*, la fortune semble enfin sourire aux sociétaires; ils trouvent ce que les joueurs appellent « la veine de la dernière heure » avec le grand succès des *Deux ménages*, gaie et spirituelle comédie en trois actes, en prose, due à l'heureuse collaboration de Picard, Fulgence et Wafflard[1]. (David, Samson; Mmes Dutertre, Falcoz, Delattre et Clairet.)

La réponse ministérielle arrive enfin; on accorde aux sociétaires la régie interessée. Gentil, qui ne doute de rien et que le succès des *Deux ménages* rend trop confiant, prend l'affaire à son compte, revise l administration, contracte des engagements.

Le *26 avril*, Mlle Georges fait obtenir à M. Hippolyte Bis un succès honorable avec son *Attila*, tragédie en cinq actes, en vers, par la façon supérieure dont elle interprète le rôle de Geneviève. (Joanny, David, E. Bernard, Alphonse, Provost; Mlle Guérin.)

Le *14 juin*.— LES MACHABÉES, ou *le Martyre*, tragédie en cinq actes, en vers, d'Alexandre Guiraud; succès un peu contesté au commencement de la soirée, très grand aux derniers actes; Mlles Georges et Anaïs furent ap-

1. Aujourd'hui dans le répertoire courant de la Comédie-Française.

plaudies avec transport. (E. Bernard, Joanny, Provost.)

La nouvelle tragédie s'annonce comme un succès d'argent. On fait 3,600 fr. et 4,000 fr. L'espoir renaît; hélas !

Le *8 juillet.* — M. TOURNIQUET, ou *la Sœur retrouvée*, comédie en trois actes, en prose, tombe à plat. « Tableau « de mœurs peu honnête, tracé par un auteur qui, dit-on, « n'est pas homme de lettres et qui, devant la chute, « s'est dérobé. » (Provost, David, Duparai, Samson, Frédérick; Mlle Anaïs.)

Le *17 août*, LE POUR ET LE CONTRE, ou *le Procès du mariage*, comédie en cinq actes, en vers, par M. Sewrin, obtint un certain succès, grâce aux interprètes. (Perrier, Samson, Bocage.)

La nouvelle situation de M. Gentil ne lui donne pas plus de décision ni d'énergie. Les ouvrages nouveaux et les reprises se succèdent avec une lenteur désespérante ; le répertoire n'est varié que par les débuts; le manque d'autorité est tel, qu'on reste huit mois pour réapprendre et pour remettre à la scène une pièce sue par tous ceux qui sortent du Conservatoire et des théâtres de province.

Le *24 août*, on donne un à-propos en un acte mêlé de couplets : *Une Visite aux Invalides*, de Gentil, Fulgence, P. Ledoux et Ramond de la Croisette.

Le désordre est bientôt à son comble; l'administration supérieure s'en mêle, donne des congés, reçoit des pièces, tout le monde commande, rien ne se fait plus ; c'est la fin. Gentil s'avoue vaincu et donne sa démission.

Si les pièces nouvelles furent peu nombreuses, il n'en fut pas de même des reprises [1].

Trente-deux débuts [2] dont les principaux furent :

M. Perrier [3], dans Alceste du *Misanthrope* de Molière.

Mlle Anaïs Aubert, par Eugénie de *la Femme jalouse* (17 mai). Cette charmante comédienne avait déjà débuté à la Comédie dans le même rôle et dans Angélique de *l'Épreuve*, le 10 juin 1816; admise à l'essai le 1er avril 1817, elle fut repoussée à cause de sa petite taille. En 1818, elle alla à Londres avec Perlet; en 1819, elle resta un an au Gymnase. Elle fonda rapidement sa réputation à l'Odéon par d'éclatants succès dans tous les genres.

1. *L'Hôtel garni. — La fausse Agnès. — Nanine. — Guerre ouverte. — Le Philinte de Molière. — Athalie. — Le Légataire. — Le Présent du Prince. — Les Châteaux en Espagne. — Manlius. — L'Habitant de la Guadeloupe. — L'Homme à bonnes fortunes. — La Métromanie. — Médée. — Le Muet. — Le Philosophe marié. — Les Ménechmes. — La Coquette corrigée. — Le Dissipateur. — Tancrède. — L'Intrigue épistolaire. — Le Père de Famille. — L'Enfant prodigue. — Eugénie*, etc.

2. *Débuts* : M. Jourdain (1er avril); M. Pastelot (23 mai); Mlle Roux (25 mai); M. Delhomme (13 juin); Mlle Lebel (11 juillet); Mlle Cornélie Beaumont (8 septembre); M. Hippolyte Doligny (21 octobre); M. Desbordes (12 avril 1822); M. Arnaud (16 avril); Mlle Eugénie Rolland (30 avril); M. Thomas Grimaldi (19 mai); M. Charles (23 mai); M. Chattet (26 juin); M. Isidore Flammarion (10 juillet); Mme Simonnet (11 juillet); M. Camille (23 juillet); Mlle Héloïse (24 juillet); M. Lazouwki (1er août); Mme Gabrielle Deharmes (4 septembre); M. Vanhove (11 septembre); Mlle Ozouf (26 septembre).

3. Excellent comédien, né à Lyon, militaire en 1808, blessé à cette époque, avait débuté le 17 août précédent au Théâtre-Français, et antérieurement, le 16 septembre 1814, par Rodrigue du *Cid* et Blinval de *Défiance et Malice*.

Mlle Delattre[1], qui avait débuté à l'Odéon le 6 août 1812 et y était restée jusqu'en 1815, débute de nouveau dans *Tartuffe* et *les Jeux de l'Amour* (1er août). M. Georges Raspal, dans *Tartuffe*[2].

Mlle Georges Weymer dans *Mérope* (1er octobre). — La Comédie-Française, se basant sur l'ordonnance de 1818, laquelle défendait de passer du premier théâtre dans le second, avait voulu empêcher cette célèbre tragédienne d'entrer à l'Odéon. Après quelque tapage dans les journaux, les choses s'arrangèrent. La rentrée à Paris de Mlle Georges fut un triomphe. On l'accueillit à son entrée par quatre salves d'applaudissements; chacune des scènes de son rôle fut acclamée ; on jeta à ses pieds des fleurs, des couronnes et même des vers finissant ainsi :

> Vieux temple où l'on repousse un mérite naissant (Anaïs),
> Ce rival ne craint pas ton foudre menaçant.
> Il possède sa reine, il ne veut pas la rendre,
> Et comme le Phénix, il renaît de sa cendre.

Mlle Georges cadette, dans *Iphigénie en Aulide* et Angélique de *l'Épreuve*[3]. Mlle Wenzel, dans *Iphigénie en Aulide* et *la Femme juge et partie*, grand succès (16 avril).

1. Mlle Delattre avait débuté à la Comédie-Française en octobre 1815; admise à l'essai le 1er avril 1817.

2. Le public eut la cruauté de faire au débutant l'application de ce vers du rôle :

> Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

3. Accueillie froidement dans la tragédie, où le voisinage de sa sœur lui portait préjudice, elle fut très goûtée dans la comédie (19 octobre).

Mlle Halignier-Boulanger [1] dans *Iphigénie en Aulide;* M. Dellemence dans *le Glorieux;* grandes qualités dramatiques, début qui promet beaucoup (20 juin).

Parmi les petits emplois tragiques, on remarqua toute l'année un jeune acteur qui avait commencé sans même avoir de débuts annoncés. « Ce confident à la suite », dit un petit journal du temps, « ne manque ni de qualités, ni d'intelligence; il pourrait, au besoin, servir de capitaine des gardes. » Ce jeune comparse qui allait devenir rapidement non seulement capitaine des gardes dans l'emploi tragique, mais encore le premier acteur de son temps, était :

Antoine-Louis-Prosper Lemaître (dit Frédérick), né au Havre le 24 juillet 1800. Entré en 1818 au Conservatoire, dans la classe de Lafond, il s'était déjà présenté en 1819 au comité de l'Odéon où, malgré la voix de Talma, il avait été refusé. Après avoir erré des Variétés amusantes aux Funambules et de Franconi au Cirque-Olympique, il revint frapper à la porte du second Théâtre-français où, grâce à Joanny, il fut engagé aux appointements de 110 francs par mois.

Il joua successivement Corasmin dans *Zaïre*, Evandre dans *Cinna*, Procule dans *Coriolan*, Araspe dans *Œdipe*, Albéric dans *Gabrielle de Vergy*, Pylade dans *Andromaque*, Salemberg dans *l'Homme gris*, Cedar dans *Sémiramis*, Gaïlène dans *Frédégonde et Brunehaut*, un Prisonnier dans *Conradin et Frédéric*, Ganimède dans *Oreste*, Dangeste

1. Plus tard femme de Frédérick Lemaître.

dans *Adélaïde Duguesclin*, Mitrane dans *Rhadamiste et Zénobie*, un Bûcheron dans *la Partie de chasse*, Valère dans *l'Avocat Pathelin*, etc., etc., en un mot, les accessoires de deuxième ordre. Les premiers rôles importants qui lui furent confiés sont Narcisse dans *Britannicus*, Salviati dans *les Vêpres siciliennes*, et la Jeunesse dans *le Barbier de Séville*.

Nous lisons dans le *Journal des théâtres* du 28 décembre 1821 : « Frédérick, deuxième confident tragique, « a triomphé heureusement d'un grasseyement pénible. « A présent sa prononciation est nette, sa diction pleine « d'intelligence. Mais il compte un peu trop sur lui-« même et on le voit souvent, pour s'écouter, appuyer « longuement sur les vers et pour ainsi dire savourer son « rôle. » Savourer Neptali, rôle de cinq vers, dans *les Machabées* et Gabriel le Jockey, rôle de dix lignes, dans *le Célibataire et l'homme marié*. Quel régal ! [1]

Pendant que celui qui fut le roi des théâtres de drame commençait obscurément et modestement sa glorieuse carrière, un autre comédien qui a laissé aussi plus tard un nom illustre et qui fut une des personnalités de notre Odéon, Bocage, après avoir paru à la Comédie-Française, le 24 juin 1821, dans le rôle de Saint-Alme, de *l'Abbé de l'Épée*, débutait à l'Odéon avec succès dans l'emploi des amoureux, le 4 mai 1822.

1. En mars 1823, Frédérick quitte l'Odéon et débute à l'Ambigu dans *le Remords*, mélodrame de M. Léopold.

DIRECTION DE GIMEL

La Société fondée en 1816 par Picard avec tant de soin et de sollicitude est désormais détruite. M. de Gimel, colonel de dragons, nommé en octobre directeur en remplacement de Gentil, devient le maître absolu. Il mène le second Théâtre-Français comme un régiment, fait introduire dans son cahier des charges la clause *sine quâ non* qu'il peut ajouter du chant à son répertoire, alléguant que l'Odéon, par son éloignement, doit être assimilé à un théâtre de province, et que les théâtres de province sont à la fois lyriques et dramatiques [1].

On n'appelle plus l'Odéon que le Théâtre militaire. Tout s'y fait avec ponctualité et discipline, et cependant tout s'y fait mal.

La première nouveauté de la nouvelle direction fut donnée le 9 novembre : *Saül*, tragédie en cinq actes, en vers,

1. Voici le tableau de la troupe sous cette troisième transformation :

MM. Joanny, David, E. Bernard, Lafargue, Perrier, Samson, Armand, Auguste, Alphonse, Bocage, Chazel, Duparai, Dellemence, Édouard Flammarion, Ménétrier, Paul, Provost, Sabatier. Même comité de lecture et d'audition, à part Talma, qui s'est récusé rapidement. Le nouveau directeur était obligé de servir des pensions à Clozel, Pélissier, Boucher, Mlle Adeline, Provost, Delille, Bausset, MM. Valville et Picard, Mmes Fleury et Délia; Chalons d'Argé, qui fonda et dirigea en 1828-30 le *Journal des Comédiens* (Gazette des Théâtres), était secrétaire général.

d'Alexandre Soumet, succès d'estime. Cette tragédie ne fit pas d'argent et fut retirée de l'affiche après quelques soirées. (Joanny, Provost, Frédérick; Mlles Georges; Anaïs.)

Le *25 novembre*. — Népomucène Lemercier donne une comédie en cinq actes, en vers : NOIRVILLE, ou *le Corrupteur*, qui n'obtint qu'un succès très contesté et fut suspendue après la hutitième représentation. (Perrier, Provost, David, Samson; Mmes Wenzel et Falcoz.)

On finit l'année gaiement, grâce au succès remporté le 16 décembre avec *le Célibataire et l'homme marié*, comédie en trois actes, en prose, de Fulgence et Wafflard. (Perrier, David, Thénard, Provost, Armand Dailly, Frédérick Lemaître; Mmes Georges cadette et Anaïs.)

1823.

Le *15 janvier*. — Première de *Mathilde*, tragédie en cinq actes, œuvre sainte et ennuyeuse, tirée du roman célèbre de Mme Cottin, parvint avec peine au dénouement, au milieu des sifflets et des éclats de rire. On a cependant demandé l'auteur, et Joanny est venu livrer au public le nom de M. Duparc de Loc-Maria. (Joanny, David, Provost, A. Geniez; Mmes Gersay et Wenzel.)

Après cette tragédie, Samson, dans le costume d'Ergaste de *l'École des Maris*, a lu avec beaucoup d'esprit une *Épître en vers* à la louange de Molière, due à la collaboration de MM. Romieu et Abel Hugo.

Le 7 *février*. — Première représentation à ce théâtre du *Séducteur amoureux*, comédie en trois actes, de M. de Lonchamp. Cette pièce musquée avait été représentée à la Comédie-Française en 1803, où le talent de Fleury et la gentillesse de Mlle Mézeray lui avaient obtenu un succès d'estime. Malgré une heureuse interprétation, elle n'obtint à l'Odéon qu'un succès d'ennui. (Duparai, Perrier, Provost, Samson; Mme Wenzel.)

Le *1er mars*. — *Mon ami Listrac*, comédie en trois actes, en prose, de MM. Bayard et Armand, pièce conduite avec talent et habileté, que le public du quartier latin traita avec sa sévérité habituelle. (Samson, Provost; Mlle Anaïs.)

Le *10 mars*. — Au bénéfice de Mlle Délia, attachée au théâtre anglo-français d'Argill-Room, première (à ce théâtre), de *Didon*, tragédie de Lefranc de Pompignan (Joanny, Mlle Georges), et *le Jeu de l'amour et du hasard*, avec Potier dans Pasquin et la bénéficiaire dans Lisette.

Le *12 avril*. — LE COMTE JULIEN, ou *l'Expiation*, tragédie en cinq actes, d'Alex. Guiraud. Cette pièce, qui avant la représentation avait excité l'intérêt du public, ne trouva que peu de partisans dans le parterre; de très beaux vers ne purent désarmer sa rigueur. (Joanny, E. Bernard; Mlles Georges et Wenzel).

Le *17 mai*, au bénéfice d'Eric Bernard, 1re de MAXIME, ou *Rome livrée*, tragédie en cinq actes, de Draparnaud. Rien ne put sauver l'usurpateur Maxime des sifflets du parterre. L'auteur fut cependant nommé. Après la cin-

quième représentation, il retoucha sa tragédie, on la reprit en septembre et elle obtint alors un succès mérité. (Joanny, Mlle Petit.)

Le *16 juin*, brillante réussite, pour l'anniversaire de Corneille, de *Pierre et Thomas Corneille*, à-propos en un acte, en prose, de MM. Romieu et Monnières. Samson, Lafargue et Duparai ont été excellents; Mlle Millen a partagé leur succès, dans un rôle de soubrette.

On diminue le prix des places et on fait un tarif d'été, le 29 juin, à l'occasion de la Saint-Pierre. Pour cette solennité on donne *le Baron d'Albikrac*, comédie en cinq actes, en vers, de Th. Corneille, retouchée et réduite à trois actes, avec prologue en vers, par MM. Abel Hugo et J.-J. Ader. Arrangement malheureux, dans lequel on n'a remarqué et applaudi que le prologue, dit admirablement par Samson.

Le *30 juin*. — *L'Innocence de la campagne*, comédie en trois actes, en prose, par MM. ***, n'eut que deux représentations, si tumultueuses qu'il fut impossible d'en risquer une troisième. (Duparai, Provost, Samson; Mlles Wenzel et Anaïs.)

Le *21 juillet*. — Les procustes du *Baron d'Albikrac*, renforcés cette fois de Romieu, mettent en trois actes *le Tambour nocturne* de Destouches et échouent comme la première fois.

Le *14 août*, on devait jouer *les Précepteurs*, comédie en cinq actes, en vers, de Fabre d'Églantine, mais une heure avant l'ouverture des bureaux, des bandes placées

sur l'affiche annoncèrent que cette pièce était *retardée* par indisposition. Quelques personnes ont prétendu qu'elle avait été défendue par ordre; elle avait cependant été autorisée par la censure. Mystère !

Le *24 août*, pour la représentation gratuite annuelle, *les Français en Espagne*, à-propos-vaudeville d'Abel Hugo et A. Vulpian. (Duparai, Provost, Samson; M[lles] Falcoz, Georges cadette.)

Le *24 septembre.* — *Le Frère et la Sœur*, drame en quatre actes, en prose, de Camus-Merville, inspirée du quatrième mémoire de Beaumarchais. On avait prêté à cette production plus d'importance que l'auteur n'en avait attaché lui-même. Quoique bien jouée, elle ne tint pas l'affiche longtemps. (Perrier, Bocage, David, Samson; M[lle] Anaïs.)

Le *20 octobre.* — *La Reine de Portugal*, tragédie en cinq actes, d'Ambroise Firmin-Didot. Encore le sujet d'*Inès de Castro.* Faiblement écrit, cet ouvrage eut un succès d'interprétation, résultat suffisant pour un homme qui ne s'occupait de littérature que par délassement.

Après les arrangeurs et les compilateurs, les mutilateurs se mettent de la partie : le 5 novembre, *la Maison à deux portes*, comédie en cinq actes, en prose, de Cailhava, que M. Ménétrier, acteur de l'Odéon, a réduite à trois actes, est accueillie plus que froidement. Samson s'y fit applaudir. (Duparai, M[mes] Millen et Brohan.)

Le *11 novembre.* — *Le Tribunal secret*, tragédie en cinq actes, de M. Léon Thiessé. Le défaut d'intérêt, une

ressemblance trop frappante avec le *Mahomet* de Voltaire, un style parfois un peu trop naïf, provoquent les murmures du public.

Le cinquième acte s'est passé tout entier au milieu de l'hilarité générale : au moment où Eric-Bernard se disposait à dire, sans doute, que l'auteur désirait garder l'anonyme, un véritable combat s'est engagé dans le parterre; l'orchestre et la scène ont été envahis. La gendarmerie a paru, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'elle a pu entraîner un jeune siffleur. Force coups de poings, des habits déchirés, des chapeaux perdus dans la mêlée, ont servi d'épisodes à l'action principale. (Joanny, Lafargue, Provost; Mlles Dupont et Gersay.)

25 novembre. — *Guillaume et Marianne*, drame en un acte, en prose, de Bayard, imitation ou adaptation de la petite pièce de Gœthe, intitulée *le Frère et la Sœur*. Sujet léger, mais situation intéressante. Ce petit acte attira du monde à l'Odéon. (Perrier, Samson; Mlle Anaïs.)

16 décembre. — *Une journée de Vendôme*, comédie en trois actes, en vers libres, par Draparnaud. Quoique trop longue, elle réussit. (Lafargue, Samson, Perrier, Thénard, Duparai; Mlles Anaïs, Gersay et Brohan.)

20 décembre. — Représentation extraordinaire, honorée de la présence des princes et des princesses de la famille royale. On donna LE SIÈGE DE GÊNES, ou *le Comte d'Angoulême*, comédie-vaudeville héroïque en deux actes, de Gentil, Fulgence, Ramond et Ledoux. Cette

pièce, nulle sous le rapport dramatique, réussit comme ouvrage de circonstance. On fit répéter ce couplet :

Un prince, un autre d'Angoulême,
Chef adoré de cent mille soldats,
Vole au péril de ses jours même
Rendre un monarque à ses États.
De palmes son front se couronne,
De ses guerriers il est l'amour.
Qui sait si bien défendre un trône
Est digne d'y monter un jour.

Pendant l'entr'acte, la musique des Suisses exécuta derrière le rideau des marches guerrières, auxquelles l'orchestre de l'Odéon répondit par l'air de *Vive Henri IV*. *Saül* et une *cantate* de M. Saulnier, musique de Schneitzhefler, complétaient la représentation. (Thénard, Lafargue, Chazel, Samson, Bocage; Mlles Anaïs, Millen, Brohan).

1824.

15 janvier, pour l'anniversaire : *Molière au théâtre*, comédie en un acte, en vers libres, de Romieu et Bayard. Quelques vers agréablement tournés ont fait réussir cette bluette, dont voici à peu près la donnée :

Molière veut faire répéter *Psyché*. Ses acteurs, qui se préparent secrètement à célébrer l'anniversaire de sa naissance, feignent de lui désobéir pour mieux le surprendre. Indigné de leur refus, Molière jure de les abandonner et se dispose à quitter le théâtre, lorsqu'on lui révèle le secret de la comédie. Molière ne peut tenir

contre un pareil trait d'attachement; ses camarades arrivent, sous différents costumes de leurs rôles, et couronnent leur maître et ami. Samson jouait Molière.

(Duparai, Provost; Mmes Delattre et Brohan).

17 janvier. — LUXE ET INDIGENCE, ou *le Ménage parisien*, comédie en cinq actes, en vers, de Violet d'Épagny. Quelques sifflets, le premier soir, ont vainement protesté contre le succès de cette pièce, qui, grâce à d'heureuses coupures, réussit sans opposition les jours suivants et eut 200 représentations[1].

(Samson, Perrier, Lafargue, Provost; Mlle Anaïs.)

4 février. — HARALD, ou *les Scandinaves*, tragédie en cinq actes, de P. Victor (Lerebours), premier ouvrage de l'auteur qui remplissait avec grand talent le rôle de Harald. Cette pièce, très bien montée, n'obtint qu'un succès d'estime. (E. Bernard, David, Provost; Mmes Dupont et Gros.)

Le *26.* — *Les Distraits*, comédie-folie, en un acte, en vers, imitée de Kotzebue, par MM. Benjamin A.... et Tevoli D.... réussit.

(Chazel, Samson, Alphonse G.; Mmes Georges cadette et Sabattier).

Le *11 mars.*— LÉONIE, ou *la Vengeance d'une Femme*, drame en cinq actes, en prose, de M. Hippolyte. Le sujet de ce drame était tiré de *Jacques le Fataliste*, de Diderot. Rires et sifflets. Tumulte. (Perrier, Duparai; Mlle Anaïs).

1. Reprise au Théâtre-Français, pour Mlle Dupuis, en 1833, cette pièce eut 28 représentations.

Le *17.* —*Le Déménagement de La Fontaine*, comédie en un acte, en vers, de M. Théodore Pein, obtint un franc succès, grâce à l'excellent jeu de Duparai.

Le *2 avril.* — Pour la clôture et au bénéfice de Mlle Georges, qui devait, disait l'affiche, jouer pour la dernière fois à Paris, première de *Jane Shore*, tragédie en cinq actes, de M. Liadières ; même donnée que celle de M. Lemercier, tombée la veille à la Comédie-Française, malgré Talma. Mlle Georges fut très applaudie dans cet essai de drame shakespearien [1].

De tout temps on a fait des plaisanteries sur l'Odéon, mais jamais comme sous cette direction. Le lendemain de la tragédie de *Mathilde*, nous trouvons dans *le Miroir* cette annonce comique : « L'ouvreuse de la première galerie du théâtre de l'Odéon se sert de la voie du journal pour informer *le Monsieur* qui assistait à la deuxième représentation de *Mathilde*, qu'elle a trouvé une tabatière d'or qui doit lui appartenir ! »

La Pandore répand le bruit que l'administration de M. de Gimel, trouvant l'éclairage ordinaire trop considérable pour ses habitués, a arrêté qu'il ne serait plus

1. Reprises : *Les Femmes.* — *Œdipe.* — *Médée.* — *Athalie.* — *Les Châteaux en Espagne.* — *La fausse Agnès.* — *L'Orphelin de la Chine* (Mlle Georges). — *Sémiramis.* — *La petite Ville.* — *Beverley*, qui fut un grand succès pour Perrier, Bocage et Provost. — *Guerre ouverte.* — *Le Cid*, où David fut acclamé, malgré un affreux costume abricot. — *Les fausses Confidences.* — *Didon.* — *Mithridate.* — *Rodogune.* — *Le Joueur.* — *La Mère coupable.* — *Cinna.* — *Gabrielle de Vergy.* — *Nicomède.* — *Horace.* — *Britannicus.* — *L'Intrigue épistolaire.* — *Le Glorieux.* — *Rhadamiste et Zénobie.* — *Héraclius.* — *Le Bourru bienfaisant.*

allumé qu'un bec par personne payante; les enfants au-dessous de sept ans ne jouiront que d'un demi-bec. Malgré cela on craint de ne jouer que dans les ténèbres. Les journaux les plus graves raillent le pauvre théâtre : « On a compté hier jusqu'à une demi-douzaine de spectateurs, qui prenaient le frais dans la salle », dit le *Journal des Débats*. « C'est le théâtre le plus *plaint* de Paris », dit le comique Odry, dans ses calembredaines. « Il est si malade qu'il a besoin d'être *administré* », lui répond son camarade Vernet.

Heureusement un nouveau directeur allait prouver que faire de l'argent sur la rive gauche n'était pas une pure chimère.

Signalons, parmi vingt débuts [1]:

29 octobre 1822.—M. Dubois-Davesne, premier prix de tragédie, dans *Mérope;* demi-succès, non engagé. *30 mai 1823,* le chef de la dynastie des Brohan, la charmante Suzanne, qui sortait du Conservatoire, dans les rôles de Dorine du *Tartufe* et de Lisette des *Folies amoureuses,* avec le plus grand succès; en peu de temps elle devint l'actrice préférée du public de l'Odéon. « C'est la femme qui rit le mieux de Paris », disent les journaux de cette époque. Le *4 juin,* elle joue Finette du *Dissipateur*

1. *Débuts :* 3 octobre 1822, Céline Chantal; 12 octobre, Mlle Saint-Félix; 20 décembre, M. Delaunay; 3 mai 1823, Mlle Virginie Legrand; 5 juin, M. Nestor; 12 juin, Mme Destrieux-Ribou; 18 juin, Mlle Belleval; 7 juillet, M. Florent; 16 juillet, M. Lejay; 22 juillet, Mlle Boulanger-Longayroux; 5 août, Mlle Dartois; 20 août, Mme Palzis; 10 décembre, Mlle Montval; 6 mars 1824, M. Daiglemare.

et Lise des *Rivaux d'eux-mêmes*, et coup sur coup les grands rôles du répertoire.

Le *16 juin.* — Mmes Valmonzey et Meynier dans *Andromaque.*

Le *10 juillet.* — Mlle Dupont dans *Phèdre.*

Le *10 septembre.* — Mlle Gros dans *la Femme jalouse.*

BÉNÉFICES.

17 mai 1823, d'Eric-Bernard, avec Potier dans *le Tailleur de Jean-Jacques.* — *2 novembre*, de Perrier, dévalisé par des voleurs : Potier joue, avec les acteurs de l'Odéon, *le Français à Londres* de Boissy, et *les Frères féroces*, avec Arnal, Brunet et Jenny Vertpré. Mme Pasta chante le troisième acte de *Roméo et Juliette.* — *21 décembre*, de Mme Petit : Mme Pasta dans le premier acte de *Tancrède; Nina*, ballet de l'Opéra, et *les Anglaises pour rire*, avec Potier, Brunet, Arnal. — *22 février 1824*, de « la petite orpheline de Wilna », Nadèje Fusil : on donne *Lisinska*, ou *la Paysanne russe*, intermède assez médiocre, imité du russe, et joué pour cette fois seulement par des acteurs des différents théâtres de Paris. Mlle Nadèje, dans un rôle de Bohémienne, chantait une romance russe et dansait un pas national ; on ne demanda pas l'auteur. Le troisième acte de *Romeo e Giuletta*, de Zingarelli, avec Bordogni, Levasseur, Mme Pasta et Mme Cinti ; on finit par le ballet *le Carnaval de Venise.*

Le *18 mars.* — Représentation d'adieux du vieux

Valville, ancien artiste et ancien régisseur. Talma, Mlle Mars, Potier, Brunet, Tiercelin, Paul, Mlle Noblet, etc. s'empressèrent de concourir à cette dernière soirée de leur vieux camarade. La recette s'éleva à plus de 13,000 fr. On joua *Hamlet*, *la Jeune Femme colère*, *les Deux Précepteurs*, et l'Opéra donna un ballet de son répertoire. — *26 mars*, de la veuve de Perroud. — *2 avril*, de Mlle Georges.

Le *3 avril*, l'Odéon clôturait au bruit de la cloche de Procida, avec *les Comédiens* et *les Vêpres siciliennes*.

Le *11 avril*, on rouvrit un jour pour le bénéfice de Victor.

CHAPITRE IV

1824-1825-1826. Direction Bernard. — L'Odéon devient théâtre de chant. — Traductions étrangères. — Castil-Blaze. — *Le Barbier de Séville* de Rossini. — *Robin des Bois.* — *Le Massacre des Innocents,* ou *la Bataille de Bethléem.* — Débuts de Duprez. — La tragédie alterne avec l'opéra-comique : *Cléopâtre, Fiesque, Jeanne d'Arc, Rienzi.* — Adieux de Samson.

Après les comédiens en société, après la régie intéressée de l'État, nous arrivons, dans cette nouvelle période, à la direction pure et simple.

Bernard, de son vrai nom Wolf, ancien chanteur de province, ancien directeur de Bruxelles, que le public parisien avait vu débuter un an auparavant au Théâtre-Français dans l'emploi des rois, qu'il remplit un certain temps après à Rouen, Bernard sollicita le 1er juillet l'Odéon à ses risques et périls, avec le droit d'y jouer tous les genres.

Dès que cette proposition fut connue, les auteurs adressèrent une pétition au ministre chargé des beaux-arts, pour lui représenter « qu'en se débarrassant ainsi d'un fardeau nécessaire au profit d'un homme, on favorise une spéculation particulière; qu'on aura deux théâtres italiens, une scène de genre de plus, mais un grand et utile théâtre français de moins. » M. de Corbières, à

la Chambre des députés, se fit même l'interprète de ces justes réclamations; malheureusement, M. de Gimel, devenu commissaire royal, insistait près du ministre pour qu'on abandonnât un théâtre qui n'avait donné à l'État que des ennuis.

La demande de Bernard fut accueillie favorablement. Le 16 août 1823[1], il obtint le privilège qu'il sollicitait

1. « Le privilège du second Théâtre-Français est accordé au sieur Bernard pour y jouer la tragédie, la comédie et, s'il le désire, l'opéra-comique; mais, pour ce dernier genre, les pièces échues au domaine public seulement, et les pièces prises dans les répertoires italien et allemand, et la comédie mêlée de chants, c'est-à-dire toutes celles dépendantes de l'ancien répertoire du Théâtre-Français, dans lesquelles il se trouve un ou plusieurs airs; mais nullement, ni sous aucuns prétextes, les pièces provenantes du répertoire du vaudeville, ni aucune pièce qui en aura le caractère. »

« Il en jouira pendant l'espace et terme de douze années, qui commenceront à courir le 1er avril 1824 et qui finiront le 31 mars 1835, pour, ledit Bernard, exploiter le privilège et diriger ledit théâtre à ses risques, périls et fortune, aux charges, clauses et conditions qui vont être énoncées et stipulées au présent traité.

« Art. 4. Gratuité de la salle et dépendances. Art. 5, Subvention de 60,000 francs payables par douzièmes, à titre d'indemnité et de loyer des loges royales. Art. 6 et 7, Matériel. Art. 8, Carnaval, bals masqués ou non masqués et redoutes. Art. 9, Clôture de deux mois. Art. 10, Établissement de tout autre théâtre sur la rive gauche. (Droit de l'Odéon à ce sujet.) Art. 11, Spectacle quotidien. Douze places d'acteurs secondaires pour les élèves du Conservatoire, à 1,500 francs. Le directeur devra souffrir que sans délai, sans empêchement et sans indemnité, tout acteur ou actrice de la troupe du second Théâtre-Français soit admis ou appelé à débuter sur tel autre théâtre royal qu'il plaira à l'autorité; même chose pour tout autre théâtre, *en le prévenant six mois d'avance*. Art. X. Comité de lecture. »

(Premier traité entre le sieur Claude Bernard, entrepreneur du théâtre de l'Odéon, et M. l'intendant des théâtres royaux, baron de la Ferté, 16 août 1823).

avec une subvention de 60,000 francs, qui fut portée à 100,000 le 16 novembre 1824.

Puisqu'il était décidé qu'on allait faire de l'Odéon un théâtre de province, il était impossible de choisir mieux que Bernard pour mener à bien une telle entreprise. Intelligent, actif, il remplaçait l'acteur malade, jouait et chantait tous les rôles au pied levé, entre temps déclamait les cantates nouvelles, et mettait la main à la pâte avec un entrain extraordinaire.

Il devint rapidement l'idole du parterre, qui ne manquait jamais, après une première houleuse, — et Dieu sait s'il y en avait alors, — de l'appeler en scène pour l'interpeller sur tel ou tel détail du spectacle. Ce grand et gros homme paraissait et, avec quelques gaies paroles débitées d'un ton paternel que n'ont pas oublié ceux qui l'ont entendu, il calmait la colère ou la susceptibilité d'un public bruyant et peu indulgent peut-être, mais jeune et enthousiaste.

Dans le cours de cette direction, nous allons trouver plus d'une représentation célèbre par les colloques de Bernard avec ses spectateurs. Disons que, dans aucun théâtre, à aucune époque, on ne vit une activité pareille; vingt nouveautés, moitié lyriques, moitié dramatiques, plus de trente reprises furent données à l'Odéon en l'espace de neuf mois [1]. Malheureusement, dans ces travaux

1. Voici comment étaient composées les deux troupes à cette époque :

Administration. — Édouard, régisseur de la comédie; Brochard, régisseur de l'opéra; Douesnel, sous-régisseur; Douesnel jeune, secré-

nombreux, on négligea la comédie et la tragédie, ce qui amena le départ de David et de plusieurs comédiens de talent.

Le 27 avril, on inaugura avec *les Trois Genres*, prologue en un acte, en vers :

M. d'Herbelin, le héros du *Voyage à Dieppe*, a juré de ne pas mettre les pieds à l'Odéon, où il a été mystifié; un de ses amis l'y conduit cependant, et le fait assister à la répétition de quelques scènes de tragédie, de comédie et d'opéra. D'Herbelin, se croyant tour à tour au Théâtre-Français et à Feydeau, applaudit bruyamment. A la fin de l'acte, Samson est venu nommer : Boïeldieu et Auber pour la musique, M. Pichat pour la tragédie, M. E. Dupaty pour la comédie, Scribe pour l'opéra-comique.

(Perrier, David, Éric-Bernard, Duparai, Samson, Auguste, Provost et le directeur Bernard jouaient dans cette pièce de circonstance, ainsi que Mmes Florigny et Brohan).

taire surnuméraire de la régie; Loignon, secrétaire de l'administration; Ozanne, souffleur et bibliothécaire; Fradelle, contrôleur.

Tragédie. — Joanny, Ligier, David, Provost, Félix Huart, Éric-Bernard, Lafargue, Auguste, Paul; Mmes Georges Weimer, Dupont, Charton, Falcoz, Dartois, Gersay, Dorsay, Gros.

Comédie. — Perrier, Samson, Provost, Duparai, Dellemence, David, Félix Huart, Lafargue, Arnaud, Ménétrier, Édouard; Mmes Anaïs, Brohan, Gros, Dutertre, Falcoz, Chazel, Perroud, Dartois, Gorenflot, Millen, Gersay, Dorsay.

Opéra. — Lecomte, Campenaut, Léon Bizot, F. Valère, Camoin, Auguste Lebrun, Lattapy, A. Maire, Saint-Preux; Mmes Montano, Valère, Florigny, Letellier, Camoin, Millen, Pouilley, Régnier, Virginie Cabirel, Dorsan, Saint-Amand.

Le *6 mai.* — Pour les débuts de l'opéra, *le Barbier de Séville*, arrangé par Castil-Blaze, musique de Rossini. On prétendait alors qu'il n'y avait plus de chanteurs en province, cette soirée prouva le contraire. (MM. Lecomte, Camoin, Léon, Valère; Mmes Montano, Camoin.)

Le *11 mai.* — OURIKA, ou *l'Orpheline africaine*, comédie en trois actes, en prose, par MM. de Courcy et Merle, a trouvé des juges inflexibles qui n'ont pas voulu l'entendre. A la fin du deuxième acte, un spectateur impatienté a crié : Au fait! Les acteurs ont joué au milieu d'un brouhaha continuel. Une seule représentation.

(David, Duparai, Samson; Mlles Anaïs, Gros, Dutertre.)

Le *5 juin.* — *Les Folies amoureuses*, opéra-bouffe en trois actes, d'après Regnard, par Castil-Blaze, musique de cinq auteurs. Succès.

(Camoin, Lecomte, Valère; Mmes Florigny, Letellier.)

Le *12 juin.* — *L'Adjoint et l'Avoué,* comédie en deux actes, en prose, de MM. A. Romieu et Alfred de Wailly. De l'esprit, des situations plaisantes. (Samson et Provost; Mlle Dutertre.)

Le *2 juillet.* — *Cléopâtre*[1], tragédie en cinq actes, en vers, par M. A. Soumet. On a critiqué la donnée de cette œuvre, mais on a applaudi le style de l'auteur. Le succès, contesté à la première, s'affirma le lende-

1. On n'a pas eu à redouter le mot plaisant d'un spectateur à qui l'on demandait son avis sur la *Cléopâtre* de Marmontel, en 1750, — pour laquelle Vaucanson avait composé un serpent qui sifflait en déroulant ses anneaux — et qui répondit : « Je suis de l'avis de l'aspic. »

main. (Joanny, Ligier, Provost; Mmes Georges, Dupont, Anaïs, Gersay.)

Le *29 juillet*. — *L'Écolier d'Oxford*, comédie en trois actes, en prose, de feu Wafflard, réussit.

(Provost, Samson; Mlle Anaïs.)

Le *2 août*. — *La Pie voleuse*[1], opera-seria en trois actes, d'après le drame de MM. Caignez et Daubigny, et l'opéra italien *la Gazza ladra*, paroles ajustées sur la musique de Rossini par Castil-Blaze. Cet ouvrage, dont la donnée avait déjà attendri le public de la Porte-Saint-Martin et charmé celui des Bouffes, réussit brillamment, malgré la platitude du poème. Beaumarchais avait raison quand il écrivait : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante! »

(Valère, Léon, Camoin, Saint-Preux, Maire; Mmes Valère, Florigny, Camoin, Montano.)

Le *16 juillet*. — *Arthur de Bretagne*[2], tragédie en cinq actes, en vers, de M. Chauvet, début qui annonçait d'heureuses dispositions. Demi-succès. Une allusion en faveur des Grecs a été vivement applaudie.

(Ligier, David; Mmes Charton, Gersay.)

Le *24 août*. — À l'occasion de la Saint-Louis, *la* PIÈCE DE CIRCONSTANCE, ou *le Théâtre dans la caserne*, à-propos vaudeville en un acte, par Vulpian et Lassagne. De la gaieté, de jolis couplets. On applaudit la cantate : *Vive le roi! Vive la France!*

1. *La Pie* n'a pas produit autant que *le Barbier*, qui fut un des grands succès de la rive gauche.

2. Shakespeare, Ducis et M. Aignan avaient déjà traité ce sujet.

Le *27 septembre.* — *Le Maréchal de Biron,* tragédie en cinq actes, en vers, par M. le comte Duparc de Loch-Maria; ouvrage estimable. La donnée de cette pièce a rappelé, paraît-il, au jeune parterre de l'Odéon le procès et la mort du maréchal Ney. Comme on y appelait constamment Biron « le maréchal », la ressemblance a paru encore plus grande, aussi les applaudissements ont-ils été nombreux et le succès très vif. On a surtout souligné ce vers :

Les enfants des proscrits sont hommes avant l'âge.

(Perrier, Joanny, Provost; Mmes Charton, Anaïs.)

Le *30 septembre.* — *Un Retour de jeunesse,* comédie en un acte, en vers, de M. R. ***. Le dialogue valant mieux que la pièce, on n'a sifflé qu'à moitié. L'auteur anonyme la retira après la première.

Le *21 octobre.* — *Le Sacrifice interrompu,* opéra en trois actes, musique de Winter, arrangée par MM. Voght et Crémont. Paroles traduites par MM. de Saur et de Saint-Geniez; ouvrage un peu long, qui réussit cependant, grâce aux beautés musicales des premier et troisième actes. (Mme Montano.)

Le *27 octobre.* — *Le Veuvage et les Fiançailles,* comédie en quatre actes, en prose, par M. M.... Les sifflets accompagnèrent le premier acte, interrompirent le second et ne permirent pas d'achever le troisième.

(Samson, Duparai; Mmes Anaïs et Brohan.)

Le *3 novembre.* — A l'occasion de la Saint-Charles, *le Règne de Titus,* cantate nouvelle, musique de M. Verger.

Le *5 novembre.* — Grand succès avec *Fiesque*, tragédie en cinq actes, en vers, de M. Ancelot, sujet imité de Schiller et déjà traité par Saint-Marcelin et Lamartellière. Cette pièce n'eut que cinq représentations ; elle fut reprise le 18 janvier 1826.

(David, Joanny, Provost ; Mlle Charton.)

Le *23 novembre.* — *L'Officier de fortune*, comédie en un acte, en prose, par MM. Raissin et Descloseaux. Une seule représentation. Dès la huitième scène, les sifflets ont fait baisser la toile.

(Duparai, Provost, David, Samson ; Mlle Anaïs.)

Le *7 décembre.* — ROBIN DES BOIS, ou *les Trois balles*, opéra-féerie en trois actes, musique de Ch.-M. de Weber, arrangement ou imitation du *Freyschütz*, par Castil-Blaze et Thomas Sauvage. Sans entrer dans le compte rendu de cette œuvre, qu'aujourd'hui tout le monde connaît, disons que Bernard l'avait admirablement montée. Au premier acte, l'on a remarqué et applaudi une fort belle chanson de table, d'un caractère tout à fait neuf ; au deuxième acte, un duo agréable, un trio plein de sentiment et un chœur de divinités infernales ; enfin le fameux chœur des chasseurs au troisième acte, obtint les honneurs du *bis*. Malgré toutes ces beautés, saluées au passage par des bravos, la première fut loin d'être un succès.

L'exécution, à l'exception de Valère et de sa femme, faillit tout compromettre ; Campenaut, qui relevait de maladie, ne pouvait donner une seule note. Bernard dut venir réclamer pour lui l'indulgence. Plusieurs motifs de

musique sans couleur et des naïvetés trop fortes dans le poème excitèrent des murmures et provoquèrent même quelques sifflets ; l'orchestre, les chœurs et les décorations eurent seuls droit aux éloges. L'effet fut assez considérable pour indiquer à Bernard qu'il avait là une mine à exploiter ; il retarda la seconde de neuf jours, remplaça Campenaut par Lecomte, se chargea du rôle de Reynold, et obtint un succès complet et éclatant à la deuxième. Pendant plus de cent représentations on refusa du monde. Chapeaux, modes, tout fut à la *Robin des bois*.

(Lemaire, Campenaut, Lattapy, Valère, Édouard ; Mmes Valère, Letellier.)

Le *13 décembre*. — *L'Enfant trouvé*[1], comédie en trois actes, en prose, de Mazères et Picard, réussit. « Les enfants de l'amour sont toujours heureux ! »

(Duparai, Samson, Provost ; Mlle Anaïs.)

Le *22 décembre*. — Isidore Flammarion et Lockroy donnent sans grand succès *la Vestale*, tragédie en trois actes, en vers. Lockroy abordait comme auteur une scène dont il allait devenir plus tard, comme artiste dramatique, une des plus grandes illustrations. Flammarion, acteur intelligent, jouait alors les seconds emplois à l'Odéon.

(Joanny, David ; Mlle Charton.)

Reprises d'opéras : *Philippe et Georgette*. — *Richard cœur de Lion*. — *Sylvain*. — *La fausse Magie*. — *L'É-*

1. Reprise au Théâtre-Français.

preuve villageoise. — *Le Tableau parlant.* — *Raoul de Créquy.* — *Blaise et Babet.* — *L'Amant jaloux.* — *La Rosière de Salency*[1].

On remit aussi à la scène une foule de tragédies et de comédies, entre autres : *le Paria*, avec des chœurs de M. Aymon[2], *l'Hôtel garni, la Coquette corrigée, le Festin de Pierre, le Glorieux, les trois Sultanes*, etc., etc.

Vingt-sept débuts, dont les plus importants :

M. Félix Huart, dans *Luxe et Indigence* (28 avril).

Ligier[3], dans *Iphigénie en Aulide*[4], grand succès, (1er mai). Acteur de talent, admirable de vigueur et de puissance dramatique.

1. En 1775, à la mort de Louis XV, les théâtres étaient restés fermés trente-cinq jours, du 10 mai au 15 juin. Cette année, le 13 septembre, tous les théâtres fermèrent à l'occasion de l'état de danger où se trouvait le roi Louis XVIII, mort le 16, à quatre heures du matin. Le 23, son corps fut porté solennellement à Saint-Denis, et, le 24, on rouvrit les spectacles. Les théâtres royaux furent indemnisés de 16,000 francs, et, par la plus cruelle injustice, les petits théâtres ne touchèrent rien.

2. Cette musique n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendait, on la supprima à la troisième. M. Fétis collabora à cette adaptation musicale.

3. Ligier (Pierre), né à Bordeaux le 11 décembre 1797, mort en 1872.

4. Cette représentation fut troublée par un incident. Le public, on ne sait pourquoi, siffla Mmes Gros, Gorenflot et Georges. Celle-ci, peu habituée à ce bruit, quitta la scène. On voulut qu'elle vînt faire des excuses, elle s'y refusa. Le surlendemain elle publia dans les journaux une lettre pour se justifier, et Bernard vint le soir annoncer au public, qui s'informait de l'incident, que Mlle Georges ferait des excuses le lendemain. Le 18, dans *Mérope*, où elle fut admirable, elle s'interrompit et dit au parterre : « Messieurs, si j'avais eu le malheur de manquer au public, je ne me serais jamais représentée devant vous. » Elle fut alors rappelée et applaudie avec transport.

Campenaut (de son vrai nom Campenhout), dans *le Barbier de Séville*, opéra (12 mai). Musicien, acteur, chanteur et compositeur, auteur de *la Brabançonne*, le chant populaire belge.

Rosambeau (né en 1753, mort le 15 octobre 1845), dans Bartholo du *Barbier de Séville*, opéra (19 mai). Cet acteur nomade, qu'on avait vu tour à tour à la Gaîté, aux Variétés étrangères, à Feydeau, à Louvois, etc., et qui revenait de Lyon après avoir été à Lille, fut reçu en remplacement de Camoin.

Rosambeau (Minet) était un des types les plus complets de cette race de comédiens décrite par Scarron et qui disparaît tous les jours. Pourquoi dès cette époque ce comédien de valeur, paraît-il, ne fit-il point partie de la troupe de l'Odéon, même après le bon accueil qu'il reçut? On l'ignore. Rosambeau fut une vraie comète dramatique, visible à Paris aux intervalles les plus divers. C'était un homme à part, un type étonnant, une de ces intelligences rares qui, très propres à tout, n'arrivent souvent à rien.

Mlle Charton, dans *Manlius*, grand succès (17 juin)[1].

1. M. Lebrun et Mlle Florigny (Mme Valère) (1er mai); Letellier et Saint-Preux (11 mai); Mlles Jaunart et Saint-Amand (16 mai); MM. Florent et Latappy (18 mai); Adrien (20 juin); Mme Darcey (22 juin); Mlle Cholet (24 juin); MM. Dulin et Lerminez (12 juillet); Warin (14 juillet); Léon Noël (17 juillet); Gustave (6 août); Mlle Roy (7 août); M. Derneiville (26 août); Mmes Berthier et Chablos (8 septembre); Théophile (6 octobre); Mlle Léon (12 octobre).

1825

Vingt-cinq nouveautés, opéras, tragédies, comédies, sont données dans le cours de cette année :

1er janvier. — Apollon II, ou *les Muses à Paris*, revue en un acte, mêlée de couplets, de MM. A. Romieu et Ferdinand Langlé, réussit. Ce couplet, que l'Odéon, en veine de succès, adressait à un autre théâtre moins heureux, fit beaucoup rire :

Au Vaudeville en procès,
Combien de bluettes
Obtiennent de grands succès
Devant les banquettes.
A ses auteurs sans crédit,
Talent et recette
Gaîté, spectateurs, esprit,
Je leur en souhaite.

(Thénard, Provost, Samson ; Mmes Millen et Dutertre.)

Le *15 janvier.* — *La Fête de Molière*, comédie épisodique en un acte, en vers, premier ouvrage dramatique de l'excellent acteur Samson. Cette petite pièce bien faite, où l'on voit Molière dans son ménage, fut très applaudie. (Perrier, Samson, Duparai, Provost ; Mmes Dutertre et Delâtre.)

Le *1er février.* — *L'Orphelin de Bethléem*, tragédie en cinq actes, en vers, par M. L***, âgé de vingt-trois ans, plus tard l'abbé L..., fut une des plus orageuses repré-

sentations d'alors. Les deux premiers actes avaient été écoutés avec bienveillance ; un incident fatal vint tout à coup indisposer les spectateurs; le jeune Éliacin allait entrer en scène, lorsque E. Bernard vint annoncer que l'enfant chargé du rôle s'était pris le pied dans un trapillon [1], et s'était blessé. Après un entr'acte, on continua la pièce, mais l'absence du héros avait refroidi les spectateurs; l'ennui vint, puis l'impatience, une moitié du public se mit à siffler, l'autre à applaudir, si bien qu'une tragédie, autrement sérieuse que celle que jouaient les comédiens, commença dans la salle. Les deux partis exaspérés se précipitent l'un sur l'autre avec fureur, pendant que les spectateurs pacifiques, effrayés, franchissent l'orchestre et escaladent la scène pour fuir. Après une demi-heure de mêlée, les payants avaient culbuté les gratis. Enfin le calme se rétablit, mais la pièce était perdue; les huées l'ont accompagnée jusqu'au baisser du rideau. Cette soirée fut désignée dans le quartier latin sous le nom du *Massacre des Innocents*, ou *la Bataille de Bethléem* [2].

(E. Bernard, David, Joanny; Mmes Charton, Gersay, la petite Frédéric.)

Le *10 février*. — ROMAN A VENDRE, ou *les Deux Libraires*, comédie en trois actes, en vers, précédée d'un

1. Morceau de bois servant à boucher les interstices du plancher de la scène.

2. A la suite de ce scandale, Bernard annonça dans les journaux qu'il supprimait la claque! Mais ce phénix des abus dramatiques ne tarda pas à renaître de ses cendres.

prologue, par Bayard. Ce prologue relatait l'expulsion récente des claqueurs. — Succès.

(Perrier, Samson, Provost, Duparai; Mmes Millen et Anaïs.)

Le *14 mars*. — Au bénéfice de Mlle Georges, *Jeanne d'Arc* [1], tragédie en cinq actes, d'Alex. Soumet, grand succès littéraire. Mlle Georges fut très remarquable [2].

(Joanny, Ligier, Provost, Éric-Bernard; Mlle Charton.)

Le *25 avril*. — *L'Indiscret*, comédie en cinq actes, en vers, de Théaulon ; insuccès. Quelques coupures ayant été faites, la pièce fut mieux accueillie à la deuxième; mais à la troisième on ne voulut rien entendre, et, comme la cabale était évidente cette fois, on fit évacuer la salle.

(Eric Bernard, Perrier, Provost, Samson; Mlle Anaïs.)

Le *9 mai*. — Au bénéfice de Joanny, ouverture à grand orchestre et deux premières : *La Mort de César*, tragédie en cinq actes, en vers, de M. Royou, censeur. Épouvantable chute! A partir du deuxième acte les sifflets n'ont pas cessé. Au quatrième acte, au moment où les Romains conspiraient contre César et le parterre contre les Romains, l'auteur s'est précipité au milieu de la scène, a arraché son manuscrit des mains du souffleur, et s'est éloigné en faisant au public un geste menaçant. Un affreux charivari suivit cette apparition. La

1. Sujet déjà traité par Davrigny et Dumolard.

2. Cette représentation, augmentée de *Robin des Bois*, produisit 7,564 francs de recette. On avait reçu, le 7 août précédent, une *Jeanne d'Arc* de M. Nancy, qui ne fut pas représentée.

toile s'est immédiatement baissée, mais, sur la réclamation générale, on dut finir la pièce. Une seule représentation.

(Joanny, Alphonse, E. Bernard, Beauvallet, Auguste; Mme Valmonzey.)

L'autre première : *Les Noces de Gamache*, opéra-bouffe en trois actes, traduit de l'allemand, musique de Mercadante, arrangée par M. Guénée, paroles de M. Th. Sauvage et H. Dupin, réussit.

Le *19 mai.* — *Le Dernier Jour de Folie*, comédie en trois actes, en prose, de MM. Romieu et Bayard. Succès contesté. (Samson, Provost, Duparai; Mlle Millen).

Le *7 juin.* — A l'occasion du sacre de Charles X, spectacle gratis. LOUIS XII, ou *la Route de Reims* [1], opéra-comique en trois actes, musique de Mozart, paroles de MM. de Saint-Georges, Vergne, Leroux et Lauréal. Succès. On a remarqué une fort belle décoration représentant Reims et sa cathédrale. Le directeur jouait et chantait le rôle de Louis XII.

Le *27 juin.* — LES NOUVEAUX ADELPHES, ou *les Deux Éducations*, comédie en cinq actes, en vers, imitée de Térence, par M. P.-J. Lesguillon. Cette pièce, qui rappelle plus d'une scène de *l'École des Maris*, était le début de l'auteur; la jeunesse des écoles a vaillamment soutenu un ancien camarade. L'affiche annonçait un prologue ainsi composé : l'acteur, M. Jolly; l'auteur, Mlle De-

1. Le 17, la famille royale vient voir cette pièce. La rue de l'Odéon était bordée d'ifs lumineux dans toute sa longueur. Margaillon chanta un couplet de circonstance; le galant Bernard fit distribuer des bouquets à toutes les dames.

lattre. La censure, on ne sait pourquoi, l'interdit au dernier moment; le public l'ayant réclamé, et très violemment, Bernard sut tout calmer avec une de ses gaies harangues.

(Thénard, Duparai, Samson, Provost; Mmes Falcoz, Anaïs et Millen).

Le *30 juin.* — *Les Français au sérail,* opéra-comique en deux actes, traduit de l'italien par MM. Hyacinthe Albertin et Fleury, musique de feu Devienne; seconde édition des *Visitandines,* dont le poème était défendu alors. On avait ajouté à la musique primitive un morceau de l'*Élisabeth* de Rossini, que M. Montano a chanté d'une manière ravissante. Demi-succès.

Le *16 juillet.* — *Les deux Annettes,* comédie en un acte, en prose, de M. Caigniez, qui a gardé l'anonyme. Chute. (Samson, Mmes Delattre et Anaïs.)

Le *25 juillet.*— OTHELLO, ou *le More de Venise,* opéra-seria en trois actes, traduit de l'italien par le fécond Castil-Blaze. Jouée avec succès en province, cette œuvre, regardée comme la plus classique de Rossini, réussit brillamment. (Lecomte, Lemoule, Mme Messyn).

Le *13 août.* — LES DEUX ÉCOLES, ou *le Classique et le Romantique,* comédie en trois actes, en vers, de MM. J. Ader et Léonard Detchevery, qui ont gardé l'anonyme, le premier soir, devant la sévérité du parterre.

(Duparai, Samson, Provost; Mmes Dutertre, Verneuil et Delâtre.)

Le *16 août.* — *La Comédie à la campagne,* opéra-comique en deux actes, en vers libres, paroles de F. Duvert

sur la musique de Cimarosa, arrangée par M. Crémont (imitation de *l'Impresario in angustia : le Directeur dans l'embarras*). Demi-succès.

Le *7 septembre.* — LES TROIS COUSINS, ou *l'Indécision*, comédie en un acte, en vers, de M. de Rancé, réussit.

(Thénard, Joly (Volnys) ; Mmes Millen, Anaïs.)

Le *28 septembre.* — ALAIN BLANCHARD, *citoyen de Rouen*, tragédie en cinq actes, de M. Dupias fils. Qui est-ce qui disait que nul n'est prophète en son pays? L'auteur avait fait représenter cette tragédie à Rouen, sa ville natale, la veille de la première à l'Odéon. Elle réussit dans la Seine-Inférieure, mais sombra sur la scène parisienne.

(Joanny, E. Bernard, A. Geniez, Beauvallet; Mmes Valmonzey et Charton.)

Le *8 septembre.* — *Le Mort dans l'embarras*, comédie en trois actes, en vers, de de Wailly et Duval. Demi-succès. On a nommé : « MM. Gustave et Léon. »

(Provost, Samson, Mlle Anaïs.)

Le *31 octobre.* — *La Dame du lac*, opéra-seria en uatre actes, paroles de MM. d'Épagny, Miel, Th. Sauvage et Auguste Rousseau, musique de Rossini, arrangée sur les paroles françaises par M. Lemierre de Corvey. Cette imitation de *la Donna del Lago* obtint un succès complet et fructueux.

(Lecomte, Margaillan, Cœuriot, Bultel; Mmes Lemoule, Montano et Albert.)

Le *4 novembre* (spectacle gratis à tous les théâtres) :

LES DEUX ADJOINTS, ou *Dansera-t-on?* comédie-vaudeville en un acte, de MM. Vulpian, Lassagne et Ledoux; succès mérité. Voici l'un des couplets du vaudeville final :

AIR : La ronde du *Maçon*.

En tous lieux, calmant les alarmes,
Faisant partout régner la paix,
De l'indigent séchant les larmes,
Voilà bien nos princes français.
Vous, dont l'incendie et l'orage
Viennent dévaster l'héritage,
Vous tous que le malheur frappa,
Du courage! (*bis*.)
Les Bourbons sont toujours là!

Le *17 novembre*.—PRÉCIOSA, ou *la Bohémienne*, opéra-comique en trois actes, ou plutôt drame en prose de Th. Sauvage, avec ouverture et chœurs de Ch. Weber. Dès la première pièce, au début du spectacle, le parterre avait appelé le directeur et l'avait interpellé à propos du remplacement de Samson par Arnaud, qui avait dû quitter la scène devant les marques du mécontentement général. Ce début n'annonçait rien de bon; aussi, malgré la musique de Weber, *Préciosa* ne vit la rampe qu'une fois. L'orage gronda dès le premier acte et alla *crescendo* jusqu'au moment où il ne fut plus possible d'entendre une note de l'orchestre. Le ridicule du dialogue et l'insuffisance de la principale interprète furent, paraît-il, les causes principales de cet insuccès. Les rires et les sifflets alternèrent toute la soirée, jusqu'à la chute du rideau. On croyait la soirée finie, quand le parterre eut la fantaisie de savoir, de la bouche du directeur, la fin de

la pièce, qu'il n'avait pas voulu entendre. Bernard, qui jouait dans cet opéra le rôle de Hayardin (personnage farouche et sensible), parut, vêtu de sa cotte de mailles, et, d'un air fort mécontent, s'adressant au parterre : « Eh bien, messieurs! qu'y a-t-il encore? votre décision vient d'être respectée, la toile est tombée! que voulez-vous de moi? » — « La fin, monsieur Bernard, contez-nous la fin? » — « Préciosa est reconnue par ses parents et moi je suis pendu, voilà la fin!!! »

(Thénard, Joly (Volnys), Duparai, Provost; Mme Gros).

Le *23 novembre.* — *Les Chapeaux,* comédie en trois actes, en prose, par MM. Baudouin d'Aubigny et Auguste Maillard, ont été condamnés pour le fond et pour la forme. Cette fois, on n'eut pas besoin d'instruire le public du dénouement; ce fut lui qui s'en chargea. Un applaudissement maladroit ayant révélé la présence de claqueurs, les étudiants se sont précipités sur le devant du parterre et, après une mêlée acharnée, ont expulsé « les chevaliers du lustre ».

Le *3 décembre.* — CAMILLE, ou *le Capitole sauvé,* tragédie en cinq actes, en vers, de Nép. Lemercier. On sait le sujet : Rome, si souvent ingrate envers ses plus illustres citoyens, avait banni Camille. Ce héros vivait en paix depuis deux ans parmi les Ardéens, lorsque l'apparition de Brennus et de ses légions barbares, au sein même de Rome, le force à ressaisir les armes. A la tête de la jeunesse, il apprend aux vainqueurs ce que peut le courage d'une poignée de braves combattant sur le sol de la patrie. L'allusion bonapartiste était facile à saisir : Lemer-

cier comptait sur un de ces succès politiques dont il avait l'habitude. Une indisposition d'Éric Bernard déjoua ce calcul. Pour ne pas retarder la première, le directeur, qui ne doutait pas assez de lui, se chargea du rôle de Brennus. Dès qu'il parut, il ne fut pas pris au sérieux un instant et devint l'objet des huées et des sarcasmes du parterre. Il ressemblait exactement au chef des bouchers conduisant le bœuf gras pendant les fêtes du carnaval, et sa diction ne démentait pas la vérité de la ressemblance. Lemercier dut retirer sa pièce après la première. Pour se défendre du reproche qu'on lui faisait d'avoir voulu personnifier Bonaparte dans Camille, il écrivit aux journaux l'histoire de sa tragédie, reçue en 1811 à la Comédie-Française, proscrite par la censure impériale et mise plusieurs fois à l'étude, en vain, rue Richelieu.

(Joanny, Bernard, A. Geniez, Beauvallet; Mme Valmonzey.)

Le *13 décembre*. — Les Surfaces, ou *les quatre Cousins*, comédie-vaudeville en trois actes, en prose, de Picard et Malmoné. Succès contesté.

(Samson, Duparai, Colson, Provost; Mme Anaïs.)

Nous disions que plus d'une représentation d'alors fut célèbre par les colloques de Bernard et du parterre de l'Odéon. Signalons celle du 21 juin : On jouait *Tartufe* et *Richard Cœur de Lion*. Après la comédie dont les beaux vers avaient excité l'enthousiasme, le public demande à grands cris le buste de Molière; sans égard pour cette demande, on commence l'ouverture de l'opéra : des cris effroyables forcent les instruments au

silence. Le directeur est appelé : « Messieurs, dit-il, vous venez d'entendre le chef-d'œuvre de Molière, la vue du buste de ce grand homme n'ajouterait rien à sa gloire. Et puis... nous n'en avons pas ! » — « Il y en a un au café Molière, envoyez-le chercher. » — « Messieurs, le buste ne peut paraître qu'avec les acteurs, et vous savez bien que cela nous est interdit... » Ces explications n'ayant point satisfait les spectateurs, le bruit continua un grand quart d'heure; le commissaire de police, avec son cortège de gendarmes, dut expulser une partie du parterre, pour que l'on pût continuer tant bien que mal la représentation.

REPRISES

Shakespeare amoureux, comédie d'Alexandre Duval, retirée par lui du répertoire de la Comédie-Française. (Perrier, Mlle Brohan.)

Le Bourgeois gentilhomme (Samson, Provost). Le directeur jouait et chantait le Muphti.

Les Rêveries renouvelées des Grecs. Le directeur jouait Oreste.

La Femme malheureuse et persécutée. (Mme Brohan.)

Le Chevalier d'industrie.

Barbe-Bleue, opéra.

Vingt débuts, dont voici les plus importants :

Léon Chapelle, dans *Blaise et Babet* (19 avril).

Mlle Verneuil, dans *les Jeux de l'amour* (26 avril).

Charles Joly (Volnys), dans Victor des *Comédiens ;* succès (1er mai).

Mme Valmonzey, dans *Cinna* (2 mai).

Beauvallet[1], le « Talma de la banlieue », et Alphonse Geniez, dans *les Vêpres siciliennes*. (4 mai.)

Mme Albert (une des meilleures actrices d'alors; plus tard, elle entra aux Nouveautés et, pendant vingt ans, fut applaudie et appréciée; épousa en secondes noces Bignon), dans *Blaise et Babet* (4 mai).

Colson, dans *les Châteaux en Espagne,* grand succès (26 septembre). Cet excellent comédien joua successivement *le Tyran domestique, les Marionnettes, Tartufe, le Misanthrope* et *Don Juan*.

Enfin, le 1er décembre, le grand chanteur G. Duprez, élève de Choron, par le rôle d'Almaviva dans *le Barbier*. « Dans les cordes élevées, la voix du débutant est assez agréable, mais elle est sourde et même négative dans le médium. Comme acteur, Duprez a toute l'inexpérience d'un jeune homme (il avait dix-neuf ans) qui n'a jamais paru sur aucun théâtre. » Il chanta, le 9, Valcour dans *les Folies amoureuses*. Ch. Maurice dit de lui dans son *Courrier des théâtres :* « Pour entendre le débutant, il faut être assis sur le trou du souffleur, et pour le voir, prendre la lorgnette par le grand côté. » Duprez créa à l'Odéon ses premiers rôles importants. Sa voix de ténorino, agile et exiguë, se prêtait à merveille au répertoire si ornementé de Rossini et de son école[2]. Il épousa, étant à l'Odéon, Mlle Duperron, sa camarade, au commencement de 1827[3].

1. Beauvallet (Pierre-François), né le 13 octobre 1801, sociétaire de la Comédie-Française, mort le 21 décembre 1873.

2. Lire Duprez, Souvenirs. (*Nouvelle Revue*, 1879.)

3. Mlle Amélie Dorgebray (22 avril); Mlle Messyn (23 avril); Mme De-

REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES

Bénéfice des incendiés du Bazar, le 12 janvier, 2,000 francs.

Bénéfice de Lecomte, le 18 janvier, 6,000 francs.

Bénéfice de Mlle Georges, le 14 mars, 7,564 francs.

Bénéfice de Joanny, 9 mai.

Bénéfice des incendiés de Salins, 20 août.

1826

Huit nouveautés seulement furent données pendant les derniers mois de la direction Bernard :

Le *5 janvier*. — *Le Naufrage*, comédie en un acte, en vers, de M. P.-J. Lesguillon, fut sifflée.

Le *9 janvier*. — *Honneur et Préjugé*, drame héroïque en cinq actes, en vers, de Draparnaud, tiré d'un drame allemand dont l'Ambigu avait déjà extrait le mélodrame *Henriette et Adhémar*, fut écouté jusqu'à la fin sans accident grave.

ville (2 mai); M. et Mlle Lemoule (5 mai); M. Cœuriot (10 mai); Margaillan (13 mai); Mlle Muller (6 juillet); M. Riquier (2 août).

Enregistrons : La mort de Lafargue, un des meilleurs et des plus intelligents acteurs de l'Odéon, auquel le desservant d'Auteuil ne voulut pas faire les honneurs de l'église; la mort de Mme Florigny-Valère et le départ de la charmante Mlle Brohan pour Rouen, où elle resta une année.

Le *14 janvier.* — *La Forêt de Sénart,* opéra-comique en trois actes, d'après Collé, paroles ajustées sur la musique de Beethoven, Weber et Rossini, par Castil-Blaze, succès. (C'est *la Partie de chasse de Henri IV,* dont on a conservé l'action, les personnages et la plupart des scènes et dont on a supprimé le premier acte.)

Le *20 janvier.* — Rienzi, *tribun de Rome,* tragédie en cinq actes, en vers, par M. P.-Gustave Drouineau, grand succès. Brillant début d'un jeune homme frappé, quelques années plus tard, d'aliénation mentale. Demandé, nommé, on l'amena sur la scène, presque malgré lui, avec une couronne sur la tête. Par une lettre publiée dans les journaux, il blâma cet excès de zèle[1].

(Ligier, Alphonse, Beauvallet; Mme Charton.)

Le *21 février.* — *Amour et intrigue,* drame en cinq actes, en vers, imité de Schiller, par A. et Gustave de Wailly.

Cette pièce, donnée au bénéfice de M. Alphonse Geniez, réussit. Ce n'était cependant qu'un mélodrame pareil à *la Fille du Musicien,* tirée du même sujet et donnée à l'Ambigu, le 10 décembre 1825.

(Thénard, Alphonse, Provost, Samson, Duparai; Mmes Charton, Anaïs, Delattre.)

Le *27 février.* — *Boisrosé,* comédie posthume en un acte, en prose, de M. L. Mercier, arrangée par MM. Merville et Horace Raisson. On avait joué sans succès, sur

1. Ce sujet avait été traité sans succès, en 1791, par le député Laignelot. Lire la parodie en patois, jouée au corps de garde, par Fanfan la Rose, avec épître, etc. Bellemain, 1826.

le même sujet, au théâtre Louvois, deux comédies, l'une en trois actes, *Sully et Boisrosé*, de Bailleul (12 octobre 1804); l'autre en un acte, *Une journée de Sully* (8 octobre 1809).

Le *2 mars*. — *La Jeune Aveugle*, opéra en un acte, paroles de MM. Chalas et Eugène de Montglave, musique de Girowitz, arrangée par M. Poisson, pièce qui a quelques rapports avec *Valérie*, de Scribe; succès contesté.

Le *11 mars*. — *Marguerite d'Anjou*, drame lyrique en trois actes, traduit de l'italien par Th. Sauvage, musique de Mayer Beer (*sic*), arrangée par M. Crémont. Décoration de Cicéri. Le poème de cet opéra, imité d'un mélodrame de Pixérécourt, joué quinze ans auparavant à la Gaîté, fut trouvé inférieur à son modèle. On avait mis toute la mise en scène du boulevard à contribution : tyran, niais, grande reine et petit prince, brigands féroces et sensibles, etc., etc. Succès musical. Belle mise en scène.

Le *16 mars*. — RACINE, ou *la Troisième représentation des Plaideurs*, comédie en un acte, en prose, de M. Ch. Magnin, de Salins, fut applaudie. Le spectacle commençait par *Cléopâtre*, de Soumet. Quatre actes avaient tellement ennuyé le public que, lorsque le rideau s'est levé sur le cinquième, un spectateur a pris la parole et s'est écrié : « Messieurs les acteurs et mesdames les actrices, vous avez joué les premiers actes d'une façon si insignifiante, que vous devriez bien nous faire grâce du cinquième. » Un haro s'éleva contre

l'orateur, on l'expulsa de la salle. Néanmoins, de nombreux sifflets ayant salué la fin de la tragédie, on vit qu'il n'avait eu tort que dans la forme.

La Comédie-Française, usant du droit léonin que lui avait donné l'ordonnance de 1818, prend à l'Odéon trois de ses meilleurs acteurs, Perrier, Joanny qui joua, pour sa dernière représentation, son grand succès des *Vêpres siciliennes*, et débuta le 18 janvier, rue de Richelieu, dans la tragédie de *Fiesque*, qui émigrait avec lui; enfin, Samson qui donna sa soirée d'adieu, le 31 mars 1826, avec *les Deux Anglais*, *les Deux Ménages* et *Richard Cœur de Lion*, spectacle usé et peu digne d'attirer la foule. Mais l'excellent comédien était tellement aimé du public de la rive gauche que la salle fut comble. Rappelé à l'unanimité, il dut reparaître malgré l'ordre du préfet de police, interdisant alors cette satisfaction aux acteurs.

Bernard qui avait obtenu, grâce à son activité sans égale, des succès fructueux à l'Odéon, sentant que la veine était épuisée, vendit au mois de février, avec l'autorisation du ministre, la fin de son privilège à M. Frédéric du Petit-Méré.

REPRISES ET REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES

Le Retour d'un Croisé, précédé d'un prologue dit par Colson.

Les Chapeaux, diminués de deux actes.

Bénéfice des choristes du théâtre (27 janvier).

Bénéfice d'Alph. Geniez (21 février).

Débuts : Mlle Alceste, dans *la Forêt de Sénart* (31 janvier).

M. Camille, dans *Zaïre* (26 février).

Mlle Meunier, dans *l'Épreuve villageoise* (16 mars).

CHAPITRE V

1826-1827. — Direction Frédéric (du Petit-Méré). — *La Belle-Mère et le Gendre.* — Direction Thomas Sauvage. — Le *Don Juan* de Mozart. — Représentations de la troupe anglaise : Kemble et miss Smithson. — *L'Homme du monde.* — Débuts de Lockroy.

C'était un homme habile en son genre que le nouveau directeur de l'Odéon; tour à tour acteur, auteur et régisseur au théâtre de la Gaîté[1], il s'y était fait une grande notoriété; malheureusement, tel brille au boulevard ou en province qui s'éclipse souvent au second Théâtre-Français, dans un quartier aussi lettré et aussi intelligent que le faubourg Saint-Germain. L'Odéon, avec cela, devenait de plus en plus difficile à conduire : les meilleurs comédiens avaient émigré, le public commençait à se lasser des chanteurs et des adaptations de Castil-Blaze; il fallait de l'énergie, de l'activité pour remédier à cet état de choses, et le nouveau directeur manquait de ces deux qualités essentielles. Signalons cependant à l'actif de « M. Frédéric », comme disaient les affiches d'alors, une

1. On lui doit un grand nombre de mélodrames : *l'Aveugle du Tyrol, l'Homme de la Forêt-Noire, le Fils banni, la Famille Lieven, la Fausse Clef, le Maréchal de Luxembourg, la Bataille de Pultawa, Minuit, Jean Bart*, etc. Et en collaboration avec le baron Taylor, *Ismaël et Maryam,* ou *l'Arabe et la Chrétienne.*

innovation importante qu'il voulut tenter pour s'attacher les artistes de talent qui restaient à l'Odéon. Il voulut fonder des pensions dont la quotité devait être du tiers des appointements au bout de vingt ans, et du sixième au bout de dix ans, les années antérieures comptées. La mort surprit cet excellent homme avant qu'il ait pu mettre son idée à exécution [1].

Vingt nouveautés furent données du 1er avril au 31 décembre :

Le *5 avril.* — *Les Préventions*, comédie en trois actes, en prose, par MM. S... et Carion Nisas, dont la dernière partie n'a même pas été écoutée [2].

Le *20 avril.* — Samson réussit avec sa charmante

1. Voici de quels artistes furent composées les deux troupes :

Administration. — Édouard, régisseur de la comédie; Douesnel, régisseur de l'opéra; Dumontet, régisseur de l'opéra; Douesnel jeune, secrétaire de la régie; Ozanne, secrétaire-bibliothécaire-souffleur; Ladureau, caissier; Barbier de Sainte-Marie, sous-caissier.

Tragédie. — Éric-Bernard, Auguste, Beauvallet, Saint-Clair; Mmes Gros, Charton, Falcoz, Gersay, Level, Derfeuille.

Comédie. — Clozel, Bocage, F. Huart, Duparai, Arnaud, Provost, Jenneval, Signol, Thénard, Ménétrier, Édouard; Mmes Gros, Anaïs, Dutertre, Falcoz, Wenzel, Millen, Antonine Muller.

Opéra. — Lecomte, Mondonville, Peyronnet, Leclerc, Adolphe, Léon Bizot, Duprez, Signol, Saint-Preux, Tanquerelle, Charles Monnier, Grandfond, souffleur; Mmes Montano, Lemoule, Belmont, Pouilley, Dorgebray, Messeyn, Durand, Virginie, Regnier, Virginie Cabinet.

Fradelle, contrôleur en chef; Merienne, contrôleur; Guillot, inspecteur; Crémont, chef d'orchestre.

2. Pour contenir la turbulence du public des premières, les deux portes latérales sont occupées à l'extérieur avec un luxe de force armée si magnifique, qu'il est impossible de ne pas éprouver un saisissement involontaire. Rien ne ressemblait plus à l'entrée d'une cour d'assises que l'entrée de l'Odéon d'alors, un soir de première.

comédie en vers, *la Belle-Mère et le Gendre;* dialogue bien fait, traits de mœurs clairement mis en scène. Au dénouement, le manque de vraisemblance ayant excité quelques murmures, l'auteur-acteur en improvisa un nouveau et, à la seconde, le 25, sa pièce, réduite à trois actes, obtint un succès complet [1]. (Duparai, F. Huart, Provost; Mmes Millen et Dutertre.)

Le *29 mai.* — Succès encore avec *Héritage et Mariage*, comédie en trois actes, en prose, de Picard et Mazères. (Colson, Duparai, Provost; Mlle Anaïs.)

Le *8 juin.* — Première représentation à ce théâtre d'*Agamemnon*, tragédie en cinq actes, de N. Lemercier. Succès. (Éric-Bernard, Ligier; Mmes Anaïs et Charton.)

Le *13 juin.* — Première à ce théâtre de *la Fausse Agnès*, de Destouches, opéra-bouffon en trois actes, arrangé par Castil-Blaze, sur la musique de Cimarosa, Meyerbeer, Rossini, etc. Cet ouvrage, joué précédemment en un acte au théâtre de Madame, a été mal accueilli. (Bellemont, Mme Mondonville, couple Duprez.)

Le *20 juin.* — *Vauban à Charleroi*, comédie historique en trois actes, en vers, de MM. Vial et Révérony-Saint-Cyr. Succès légèrement contesté. (Colson, Jenneval, Thénard, Provost; Mmes Gros, Bury, Delattre.)

Le *22 juillet.* — Première à ce théâtre des *Noces de Figaro* [2], opéra-comique en quatre actes, d'après Beau-

1. Passa au répertoire du Théâtre-Français, le 24 février 1830, la veille de la première d'*Hernani*.

2. « En accueillant cet ouvrage, l'administration a été entraînée par le prestige des noms de Beaumarchais et Mozart! Quelle garantie de

marchais, musique de Mozart, traduit des *Nozze di Figaro,* par Castil-Blaze. Grand succès. (Lecomte, Mondonville, Adolphe, Charles, Saint-Preux, Signol; Mmes Amélie, Lemoule, Bellemont, Millen, Virginie.)

Le *29 juillet.* — L'ACTRICE, ou *les Deux Portraits,* comédie en un acte, en vers, par MM. J. Ader et Fontan, réussit. (Jenneval, Provost; Mme Wenzel.)

Le *4 août.* — *Le Millionnaire,* comédie en trois actes, en prose, par MM. Martin Saint-Ange, Loignon et Marie L.... Succès contesté.

Le *7 août.* — *Le Neveu de Monseigneur,* opéra-bouffe en deux actes, paroles de MM. Bayard, Romieu et Sauvage, musique de Morlachi, Pacini, Fioraventi et Rossini, arrangée par M. Guénée. Succès musical. (Duprez, Léon Bizot; Mme Meyssin.)

Le *9 août.* — *Baudouin empereur*[1], tragédie en trois actes, en vers, de Nép. Lemercier, fut sifflée. (Beauvallet; Mme Charton.)

Le *29 août.* — *L'École des veuves,* comédie-drame en trois actes, en vers, de M. Gustave-Fabien Pillet fils. Succès. (Duparai, Provost, Bocage; Mmes Charton et Anaïs.)

Le *15 septembre.* — *Ivanhoé,* grand opéra en trois actes, tiré du roman de Walter Scott, paroles d'Émile

succès! Mais comment reconnaître dans cet arrangement l'œuvre si puissante de Beaumarchais? Ce qui faisait sa force a disparu. Le dialogue est considéré comme un hors-d'œuvre et, au moment où un mot spirituel a le malheur de se faire entendre, l'orchestre coupe la parole à l'acteur. » (*L'Opinion,* journal des spectacles.)

1. Cette pièce était imprimée depuis seize ans. Chénier, dans son *Tableau de la littérature,* en parlait déjà avec estime en 1808.

Deschamps et Gustave de Wailly, musique prise dans *Semiramide, Moïse, Tancrède, la Pie voleuse,* et arrangée avec beaucoup d'habileté par M. Pacini. Succès d'argent. (Lecomte, Duprez; Mlle Lemoule.)

Le *21 septembre.* — *Les Biographes,* comédie en un acte, en prose, par MM. Ferdinand Langlé, Cavé et Dittmer.

On a nommé M. Bambou, par allusion aux coups de canne distribués alors aux biographes anonymes auteurs de certaines brochures malveillantes. (Provost.)

Le *11 octobre.* — LE MARI IMPROMPTU, ou *la Coutume anglaise,* comédie en trois actes, en prose, de Georges Duval. Succès contesté le premier soir. Avec quelques coupures, cet ouvrage s'est relevé aux autres représentations. (Provost, Duparai.)

Le *4 novembre.* — A l'occasion de la fête royale, spectacle gratis : *l'École de Rome,* opéra-comique de circonstance, en un acte, par MM. Rochefort, Vulpian et Lassagne, musique de MM. Panseron et Rolle, quintuple effort qui n'aboutit qu'à des sifflets. (Duprez.)

Le *16 novembre.* — *La Nièce et la Pupille,* comédie en trois actes, en prose, imitée de l'allemand, de MM. Caigniez et Louis Roux, auteurs célèbres dans les fastes du mélodrame. Succès contesté. (Mlle Anaïs.)

Le *23 novembre.* — *Les Bohémiens,* drame en trois actes, en prose, de M. Th. Sauvage, avec chœurs, sur la musique de Weber. Cette pièce, donnée dans une représentation au bénéfice de la famille Weber, n'était autre que *Preciosa* dont la représentation, on s'en souvient,

n'avait pu finir en 1825. Sous ce nouveau titre, l'ouvrage fut un peu plus heureux. (Léon; Mme Montano, Bellemont.)

Le *9 décembre.* — Thomas Morus, ou *le Divorce de Henri VIII,* tragédie en cinq actes, de Draparnaud. Les sifflets se sont fait entendre dès les premiers actes. Le tumulte est allé croissant jusqu'au baisser du rideau. On a cependant nommé l'auteur. (Beauvallet; Mme Gersay.)

Le *16 décembre.* — *Le Cachemire,* comédie en un acte, en vers, de MM. d'Anglemont, Ader et Lesguillon, fut sifflée. On nomma M. Édouard. (Provost, Duparai; Mmes Dutertre, Bury.)

Le *30 décembre.* — *L'Enthousiaste,* comédie en trois actes, en vers, par M. Joseph-Léonard Detchevery.

Vingt-trois débuts, dont six à signaler[1] :

Bocage, dans l'emploi des premiers rôles, par *Tartufe* (9 avril), et Don Juan du *Festin de Pierre* (11 avril).

Mlle Level, par Hermione, d'*Andromaque* (13 avril).

Mlle Bury, aujourd'hui Mme Alexis, l'excellente duègne du théâtre du Vaudeville, par Marianne de *Tartufe* (28 avril).

Mme Bellemont, par le rôle de Ninette dans *la Pie voleuse.* Succès. (1er juin.)

Mlle Élisa Wenzel, dans *la Femme jalouse* (18 juillet).

M. Demouy, dans *Adélaïde Duguesclin* (15 octobre).

1. Joseph (18 avril); Mlle Derfeuille (19 avril); M. Charles (27 avril); Mlle Antonine Muller (28 avril); M. Signol (28 avril); Mlle Virginie (29 avril); M. Leclerc (1er mai); M. Adolphe (4 mai); MM. Peronnet et Mondonville (6 mai); M. Charles Monnier (16 mai); M. Riquier et M. Lacroix (20 mai); M. Jenneval (27 mai); Mme Durand (1er juin); M. d'Héricourt (16 septembre); M. Michelot (2 décembre).

REPRISES, REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES

Le Prisonnier de Newgate (Bocage). *Les Vénitiens*, tragédie de M. Arnault père, jouée pour la première fois le 25 vendémiaire an VII. (Bocage, Beauvallet.)

Le Chevalier d'industrie.—Bénéfice de MM. Franconi (2 mai), 6,200 fr.; bénéfice de la famille Weber (23 novembre), 6,000 fr.; concert organisé par M. Tulou (25 décembre).

Notons encore : Rentrée de M. Clozel dans *la Femme jalouse* (9 septembre), *Tartufe et Philibert* (13 septembre). Il avait perdu sa verve et sa gaieté dans ses excursions en province. On ne le rengagea point après sa première année.

A l'occasion de la mort de Talma, l'Odéon fit relâche le 21 octobre, jour des obsèques.

1827

Onze nouveautés seulement paraissent à la rampe du 1er janvier au 1er juin :

Le *17 janvier.* — *Louise*, drame en trois actes, en prose, par MM. Frédéric (du Petit-Méré), Crosnier et Lacqueyrie Pélissier. Encore une imitation de *l'Intrigue et l'Amour*, de Schiller. Réussite. (Mlle Anaïs.)

Le *22 janvier.* — *Le Testament*, opéra-pasticcio en deux actes, de MM. Desaur et Saint-Geniez, musique de

Rossini, arrangée par M. Lemierre de Corvey. Le bruit des sifflets empêcha d'entendre la fin. Aucun acteur n'ayant osé nommer les coupables, un inconnu s'est présenté. A son aspect, on s'est écrié : C'est l'auteur! C'était un pauvre figurant qui n'a pu prononcer que quelques mots inintelligibles[1]. (Duprez.)

Le *2 février*. — *L'Amant de sa femme*, comédie en un acte, en vers, par Mme de C..., fut chutée. On l'attribua à Mélesville, la dame qui l'avait conçue ayant gardé l'anonyme. (Colson; Mlle Anaïs.)

Le *6 février*. — EMMELINE, ou *la Famille suisse*, opéra-comique en trois actes, de M. Charles Sewrin, musique de Weigel, arrangée par M. Crémont. (Léon.)

Le *19 février*. — L'HOMME HABILE, ou *Tout pour parvenir*, comédie en cinq actes, en vers, de M. Violet d'Épagny. L'auteur, qui s'est inspiré du *Tartufe*, a voulu prouver qu'au XIXe siècle comme au XVIIe l'hypocrisie était encore un des meilleurs moyens de parvenir. Succès d'argent. (Bocage, Provost; Mlle Anaïs.)

Le *24 février*. — *M. de Pourceaugnac*, opéra-bouffon en trois actes, musique de Rossini et Weber. C'est encore du Molière à la façon de Barbari, ou plutôt de Castil-Blaze. La musique était bien adaptée. Succès.

Le *15 mars*. — *Françoise de Rimini*, tragédie en cinq actes, en vers, premier ouvrage dramatique de

1. *La Réunion*, journal des spectacles. Dans cette pièce, un colonel ne sait à qui donner sa fortune que tout le monde refuse. Un spectateur, touché de son embarras, s'est écrié tout haut : « Qu'il l'offre aux jésuites! »

M. Constant Berrier, sous-chef au ministère de l'intérieur ; style soigné, deux belles situations aux troisième et quatrième actes. (Beauvallet; Mme Charton.)

Le *27 mars*. — *Le Généreux par vanité*, comédie en cinq actes, en prose, de Picard, fut traitée avec la dernière rigueur. (Duparai, Clozel, Bocage, Thénard, Provost; Mmes Millen et Anaïs.)

Le *21 avril*. — *La Folle de Glaris*, drame lyrique en deux actes, traduit de *Cordelia*, par M. Th. Sauvage, musique de Conradin Kreutzer et J. Paër, sujet trop souvent mis au théâtre, action nulle, musique dépourvue de variété. (Lecomte, Duprez; Mme Schutz.)

Le *30 avril*. — *L'Oncle Philibert*[1], comédie-vaudeville en un acte, en prose, de MM. Bayard et Gustave de Wailly. Pour avoir voulu faire un rôle à Clozel sur le patron des *Deux Philibert*, les auteurs n'ont produit qu'une comédie sans intérêt, que quelques mots spirituels ont seuls préservée d'un insuccès. (Provost, Clozel; Mmes Anaïs et Millen.)

Le *16 mai*. — *Le Mariage par procuration*, comédie en un acte, en vers, par M. Th. Pein, grammairien et philologue. Sifflets. L'auteur garde l'anonyme. (Bocage, Mlles Wenzel et Brohan.)

La mauvaise santé[2] de M. Frédéric (du Petit-Méré) l'oblige à quitter la direction de l'Odéon. Il cède son privilège à M. Thomas Sauvage, un des auteurs à succès de la rive gauche.

1. C'est *l'Esprit de désordre*, proverbe de Th. Leclercq.
2. Il mourut le 5 juillet.

Seize débuts [1], dont les plus importants :

14 février.— Charles Desnoyer, auteur-acteur, dans *les Comédiens.* Il mourut directeur de l'Ambigu, après avoir été régisseur général au Gymnase et à la Comédie-Française. On lui doit un nombre considérable de pièces, dont plusieurs eurent des succès retentissants.

15 février. — Edouard Duprez (frère du grand chanteur, comédien estimable, plein de rondeur et de conscience), dans *le Dépit amoureux* et dans l'opéra *les Noces de Gamache.*

22 mars. — Mme Duprez, dans *la Dame du lac.*

29 mars. — Mlle E. Dupuis, dans *Tartufe,* excellent début.

19 avril. — M. Ch. Chilly, dans Valère de *Tartufe.* C'est le même qui fut plus tard directeur à l'Ambigu et à l'Odéon. On lui reprocha des frétillements de corps, une prononciation impossible; on disait : c'est une nullité. (Opinion du *Parterre-Journal.*)

REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES

15 janvier. — Bénéfice de Clozel, 5,400 fr.

24 février. — Bénéfice de M. Lecomte.

14 Mai. — Reprise ou plutôt première à ce théâtre

1. M. H. Valcour (8 janvier); Mlle Louise et M. Lemadre (31 janvier); M. Abadie (19 mars); Mlle Bonneville-Colson (24 mars); Mlle Cléophile (27 mars); M. Victor (3 avril); M. Firmin (27 avril); M. Th. Delaunay (29 avril); M. Sirant (3 mai); Mlle Alphonsine Gillig (8 mai); Mme Dorgebray (29 mai).

d'*Adolphe et Clara*, opéra de Marsollier et Dalayrac (Duprez chantait Adolphe).

19 mai. — Concert.

Signalons deux rentrées brillantes :

Suzanne Brohan, dans *le Roman d'une heure* et *l'Homme habile*.

Mme Montano, dans *Marguerite d'Anjou*.

DIRECTION THOMAS SAUVAGE

Le 1er juin 1827, un arrêté du vicomte de La Rochefoucauld approuve l'acte de cession du privilège [1] de Frédéric (du Petit-Méré) à Thomas-Marie-François Sauvage, homme de lettres [2]. Vingt pièces de théâtre pleines d'habileté témoignent du talent dramatique du nouveau directeur; il était certainement capable de bien mener l'Odéon; malheureusement il le prenait à l'étourdie, sans argent, sans crédit, aussi n'allait-il pas tarder à s'en repentir cruellement.

La réouverture eut lieu le 18 août par *le Paria* et *le Barbier* de Rossini. M. Clément, architecte, avait fait

1. Accordé pour douze années à Bernard, le 1er avril 1824, il fut prorogé d'une année, c'est-à-dire jusqu'au 31 mars 1837. Un secours de 50,000 fr. fut donné à l'Odéon, indépendamment de la subvention de 100,000 fr.

2. Thomas Sauvage, né en 1794, après sa faillite à l'Odéon, fit, outre ses nombreuses pièces de théâtre, des articles de critique dramatique au *Journal général de France* et au *Moniteur universel;* il est mort le 2 mai 1877.

exécuter quelques changements à la salle pour la nouvelle direction. Le parterre fut fermé; l'espace vide dont on se plaignait, surtout pendant l'hiver, fut remplacé par des loges grillées. La devanture de la première galerie fut entièrement restaurée; les personnages tragiques et comiques, que l'on devait aux dessins et aux conseils de David, furent repeints en blanc, sur un fond marbré. Les cariatides de la loge royale furent supprimées; ce qui permit de faire un amphithéâtre devant les loges; amphithéâtre mobile permettant d'agrandir la loge du milieu. Les loges furent peintes en bleu clair. Ce qu'on appelait secondes loges découvertes fut changé en une galerie de deux rangs de banquettes, ayant trois larges entrées par le corridor. Le plafond de la salle fut repeint à neuf [1], et le lustre augmenté de plusieurs rangées de becs.

1. Les peintures étaient de M. Gui. D'après les demandes du conseil de salubrité de la ville, on installa un système de ventilation nouveau, dû à M. Provost, architecte de la Chambre des pairs.

Tableau de la troupe. — Chalons d'Argé, secrétaire général; Gobillard, inspecteur-général de la salle et du matériel; Édouard, régisseur pour la tragédie et la comédie; Dumontet, régisseur pour l'opéra; Douesnel, régisseur et secrétaire; Ozanne, souffleur; Grandfon, souffleur d'opéra; Hirne, inspecteur; Bloc, contrôleur.

On installa à nouveau un comité de lecture. Pour la comédie et la tragédie: Andrieux, Raynouard, Auger, Roger, Droz, Briffaut, Gaillard de Muray, Alissan de Chazet, E. R. de Nugent, De Gimel, Mely-Janin. — Pour l'opéra: Picard, Briffaut, Ancelot, Ch. Nodier, Cadet-Gassicourt, Poncelet, Gordon, Mahérault, De Gimel, Chalon d'Argé.

Tragédiens. — Auguste, Beauvallet, D'Héricourt, E. Bernard, Michelot, Lockroy, Desnoyer, Adolphe Vincent, Paul, Timothée. Mmes Charton, Gersay, Derfeuille, Dutertre, E. Wenzel, Lambert, Sabatier.

Le *22 août.* — *Les deux Figaro*[1], comédie de Richaud-Martelly, jouée en l'an III et reprise en l'an VI au théâtre de la Cité, est arrangée en opéra-comique et réduite à trois actes par M. Tirpenne, musique de Carafa et Leborne. Succès. (Lecomte, Duprez; Mmes Duprez et Mondonville.)

Le *23 août.* — *La Prison de Pompeïa*, tragédie en un acte, en vers. Chute. L'auteur, qui a gardé l'anonyme et retiré sa pièce après la première, était M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob). (Beauvallet, Auguste, Desnoyer; Mme Derfeuille.)

Le *28 août.*— *La Première affaire*[2], comédie en trois actes, en prose, de M. Merville. Succès complet et mérité; affaire d'honneur pour l'auteur et d'argent pour l'Odéon. (Duparai, Bocage, Provost; Mmes Charton et Anaïs.)

Le *7 septembre.* — Succès encore avec *Tancrède,* opéra-séria en trois actes, en vers libres, imité de Voltaire, par MM. E. d'Anglemont et Lesguillon, musique

Comédiens. — Bocage, Michelot, Provost, Doligny, Duparai, Thénard, D'Héricourt, Beauvallet, E. Bernard, Lockroy, Clozel, Ménétrier. Mmes Charton, Dutertre, Anaïs, E. Wenzel, Louise Escousse, Millen, Sabatier, Gersay, Brohan, Dorgebray, Lambert. — Chef d'orchestre : Crémont.

Chanteurs. — Lecomte, Peronnet, G. Duprez, Siraud, Leclerc, Th. Delaunay, Boulard, Léon Bizot, Mondonville, Saint-Preux, Doligny, Masson, Édouard, Paul, Thénard, Ménétrier, Vincent-Adolphe, Rihoelle. Mmes Schutz, Mondonville, Durand, Duprez, Dorgebray, Meyssin, Buffardin, Millen, Caroline Lebrun.

1. Représentée d'abord en italien à Milan. C'est la traduction de cet opéra que l'Odéon a offerte à son public.

2. Cette pièce passa au Théâtre-Français.

de Rossini, arrangée par M. Lemierre de Corvey. — Mme Schutz a été rappelée et acclamée dans le rôle de Tancrède.

Le 1er *octobre.* — *La Cassette*, comédie en trois actes, en prose, de M. de Longchamps, qui garda l'anonyme. Insuccès ; sifflets dès le deuxième acte.

Hoffmann avait fait représenter au théâtre Louvois une comédie en trois actes, en prose, intitulée *Grimaldi*, ou *le Dépositaire infidèle*. La pièce de l'Odéon n'était pas autre chose que cette comédie arrangée.

Le *13 octobre.* — *L'Eau de Jouvence*, opéra-comique en un acte, imité de l'allemand, paroles de MM. D... et X..., musique de Conradin Kreutzer aîné. Le public n'a pas trouvé de son goût « cette vieille nouveauté ». Les auteurs n'ont pas été nommés. C'étaient pourtant Duvert et X. Saintine. (Duprez.)

Le *25 octobre.* — *L'Homme du monde*, comédie-drame en cinq actes, en prose, de MM. Ancelot et Saintine. Grand succès, surtout pour Bocage et Mlle Anaïs. (Provost, Duparai ; Mlle Brohan.)

Le *3 novembre.* — (Spectacle gratis.) *Charles V et Duguesclin*, opéra-comique en un acte, en prose, de MM. Vial, Carmouche et Sewrin, musique de MM. Guiraud, Gilbert et Tolbecque, réussit.

15 décembre. — La Sœur, ou *les Deux Riches*, comédie en cinq actes, en vers, de Merville. Une intrigue compliquée, des entrées et des sorties pour du mouvement dramatique, des caractères plus odieux que comiques ont fait gronder l'orage dès le troisième acte. Bocage

s'est montré pour nommer l'auteur sans qu'on l'ait laissé parler. (Clozel, Duparai, Bocage, Provost; Mlle Anaïs.)

Le *4 décembre*. — *L'Important*, comédie en trois actes, en vers, d'Ancelot. Succès. Parmi les vers qui ont produit le plus d'effet, citons :

L'emploi d'un favori n'est pas inamovible.

Et surtout :

On ne plaisante pas avec la Préfecture,

qui a excité un enthousiasme difficile à décrire. Un seul spectateur a protesté, mais les cris : « A la porte, le mouchard! » lui ont « coupé le sifflet ». (Duparai, Bocage, Lockroy, Provost; Mlles Anaïs et Brohan.)

Le *24 décembre*. — Grand succès avec *Don Juan*, opéra-comique en quatre actes, imité de Molière, arrangé par Castil-Blaze, musique de Mozart. Décorations de M. Guérin. C'est, à peu de chose près, l'opéra italien. (Duprez, Lecomte; Mme Schutz.)

Outre ces nouveautés, l'Odéon donna l'hospitalité pendant six semaines à une excellente troupe de comédiens anglais qui obtint le plus grand succès [1].

Le *6 septembre*.— Après l'air *Vive Henri IV*, le *God save the Queen* et un discours d'ouverture prononcé en français par M. Abbott, on joua *the Rivals* (les Rivaux), comédie en cinq actes, de Sheridan, et *Fortune's Frolic* (le Ca-

1. On se plaignit dans la presse, et avec raison, de voir ainsi le second Théâtre-Français envahi par les étrangers : les Anglais après les importations ultramontaines.

price de la Fortune), comédie burlesque en deux actes, d'Abbingham. Ces comédies étaient précédées de deux prologues explicatifs, l'un en français, l'autre en anglais (de MM. Lake et Wallez), débités aussi par M. Abbott, avec une grâce qui lui concilia sur-le-champ les suffrages des connaisseurs.

Miss Smithson fut très applaudie. M. Liston, dans le rôle de M. Acres, justifia la réputation de comédien consommé dont il jouissait en Angleterre. Sous les traits de sir Lucius O'Trigger, M. Power parut un acteur très comique ; la vivacité de son débit, la mobilité de son masque, son enjouement communicatif le mirent au premier rang.

Mentionnons le naturel et la joyeuse originalité de MM. Chippendale et Burnet. Les autres acteurs étaient MM. Mason, Brindal, Spencer, Latham et Mmes Russel, Brindal, Bathurst.

Le *8 septembre.* — *She stoops to conquer* (Elle s'abaisse pour vaincre, ou *les Méprises d'une nuit*), comédie en cinq actes, de Goldsmith, et *Love, Law and Physic* (l'Amour, la Loi et la Médecine), folie en deux actes, imitée du *Collatéral*, eurent autant de succès que le précédent spectacle.

Le *11 septembre.* — M. Ch. Kemble étant arrivé, le public de Paris put enfin jouir de la tragédie anglaise. L'*Hamlet*, de Shakespeare, fut le rôle de début de ce grand acteur ; il fut acclamé, ainsi que Mlle Smithson dans Ophélie.

The Irish Tutor, or The new Lights (le Précepteur

irlandais ou les Nouvelles Lumières), comédie burlesque, farce, comme disent les Anglais, imitée ou plutôt traduite des *Deux Précepteurs*, de MM. Scribe et Moreau, termina cette représentation.

Le *15 septembre*. — On donna *Romeo and Juliet*, avec Kemble et miss Smithson, admirables tous les deux, et *Plot and counter Plot* (l'Intrigue et la Contre-Intrigue), comédie arrangée par Kemble, d'après la pièce française *le Portrait de Michel Cervantes*.

Le *18 septembre*. — *Othello*. La scène du meurtre parut au-dessus de ce que pouvait supporter alors une assemblée française. (Kemble et miss Smithson.)

Le *20 septembre*. — *The bell's stratagem* (le Stratagème de la cloche), comédie en cinq actes, de M[rs] Cowley.

Le *27 septembre*. — *Cowley and the weather Cock* (*l'Inconstant*), farce en deux actes, d'Abbingham, pour le début de miss Foote, dont les manières fines et spirituelles ont charmé tous les spectateurs.

Le *20 octobre*. — *The School for Scandal* (*l'École de la Médisance*), comédie de Sheridan, où miss Foote fut très applaudie, et *A Roland for an Olivar* (*un Prêté pour un Rendu*), comédie en deux actes, de M. Morton qui a composé cet ouvrage avec *Une Heure de Mariage*, de M. Étienne, et *la Somnambule*, de MM. Scribe et Germain Delavigne.

Par suite d'arrangements avec le ministre de la maison du roi, le directeur du théâtre anglais et sa troupe quittent l'Odéon pour le Théâtre-Italien, où ils présentent successivement aux applaudissements des connais-

seurs M. Chapman dans le rôle du duc de Glocester, miss Smithson dans divers rôles de son répertoire, Macready, dans *Macbeth*, où il fut admirable, et enfin, le célèbre Kean dans *Richard III*, de Shakespeare, qu'il joua de la façon la plus puissante.

Abandonnons à regret ces grands artistes et arrivons aux débuts de l'année théâtrale :

Trois seulement sur douze méritent d'être signalés :

11 octobre. — M. Lockroy, élève du Conservatoire, par le rôle de Lorédan dans *les Vêpres siciliennes*. Le 15, il a joué Montréal dans *Rienzi*.

Voici ce que disait alors *la Réunion*, journal des spectacles, de cet artiste qui fut un des hommes les plus remarquables de la grande période romantique, comme auteur et comme acteur :

« M. Lockroy a obtenu des encouragements, il lui reste maintenant à les justifier. Ce débutant est jeune, il a reçu de la nature une taille élevée, un physique agréable; mais à toute l'inexpérience de son âge il joint une prononciation méridionale beaucoup trop apparente. »

M. Edmond, dans Néron de *Britannicus*. Chute bruyante. Le laurier de l'empereur romain n'a pu mettre celui qui le portait à l'abri de la foudre.

Mlle Dupont, que nous avons vue dans les princesses, débute dans *Phèdre* (9 décembre) [1].

1. M. Brice (24 septembre); Mme Lefèvre (2 septembre); M. Étienne et Mme Bosson-Brice (9 septembre); Mme Buffardin (7 octobre); M. Prosper (16 octobre); Mlle Milot (24 octobre); M. Juclier (26 octobre); Mlle Lemaire (23 décembre).

REPRISES.

La Maison isolée, de Dalayrac (20 août).

La Manie de briller, ou le Valet de son rival, de Scribe et Delavigne (9 septembre).

Falkland, ou la Conscience, de Laya (Bocage jouait le rôle créé par Talma).

Camille, ou le Souterrain, opéra de Marsollier et Dalayrac (Duprez chantait Lorédan).

Deux représentations extraordinaires :

La première au bénéfice de la veuve Du Petit-Méré (21 novembre), dans laquelle on donna *Anglais et Français,* comédie en un acte, petite pièce agréable de MM. Gustave de Wailly et Bayard, donnée pour la première fois, avec le plus grand succès, au bénéfice de M. Abbott, aux Italiens. Le bénéficiaire jouait en français, avec MM. Dobigny, Thénard, M[lles] Anaïs et Dorgebray. La recette ne s'est élevée qu'à 2,500 francs.

La seconde (13 décembre), au bénéfice de Félix Huart, produit 5,000 francs.

CHAPITRE VI

1828-1829. — *Amy Robsart.* — Un illustre collaborateur. — Le romantisme. *Le Dernier Jour de Missolonghi.* — *Perkins Warbeck.* — *Roméo et Juliette* de Frédéric Soulié. — Direction Lemétheyer. — Le vaudeville à l'Odéon.

La fin du règne de Thomas Sauvage approchait. Avant sa débâcle, il monta dix nouveautés, dont une des plus importantes fut :

Le *13 février.* — Amy Robsart, drame en cinq actes, en prose, tiré du *Château de Kenilworth,* roman de Walter Scott.

La Comédie-Française, sous le titre d'*Emilia*, l'Opéra-Comique, sous le titre de *Leicester*, la Porte-Saint-Martin, sous celui du *Château de Kenilworth*, avaient épuisé tout l'intérêt du sujet; pour rajeunir cette donnée trop connue, l'auteur dépensa beaucoup de talent et d'originalité; ce fut justement ce que lui reprochèrent les journaux du temps : « L'auteur de ce drame barbaro-amphigouri-romantique a mis une fois de plus le roman du *Château de Kenilworth* en pièce, mais il s'est arrangé de façon à le rendre méconnaissable [1]. »

1. *La Réunion,* journal des spectacles.

La représentation, qui dura près de cinq heures, fut des plus orageuses. La façon bourgeoise dont M[lle] Charton représentait le personnage d'Élisabeth, certaines phrases un peu trop romantiques provoquèrent des rires et des sifflets : « Le lutin en cage avec la colombe tombée dans la serre du vautour, la brebis lancée dans la fosse aux loups, le tigre se donnant tout entier, sang et cervelle, etc., etc.. »

Amy Robsart, attribué d'abord à Victor Hugo et signé par Paul Foucher, était en réalité de tous les deux. Victor Hugo avait commencé sa pièce en collaboration avec Soumet; la pension de Louis XVIII étant venue le dispenser des spéculations littéraires indignes de son génie, il avait jeté son manuscrit au fond d'un tiroir. En 1828, Paul Foucher, qui sortait du collège et qui se sentait entraîné vers la littérature dramatique, demanda ce manuscrit à son beau-frère. « Une pièce pareille m'ouvrirait le théâtre, lui dit-il, et m'improviserait un nom! »

— Ma foi, répondit Victor Hugo, je ne regarde pas cela comme une pièce de moi. Fais-en ce que tu voudras, Walter Scott t'appartient autant qu'à moi. »

« *Amy Robsart*, porté immédiatement à l'Odéon, fut reçu facilement et distribué aux meilleurs comédiens de l'endroit. M. Eug. Delacroix voulut bien dessiner les costumes. Il était convenu que le nom de Victor Hugo ne serait pas prononcé, mais quelques phrases et quelques indiscrétions le trahirent, et le directeur, enchanté, s'empressa de répandre le bruit que le drame était de l'auteur de *Cromwell*. M. Victor Hugo eut beau s'y pro-

poser; le directeur, voyant dans le nom une attraction, continua à le crier sur les toits. » La pièce n'ayant pas réussi, « Victor Hugo, qui voulait bien donner le succès, ne voulut pas donner la chute, et écrivit immédiatement dans les journaux que les passages sifflés étaient de lui. Ce fut pour la pièce une réclame involontaire. Les jeunes gens, qui ne s'étaient pas dérangés pour une pièce non avouée, accoururent alors et applaudirent; les sifflets redoublèrent. L'agitation du parterre s'étendit dans le quartier latin, le gouvernement intervint et interdit la pièce. » — L'auteur du beau livre *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* auquel nous empruntons ces détails, se trompe ici : *Amy Robsart* n'eut qu'une seule représentation. Sauvage, épouvanté du tumulte, ou cédant à d'autres considérations, ne crut pas devoir le rejouer, à l'étonnement et au regret de quelques-uns des acteurs. — « Cette bouffonnerie romantique ne salira plus les planches d'un théâtre royal, » dit le lendemain en conclusion un article du *Journal des Débats,* qui résumait ainsi l'opinion d'une partie de la presse. D'autres, moins passionnés contre le romantisme, déclarèrent qu'*Amy Robsart* contenait des beautés de premier ordre et qu'une chute comme celle-là illustrait un homme.

On ne peut malheureusement juger ce procès en dernier ressort, le manuscrit original, donné plus tard par Victor Hugo à Alexandre Dumas, ayant été perdu. Cette pièce, curieuse à cause du grand nom qui y est attaché, se trouve être comme « ces villes des temps fabuleux, aujourd'hui disparues et dont on ne peut plus même dé-

terminer l'emplacement avec sûreté [1]. » (Lockroy, Provost, Thénard, Auguste, Doligny; Mmes Charton, Anaïs, Dorgebray.)

Le *14 février*. — Les Éphémères ou *la Vie en un jour*, vaudeville tragi-comique, romantico-classique, en trois actes, avec prologue et épilogue, de Picard et François Dercy. Cette folie de carnaval, aimable et gaie, eut quelque succès [2]. (Provost, Lockroy, Duparai; Mmes Anaïs, Brohan).

Le *18 février*. — Les Brigands, opéra-comique en deux actes, par MM. Th. Sauvage et H. Dupin, musique tirée des partitions de Dalayrac. Demi-succès. (Duprez.)

Le *11 mars*. — Charles II, ou *le Labyrinthe de Woodstock*, comédie [3] en trois actes, en prose, d'Alexandre Duval. Au deuxième acte, quelques sifflets se firent entendre; la pièce ennuyait, elle allait peut-être sombrer, une phrase de Bocage la sauva : « Il y aura pardon pour tout le monde, dit Charles II. — Oui, sire, répond le colonel Evrard, et liberté pour le peuple. » A ces mots les applaudissements éclatèrent et Lockroy put, sans protestation, annoncer le nom de l'auteur. (Lockroy, Provost, Bocage; Mmes Charton et Wenzel.)

Le *10 avril*. — Le Dernier jour de Missolonghi, drame héroï-lyrique en trois actes, en vers, mêlé de

1. Paul Foucher. *Les Coulisses du passé*.

2. Jouée au Théâtre-Français, un dimanche, elle fut impitoyablement sifflée.

3. Reçue à la Comédie-française, elle allait y être représentée lorsque l'auteur s'y opposa.

chant, par M. Georges Ozanneaux, musique d'Hérold. Grâce à l'actualité du sujet, le succès n'a pas été douteux un seul instant.

Le *22 avril.* — Pour l'anniversaire de la destruction de Missolonghi[1], l'auteur ajouta un prologue relatif à cette circonstance. On a beaucoup applaudi; mais on a été surpris de voir dans ce dialogue à deux personnages, joué par Beauvallet et Lockroy, des récriminations sur la critique dramatique et des plaisanteries sur la solitude de l'Odéon. (Bocage, Provost, Duprez; Mlle Anaïs.)

Le *4 mai.* — Première représentation à ce théâtre de Deux mots, ou *Une Nuit dans la forêt,* opéra-comique en un acte. (Duprez, Doligny; Mmes Meyssin, Anaïs.)

Le *6 mai.* — Perkins Warbeck, ou *le Commis marchand,* drame historique en cinq actes, en vers, par M. Fontan. Succès, malgré les accidents de la première; au premier acte, Mme Gersay s'était laissé choir en entrant en scène; au deuxième acte, Beauvallet s'était évanoui[2]. (Beauvallet, Lockroy, Provost, Desnoyer; Mme Gersay.)

Le *18 mai.* — Première représentation à ce théâtre de Gulnare, ou *l'Esclave persane,* opéra en un acte, pa-

1. « La chute de Missolonghi retentira par delà les siècles dans tous les cœurs généreux. En reproduisant le tableau de ce sublime désastre, l'auteur a dû compter sur le triomphe qu'il a obtenu. »

(*Journaux du temps.*)

2. *Perkins Warbeck* avait déjà été mis à la scène, au Théâtre-Français, le 24 mars 1827, par MM. Picard et Mazères, avec un succès contesté; le 15 mai, au théâtre de Madame, par MM. Théaulon, Brazier et Carmouche, avec le même résultat, et le 19 du même mois, au Vaudeville, par MM. ***. Le drame de l'Odéon a été plus heureux que les autres. Aucun mauvais bruit n'a troublé les illusions de l'auteur.

roles de Marsollier, musique de Dalayrac. Duprez chantait Osman; Mme Duprez, Gulnare.

Le *20 mai.* — Le Protégé, ou *le Danger de la faveur*, comédie en trois actes, en prose, par MM. Georges Duval et Dumersan. — Chute. — Au milieu d'un bruit assourdissant, Provost annonça : « La pièce est de M. Eugène. »

Le *10 juin.* — Roméo et Juliette, tragédie en cinq actes, en vers, imitée de Shakespeare, début dramatique de Frédéric Soulié. Les quatre premiers actes ont été froidement accueillis; le cinquième, plus anglais, surtout par le fait des acteurs, et plus à la mode, par conséquent, a décidé de la victoire [1]. (MM. Lockroy, Beauvallet ; Mlle Anaïs.)

Le manque d'argent ayant forcé Thomas Sauvage à passer sans transition de la prodigalité à la parcimonie, il se débarrassa des gros appointements des chanteurs [2] et réduisit le plus possible ses frais, afin de continuer la lutte ; réformes inutiles, il était trop tard. Tout allait à la dérive ; les comédiens, les employés n'étaient plus payés, les représentations souffraient du mécontentement

1. Il existait alors trois ouvrages sur ce sujet, de Ducis, de Monvel et de Ségur, joués en 1772, 1792 et 1793. La pièce de F. Soulié fut reprise à la Comédie-Française en septembre 1844, pour Mlle Naptal.

2. Cette réforme ne se fit pas sans quelque esclandre. Le 13 avril, Lecomte, qui devait jouer *Richard Cœur de Lion*, ayant déclaré qu'il ne jouerait pas sans avoir touché la somme de 800 francs qui lui était due, le public, d'un autre côté, ayant refusé tout changement de spectacle, Granfon, souffleur d'opéra, fit proposer de chanter et de lire le rôle de Blondel; la proposition était trop comique pour n'être pas acceptée.

général, les recettes descendaient au-dessous de zéro, rien ne pouvait plus conjurer la crise ; elle éclata le 12 juillet.

MM. Bocage, Boulard, Léon Bizot, Ch. Desnoyer, Doligny, Provost, Auguste, Thénard et Duprez, au nom de trente de leurs camarades, Bloc au nom de l'orchestre et des chœurs, publient dans les journaux une longue lettre déclarant qu'ils suspendent leur service jusqu'au jour où M. Sauvage se sera acquitté envers eux.

Pour conserver sa place à tout prix, Sauvage appela à lui tous les comédiens de province et de banlieue en non-activité, tous les amateurs des théâtres de société, et, avec quelques artistes de sa troupe qui pour des considérations personnelles ne s'étaient pas joints à leurs camarades, il organisa, à la hâte, un spectacle composé de *Mahomet* et de *l'École des Femmes*, pria la presse d'assister à la première représentation de sa nouvelle troupe et de la juger avec impartialité. Nous ignorons si le jugement qui fut porté alors à l'audition de cet étrange assemblage de comédiens fut tout à fait impartial ; mais nous savons qu'il fut de la plus grande sévérité. On fit un tel vacarme que l'autorité dut intervenir et faire fermer l'Odéon le second jour.

Dans les journaux, une longue polémique s'engagea entre le malheureux directeur et ses plus malheureux pensionnaires, à l'issue de cette soirée désastreuse. Le dernier mot resta aux comédiens. Ce n'est pas un crime de manquer d'argent ; mais c'est une faute de ne pas savoir se taire. Th. Sauvage, après avoir fatigué le

public de toute une correspondance aussi passionnée qu'inutile, le comprit enfin; il renonça à toute idée de direction et revint à ses travaux littéraires et dramatiques, qu'il n'aurait peut-être jamais dû abandonner.

L'Odéon fermé, la troupe se disperse ; Beauvallet entre à l'Ambigu-Comique où il débute dans la reprise de *Cardillac* ; M[lle] Brohan abandonne la grande comédie pour la comédie légère et signe un engagement avec le Vaudeville ; Duprez entre à l'Opéra-Comique, qu'il quitte rapidement, part pour l'Italie, d'où il revient le grand artiste que l'on sait.

REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES ET REPRISES.

Le *6 janvier 1828*, les comédiens anglais donnent une représentation de *King Lear* (le Roi Lear). M. Terry joue le Roi ; miss Smithson, Cordélia.

Le *10 janvier*, Bocage joue Dorante, des *Jeux de l'amour et du hasard.*

Le *14 janvier.* — Reprise de la *Fête de Molière.*

Le *18 janvier.* — Les comédiens anglais jouent *the Merchant of Venice* et *Simpson and C°.*

Le *9 février*, bénéfice de M[me] Schutz : un acte du théâtre du Gymnase ; *les Originaux*, avec Monrose de la Comédie-Française ; *Tancrède*, opéra, et un intermède de chant et de danse.

Trois débuts importants sur dix-sept[1] :

12 janvier 1828, Mlle Bérenger dans Isabelle, de *l'École des maris,* succès : jeune et jolie comédienne.

15 février. — Mlle Lainé dans Dorine, de *Tartufe.*

17 mars. — Beauvallet dans Shakespeare, de *Shakespeare amoureux.*

DIRECTION LEMÉTHEYER

M. Lemétheyer se met aux lieu et place des comédiens, créanciers privilégiés pour la somme de 80,000 francs; il traite avec les actionnaires et les créanciers de Thomas Sauvage [2].

1. 27 janvier, MM. Saint-Félix et Sainte-Marie; 23 mars, M. Firmin Prud'homme; 13 avril, M. Georges Palais; 15 avril, Mlle Louisa Comte; 21 avril, Mme Ferdinand; 25 avril, M. Boulard; 26 avril, Mme Sabattier; 11 mai, Mlle Schaffner; 13 mai, M. Charles; 16 mai, M. Chevalier et Mlle Amélie; 3 juin, M. Bénédit.

2. Le 2 octobre 1828, arrêté du ministre des Beaux-Arts retirant à Sauvage le privilège de l'Odéon. Du même jour, arrêté nommant Frédéric Lemétheyer directeur-entrepreneur, pour exploiter le privilège à ses risques, périls et fortune pendant quinze années, c'est-à-dire jusqu'au 1er octobre 1843 (Tragédie, comédie, drame, comédies mêlées de couplets, bals masqués en carnaval). Comité de lecture, représentations quotidiennes, gratuité du loyer, frais d'entretien de la salle et dépendances à la charge du directeur. Jouissance gratuite du mobilier du théâtre (décorations, costumes, instruments, livres, musique, accessoires, etc.), appartenant à la liste civile et à la chambre des Pairs. Cautionnement de 100,000 fr. en inscriptions de rentes. Décision du roi accordant une subvention de 60,000 fr.

Administration. — M. le chevalier Lemétheyer, ancien officier de

L'ancien administrateur de Feydeau donna immédiatement la mesure de ses capacités, d'abord en annonçant que des omnibus transporteraient à toute heure des voyageurs de l'Odéon à l'autre rive, et ensuite, en faisant ajouter à son cahier des charges le droit d'exploiter le vaudeville. Quelle dérision ! le vaudeville... quand tous les chefs-d'œuvre de Scribe étaient sifflés sur la rive gauche, et à l'heure du grand mouvement romantique! Il fallait parler à des passions jeunes et hardies; à défaut de pièces nouvelles, ouvrir le théâtre étranger, prendre Shakespeare, Schiller, Lope de Vega, enfin sortir des sentiers battus. Le pauvre Lemétheyer fit encore moins que Sauvage.

L'inauguration de cette nouvelle direction se fit le 5 octobre avec *le Collatéral* et *les Jeux de l'amour et du hasard.*

Le *18 octobre.* — LES SUITES D'UN COUP D'ÉPÉE, comédie en un acte, en prose, par MM. J.-J. Ader et

marine, ancien directeur des théâtres du Havre, de Nimes, etc..., ancien régisseur de l'Opéra-Comique, administrateur à Feydeau et correspondant dramatique en 1826; M. Léon Halévy, secrétaire général ; Théodore Vanard, chef de la comptabilité; Édouard, régisseur général; Douesnel, second régisseur ; Barbarey, contrôleur général, Ozanne, souffleur.

Tragédie, comédie, drame. — Lockroy, Michelot, Bocage, Desnoyer, Provost, Doligny, Duparai, Auguste, Thénard, Ad. Vincent, Ménétrier, Paul Coquerel, Rihoelle, Timothée, Édouard. Mmes Derfeuille, Charton, Élisa Wenzel, Dutertre, Anaïs, Gersay, Lainé, Eulalie Dupuis, Sabattier, Sainte-Suzanne, Bérenger, Lambert, Ferdinand.

Vaudeville. — MM. Masson, Léon Bizot. Mmes Félicie Aubé, Messyn, Pouilley, Caroline Lebrun, Buffardin, Durand, Flore.

M. Bloc chef d'orchestre.

Émile Brousse. Succès contesté. (Provost, Bocage, Michelot; Mmes Dutertre et Bérenger.)

Le *23 octobre.* — Le Concert a la campagne, intermède mêlé de couplets par MM. de Saint-Georges et Léon Halévy.

Un bon bourgeois de Beaune a hébergé, on ne sait trop pourquoi ni comment, les acteurs chantants de l'Odéon. Cet honnête mélomane, heureux de recevoir un de ses bons amis, rassemble tous les musiciens de l'endroit, l'orchestre exécute l'ouverture d'*Oberon;* après l'ouverture, viennent les chœurs et ainsi de suite jusqu'à la fin, le tout entremêlé de poésie et de quolibets débités par Mlle Flore, la réjouissante comédienne des Variétés qui débutait dans cette fantaisie-programme par un rôle de jardinière. Ce petit acte, produit incestueux du logogriphe et de la charade, réussit. (Provost, Duparai; Mlle Flore; M. Léon Bizot; Mmes Durand, Pouilley et Buffardin.)

Le *6 novembre.* — L'Appartement, ou *Vingt-Quatre Heures de la vie d'un riche*, comédie en cinq actes, en prose, de C. Merville, pièce trop longue : applaudissements mitigés quand on a nommé l'auteur. Mlle Anaïs a été charmante sous les traits d'un jockey. (Bocage.)

Le *18 novembre.* — Marie de Brabant, drame historique en cinq actes, en vers, de M. Ancelot. On a écouté jusqu'au bout sans applaudissements ni murmures. Succès d'estime. (Bocage, Provost, Lockroy, Desnoyer; Mme Charton.)

Le *22 novembre.* — Représentation au bénéfice de Bocage dévalisé par des voleurs : un Trait de Cartouche,

ou *le Vol et le Bénéficiaire,* intermède dramatique en deux tableaux, espèce d'improvisation au gros sel, où l'on voit Cartouche, pour dédommager un comédien que sa troupe a dévalisé, lui proposer une représentation à bénéfice. Les auteurs ont gardé l'anonyme. (Bocage.)

Le *27 novembre.* — L'HOMME ENTRE DEUX AGES, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Saint-Ange, Fontan et Ch. Desnoyer, qui jouait dans la pièce le rôle d'Alfred, réussit.

Le *6 décembre.* — L'ESPION, drame en cinq actes, en prose, de Fontan, Léon Halévy, G. Drouineau et Ch. Desnoyer, inspiré par le roman de Cooper ; plusieurs situations tragiques et un beau quatrième acte. Le premier soir, succès contesté ; succès complet aux représentations suivantes. (Bocage, Duparai, Lockroy, Provost; Mmes Anaïs, Charton.)

Le *13 décembre.* — Première à ce théâtre du JEUNE MAIRE, comédie-vaudeville en deux actes, de Duvert et Dupeuty. (Lockroy ; Mlle Bérenger.)

Le *28 décembre.* — LE CONTRARIANT, comédie en un acte, en prose, de C. Merville, joli petit acte. Succès. (Lockroy, Duparai, Thénard, Provost; Mmes Wenzel et Lainé.)

1829

Le *8 janvier.* — LA BOSSUE, ou *le Jour de la majorité,* comédie en un acte, en vers, par MM. J.-J. Ader et Fontan, écrite pour mettre une fois de plus en lumière le talent d'Anaïs. (Duparai, Provost ; Mmes Wenzel et E. Dupuis.)

Le *31 janvier.* — LANCASTRE, ou *l'Usurpation,* drame en cinq actes, en vers, de M. d'Épagny. Les marques de mécontentement, qui avaient plusieurs fois éclaté pendant la représentation, cessèrent dès qu'on nomma l'auteur (Bocage, Lockroy, Desnoyer, Provost; Mlle Charton [1]).

Depuis la première représentation de *l'Espion,* qui n'obtint pas le succès que l'on espérait, l'Odéon était en proie à la plus horrible détresse. Dans le mois de février, un des meilleurs de l'année théâtrale, on donne pour toute nouveauté, le 8, LE FRANÇAIS AU CAIRE, comédie-vaudeville en un acte de M. Florestan, dont quelques couplets tournés avec esprit font tout le mérite. (Léon Dobigny; Mlle Bérenger et Flore.)

Le *24 février.* — LA VIEILLE FILLE ET LA JEUNE VEUVE, aimable comédie en un acte, en vers, de MM. N. Fournier et Aug. Arnould. (Lockroy, Duparai; Mmes Dutertre, Wenzel et E. Dupuis.)

Et enfin, le *26 février.* — LE MARIAGE ET L'ENTERREMENT, folie-vaudeville en un acte, de MM. Auguste Arnould et Mottet. Cette extravagante petite pièce, trop bonne pour un théâtre à l'agonie, avait été d'abord annoncée sous le titre : *Je suis mort.* Leméthéyer, qui allait abandonner la direction de l'Odéon, fit changer ce sous-titre, qui pouvait prêter aux allusions.

Le *1er mars,* les acteurs se constituent en république et se partagent les recettes au prorata. Le 4, voyant

1. Défigurée par l'eau-forte, vengeance d'un amant, Mlle Charton disparut rapidement de la scène, vécut pauvre, oubliée, et mourut le 27 juillet 1872.

qu'avec tous leurs efforts, ils arrivent à peine à payer les frais de soirée, ils abandonnent la partie. Certainement M. Lemétheyer, en se chargeant de gaieté de cœur d'un fardeau trop lourd pour lui, était cause de cette rechute si prompte ; mais il convient de ne pas faire retomber sur lui toute la faute. M. de La Rochefoucauld, ministre de la maison du roi, l'avait absolument abandonné. La subvention, appoint considérable, ne lui fut point donnée pendant le cours de cette direction, sous prétexte qu'on n'avait point versé le cautionnement. Avant de quitter leur poste, les comédiens adressèrent aux journaux la lettre suivante :

« Messieurs,

« L'Odéon ferme demain mercredi 4 mars. Pour la troisième fois depuis deux ans, l'infâme banqueroute est aux portes du Théâtre-Royal. Pleins de confiance dans le ministère, nous avons continué notre service tant que nous avons pu le faire. Mais aujourd'hui tout nous manque ; il nous est impossible d'aller plus loin. Sur dix mois à peine échus de l'année théâtrale, il nous en est dû six ; si un pareil état de choses n'occasionne chez quelques-uns d'entre nous qu'une grande gêne, il en réduit la plupart à un dénuement absolu.

« Deux lettres adressées par nous à M. l'intendant général de la maison du roi sont restées sans réponse [1].

1. Première lettre adressée à M. le baron de La Bouillerie (6 février 1829), demandant que l'on dispose en leur faveur du cautionnement et de la subvention. — Deuxième lettre au même (10 février 1829) :

Nous sommes fondés à croire qu'elles ne lui sont pas parvenues. Comment supposer, en effet, que M. le baron de la Bouillerie, bien instruit, eût pu laisser aussi longtemps dans une pareille détresse des artistes honorés du titre de comédiens du roi ? Il ne nous reste qu'un moyen de faire entendre nos plaintes à M. l'intendant général, c'est la publicité, et nous nous adressons à vous, Monsieur le rédacteur, bien persuadés que, par l'entremise de votre journal, le ministre en même temps que le public connaîtra notre position.

« DUPARAI, LOCKROY, DESNOYER, etc., etc. »

Les comédiens et les actionnaires de l'Odéon, voyant qu'ils n'obtenaient pas plus de réponse à cette lettre qu'aux deux autres, attaquèrent la maison du roi dans la personne de M. de la Bouillerie : les premiers, sur cette clause du cahier des charges qui disait formellement qu'en cas de modifications ou de retrait du privilége, la maison du roi se chargeait des engagements pris; les seconds sur le cautionnement.

Devant cette attitude résolue, l'autorité entra en composition et proposa des arrangements. Ils étaient de nature à n'être point acceptés, paraît-il, puisqu'on courut les chances d'un procès.

« Au point où nous en sommes venus, nous ne pouvons cacher que beaucoup d'entre nous, dans la saison la plus rigoureuse de l'année, sont sans pain et seront bientôt sans asile... Nous avons l'honneur de prévenir Votre Excellence qu'à dater de demain, nous sommes déterminés à employer tous les moyens qui sont en notre disposition pour sortir de la fâcheuse situation où nous sommes depuis trop longtemps. »

En attendant ce qu'il plairait décider au tribunal, les choristes, gagistes et employés, après avoir souffert, sans appointements, toutes les angoisses d'un hiver des plus rigoureux, furent obligés d'avoir recours à la bienfaisance publique. Une souscription fut ouverte pour ces pauvres diables chez M. Moisson, notaire, et chez Risbec, restaurateur, place de l'Odéon [1].

Le procès contre le ministère, mené cependant avec beaucoup d'adresse et d'habileté, fut perdu. Le tribunal, considérant que le fait seul du sieur Sauvage avait donné lieu à la clôture et au retrait du privilége, débouta les comédiens de leur demande et déclara « que la maison du roi n'était pas responsable. »

Ce qui restait de bon dans la troupe s'éparpille alors : Lockroy entre à la Porte-Saint-Martin pour créer le *Marino Faliero* de Casimir Délavigne. Mlle Anaïs, « le bijou de la rive gauche, » signe avec la Comédie-Française. — On vendit aux enchères le matériel 8 à 9,000 fr. La maison fut non-seulement fermée, mais encore vidée et saccagée.

Elle paraissait détruite à jamais lorsque M. de La Rochefoucauld sentit enfin ses fautes et voulut les réparer.

Cinq personnes sollicitaient la direction du second Théâtre-Français ; MM. Petit-David, l'excellent comédien Perlet, Nanteuil, professeur de déclamation,

1. Le théâtre forain du Luxembourg et celui de Mme Saqui donnèrent chacun une représentation à leur bénéfice.

Scribe envoya généreusement 1,000 francs

MM. d'Épagny et Lemesle, libraire, associés[1], et Harel.

Les amis de Mlle Georges aidant, Harel l'emporta sur ses concurrents. L'administration de la maison du roi, éclairée par les réclamations générales, accorda au nouveau directeur une subvention de 160,000 fr.[2], plus 6,000 fr. pour les dépenses du comité de lecture.

Sept débuts[3], dont les plus importants sont :

13 octobre. — Eulalie Dupuis dans Dorine de *Tartufe*.

31 janvier. — Mlle Charton.

REPRISES ET REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES.

3 novembre. — Gratis à tous les théâtres ; on ajoute des tirades au *Concert à la cour*.

22 novembre. — Bénéfice de Bocage, 7,000 fr.

14 décembre. — Reprise de *Amour et Intrigue*.

1. M. Lemesle se faisait fort, en donnant une carte d'entrée annuelle pour 75 francs à 3,000 souscripteurs du quartier, de rendre à l'Odéon sa splendeur. Jouslin de La Salle eut aussi cette idée; nous trouvons dans le *Figaro* d'alors une longue lettre de lui demandant 200,000 fr. de subvention, 100,000 fr. de l'État et 100,000 fr. par le quartier, « premier intéressé », au moyen d'une contribution.

2. 7 mars 1829, arrêté ministériel retirant à Lemétheyer l'autorisation d'exploiter le théâtre de l'Odéon. — 26 avril, privilège de M. Harel (Charles-Jean) pour deux ans et sept mois, du 1er septembre 1829 au 31 mars 1832.

3. 15 octobre, Mme Sainte-Suzanne; 9 novembre, M. Darine; vembre, Mlle Agarithe Petit; 27 janvier, M. Auguste Rosemar; 29 janvier, M. Borsat.

RECETTES[1]

	1824	1825	1826	1827	1828	[1829]
JANVIER		51,751 60	41,087 20	27,216 40	29,319 50	17,600 »
FÉVRIER		48,981 15	39,557 30	29,558 65	27,668 50	13,700 »
MARS		47,044 55	32,451 »	40,817 60	25,778 60	1,050 »
AVRIL		51,375 15	39,685 »	20,457 80	19,852 90	
MAI	59,687 02	45,587 50	32,987 35	23,720 20	18,758 30	
JUIN	32,506 75	39,462 40	20,305 10		15,343 15	
JUILLET	25,041 85	30,082 55	18,615 30		4,397 80	
AOUT	37,548 60	34,371 90	17,831 55	17,624 40		
SEPTEMBRE	23,788 95	43,523 80	32,334 85	30,612 25		
					LEMÉTHEYER	
OCTOBRE	41,212 38	50,807 »	36,666 65	27,235 55	16,893 25	
NOVEMBRE	43,108 45	45,648 50	23,628 35	25.872 75	14,618 90	44,318 »
DÉCEMBRE	47,755 20	40,425 10	31,446 35	22,755 50	12,806 65	
Totaux	310,649 20	529,061 20	366,596 »	265,871 10	185,437 55	32,350 »
Produits des bals	20,692 50	22,138 50	22,002 »	20,985 »	12,275 50	16,097 »
Totaux généraux	331,341 70	551,199 70	388,598 »	286,856 10	197,713 05	48,447 »
Report d'octobre, novembre et décembre						44,318 »
Soit, pour les cinq mois Lemétheyer						92,765 »

1. *Résumé historique sur le théâtre royal de l'Odéon*, d'avril 1824 au 15 mars 1829, dédié à M. le vicomte S. de La Rochefoucauld, directeur général des Beaux-Arts. Paris, 24 mars 1829. Manuscrit de 9 pp., signé Pierret. (Collection de M. A. Voisin, libraire-expert.)

CHAPITRE VII

1829. — 1830. — Direction Harel. — Mlle Georges et la nouvelle troupe. — Réouverture. — *Christine à Fontainebleau.* — *La Fête de Néron.* — *La Mort de Molière.* — Chutes célèbres. — *Stockholm, Fontainebleau et Rome.* — Alexandre Dumas à l'Odéon. — *Guillaume Tell.* — Pendant et après les trois journées. — *Jeanne la Folle.* — Fontan et *le Mouton enragé.*

Harel [1], tout en menant l'Odéon et la Porte-Saint-Martin avec plus de fantaisie que de science dramatique, est resté comme la personnification du directeur parisien. Causeur plein d'à-propos, se moquant de tout, même de lui et de son entreprise, il doit à son esprit de coulisses si vif et si paradoxal une grande partie de la réputation qui lui a survécu. Administrateur médiocre, il remporta souvent des victoires éclatantes et n'eut ni le bonheur ni le talent d'en savoir tirer profit; après un succès il s'arrêtait net et il fallait un revers pour l'arracher à sa paresse et à son inaction. Alors il retrouvait toute son énergie, et, comme certains généraux qui n'ont été grands que par leur manière de diriger les retraites, rien

1. J.-B. Harel, né à Rouen en 1790, mort à Châtillon près Paris, en 1846, a collaboré au *Dictionnaire des theâtres*, 1224 vérités, (in-12 Barba), et à plusieurs drames : *la Guerre des Servantes*, etc. A donné seul un *Éloge de Voltaire,* couronné par l'Académie, et deux comédies, *les Grands et les Petits* au Théâtre-Français, et *le Succès* à l'Odéon.

ne l'arrêtait : ni les mesures les plus coûteuses ni les résolutions les plus désespérées. Il dépensa certainement plus d'esprit pour se ruiner que vingt autres pour faire fortune.

Élevé par son oncle Luce de Lancival, professeur au collége impérial et auteur d'*Hector*, tragédie qui eut un certain succès au Théâtre-Français et qui lui valut la protection de Napoléon, Harel obtint très jeune encore une place d'auditeur au conseil d'État, puis celle de secrétaire de Cambacérès. Devenu commissaire extraordinaire dans la sixième division militaire, puis sous-préfet de Soissons, il se fit remarquer par son énergie quand les Russes firent le siége de cette ville lors de la première invasion.

A la rentrée des Bourbons il fut destitué, et revint à Paris, où il fonda, avec Ch. Nodier, Cauchois-Lemaire, Bory Saint-Vincent, Mellinet, Arnault, Jouy et Merle, *le Nain jaune*, petit journal satirique qui eut rapidement une grande réputation de malice et d'audace. Au retour de l'île d'Elbe, il rentra dans la vie politique et reçut, avec le titre de préfet des Landes, le ruban de la Légion d'honneur. Après Waterloo, il dut quitter Mont-de-Marsan et se retirer en Belgique avec ses amis Bory Saint-Vincent, le général Mellinet et Arnault, comme lui couchés sur les listes de proscription du *Moniteur*.

C'est à Bruxelles, où Mlle Georges donnait des représentations, qu'il commença avec la célèbre tragédienne une liaison que le succès, les revers, les luttes en commun rendirent indissoluble. Grâce à elle, il put revenir

en France et obtenir le privilége d'une troupe de comédiens avec laquelle ils parcoururent la province, jusqu'au moment où il fut nommé directeur du théâtre de l'Odéon. Mlle Georges avait plus de quarante ans à cette époque[1], et cependant était encore dans tout l'éclat de la beauté : un front large et pur, des cheveux abondants et longs, un nez mince et droit, une bouche arquée et dédaigneuse, des dents d'une blancheur éclatante, des bras d'une pureté grecque, un regard d'une incomparable beauté. « Jamais des yeux plus noirs, plus grands et plus expressifs ne parèrent la figure d'une femme, » dit avec enthousiasme un contemporain célèbre. Avec cela une diction simple et naturelle comme celle de Talma ; comme lui, une pantomime admirable et une entente profonde de l'exactitude des costumes. Elle justifiait vraiment alors le cri poussé, à ses débuts, par le critique Geoffroy : « C'est Melpomène descendue de son cadre. »

Autour de cette admirable reine tragique se groupaient : Mme Moreau-Sainti, la Célimène du faubourg Saint-Germain, grande et belle personne à l'œil vif, à la voix franche ; Mlles Delattre et Dupont, pour les soubrettes et les reines, Alexandrine Noblet, Eulalie Dupuis, la fille de Rose Dupuis, de la Comédie-Française[2] ; Mlle Georges cadette, gracieuse et utile comédienne ;

1. Georges Weimer ou Wemmer (Marguerite-Joséphine), née à Bayeux, le 23 février 1787, est morte à Passy le 12 janvier 1867. — « Je veux, dit-elle avant de mourir, qu'on m'enterre dans mon manteau de Rodogune ! »

2. Elle épousa plus tard son camarade M. Geffroy, de la Comédie-Française.

Mlle Laisné, Mme Ponceau Saint-Amand, une duègne de talent venant de la Porte-Saint-Martin; Nadèje, l'orpheline de Wilna [1], Bérenger, « la jolie; » Mlles Gersay, Thénard et Level.

Du côté des hommes, Ligier, Eric-Bernard, Vizentini, un artiste de talent qui venait de l'Opéra-Comique; l'excellent Ferville, un comédien si original et si vrai, « le premier qui ait joué les *Oncles d'Amérique* en frac et en redingote; avant lui on les jouait en Cassandre [2]. » Le vieux Duparai, un des comédiens les plus naturels de l'époque; Lockroy, dont la réputation allait grandissant; Marius, de son vrai nom comte de Laribeaupierre; Delafosse, remarqué à ses débuts au Théâtre-Français pour ses qualités de tenue et de sensibilité; Chilly, mal reçu alors du public dans les amoureux : « Dès qu'on entendait ma voix, même dans la coulisse, nous racontait-il souvent, le public sifflait »; Delaistre [3], comédien intelligent et souple, mort en mars 1881.

Telle était cette troupe, qui, quoique faite rapidement et manquant d'homogénéité, n'en était pas moins, on le voit, digne du second Théâtre-Français.

1. Intéressante petite fille, recueillie par Mme Fusil (Mlle Fleury) parmi les décombres de Wilna, lors des désastres de Russie, morte en 1832, à l'âge de vingt ans.

2. Jouslin de la Salle, *Souvenirs dramatiques* (*Revue française*).

3. Un de ses grands mérites était sa garde-robe : « A la mort de Talma, il s'était rendu acquéreur des costumes du grand tragédien. Aussi, quand Harel donnait en province *Sylla, Hamlet* ou *Manlius,* il avait soin de mettre sur l'affiche, en lettres d'un pied de long : *M. Delaistre jouera ce soir avec les costumes de Talma.* Et il était rare que la salle ne fût pas comble. (Jouslin de la Salle, id.)

L'administration mérite aussi une mention particulière.

Le secrétaire du théâtre, M. Gentil, qui poussa ce cri célèbre dans les annales romantiques : « Racine est un polisson ! » était le neveu du comte de Rœderer. Au théâtre, on l'appelait souvent M. l'amiral, voici pourquoi : Sous l'empire, on l'avait envoyé en mission auprès de Murat, alors roi de Naples, et il avait eu l'audace et l'adresse de faire entrer dans la rade de cette ville, malgré les Anglais qui la bloquaient, un convoi de farine. Murat, pour le récompenser, l'avait nommé... amiral !!!

La conduite du théâtre était confiée à Jouslin de la Salle, un des hommes les plus compétents qu'il y eût alors dans l'art de la mise en scène.

Nommons encore : Arsène, Dupont, Michelot, Ménétrier, Leroux, Champein, Auguste, Lebrun, Jourdain, Adolphe Vincent, Saint-Paul, régisseur ; Édouard, deuxième régisseur ; Garcière, caissier, et Ozanne, souffleur.

M. J. Verteuil, le digne et excellent secrétaire actuel de la Comédie-Française, fut attaché à l'Odéon en qualité de secrétaire d'Harel, mais seulement après 1830.

A l'occasion de la nouvelle direction, on réduisit le prix des places. Cicéri fut chargé de restaurer les peintures de la salle, le dôme, la toile et les panneaux des loges. Rossini voulut bien composer l'orchestre, dirent les journaux ; c'était du luxe, on en conviendra, puisqu'on ne devait plus représenter d'adaptations musicales.

La réouverture, annoncée pour le 2 septembre, eut

lieu exactement. Il aurait été impossible aux plus vieux habitués de l'Odéon, s'il en restait, de reconnaître la vieille salle. Cariatides allégoriques, figures en relief, velours fané, tout avait été enlevé et remplacé par des loges charmantes, de l'or dans une juste proportion, un rideau blanc et brodé, un lustre augmenté d'un grand nombre de becs, et — spectacle nouveau — la foule, une foule compacte, riche et choisie comme à l'Opéra.

« Voici Armand et Mlle Mars. Quelle tournure, quelle élégance! elle sera toujours jeune, même à la ville! Voilà Rossini, Nourrit, Mmes Damoreau et Dabadie; tout l'Opéra s'est donné rendez-vous ici.

« Ce monsieur, qui a la tête un peu penchée sur l'épaule et qui entre dans la loge de Mlle Mars? — C'est M. Auber, l'auteur de *la Muette* que l'on vient de donner à l'Opéra. Et ce petit homme qui porte des lunettes et qui a l'air de grimacer? C'est le rédacteur d'un nouveau journal populaire, *le National*, M. Thiers. Il se range pour faire une place à M. Michaud, de *la Quotidienne*. M. Michaud est de l'Académie; ces choses-là peuvent se retrouver un jour[1]. »

La pièce d'inauguration : CATHERINE DE MÉDICIS AUX ÉTATS DE BLOIS, drame historique en cinq actes, en vers, de Lucien Arnault, n'obtint qu'un demi-succès, malgré le talent de Mlle Georges. (Ligier, E. Bernard, Duparai, Vizentini; Mlle Nadèje-Fusil.)

Craignant avec raison la sévérité habituelle et sou-

1. Jouslin de la Salle. *Souvenirs dramatiques* (*Revue franç.*, 1858).

vent exagérée de son jeune public, Harel, fort expert dans l'art de la réclame, fit publier cet avis dans les journaux : « Le parterre de l'Odéon, qui s'est montré pointilleux si souvent mal à propos, et qui, dans des accès de gaieté fatals à de pauvres auteurs, a fait la guerre aux mots plus peut-être que la raison ne l'autorisait, voudra-t-il renoncer à ses habitudes facétieuses pour juger une pièce tout entière et ne pas condamner les expressions avant de savoir si elles sont à la tragédie complète comme certaines touches hardies sont dans un tableau d'histoire ? »

Cette prière fut sans effet, car la seconde pièce fit une chute épouvantable.

Le *14 septembre.* — Cette comédie en prose, intitulée LE FRÈRE ET L'AMANT, de MM. F... et C.., devait avoir trois actes; le parterre en décida autrement. On dut baisser le rideau au milieu du deuxième acte sans pouvoir parvenir à le terminer. (Duparai, Delafosse, Delaistre; Mmes Noblet et Thénard.)

Le *13 octobre.* — CHRISTINE A FONTAINEBLEAU, drame historique en cinq actes, en vers, de Frédéric Soulié, ne fut pas plus heureux. L'impatience, qui s'était manifestée par des murmures à partir du deuxième acte, ne se calma qu'au cinquième. (Lockroy, Ligier, Delafosse; Mmes Georges, Noblet, E. Dupuis.)

Le *24 novembre.* — Première (à ce théâtre) de MARINO FALIERO, drame en cinq actes, en vers, imité de Byron, par Casimir Delavigne, déjà joué cent trente fois à la Porte-Saint-Martin. Succès. Ouverture de Rossini. Costumes de Paul Delaroche.

Le *1er décembre.* — MON ONCLE LE BOSSU, comédie en un acte, en prose, de MM. Lafontaine et Mélesville, fut très applaudie. (Ferville, E. Bernard; Mlle Noblet.)

Le *29 décembre.* — UNE FÊTE DE NÉRON, drame en cinq actes, en vers, d'A. Soumet et L. Belmontet, obtint un éclatant succès; Ligier et surtout Mlle Georges furent acclamés. « Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet ouvrage, c'est l'insouciant abandon avec lequel les auteurs se sont livrés à la peinture des mœurs de débauche et de sang qui ont épouvanté le règne des empereurs. » Suétone ne va pas plus loin, dit alors *le Figaro* [1]. (Eric-Bernard, Delafosse, Chilly; Mlles Level et Gersay.)

1830.

Le *19 janvier.* — L'ARTICLE DE JOURNAL, comédie en un acte, en vers, de feu Chéron de la Bruère, le censeur dramatique, qui « désira garder l'anonyme », fut la première nouveauté donnée dans cette année célèbre.

Cette bluette, écrite avec goût, mais sentant trop la littérature de 1815, n'était en réalité qu'une vieille nouveauté; quelques personnes à la mémoire implacable reconnurent une pièce jouée à la Comédie-Française, le 13 décembre 1811, sous le titre de *l'Auteur et le critique.* Le parterre siffla quelque peu. (Ferville, Duparai, Delafosse; Mlle Noblet.)

1. *Une Fête de Néron* passa au Théâtre-Français en 1832 et fut reprise à l'Odéon en 1862, sous la première direction de M. de la Rounat.

Le *13 février*. — On maltraita aussi LE PAMPHLET, ou *l'Adjoint dans l'embarras*[1], comédie en trois actes, en prose, de Georges Duval. (Duparai, Delafosse; Mmes Saint-Amand, Dupuis.)

Le *18 février*. — LA MORT DE MOLIÈRE[2], drame en trois actes, en prose, terminé par un épilogue en vers, couplets et apothéose. Singulière pièce, n'offrant qu'une suite de tableaux affligeants. Qu'on en juge par la dernière scène : Molière est là, inanimé; à côté de lui on prépare ses funérailles. En ce moment poignant, le rideau du fond se lève; on aperçoit le buste de Houdon sur un piédestal; une jeune fille, dans le costume de Thalie, entourée de quelques figurants, récite des vers; puis, tout à coup, le chef d'orchestre lève son archet, et les acteurs que l'on voyait pleurer près du lit de mort de l'auteur de *Tartuffe*, se redressent et entonnent, sur l'air du vaudeville d'*Une Heure de folie*, quatre couplets, à la grande stupéfaction des spectateurs.

Voici le couplet au public :

L'auteur qui trace ces essais
Les offre d'une main timide
Au public qui fait les succès
Et que le bon goût toujours guide;

1. La pièce s'appelait d'abord *le Sous-Préfet*. La censure exigea un autre titre.

2. Dumersan écrivit au ministre de l'intérieur pour obtenir la permission de faire terminer sa pièce par le tableau de Waflard, célèbre alors, *les Deux Sœurs de charité*. On le lui défendit. Je voulais, dit-il, terminer par ces mots : « L'hypocrisie a tourmenté sa vie, la vraie religion le console à sa mort. »

Sans doute on le critiquera,
Mais pour réussir, il espère
Dans l'habitude que l'on a
D'applaudir le nom de Molière.

Lockroy portait à son chapeau une plume blanche, bleue et rouge qui fit plus d'effet que la pièce. La censure exigea à la seconde la suppression de ce panache aux couleurs proscrites. (Lockroy, Ferville, Vizentini; Mlle Delattre.)

Lundi 22. — Petit succès avec LA SŒUR CADETTE, comédie en un acte, en vers, de MM. Aug. Arnould et N. Fournier, imitation de *la Coquette corrigée.* (Lockroy, Duparai; Mmes Delattre, Noblet, Thénard.)

Le *3 mars.* — LE VEUF AMOUREUX [1], comédie en trois actes, en prose, donna lieu aux scènes les plus singulières. Le premier acte fut écouté avec calme. Le second, qui se passe dans la nuit, étrange imbroglio où chaque acteur ne songe qu'à se cacher et à disparaître comme dans un exercice d'escamotage, fut poursuivi de ricanements et de sifflets; le tapage devint tel, que le régisseur fit baisser le rideau avant la fin du deuxième acte. Après un entr'acte interminable, Mme Astruc et Mlle Noblet, poudrées et costumées en Louis XV, entrent en scène. Le public veut recommencer son tapage, mais la jolie prose qu'il entend ne lui donne pas prise. Duparai, en habit à la française, paraît à son tour. Étonnement général! Comment une pièce dont l'action a com-

1. C'était *le Veuvage et les Fiançailles*, pièce donnée le 27 octobre 1824, que l'on avait réduite à trois actes.

mencé en 1820 peut-elle se terminer soixante ans auparavant? « Qu'est-ce que vous jouez là? demanda-t-on au vieux comédien. — Mais, messieurs, reprend-il, vous le savez bien; ce sont *les Jeux de l'amour et du hasard*, qui terminent le spectacle. — Eh bien! et le troisième acte!! le troisième acte!! le troisième acte!!! » Les acteurs hésitent un instant, puis s'éloignent sur un vacarme que ceux qui ont suivi certaines représentations du théâtre Taitbout peuvent seuls comprendre aujourd'hui. La scène reste vide un long temps; enfin, un régisseur s'avance, fait les trois saluts et lance cette phrase maladroite : « Messieurs, l'administration, éclairée par l'accueil que vous venez de faire aux deux premiers actes de la pièce nouvelle, a cru donner une preuve de son respect à vos décisions en ne jouant pas le troisième. »

Les cris, les sifflets s'élèvent de tous côtés : « Se moque-t-on de nous? Le troisième acte! le troisième acte!!!.. » La toile tombe.

Après un nouvel entr'acte, un second régisseur effaré vient dire que l'administration voudrait faire continuer le *Veuf amoureux*, mais que M. Vizentini est déshabillé et parti, et que cela est impossible : « Qu'on aille le chercher! Nous attendrons. » Une demi-heure se passe; dans la salle on tempête, on casse les banquettes; dans les coulisses on perd la tête. Pas de Vizentini! Que faire? On annonce le plus humblement que l'on peut cette déconvenue aux spectateurs, qui exigent qu'on lise le rôle. M. Arsène remplit cette tâche au milieu de rires et d'applaudissements ironiques s'appliquant à tout ce qui,

dans le texte, peut servir à la circonstance, et le hasard, dans ce cas, est toujours complice des rieurs. Après minuit, le public voulut qu'on lui annonçât le nom de l'auteur. Les régisseurs exténués avaient abandonné la partie. Un malheureux comparse, poussé malgré lui, vint dire d'une voix étranglée par la peur : « Il désire garder l'anonyme. »

« On devrait toujours commencer par les deuxièmes », disait Harel avec mélancolie. Il avait raison.

Le *12 mars*. — ADRIENNE LECOUVREUR, comédie en trois actes, en prose, fut encore une chute le premier soir[1]. Sujet usé, pièce mal écrite, dit-on, soit ; mais à coup sûr public insupportable, car on siffla dès les premières scènes. Lockroy put annoncer cependant les noms de MM. Antony Béraud et Valory (Ch. Mouriez). (Lockroy, Delafosse, Ferville, Stockleit ; Mmes Moreau-Sainti, E. Dupuis, Delattre.)

Le *30 mars*. — STOCKHOLM, FONTAINEBLEAU ET ROME, grande trilogie dramatique en cinq actes, en vers, avec prologue et épilogue, d'Alex. Dumas.

Après la chute de la *Christine* de F. Soulié, c'était une grande audace d'aborder sitôt la scène de l'Odéon avec le même sujet ; mais l'audace ne manquait pas au débutant[2].

1. Il semblait que ce fût un malin plaisir du public de l'Odéon de faire tomber tous les ouvrages. Une phrase, un mot suffisait pour provoquer le tumulte et les sifflets. Le découragement s'emparait des gens de lettres, et ce n'était qu'en tremblant qu'on se risquait sur la scène de la rive gauche.

2. Avant d'avoir écrit *Henri III*, Alexandre Dumas avait présenté

La première représentation de la nouvelle *Christine* dura plus de cinq heures. Le parterre et les galeries, divisés en deux camps opposés, classiques et romantiques, se disputèrent si bruyamment au sujet du lustre qu'on voulait faire remonter, qu'on fut obligé de recommencer le prologue.

— « Perruquiers! Ils ne comprennent pas! Les précieuses à Rambouillet! Imbéciles! Perruques! » Voilà un échantillon des gracieusetés échangées par les fanatiques des deux partis dans le cours de cette curieuse soirée.

Le nouveau drame romantique, repoussant bien entendu la vieille unité d'action classique, embrassait dans ses cinq longs actes presque toute la vie de la reine de Suède. Le succès ne s'est dessiné franchement qu'au cinquième acte, au moment où Monaldeschi, arrêté, est livré aux mains de Sentinelli, son rival et son ennemi. Enfermé dans son appartement, il sait qu'il va mourir. La reine arrive, il se traîne à ses pieds et la supplie. Cette scène, très belle, fut très applaudie :

Oh! regardez! à genoux, à vos pieds,
Je suis comme autrefois, oubliant qu'à cette heure
Votre royale voix dit qu'il faut que je meure,
Et ne me rappelant ce que dit votre voix
Que pour me souvenir des accents d'autrefois.
Sur mon front incliné portez l'arrêt suprême;
Je veux le repousser avec un mot : Je t'aime!
Je t'aime! Frappe-moi. Je t'aime! Tiens, voilà
Mon poignard. Entends-tu? Je t'aime! Frappe là,
C'est mon cœur. Frappe donc et venge-toi toi-même,
Ou je vais te redire encore que je t'aime.

Christine au comité du Théâtre-Français, qui l'avait reçue à corrections.

Lockroy était tellement pressant à cet endroit, que Delphine Gay s'écria en rougissant : « Eh bien! Lockroy! Eh bien! » — Et tellement haut que la moitié de la salle l'entendit.

On a ri à quelques endroits que Dumas s'empressa de corriger le lendemain. Par exemple, lorsque la reine, parlant des sénateurs suédois, a dit avec largeur :

Ils s'avançaient vers moi comme de vieux sapins.

Au troisième acte, quand Pierre Corneille est entré en scène, — car le grand tragique paraît dans cette œuvre si remplie, — une moitié de la salle, la partie classique, s'est levée et a acclamé ce vers :

Corneille, inclinez-vous devant le vieux Romain!

Éric-Bernard, qui représentait le père de la tragédie, en est resté tout ébahi. On a ri, longuement aussi, à l'épilogue, lorsqu'à minuit et demi Christine a demandé d'une voix dolente :

Combien de temps encore avant que je ne meure? —
Trois quarts d'heure à peu près. — Revenez dans une heure..

Le vers était dramatique, mais il était bien tard. Un plaisant, tirant sa montre, s'est écrié : « Si à une heure ce n'est pas fini, moi je m'en vais! »

Cet épilogue, dans lequel Sentinelli, devenu moine, vient, longtemps après le crime, confesser Christine à ses derniers moments, aurait peut-être compromis la soirée, si le succès n'avait pas été enlevé, comme à *Hernani*, à

la pointe de l'enthousiasme. Au bout de quelques jours, on supprima cet acte inutile; la pièce n'eut plus alors que ce titre : Christine, ou *Stockholm et Fontainebleau.*

Parmi les interprètes, le succès le plus vif fut celui de Lockroy, remarquable dans le rôle de Monaldeschi. L'excellent comédien fut bien récompensé, ce soir-là, des efforts qu'il avait faits pour obtenir du directeur de l'Odéon la réception de la pièce de son ami Dumas[1]. La mise en scène était somptueuse; les décors, dus à Cicéri, de vrais chefs-d'œuvre.

En résumé, ce drame étrange fut beaucoup applaudi, beaucoup discuté, beaucoup critiqué; mais il fit le plus grand honneur à son auteur et au théâtre qui l'avait représenté. (Lockroy, Ligier, Duparai, Éric-Bernard, Delafosse, Chilly, Delaistre, Stockleit; Mlles Georges, Noblet, E. Dupuis.)

Le *17 avril.* — L'École du Pauvre, comédie en trois actes, en prose, de Magnan et Brunswick. Le deuxième acte fut seul applaudi. Deux représentations. (Ferville, Delafosse, Lockroy, Stockleit, Vizentini; Mlles Georges, Dupuis, Noblet.)

Le *30 avril.* — Ma Femme et ma Place, ou *Retournons à Senlis*, comédie en trois actes, en prose, de

1. Harel, le pourrait-on croire en voyant les pièces qu'il a données tant à l'Odéon qu'à la Porte-Saint-Martin, était un classique. — Le jour de la lecture de la pièce de Dumas, nous dit Lockroy, il ne voulut jamais entendre plus loin que le vers de Descartes, au prologue :

Parfois, en expirant, on grimace le rire.

On eut toutes les peines du monde à lui faire écouter le reste.

MM. Gustave de Wailly et Bayard, réussit. (Ferville, Lockroy, Duparai, Delafosse; Mmes Moreau-Sainti et Georges cadette.)

Le *24 mai.* — LE VIEUX MARI, comédie en trois actes, en vers, de M. De Laville de Mirmont. Demi-chute. (Ferville, Vizentini, Lockroy; Mmes Moreau-Sainti et Noblet.)

Le *3 juin.* — LE MARCHAND DE VENISE, drame imité de Shakespeare, en trois actes, en vers, de M. Lamarche. Succès littéraire légèrement contesté. Ligier joue le rôle de Shylock que Bocage venait de créer, le 2 avril, à la Porte-Saint-Martin.

Le *26 juin.* — MANON LESCAUT, drame en prose, en trois actes et six tableaux, de MM. Carmouche et Frédéric de Courcy. On jouait en ce moment deux *Manon*, l'une en ballet à l'Opéra, l'autre en mélodrame à l'Ambigu. Celle de l'Odéon ne réussit qu'à moitié. Une charrette pleine de filles de joie souleva des sifflets et faillit arrêter net la pièce. (Lockroy, Vizentini, Stockleit, Delaistre, Chilly; Mmes Moreau-Sainti, Bérenger.)

Le *14 juillet.* — LE MARI DE MA FEMME[1], comédie en trois actes, en vers, de M. Rosier. Demi-succès. (Duparai, Stockleit, Delafosse; Mme Moreau-Sainti.)

Le *22 juillet.* — GUILLAUME TELL, tragédie en cinq actes, en vers, de feu Pichat, obtint un vif succès. On applaudit avec enthousiasme les vers patriotiques dont cette imitation de Schiller était pleine, ainsi qu'une jolie scène d'enfant, très bien jouée par le jeune Tom, âgé de douze ans.

1. Passe plus tard au répertoire du Théâtre-Français.

Cet ouvrage eût peut-être attiré du monde à l'Odéon sans les préoccupations politiques; la troisième représentation fut arrêtée par la révolution. Harel, regardant mélancoliquement par l'œil du rideau à la seconde, dit à son régisseur: « On pourrait retourner le proverbe: Point d'argent, point de Suisses. — Ce soir, nous avons plus de Suisses que d'argent. » (Ligier, Lockroy, E. Bernard, Delaistre, Chilly; Mlle Falcoz.)

Le lundi *26 juillet*, on avait affiché *les Vêpres siciliennes*, mais l'agitation populaire ne permit pas d'ouvrir la salle. L'Odéon, fermé pendant la lutte, rouvrit le 2 août par une représentation au bénéfice des blessés des 27, 28 et 29 juillet. On joua *Tartuffe*[1] et *Guillaume Tell*. Quel changement en une semaine! directeur, régisseurs, acteurs, figurants, tous étaient en costumes militaires, tous faisaient partie de la garde nationale. Harel était chef de bataillon; Éric-Bernard, capitaine de grenadiers; Ligier, Lockroy, Delaistre, lieutenants de chasseurs; Dupont et Stockleit, artilleurs; Adolphe Vincent, aide de camp d'un général improvisé pendant les trois jours; les comparses formaient une compagnie sous le commandement de leur chef Blanvallet, ancien sous-officier de la garde impériale. Enfin, Jean, garçon de théâtre, était tambour[2].

Les femmes n'avaient pas résisté à la contagion.

1. Stockleit, qui jouait Tartuffe, parut entouré de deux fusiliers de la garde nationale qui, au milieu des rires, forcèrent le pauvre homme à crier : *Vive la Charte!*

2. Jouslin de la Salle, *Souvenirs dramatiques* (*Revue française*.)

M[mes] Astruc et Delattre devaient commander une compagnie franche, *les Vésuviennes*, que Lafayette avait promis de passer en revue. Parlait-on de répéter? Impossible : le temps se passait à examiner au foyer la carte de l'Europe, à voir sur quel point on entrerait en Allemagne, si l'on prendrait la Belgique en passant, ou si l'on devait soulever d'abord l'Italie, l'Espagne et le Portugal[1]. Le matin, le théâtre était un camp; le soir, un café-concert; on levait, on baissait le rideau avec *la Marseillaise;* à chaque instant, des députations, drapeau en tête, entraient dans la salle en chantant *la Marseillaise*, et si l'on battait la générale, ce qui arrivait souvent, public et acteurs sortaient en masse au chant de *la Marseillaise*. Pour être prêts au bruit du tambour, les comédiens avaient fini par jouer en habits de garde nationale; on vit le comte Almaviva en capitaine de grenadiers, Figaro en artilleur et don Gusman Brid'oison en habit de voltigeur.

La première nouveauté donnée après les trois journées fut, le 13 août, L'ENTRÉE EN VACANCES, comédie en un acte, en prose. On entre, on sort, on chante des couplets patriotiques et autres à la fin; on fait beaucoup de fautes de grammaire, le parterre ouvre les oreilles, on nomme l'auteur, M. Paulin D..... (Vizentini, Delafosse; M[lles] Delattre, Georges cadette.)

Le *19 août.* — Th. Sauvage, aidé de M. G. Ozanneaux, donne LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, ou *Dix*

1. Jouslin de la Salle, *Souvenirs dramatiques* (*Revue française*.)

Jours après, à-propos-vaudeville en un acte. Cette fois, Épiménide est un vieux gentilhomme qui s'endort le 26 juillet et qui se réveille quand tout est fini; sa nièce porte des rubans tricolores, son laquais chante *la Marseillaise*, son brosseur l'appelle « mon ami. » Ferville, en marquis de l'ancien régime, bottes molles, ailes de pigeon, étonné, effaré, s'écriant : « Où étions-nous donc, nous autres royalistes? » fut impayable. (E. Bernard, Lockroy, Delafosse, Vizentini; Mlle Bérenger.)

Le *28 août*. — La première représentation de JEANNE LA FOLLE, ou *la Bretagne au* XIIe *siècle*, drame en cinq actes, en prose, de Fontan, fut une vraie fête de famille; le public demanda *la Parisienne* et *la Marseillaise* à l'orchestre; quelques spectateurs ayant aperçu Nourrit, l'ont prié de chanter l'*Hymne* de Casimir Delavigne. Monté sur une banquette, un drapeau tricolore à la main, l'excellent chanteur a répondu avec la plus grande complaisance aux désirs exprimés; Beauvallet, qui assistait du balcon à la représentation, dut payer son tribut et réciter ses vers sur la révolution, que l'Ambigu donnait alors tous les soirs[1]. Enfin E. Bernard, mis aussi à contribution, vint chanter *la Marseillaise* dans son costume du rôle de Pontarlier, chevalier breton.

Ces intermèdes avaient surexcité le public, déjà bien

1. A l'Odéon, on ne fit point de couplets politiques sur la Révolution; à la Comédie-Française, Samson et Montigny ajoutèrent au vaudeville final du *Mariage de Figaro* des couplets que chanta Cartigny. A l'Ambigu, Beauvallet et Davesne donnèrent un long morceau de littérature sur les trois journées. On voit que les comédiens se signalèrent dans cette occasion.

disposé pour Fontan ; aussi, après la pièce, son nom fut-il couvert d'applaudissements. Le pauvre homme méritait bien cette compensation. Il venait de passer par de terribles épreuves. C'est une histoire touchante que celle de Fontan qui, selon l'expression caustique de Harel, « avait plus de prison que de talent. » — Le 20 juin 1829, il avait publié dans *l'Album*, petit journal périodique, un article intitulé : *Le Mouton enragé*, dans lequel il attaquait le roi Charles X. Le journal fut saisi et Fontan poursuivi. Pour prévenir son arrestation, il s'enfuit en Belgique, emportant pour tout bagage son drame commencé et un chat qu'il affectionnait. Réfugié à Bruxelles, il en fut chassé par le gouvernement des Pays-Bas, qui lui assigna pour résidence Groningue, dans l'intérieur de la Hollande. Il adressa une protestation à la chambre des représentants; elle ne fut pas écoutée. A l'occasion du débat qui eut lieu à ce sujet, un député hollandais, taquiné par la muse, composa ce quatrain :

Loin de nous tout rédacteur.
Fontan, malheureux par ta faute,
Tu n'as pas touché mon cœur;
Tu n'auras pas mon vote.

Fontan, refusant de partir de bonne volonté, fut conduit, les fers aux mains, hors du royaume, à la frontière hanovrienne. Croyant trouver un meilleur accueil en Prusse, il voulut y chercher un asile ; les autorités prussiennes le rejetèrent en Hanovre ; le malheureux, ne sachant que devenir, prit le parti de rentrer en France

et de se livrer à ses juges. Il arriva à Paris par le plus grand froid de l'hiver, à pied, toujours portant avec lui son pauvre chat et le drame auquel il n'avait cessé de travailler dans sa vie errante. Son procès se fit immédiatement ; il fut condamné à cinq ans d'emprisonnement, 10,000 francs d'amende et cinq ans d'interdiction des droits civils.

Ce fut à Sainte-Pélagie, où il était écroué, que Harel, Mlle Georges, Gentil et Jouslin de la Salle entendirent la lecture de *Jeanne la Folle*, en compagnie d'un escroc, d'un faussaire et d'un assassin, compagnons de cellule du pauvre Fontan. Le drame fut reçu et mis immédiatement à l'étude. Blâma-t-on, au ministère, le préfet de police Mangin qui avait autorisé cette singulière lecture ? En eut-il de l'humeur et s'en vengea-t-il ? Cela est probable ; car, le lendemain, Fontan se vit arraché à cette prison, où il espérait finir sa peine dans le travail, et conduit à Poissy à pied, entre deux gendarmes, par une chaleur accablante, pour y subir toute l'ignominie de la basse prison [1].

Les journaux, *le Figaro* surtout, parlèrent hardiment en faveur du prisonnier. Jules Janin et Fr. Soulié voulurent lui faire signer des excuses au roi afin d'obtenir sa grâce ; il refusa. La révolution lui rendit sa liberté. Les comédiens Bouffé et Ch. Desnoyer lui portèrent, après les trois jours, son ordre d'élargissement.

Ces aventures, connues du public, aidèrent certaine-

1. Jouslin de la Salle, *Souvenirs*. (*Revue française*.)

ment au succès de *Jeanne la Folle,* drame incomplet et par trop mélodramatique; le personnage d'un roi faible, vieux, craignant la mort, que l'acteur Arsène[1] avait fait très ressemblant à Charles X, provoqua les bravos enthousiastes du parterre. (Ligier, Lockroy, Éric-Bernard, Arsène; Mlles Georges, Noblet.)

1. Ce comédien vécut longtemps sur ce succès, sans pouvoir sortir de l'emploi de confident.

CHAPITRE VIII

1830-1831-1832. — *Les Hommes du lendemain.* — Chute du *Roi fainéant.* — *La Mère et la Fille.* — *La Nuit vénitienne.* — *Napoléon Bonaparte.* — *La Maréchale d'Ancre.* — *Charles VII chez ses grands vassaux.* — Décadence du second Théâtre-Français. — Félix Pyat et *Une Révolution d'autrefois.* — *Dick-Rajah* et l'éléphant Kiouny. — *Marion Delorme* à l'Odéon.

La Révolution fit éclore un grand nombre de pièces satiriques. Une des plus curieuses fut : LES HOMMES DU LENDEMAIN, comédie en un acte, en vers, de M. Violet d'Épagny, que l'on donna le 11 septembre 1830. Le mécontentement populaire commençait à se faire jour; sur les pavés remis en place, les combattants de Juillet s'avouaient déjà qu'ils avaient été pris pour dupes; ce qu'ils se disaient tout bas, la nouvelle comédie osa le dire tout haut. — Un rôle terrible, celui d'un vrai blessé du peuple qui s'écrie en voyant le succès d'un vicomte de l'ancien régime que le nouveau gouvernement a remis en place :

> « Quel fou l'a replacé ? Quel autre l'a souffert?
> « Est-ce donc pour cela que j'ai le crâne ouvert ? »

fut acclamé. Vizentini, qui jouait avec talent ce rôle épi-

sodique, dut répéter par deux fois ces vers énergiques. La pièce se terminait ainsi :

Le vicomte. — Je rentre à mon hôtel.
Le blessé. — Je vais à l'hôpital !

(Duparai, Delafosse, Davesne; Mmes Saint-Amand et Lainé).

Le *20 septembre.* Chute de Nobles et Bourgeois, drame en cinq actes, en prose, dont les auteurs, MM. Frédéric Soulié et Cavé, gardèrent l'anonyme. Frédérick-Lemaître, qui venait de quitter l'Ambigu pour l'Odéon, retrouvait dans sa première création sur la rive gauche tout l'attirail mélodramatique qu'il avait abandonné au boulevard : tortures, exécutions, tocsin, dame voilée, romance langoureuse, poison rapide et sûr, etc., etc.

(Stockleit, Delafosse, Chilly; Mmes Noblet, Falcoz et Béranger.)

Le 7 *octobre.* — Le Roi fainéant, ou *Childebert III,* tragédie en cinq actes, en vers, d'Ancelot. Cette pièce ennuyeuse, tirée des temps obscurs et rebutants de la première race, n'eût pas été à la moitié sans les incidents des entr'actes, qui donnèrent un peu de patience au public. Entre le premier et le deuxième acte, bataille entre le parterre et les fauteuils. On veut dépouiller de ses habits un chasseur de la garde nationale désigné comme chef des applaudisseurs à gages. Du haut de la galerie, un grenadier s'écrie, avec l'accent rendu célèbre plus tard par Henry Monnier : « Tout homme qui fait un aussi sale métier est indigne de porter l'uniforme de

soldat citoyen. » *La Parisienne*, attaquée tout à coup par l'orchestre et reprise en chœur par le public, éteint la discorde.

A la fin du troisième acte, Éric-Bernard, qui représentait le précepteur de Childebert, et qui s'était costumé avec une soutane d'ecclésiastique moderne, fut interrompu au milieu d'une tirade et prié de chanter *la Marseillaise*. Enfin, au milieu du cinquième acte, au moment où Mlle Georges (Clodwinde) allait subir l'épreuve du feu en plaçant son bras sur un brasier ardent, on l'arrêta net pour demander à Ligier de lire *Une Semaine à Paris*, poésie en vogue de Casimir Delavigne. L'infortuné *Roi fainéant* n'eut qu'une seule représentation, et le nom de l'auteur ne fut même pas demandé. Ancelot retira sa pièce. (Ligier, Lockroy, Éric-Bernard, Chilly; Mlle Georges.)

Le *11 octobre*, grand succès avec le beau drame en cinq actes, en prose, de MM. Mazères et Empis : LA MÈRE ET LA FILLE, un des meilleurs ouvrages de l'époque (repris à la Comédie-Française le 16 juin 1834 et à l'Ambigu en 1864) ; Frédérick-Lemaître fut admirable dans le rôle de Duresnel. (Ferville, Vizentini, Delafosse, Davesne; Mmes Moreau-Sainti, A. Noblet.)

Le *1er novembre*, LA SÉPARATION, comédie en trois actes, en prose, de Mélesville et Carmouche, réussit.

(Ferville, Duparai, Delafosse, Chilly; Mmes Moreau-Sainti, Falcoz.)

Le *6 novembre*, L'ABBESSE DES URSULINES ou *le Procès et la Mort d'Urbain Grandier*, drame en trois actes,

en prose, « tiré des journaux du temps » (*sic*), fut malmené. Frédérick-Lemaître et Mlle Georges, dans une belle scène, furent couverts d'applaudissements; cet « effet » ne put préserver des sifflets les noms de MM. Charles et Arthur, derrière lesquels se cachaient Ch. Desnoyer et J. Mallian.

(Delafosse, Lockroy; Mlles Noblet, Georges cadette.)

Le *17 novembre*, Paul Foucher donne YSEULT ET RAIMBAUD, drame historique en quatre actes, en vers; succès d'estime. (Ligier; Mme Noblet.)

Le *1er décembre*, Alfred de Musset, à peine âgé de vingt ans, voit tomber brutalement sa première comédie : LA NUIT VÉNITIENNE ou *les Noces de Laurette*, trois actes, en prose. Cette charmante nouvelle dialoguée, cette fantaisie élégante pouvait-elle trouver grâce aux yeux de spectateurs habitués à une littérature mélodramatique? « Des entrées peu motivées, des promenades continuelles, des tirades démesurées ont indisposé un public aussi peu nombreux que peu patient[1]. » On a sifflé et fait le plus grand tapage; pour comble de malheur, le treillage d'un balcon sur lequel s'appuyait la jolie Mlle Bérenger ayant déteint sur sa robe blanche,

1. *Le National.* — Le *Courrier des Théâtres* fut plus cruel : « Cette rapsodie, cette soi-disant pièce a été jouée au milieu des huées et des sifflets du parterre. Nous croyons cependant avoir entendu prononcer le nom de M. Alfred de Musset » ; et Charles Maurice ajoute prophétiquement : « *Voilà un nom qui ne sortira jamais de son obscurité!* »

La Nuit vénitienne fut imprimée en 1834, dans la 2e livraison d'*un Spectacle dans un fauteuil.*

elle perdit la tête devant les rires du parterre et ne soutint plus son rôle. Lockroy seul lutta jusqu'au bout. Il enflait la voix, profitait du moindre silence. On lui criait : « C'est inutile, Lockroy, nous en avons assez ; » il s'obstina quand même, et lorsqu'il vint jeter dans la tempête le nom du charmant poète des *Nuits d'Espagne*, il fut récompensé de sa vaillance par une double salve de bravos. (Vizentini, Delafosse, Delaistre ; Mlles Bérenger, Laisné, Saulay.)

Reprises principales et débuts :

L'École des vieillards (25 septembre), *Jeanne d'Arc*, de Soumet (29 septembre), *les Trois Quartiers* (23 octobre), *les Macchabées* (2 novembre), *Macbeth* (10 novembre), *Roméo et Juliette* (16 janvier 1830), *Luxe et Indigence* (16 juin 1830).

Du mois de septembre 1829 au mois de décembre 1830, quatorze *débuts* seulement, dont les plus importants furent :

Le *25 septembre*, Ferville, dans le rôle créé par Talma de *l'École des vieillards*, grand succès. « En passant de la petite comédie de M. Scribe à la grande comédie, le débutant a été à la hauteur de sa tâche [1]. »

Le *2 novembre*, le jeune Tom, âgé de onze ans, dans Mizaël des *Macchabées*. (Cet enfant de Georges cadette fut adopté par Harel et devint directeur des Folies-Drama-

1. *Le Temps*.

tiques. Le théâtre actuel du boulevard Saint-Martin ouvrit sous sa direction.)

Le *9 novembre*, Stockleit, rôles de *Tartuffe* et Belrose des *Comédiens*.

Le *8 décembre*, Mlle Maxime, rôle de *Rodogune*.

Le *12 mai*, Mme Cosson, qui avait fait partie de la Comédie-Française pendant quelque temps, dans Jocaste d'*Œdipe*.

Le *25 juillet*, Albert, dans Victor des *Comédiens*; auteur-acteur qui eut de grands succès au boulevard et fut plus tard régisseur à l'Odéon (1re direction de la Rounat).

Le *20 septembre*, Dubois-Davesne, dans Victor des *Comédiens*; — du talent, extérieur ingrat, peu de voix. Cet auteur-acteur, à qui l'on doit plusieurs pièces d'un vrai mérite théâtral, avait déjà débuté, on s'en souvient, en 1822; il mourut directeur de la scène à la Comédie-Française, en juin 1874 [1].

Signalons, le 12 août, la rentrée de Frédérick-Lemaître dans *Marino Faliero*; le 21, il joue *Othello*; le 31, *Manlius*; le 17 septembre, Procida dans *les Vêpres siciliennes*.

1. Autres débuts: 17 septembre, M. Lebrun; 19 septembre, M. Émile Cuillier; 25 décembre, Mlle Saulay; 24 janvier 1830, Mme Saint-Amand; 5 février, M. Saint-Val; 9 février, M. Boudois.

1831.

La révolution de 1830 porta un coup terrible à Harel. Le trouble était dans la rue, l'Odéon faisait des recettes dérisoires; les 13,000 fr. de subvention mensuelle suffisaient à peine aux frais journaliers, et encore on ne savait s'ils allaient être payés longtemps. Un jour qu'en sa qualité de commandant de la garde nationale, Harel déjeunait aux Tuileries, il demanda au roi un secours de 40,000 fr. : « Je suis désolé de ne pouvoir vous obliger, lui répondit Louis-Philippe, mais si j'avais la somme que vous me demandez, je ne vous la prêterais pas, je vous la donnerais. La liste civile est obérée, et, si elle vous accordait le secours que vous désirez, vous seriez obligé de lui faire crédit : désolé, vraiment ! » Ce refus refroidit le zèle militaire du directeur de l'Odéon. Plusieurs de ses artistes avaient signé avec la Comédie-Française; Jouslin de la Salle, son auxiliaire le plus utile, l'abandonnait aussi pour passer à la rue de Richelieu; il fallait se remettre avec activité aux travaux du théâtre et faire de l'argent à tout prix; l'épopée napoléonienne était à la mode, Harel pria Dumas de lui fabriquer une grande pièce sur ce sujet, avec Frédérick dans le principal rôle[1].

1. Que d'empereurs sur la scène à ce moment! Gobert, à la Porte-Saint-Martin; Génot, à l'Opéra-Comique; Cazot, aux Variétés; Béranger, au Vaudeville; Joseph, à la Gaîté; le petit Isidor, chez Comte; Francisque, à l'Ambigu; Edmond, chez Franconi. Tous s'ingéniaient à

En huit jours, Alex. Dumas, aidé, dit-on, par Cordelier-Delanoue, écrivit le drame demandé. On profita de la clôture ordonnée par le ministère, à cause de l'émotion que causait alors le procès des ex-ministres, surtout dans le quartier des écoles, pour répéter sans perdre un instant. L'Odéon, qui servit pendant ces troubles de corps-de-garde à un détachement de gardes nationales, rouvrit le 26 décembre avec *la Mère et la Fille, Mérope* et *le Gentilhomme de la Chambre*[1].

Le *11 janvier*, première représentation de NAPOLÉON BONAPARTE ou *Trente ans de l'histoire de France*, drame en six actes et vingt-trois tableaux. Dans un de ses feuilletons dramatiques de la *Presse*, A. Dumas dit plus tard : « Ma pièce était mauvaise » ; elle était bizarre, incomplète. Pouvait-il en être autrement?

reproduire les traits et la démarche de Napoléon. Virginie Déjazet elle-même, osait-on prétendre, faisait illusion avec le petit chapeau, quand elle disait, dans *Bonaparte à Brienne :* « Soldats, je suis content de vous ! »

1. Th. Sauvage ajouta les couplets suivants au vaudeville final :

Confiant dans la nation,
J'ai vu notre roi, franc luron,
Prendre du bivouac le bouillon.
V'là d'la bonne restauration.

L'peuple et Philippe n'ont qu'une loi,
C'est l'ordre, et j'dis, quand je voi
L'peuple serrer la main du roi :
C'est l'enseigne de la bonne foi.
Liberté (*bis*),
Sois donc une vérité.
Liberté ! (*bis*)
Plus de féodalité !

Était-il possible de faire entrer dans le cadre d'un théâtre littéraire une pareille histoire?

Harel, pour monter dignement cette pièce, dépensa plus de 80,000 francs; aussi la mise en scène fut-elle splendide; on semblait vivre avec ces maréchaux illustres, ces généraux en habits brodés, ces grenadiers, ces fanfares et ces drapeaux. C'était un enthousiasme indescriptible, l'exhumation d'un monde disparu. Les décorateurs avaient fait des merveilles; la façade du château des Tuileries, la toile qui montrait, se détachant sur un fond sombre, un aigle immense portant les lauriers de l'île d'Elbe au-dessus de Paris, et la Bérésina furent applaudis comme des œuvres de maître.

Le spectacle n'était pas seulement sur la scène, la moitié des spectateurs était en uniforme de garde nationale; l'orchestre, vêtu de même, faisait entendre pendant les entr'actes des marches militaires: on se serait cru à une représentation de gala, au camp de Boulogne ou de Châlons.

Quelques incidents obligés : quand, à Montmirail, parmi la liste des maréchaux, on a prononcé le nom de Marmont, on a sifflé avec violence; et quand, en 1815, Frédérick a jeté cette phrase : « La Chambre s'est montrée indigne de la nation ! » trois salves d'applaudissements et un « bis! » ont répondu. Un seul spectateur — que diable allait-il faire dans cette galère? — a protesté ; sans de courageux voisins, on l'eût écharpé. Le Sénat fut hué aussi, quand on parla de la Chambre des pairs. Fatigante soirée, en somme. Trop de souvenirs

brûlants ; le temps n'avait pas encore suffisamment éteint les douleurs et les colères des partis. L'acte le mieux fait et le plus applaudi fut celui de Moscou.

Cette pièce occupa seule l'affiche jusqu'au 6 mars, et n'en disparut entièrement qu'au mois de mai. Elle fut réduite au bout de quelques jours à quatre actes et quatorze tableaux. Frédérick-Lemaître eut du succès dans Napoléon, « quoique ayant fait beaucoup trop de gestes pour un empereur », dit en sortant un comédien célèbre. (Lockroy, Duparai, Ferville, Stockleit, Vizentini[1].)

Le *12 mars*. — UN CHANGEMENT DE MINISTÈRE, comédie en cinq actes, en prose, de MM. Mazères et Empis. Succès, mais peu éclatant. L'esprit du public était ailleurs : avec les Polonais, dont on annonçait les combats héroïques ; avec les Italiens, opprimés et battus par l'Autriche. Cet ouvrage reposait sur cette singulière théorie, qu'il ne faut pas appeler les jeunes gens aux affaires ; après la révolution de Juillet, c'était un assez plaisant paradoxe, on en conviendra. Duparai, dans le rôle d'un vieux domestique qui est obligé de porter le matin à l'imprimerie des articles contraires à ses opinions, fit beaucoup rire. (Ferville, Lockroy, Éric-Bernard, Vizentini, Chilly ; MMmes Noblet, Moreau-Sainti.)

1. Le manuscrit de *Napoléon Bonaparte,* entièrement de la main de Dumas, appartient à M. Verteuil, secrétaire de la Comédie-Française. Il contient quelques tableaux supprimés : *les hauteurs de Borodino, une rue de Moscou,* etc. M. Verteuil possède également le manuscrit de *Charles VII,* daté de Trouville (1831), et celui du *Fils de l'Émigré,* drame représenté par Frédérick à la Porte-Saint-Martin, en 1834, et qui n'a jamais été imprimé.

Le *31 mars*, Les Secrets de cour, comédie anecdotique en un acte, en prose, d'Aug. Arnould et Narcisse Fournier, réussit. (Delafosse, Chilly; MM^mes Falcoz, Noblet.)

Le *11 avril*, Médicis et Machiavel, drame en trois actes, en vers, de M. Pellissier-Laqueyrie, fortement conçu, plein de pensées énergiques exprimées en beaux vers, obtint un succès complet. (Frédérick-Lemaître, Ligier, Lockroy, Éric-Bernard; MM^mes Moreau-Sainti, Bérenger, Georges cadette.)

Le *25 avril*, Norma ou *l'Infanticide*, tragédie en cinq actes, en vers, d'Alex. Soumet[1]. Mlle Georges y fut admirable. Grand succès littéraire. (Lockroy, Éric-Bernard, le jeune Tom; Mlle Noblet, Mlle Bérenger.)

Le *3 mai*, succès encore avec le Mariage par dévouement, comédie en trois actes, en vers, de Rosier. (Ferville, Lockroy; Mme Georges cadette.)

Le *6 mai*, 1783 ou *le Retour d'Amérique*, comédie-drame en trois actes, en prose, de M. Lafontaine, fit une chute si complète qu'à la dixième scène on dut baisser le rideau. Le principal rôle de cette rapsodie était la personnification de La Fayette. (Éric-Bernard, Delaistre; Mlle Bérenger.)

Le *17 mai*, Kernox le Fou[2], drame en quatre

1. Reprise à la Porte-Saint-Martin le 13 juillet 1833.

2. L'action se passait en Allemagne, sous Maximilien. 1er acte, Kernox est fou, il boit; 2e acte, Kernox est traître et se sauve; 3e acte, Kernox est fou et amoureux; 4e acte, Kernox est fou, espion; il dénonce une femme qui a tué son mari; 5e acte, 1re partie, Kernox est

actes, en vers, de Cordelier-Delanoue. On a nommé l'auteur ; mais, devant l'accueil fait à son nom, il a retiré son étrange pièce. (Ligier, Delaistre, Chilly; MM[lles] Noblet et Bérenger.)

Le *28 mai*, l'Odéon se donne au diable avec LE MOINE, drame en cinq actes et huit tableaux, en prose, tiré par Fontan du roman de Lewis. Ce récit féroce de viols et d'amours, ce monde infernal mêlé au monde réel, produisirent la plus incroyable pièce qu'on puisse voir. Elle vaut d'être racontée; le public d'aujourd'hui comprendra difficilement comment on osait mettre à la scène, dans un théâtre d'ordre, de pareils sujets :

L'inflexible moine Ambrosio n'est plus le même depuis qu'il a vu la belle Antonia ; Mathilde, sa maîtresse, son génie malfaisant, promet de lui faire posséder celle qu'il convoite ; elle invoque Satan, qui entre avec accompagnement de flammes de Bengale et de coups de tamtam ; Satan est orné de griffes et de cornes, comme dans les contes de la Mère l'Oie; il tire de son pourpoint rouge un parchemin, rouge aussi, sur lequel il inscrit le pacte fatal que signe Ambrosio. Le moine s'introduit alors chez Antonia pendant son sommeil, l'enlève et tue le frère de la belle. A l'acte suivant, Ambrosio est dans un palais splendide ; une foule de seigneurs et de femmes encombre les salons ; il est à table et chante une chanson triste, il n'a pas le cœur à la joie. Ces gentilshommes, ces nobles dames, ce cardinal en robe rouge, qui viennent

fou et bourreau; il tue cette femme; 5e acte, 2e partie, Kernox ne sait pas un mot de français et débite d'incroyables sottises (*Figaro*).

s'incliner devant lui, sont autant de diables qui se moquent de sa puissance. L'heure fatale sonne, Satan vient réclamer sa proie... — Tout avait marché tant bien que mal jusque-là ; mais un duel entre Ambrosio et Satan parut au-dessus de ce qu'on pouvait supporter, le parterre se mit à huer et à siffler; Frédérick-Lemaître, peu adroit pour le génie du mal, ayant manqué de s'éborgner dans son duel avec Delafosse (Ambrosio), cet accident n'aida guère à relever la fin de cette étrange pièce, pour laquelle Adam et Auber composèrent deux romances charmantes, et où débutait la belle Juliette, du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Le *25 juin*, le beau succès littéraire de LA MARÉCHALE D'ANCRE, drame en cinq actes, en prose, d'Alfred de Vigny, remit le second Théâtre-Français dans sa voie [1]. Le *21 juin*, on avait joué les deux premiers actes ; une indisposition grave de Mlle Georges empêcha de continuer la pièce ce soir-là. Malgré son interprétation excellente, sa mise en scène soignée, cette belle œuvre ne fit pas d'argent. Reprise à la Comédie-Française en juin 1840, elle réussit mieux [2]. Frédérick-Lemaître dans Concini, Ligier et surtout Mlle Georges, furent vivement applaudis.

1. « De ce jour, dit J. Janin, nous avons un poète dramatique de plus; nous en avions grand besoin. Peu de pièces ont été moins applaudies que celle de M. de Vigny. J'en connais peu, de nos jours, qui aient obtenu autant de succès. » M. Paul Lacroix avait présenté un drame héroïque du même titre, qui fut répété en 1828, mais ne fut pas joué.

2. Lire, dans la *Revue de Paris*, un compte rendu remarquable fait par Alfred de Vigny sur sa pièce.

Le *7 juillet*, C. Merville donne une pièce politique un peu froide, LE JEUNE PRINCE ou *la Constitution de* ***, comédie-drame en trois actes, en prose, qui réussit. L'excellent Duparai se fit applaudir une fois de plus dans le rôle d'un vieux courtisan. (Lockroy, Éric-Bernard, Doligny, Chilly; Mlles Noblet et Juliette).

Le *28 juillet*, à l'occasion de l'anniversaire des « Trois journées », Éric-Bernard vint chanter sur l'air : *T'en souviens-tu ?* quatre couplets en l'honneur des Polonais, entre *Othello* et *le Mariage de Figaro* [1] :

Ils ne sont plus : viens pleurer, noble France !
Dans le tombeau dorment tes défenseurs.
Leur sang pour toi signa ta délivrance.
Viens leur payer une dette de pleurs !
Ils sont tombés, frémissants d'esclavage,
Ils ont brisé leur frein ensanglanté ;
Ils t'ont légué l'honneur pour héritage ;
France, ils sont morts ! morts pour la liberté !

Après ces couplets, Éric-Bernard a donné communication d'une lettre du comité polonais qui annonçait la victoire remportée sur les Russes. Les cris de : « Vive la Pologne ! Mort aux Russes ! » sont sortis de toutes les bouches.

Le *3 août*, L'HOMME AU MASQUE DE FER, drame en cinq actes, en prose « tiré des chroniques authentiques » par MM. Aug. Arnould et N. Fournier. On connaît ce drame, qui fut repris sur presque toutes les scènes du

1. Dans presque toutes les représentations d'alors, ce comédien est mis à contribution. Le 22 avril, entre *Tartuffe* et *Une fête de Néron*, il avait chanté *la Varsovienne*.

boulevard [1]. Il obtint à l'Odéon un succès de larmes et d'argent. (Ligier, Lockroy ; Mlle Juliette).

Le *14 septembre*, LA JEUNESSE DE D'ALEMBERT, drame en quatre actes, en prose, imité du roman de M. Lacretelle aîné par C. Merville, n'eut qu'une seule représentation. (Ferville, Lockroy ; Mmes Lagardère et Saint-Amant).

Le *29 septembre*, CATHERINE II, comédie-drame en trois actes, en prose, de MM. Aug. Arnould et Lockroy, obtint un très vif succès. (Lockroy, Ferville, Delafosse, Doligny ; Mlles Georges, Juliette).

Le *20 octobre*, Alexandre Dumas donne CHARLES VII CHEZ SES GRANDS VASSAUX, drame en cinq actes, en vers, qui réussit brillamment. Cette pièce n'est, en réalité, malgré sa dénomination de drame, qu'une sorte de tragédie inspirée d'*Andromaque*.

Harel, qui avait monté la pièce avec luxe : oiseaux de proie, chiens de chasse véritables, armures authentiques, et donné une prime à l'auteur, ne fut pas récompensé par l'empressement du public.

A la Porte-Saint-Martin et à la Comédie-Française, où cette œuvre fut reprise en 1837, elle n'attira pas davantage [2]. Pourtant, elle contient peut-être les plus beaux vers qu'ait écrits Alexandre Dumas. (Ligier, Lockroy, Delafosse ; Mlles Georges et Alexandrine Noblet.)

1. Porte-Saint-Martin, Ambigu-Comique (mars 1864) et Gaîté.

2. Cette pièce est plutôt un travail d'assimilation qu'un drame original. Le récit de la chasse au lion est resté célèbre. Commencée le 7 juillet, elle fut finie le 10 août, à cent vers par jour. (*Mémoires* d'Alexandre Dumas.)

Le *3 novembre*, MIRABEAU[1], drame en cinq époques et sept tableaux, de M. Bohain, obtint un demi-succès. Ce voyage à travers la vie du grand orateur eût paru long sans Frédérick, qui fut magnifique dans le rôle principal. On l'acclama quand il vint annoncer que l'auteur désirait garder l'anonyme. (Éric-Bernard, Doligny, Delaistre, Chilly ; Mmes Noblet et Lagardère).

Le *14 novembre*, LE CLERC DE LA BASOCHE, drame en cinq actes, en prose, de Scribe. Cette pièce, reçue par le comité de lecture du second Théâtre-Français en 1829, avait été arrêtée par la censure qui ne permit pas d'exposer sur la scène le personnage de Jacques Clément, par respect pour le saint ordre auquel il avait appartenu. Après 1830, le théâtre étant libre, Scribe, qui n'aimait rien perdre, tira du même fonds deux pièces : un opéra-comique, et un drame en société avec d'Épagny. Pensant que le Théâtre-Français, qui cependant faisait des recettes pitoyables, leur rapporterait toujours plus que l'Odéon, les deux auteurs portèrent leur drame rue de Richelieu. Harel, furieux de voir échapper un sujet sur lequel il comptait, rassemble les feuillets épars du manuscrit laissé à l'Odéon, et met la pièce immédiatement en répétitions ; le vendredi 22 juillet 1831, elle était affichée et allait être jouée : les auteurs l'interdirent. Procès ! Harel perdit, l'interdiction de la censure ayant rompu tout contrat. Il en appela. Pour arrêter tout ce papier timbré inutile, Scribe promit satisfaction à Harel : il tira de son sujet

1. On donna à la même époque, et sous le même titre, un drame de Montigny, qui échoua.

une troisième pièce, qui, jouée à la Comédie-Française le 17 août, sous le titre de JACQUES CLÉMENT où *le Bachelier et le Théologien,* avec d'Épagny pour éditeur responsable, eut un demi-succès. La pièce qu'il donna sous son nom seul, à la rive gauche, n'eut que quatre représentations et ne fut pas même imprimée. (Lockroy, Chilly, Duparai, Delafosse, Éric-Bernard; Mmes Noblet et Lagardère.)

Dès le commencement de 1831, Harel voulait abandonner l'Odéon qui le menait à la ruine, pour prendre un autre théâtre, mieux situé, et qu'il pourrait gouverner à sa fantaisie. On se souvient que la liste civile [1] accordait au second Théâtre-Français 13,800 fr. de subvention mensuelle, soit à peu près 170,000 fr. par an.

Le ministère de l'intérieur réduisit, en 1831, les 13,800 à 10,000, puis à 9,000 fr., déclarant qu'il n'était pas obligé de tenir les engagements pris par la liste civile. Harel se pourvut contre les décisions ministérielles devant le conseil d'État. Voici l'arrêt rendu à ce sujet, le 22 avril :

« Considérant que le traité passé le 26 avril 1829 n'a « pas été soumis à l'approbation du ministère de l'inté« rieur, qui seul pouvait engager les fonds de la subven« tion votée par les lois des finances; que l'intendant de « la liste civile ne pouvait obliger le Trésor, et n'avait « capacité de disposer que des fonds qui lui étaient remis « par le ministre de l'intérieur, sans pouvoir contracter

1. Les subventions ne furent inscrites au budget des Chambres qu'après 1830.

« d'engagement pour l'avenir, et disposer des deniers « qui n'étaient accordés par la loi des finances qu'au « ministre de l'intérieur responsable ;

« La requête du sieur Harel est rejetée.. »

Harel, frappé par ce jugement, traita définitivement avec le théâtre de la Porte-Saint-Martin, et emmena une partie de sa troupe au boulevard, avec le *Richard d'Arlington* d'Alex. Dumas, que l'on répétait alors au second Théâtre-Français.

Pour terminer son contrat avec le ministère des beaux-arts et finir certains engagements qu'il avait été forcé d'accepter, il fit jouer alternativement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ses deux troupes.

On vit d'abord arriver du boulevard le *Napoléon à Schœnbrunn*, avec Gobert; VICTORINE ou *la Nuit porte conseil*, avec Mlle Mélanie et le vertueux Moëssard; *les Meuniers*, ballet, puis *Antony* (Lockroy et Mme Dorval); *le Ménage du savetier*, vaudeville; *les Victimes cloîtrées* (Dorval) et *les Dix francs de Jeannette*, vaudeville [1].

Le *24 décembre*, on donne *Marion Delorme*, de Victor Hugo, qui venait d'être représentée à la Porte-Saint-Martin sous la direction Crosnier. Lockroy jouait le rôle de Bocage; Provost, Gobert et Mme Dorval, ceux qu'ils avaient créés. C'était finir l'année sur une belle reprise; malheureusement, l'œuvre était mal mise en scène, pau-

1. Entre autres spectacles, signalons celui du 22 décembre : *les Victimes cloîtrées, Victorine* et *Napoléon à Sainte-Hélène*. Le rideau levait à cinq heures et demie!

vrement habillée et peu capable ainsi d'amener la foule à l'Odéon [1].

Le *31 décembre*, PIFFARD DRÔLE-DE-TON, parodie-vaudeville, imitation burlesque en trois actes de *Richard d'Arlington*, drame de Dinaux, destiné d'abord et répété à l'Odéon, et joué le 10 décembre à la Porte Saint-Martin par Frédérick et Mlle Noblet. Cette « grivoiserie » de Dumersan, Saint-Hilaire et Brunswick était précédée de *la Mansarde de la sage-femme*, parodie du prologue *la Maison du Docteur*. (Ferville, Serres, Moëssard; Mmes Mélanie, Saint-Amand, etc.)

Débuts :

Le 20 avril, Charles Hoster; le 5 mai, Mmes Meynier, Lagardère et M. Doligny; le 28 mai, Mlle Juliette; le 16 juin, M. Henry; le 18 octobre, Mlle L. Escousse; le 19 octobre, Mme Mathis.

Représentations extraordinaires :

Le *30 avril*. — *Gratis* à tous les théâtres pour la fête du roi.

Le *28 juillet*. — *Gratis* à l'occasion de l'anniversaire de la révolution.

1. Harel avait tout fait pour obtenir *Marion Delorme* pour l'Odéon. (Voir : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*) Le manuscrit original de la pièce porte : « Reçue au théâtre de l'Odéon le 14 juillet 1829. Harel. »

Le *24 septembre.* — Au bénéfice du frère de Bories et d'autres parents des quatre sergents de la Rochelle : recette de 3,200 francs. On donna : *Joséphine,* opéra-comique, un divertissement de l'Opéra, la *Norma* de Soumet, des strophes « à la mémoire des martyrs », par Lafont de l'Opéra, et *la Famille improvisée,* avec Henry Monnier et Lepeintre jeune.

Le *8 décembre*, bénéfice d'un père de famille : *les Enragés,* vaudeville, avec Odry, *la Famille improvisée* et le *Napoléon* de Regnier d'Estourbet.

1832.

Harel, qui venait d'inaugurer brillamment sa direction au boulevard avec le grand succès de *Richard d'Arlington* (10 décembre), semble se moquer du théâtre de l'Odéon en commençant sa dernière année par une parodie de la pièce de la Porte-Saint-Martin. Cette farce sans goût, sans style, pleine de quolibets dignes à peine du plus vieux des vaudevilles, réussit, grâce à Ferville et à Mme Adolphe, à quelques jolis couplets et à une décoration charmante, reproduisant la salle des Funambules.

Le *8 janvier,* la chorégraphie fait à son tour ses débuts au second Théâtre-français avec *la Fille mal gardée.*

Le *17 janvier,* Jeanne Vaubernier ou *la Cour de Louis XV,* comédie-drame en cinq actes, en prose, de MM. de Rougemont, J.-B. Lafitte et Auguste Lagrange,

tomba lourdement, malgré les efforts de Ferville et de Mme Dorval. (Provost, Duparai, Félix L., Delaistre, Moëssard, Arsène, Jemma, Davesne, Albert, Paul, Édouard, Tournan ; Mmes Lagardère, Dubourjal.)

Pour soutenir sa double entreprise, Harel emprunte au répertoire du boulevard :

ROCHESTER, mélodrame en trois actes, de Benjamin Théodore, avec Mme Dorval et Gobert (29 janvier) ; LES MARCHANDES DE MODES, ballet en deux actes (31 janvier), et FARRÜCK LE MAURE, drame en trois actes, en vers, du pauvre Escousse (3 février).

Le *5 février*, Provost joue Figaro du *Mariage*, Mme Dorval joue la Comtesse.

Le *1er mars*, UNE RÉVOLUTION D'AUTREFOIS ou *les Romains chez eux*, comédie en trois actes, en prose, de MM. Félix Pyat et Théodose Burette. Le public fit le plus grand succès à cette pièce, dans laquelle il trouva matière à une allusion politique. Qu'on juge de la transparence :

Caligula tombe sous le poignard des assassins au moment où il sort du cirque des gladiateurs ; les tribuns qui conspiraient contre lui veulent proclamer la république, mais les prétoriens, qui tiennent à être gouvernés par un empereur, amènent Claude et le couronnent en scène. Un personnage fait ainsi le portrait de celui qu'il s'agit de substituer au féroce Caïus : « Oh ! j'en connais un, pour ma part, un empereur... Il est imbécile des pieds à la tête : ce sera la crème des empereurs. Figurez-vous qu'il est gros, gras et bête, qu'il mange plus que tu ne

bois, qu'il reste à table plus qu'un prétorien à sa faction. Quand vous connaîtrez mon Claude, vous ne regretterez pas Caligula. »

Le républicain Chéréas finissait ainsi la pièce : « Tuer Caligula pour avoir Claude, c'était bien la peine ! »

Sous le nom de Claude, les auteurs eurent-ils l'intention de désigner Louis-Philippe? On le croit, puisqu'ils refusèrent à la seconde la suppression des passages soulignés par les applaudissements du parterre. Harel, effrayé, fit d'office, malgré les protestations de F. Pyat, les coupures demandées. La seconde eut lieu, mais le public ayant réclamé violemment les mots supprimés, on dut faire évacuer la salle, et la pièce ne put être terminée. La police, craignant de nouvelles scènes de désordre à la troisième, l'interdit définitivement. *Une Révolution d'autrefois* [1] ne parut plus sur l'affiche, — mais l'allusion « gros, gras et bête » en fit conserver le souvenir.

Provost obtint les honneurs de la soirée dans le rôle d'Asinius ; après lui on remarqua Lockroy, Moëssard, Arsène, Mmes Lagardère et Mélanie.

Le *13 mars*, MARIETTE, petite comédie insignifiante en trois actes, en prose, de MM. Léopold Brunot et J.-J. Ader, que le public accueillit sévèrement. Quand Davesne vint annoncer : « La pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est... » — « stupide ! » s'est

1. Après la Commune, Pyat fonda, de sa cachette, un journal, *la Révolution,* dans lequel il raconte de la façon la plus complète les incidents de cette représentation. Ce numéro est curieux. Avis aux amateurs de brochures sur le théâtre.

écrié tout haut l'un des spectateurs. (Provost, Doligny, Davesne; Mmes Lagardère, Mélanie.)

Le même soir, on donnait *le Mauvais sujet*, vaudeville de la Porte-Saint-Martin, dû à MM. Crosnier et Frédérick-Lemaître.

Le *17 mars*, au bénéfice d'un ancien artiste, *Adolphe et Clara* de l'Opéra-Comique; *le Philtre champenois* du Palais-Royal avec Samson, alors à ce théâtre, et Déjazet, et *M. Chapolard*, pièce des Variétés, avec Odry.

Pendant que Ferville, Lockroy, Chilly, Mmes Dorval et Noblet combattent et sont vaincus à la Porte-Saint-Martin dans *Dix ans de la vie d'une femme*, drame détestable de Scribe, l'Odéon livre sa dernière bataille, le 19 mars, avec DICK-RAJAH ou *l'Éléphant de la Pagode*, mélodrame à grand spectacle en trois actes, en prose, précédé d'un prologue, par M. Saint-Hilaire. — La scène se passe aux bords du Gange. Le meurtrier du défunt rajah veut usurper le trône, mais l'éléphant sacré l'en empêche et remet le sceptre, aux applaudissements de la foule, entre les mains de l'héritier du rajah qu'il a sauvé. — Dans un rôle de vieux cordonnier anglais, Duparai a lutté victorieusement contre le pachyderme en représentations. Rendons justice à Kiouni[1], il fut à la hauteur de son rôle. Il s'agenouillait comme un dromadaire; puis, passant du grave au plaisant, il dansait un ballet avec des bayadères. Succès de treize ou quatorze représentations. (Delaistre, Walter, Walkin, Tournan, Blés, Moëssard, Davesne,

1. Voir l'*Extrait des Mémoires de Kiouni*.

Vissot, Laisné; Mmes Simon, Dubourjal, Olympe).

Le privilège d'Harel expirant en mars, il donne, le dimanche 1er avril, sa dernière représentation[1]. L'Odéon ferme le lendemain; il ne reste plus sur la rive gauche, pour représenter la littérature, que le petit théâtre du Panthéon, ouvert dans l'ancienne église Saint-Benoît par Éric-Bernard, le 18 mars 1832, et fermé bientôt, faute de spectateurs, le 24 février 1833.

1. « L'Odéon expire ce soir. Vous êtes invité à assister à son convoi. On se réunira au faubourg Saint-Germain, dans le lieu ordinaire de son agonie. Priez pour le *très-passé* ».

(*Courrier des Théâtres,* 15e année, n° 4853.)

CHAPITRE IX

La Comédie-Française à l'Odéon. — *Voltaire et Mme de Pompadour.* — Les acteurs de Versailles et le *Moïse au Sinaï* de Chateaubriand. — Représentations extraordinaires, concerts, bénéfices, etc. — La petite troupe Castelli.

Harel venait de quitter l'Odéon, avec l'excellente troupe qu'il avait formée.

La Porte-Saint-Martin avait tout recueilli : personnel, matériel, répertoire.

Le ministre du commerce et des travaux publics, — qui avait alors les beaux-arts dans ses attributions, — M. le comte d'Argout, soucieux des intérêts de la littérature, ne voulut pas que l'Odéon restât fermé, ou tout au moins perdît son rang de second Théâtre-Français, qu'il occupait depuis treize années.

A la séance de la Chambre des députés du 1er mars 1832, le ministre annonça qu'il venait d'adopter une combinaison qui permettrait de donner au quartier latin un spectacle attrayant par sa variété :

« Je me suis entendu, concluait M. d'Argout, avec les principaux théâtres pour que, chaque jour de la semaine, l'un d'eux allât donner une représentation à l'Odéon. De cette manière, le public de ce quartier pourra

jouir d'un spectacle fort agréable, et il n'y aura plus de subvention à lui accorder. »

Cette décision, très critiquable, ne fut attaquée que par quelques feuilles spéciales, et l'Odéon, devenant une salle de passage où tous les genres allaient successivement faire halte, fut appelé par dérision : le *Théâtre-omnibus*.

Un arrêté ministériel du 20 mars 1832 nomme agent conservateur de l'Odéon, « considéré comme succursale des théâtres de la capitale », M. Loraux, alors secrétaire du comité de la Comédie-Française, et qui, on s'en souvient, sous la direction Picard, avait déjà appartenu à l'Odéon en qualité d'administrateur-comptable et de secrétaire général[1].

Dans la séance du comité du 23 mars 1832, M. Loraux offrit aux sociétaires de la Comédie-Française de prendre part, pendant la durée d'un trimestre, aux représentations données sur le théâtre de l'Odéon.

Le comité ne répondit pas catégoriquement à la demande qui lui était adressée. Toutefois, il autorisa M. Loraux à annoncer au ministre que, la première des considérations pour le Théâtre-Français étant de seconder ses intentions dans l'accomplissement d'un dessein favorable à l'art dramatique, il croyait dès à présent y pouvoir faire contribuer la Comédie pour deux représentations par semaine.

A la séance du 8 juin, le comité, pour donner suite

1. M. Loraux est mort en janvier 1850.

à sa précédente délibération, admit un maximum de 200 francs (220 en hiver) pour les frais des représentations qui seraient données à la rive gauche.

Une ordonnance du 15 septembre 1832 mit à la disposition du ministère la salle de l'Odéon, qui allait être desservie par le personnel de la Comédie-Française, avec Faure comme régisseur de la scène.

Après quelques travaux de restauration indispensables, l'ouverture de la salle, entièrement repeinte, eut lieu le jeudi 25 octobre 1832 par :

Un prologue en vers, à deux personnages, de M. P. Martine[1] : LE TEMPS ET L'ODÉON (Samson, Duparai).

Le *Tartuffe* (Mlles Mars, Dupont, Brocard; MM. Perrier, Duparai, etc.);

Et *le Malade imaginaire,* avec toute la Comédie-Française dans la *Cérémonie :* seuls, Beauvallet et Mme Valmonzey manquaient à l'appel.

La première recette fut de 2,447 fr. 75; la seconde, avec *la Mère coupable* et *Dominique le Possédé* (Monrose), de 1,404 fr. 75; le troisième jour, *l'Abbé de l'Épée* (Colson, Mme Menjaud) et *les Deux Frères* descendaient à 252 francs; le quatrième, un dimanche, on remonte à 2,411 fr. 25, avec le *Louis XI,* de Casimir Delavigne, alors dans sa nouveauté, et les *Rivaux d'eux-mêmes.*

Le Théâtre-Français envoyait environ deux fois par semaine son personnel à la rive gauche représenter les meilleures pièces du répertoire et quelques œuvres mo-

1. Fils du musicien de ce nom qui avait publié en 1813 un volume sur la *Musique dramatique.*

dernes. Il donna même à l'Odéon, le 12 novembre, la première représentation d'une comédie en trois actes, en prose, de MM. J.-B.-P. Lafitte et Ch. Desnoyer : VOLTAIRE ET MADAME DE POMPADOUR, qui, jouée le même soir et par les mêmes acteurs, réussit rue de Richelieu et fut sifflée au quartier latin, devant 855 fr. 15 de recette (Perrier, M. et Mme Menjaud, et Mlle Dupuis).

Dans sa séance du 30 novembre, le comité fit connaître au ministre du commerce et des travaux publics le résultat financier des six premières représentations données par la Comédie à l'Odéon, lesquelles, à raison des frais ordinaires et extraordinaires, n'avaient produit que 240 fr. de part.

Et cependant, à cette époque même (1er décembre), le baron de Cès-Caupenne, directeur de l'Ambigu-Comique, demandait le privilège de l'Odéon, *sans subvention,* mais avec six primes de 5,000 fr. chacune pour les meilleurs ouvrages représentés[1]. Qu'eût-il donc fait dans cette galère, quand la Comédie-Française ne pouvait parvenir à la diriger?

En effet, le public devint de plus en plus rare. Souvent la recette ne dépassait pas 200 à 300 francs. Cependant, les représentations continuèrent jusqu'à la fin d'avril 1833, alternant depuis le 1er novembre avec celles données par l'Opéra-Comique (Martin, Fargueil, Ponchard, Féréol; Mmes Casimir, Paul, Massy, Boulanger, Pradher).

1. Voir sa brochure no 1, p. 28.

En six mois, la Comédie-Française avait joué quarante-deux fois à l'Odéon, la plus forte recette étant de 2,803 fr. 40 (le dimanche gras, 24 février, 31e de *Clotilde* et la *Suite d'un Bal masqué*), la plus faible (quatre jours après) de 190 fr. 25.

Le 8 juin 1833, M. Jouslin de la Salle, déjà directeur de la scène, fut nommé directeur de la Comédie-Française, qui, après une interruption de trois mois, donna encore à l'Odéon sept représentations extraordinaires, du 29 juillet au 12 novembre, devant une recette moyenne de 872 francs.

Le comité se persuada alors que les représentations deviendraient plus fructueuses si elles étaient plus fréquentes et plus régulières. Dans sa séance du 11 octobre, il arrêta qu'on solliciterait un privilège de trois années, pour y jouer, *de deux jours l'un*, alternativement avec l'Opéra-Comique. Un arrêté du 23 décembre 1833 accorda le privilège à la Comédie, qui reçut, à cet effet, de l'autorité un surcroît de subvention de 38,000 fr.[1].

Elle reprit ses représentations à l'Odéon le 7 janvier 1834, et y joua sans interruption trois fois par semaine jusqu'au 31 mars 1835, c'est-à-dire pendant quinze mois, au bout desquels on ne crut pas devoir poursuivre une campagne qui coûtait à la Comédie près de 80,000 fr.

Les causes premières de cet insuccès, à une époque où la Comédie comptait dans ses rangs Mlle Mars et Fir-

1. Voir, à la Bibliothèque de la ville de Paris, une note relative à cette subvention, provenant de la vente L. Sapin. (N° 150 du catalogue.)

min, Monrose et Mlle Dupont, MM. Menjaud, Samson, David, Perrier, Joanny, Ligier, Dailly, Beauvallet, Geffroy, Regnier; Mmes Paradol, Mante, Desmousseaux, Brocard, Anaïs, Thénard, Noblet, Brohan, Plessy, etc.[1], furent la multiplicité des théâtres depuis 1830, la dispersion du public et le déplacement du mouvement littéraire.

Parmi les nombreuses représentations à bénéfice données dans cette période à l'Odéon, nous signalerons seulement celles de M. Delestre-Poirson (14 nov. 1833); de Mme veuve Ducange (*Trente ans*, par Frédérick et Mme Dorval, 5 décembre); d'Alcide Tousez (8 mars 1834); de Mlle Charton (26 avril); de Mme Gautier (20 mai), et les concerts de M. Lafont, violoniste (15 mars) et de Mlle Mayer (31 mai).

Le *29 juillet*, matinée gratuite à deux heures, pour l'*anniversaire des trois journées : Bertrand et Raton*, par la Comédie-Française.

Le *15 août*, on devait donner *Sémiramis* et *Misanthropie :* la représentation ne put avoir lieu « par l'absence du gaz ».

Le *24 octobre*, les acteurs du théâtre de Versailles, alors dirigé par M. Carmouche, donnèrent en représentation extraordinaire, au bénéfice d'un artiste, la première de MOÏSE AU MONT SINAÏ, tragédie en cinq actes, en vers, de M. de Châteaubriand, avec des chœurs

1. Et quels spectacles! Le dimanche gras, 1er mars 1835, l'affiche portait : *le Jaloux, les Plaideurs, le Dépit amoureux, les Folies amoureuses*. Onze actes! Aussi commença-t-on à six heures.

d'Adam, Carafa, Fontmichel, Rossini, Jadin et Coste. La pièce eut du succès, fit une recette de 2,164 fr. et fut redonnée une seconde fois. Nous remarquons dans la distribution les noms de Saint-Léon (Moïse), Palianti (Dathan); de Mmes Astruc (Arzane) et Héléna Gaussin (Marie).

Le *21 février 1835,* le jour même de l'incendie de la Gaîté, un arrêté accordait le privilège de l'Odéon à M. de Saint-Esteben, ancien directeur du Théâtre-Nautique, dont l'intention était de former avec tous les théâtres de Paris une sorte d'association pour que chacun vînt à tour de rôle donner une représentation au faubourg Saint-Germain. La troupe ultra-pontaine eût donné successivement comédie, vaudeville, drame et ballet. On devait ouvrir à la mi-avril, mais M. de Saint-Esteben ne tarda pas à renoncer à son privilège (16 mai) et l'arrêté fut annulé le 19 décembre suivant.

Le *17 mars 1835,* bénéfice de M. Montigny.

Le *26 mars,* jour de la mi-carême, la Comédie termine ses représentations; mais, le dimanche 29, elle participe au bénéfice d'un malheureux machiniste blessé, Lefèvre, avec *Britannicus* (Firmin, Ligier, Desmousseaux; Mmes Thénard et Noblet).

Le *14 avril,* bénéfice de Léon Monval, acteur et régisseur du Gymnase, avec le concours de Bouffé (*la Fille de l'Avare*), du Palais-Royal, des frères Florinde et de Léopold Folz, l'homme à la poupée.

Le *22 novembre,* bénéfice de M. Édouard, régisseur de l'Odéon : *Othello* (Beauvallet) et *la Jeunesse de Henri V.*

Les *3* et *13 décembre*, bénéfices d'Achard et de Mme Thénard mère.

Enfin, du *21* au *31 décembre*, la Porte-Saint-Martin donne à l'Odéon, pendant qu'on restaure sa salle, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Mérope*, *Richard d'Arlington*, *la Tour de Nesle* et *Robert Macaire*. Grand succès de la « Troupe atlastique » composée de dix Bédouins venus du Sahara, qui joue *les Bédouins en voyage*, odyssée africaine en trois chants.

L'année 1836 apporte à l'Odéon une nouvelle série de représentations dites *extraordinaires* ou à *bénéfice*; tous les théâtres de Paris y défilent à tour de rôle :

Le *24 février*, c'est un spectacle au profit des indigents du XIe arrondissement, avec Mlle Mars et Menjaud dans la *Suite d'un Bal masqué* (recette de 12,000 fr.).

Le *26 mars*, bénéfice de Mme Boulanger : le deuxième acte du *Mariage de Figaro* (Mlle Mars et Samson); le *26 avril*[1], bénéfice de Faure : *Crispin rival*, par Monrose; *la Gageure* (Mlle Mars et le bénéficiaire); *Valérie*, par Mlle Mars; le *2 mai*, bénéfice de Mlle Élisa Jacops; le 28, d'Odry : *la Marquise de Prétintaille* (Déjazet), le *Chevreuil* et *l'Ours et le Pacha*, par le bénéficiaire. Le 21 juin, bénéfice de Derval; les 9 et 12 juillet, les Variétés donnent deux représentations à l'Odéon, et le 31 août, au bénéfice de M. Nanteuil, *Mithridate*, joué par le bénéficiaire, ne peut atteindre la fin du quatrième acte;

1. En avril 1836, un sieur Pinette, propriétaire, adressa au Théâtre-Français et au ministère un nouveau projet du théâtre de l'Odéon et de la Comédie-Française « amalgamés »

le Maître de chapelle et *la Jeunesse d'Henri V* complétaient le spectacle, qui produisit 700 fr.

A cette date, Anténor Joly obtenait la permission d'ouvrir un « Second Théâtre-Français » avec Frédérick, Bocage et Mme Dorval, et l'Odéon donnait asile à une troupe enfantine dite *Gymnase Castelli*, qui, du 11 septembre au 20 octobre, représenta son petit répertoire : *Zoé, le Hussard de Felsheim, les Deux ménages, Théobald, Riquet à la Houppe,* des intermèdes de danse et la *Grande-Duchesse,* vaudeville dont le principal rôle était tenu par Mlle Régine Briet, âgée de huit ans.

Nous n'insisterons pas sur le personnel de cette troupe lilliputienne, renvoyant pour les détails biographiques à la monographie que M. Charles Richomme lui a consacrée sous le titre d'*Album Castelli*[1]. Nous mentionnerons seulement, dans une seconde série de ses représentations, les trois *premières* données à l'Odéon :

Le *10 décembre,* la FILLE DU PRISONNIER, drame en deux actes, mêlé de chants, de Laurencin, obtint un succès complet, grâce à la petite Célestine, la perle de la troupe, âgée de dix ans, qui sera un jour Mlle Thuillier.

Le *17 décembre,* VALENTINE, ballet-pantomime en deux actes, de Bartholomin, musique de M. Haenssens. Cette curieuse miniature fit beaucoup applaudir la petite Montessu.

Le *29 décembre,* UNE MAÎTRESSE-FEMME ou *les Finesses du cœur,* comédie-vaudeville en un acte, de Lauren-

1. 1 vol. petit in-4°, avec figures. Paris, 1837.

cin, jouée par le jeune Alexandre et la petite Régine.

Ce théâtre d'élèves avait été fondé par M. Pierre Castelli en 1831. Ce fut en avril de cette année qu'il les présenta pour la première fois au public, sur le théâtre de Rouen. Puis il parcourut la France entière, la Hollande, l'Allemagne, et vint, en septembre 1836, à Paris, où il obtint autant de succès qu'en province et à l'étranger. Partout on fit fête à ses artistes minuscules, qu'on accabla de bonbons et de jouets.

Le Gymnase-Castelli était un véritable pensionnat dramatique ambulant, qui comptait alors une trentaine d'élèves, dont le plus vieux n'avait pas treize ans. Ils apprenaient en commun non seulement l'écriture, la grammaire, le calcul et le dessin, mais encore la musique, la danse et les langues étrangères. « Leur éducation, dit leur historien, ne laissait rien à désirer. » Ils portaient un uniforme : les garçons, une petite redingote brune à boutons ciselés, pantalon noir, souliers ou brodequins, casquette bleue à glands, manteau de même couleur; les filles, une robe de laine brune, un pantalon, un *bibi* doublé de rose, un mantelet rouge à carreaux.

Hâtons-nous d'ajouter que les jeunes artistes ne conservaient pas ce singulier accoutrement pour paraître sur le théâtre; c'était leur costume « de ville ».

Entre la première et la seconde série de leurs représentations, la Comédie-Française parut deux fois à l'Odéon, le 27 novembre, au bénéfice de M. Beauvallet : *le Dépit* et *Don Juan d'Autriche* (Firmin, Geffroy, Sam-

son, Beauvallet; M[me] Volnys); le 4 décembre, au bénéfice de M[lle] Cosson : *Hamlet* (Ligier), l'*École des Femmes* et *Un Mariage raisonnable*.

C'est avec le Théâtre-Français que nous terminons ce chapitre : c'est avec lui que nous ouvrirons le suivant.

CHAPITRE X

Encore la Comédie-Française à l'Odéon. — *Le Camp des Croisés*.— *Le Bourgeois de Gand*. — Représentations du Théâtre-Italien : directions Viardot et Dormoy. — Représentations à bénéfice.

Malgré le mauvais succès d'une première tentative, lorsqu'au 1er mars 1837 M. Védel succéda à M. Jouslin de la Salle dans l'administration du Théâtre-Français, le nouveau directeur, cédant au vœu depuis longtemps exprimé par les auteurs d'avoir un *second* Théâtre-Français chargé de suppléer à la tâche trop lourde du *premier*, voulut réunir l'Odéon à la Comédie qui, par le fait de sa spécialité classique, ne pouvait offrir à la littérature contemporaine un débouché suffisant. Il sollicita donc le privilège de l'Odéon, « moins pour l'exploiter, — dit obligeamment le *Courrier des Théâtres*, — que pour l'empêcher d'être exploité par d'autres[1]. » C'était entrer dans les vues de M. de Montalivet.

1. La direction fut successivement promise et donnée avec privilège plus ou moins étendu à M. Saint-Esteben, créateur du Théâtre-Nautique (salle Ventadour); de La Boullaye; Harel et Bouffé; Morin, directeur de la Porte-Saint-Antoine; Blanchard; Duport, l'ancien directeur du Théâtre de Vienne, et Bernard. Au mois de juillet 1837, il y avait trois

Un arrêté ministériel du 1er août 1837 lui accorda l'autorisation d'exploiter l'Odéon pendant deux années à partir du 1er septembre, avec fermeture facultative de deux mois d'été, et création d'un comité de lecture spécial et distinct.

Voici le texte de ce document, que nous donnons *in extenso*, à cause de l'importance qu'il peut avoir dans un avenir prochain :

ARRÊTÉ MINISTÉRIEL DU 1er AOUT 1837.

Nous, pair de France, ministre secrétaire d'État au département de l'Intérieur,

Avons arrêté et arrêtons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

Il est accordé à la Société de la Comédie-Française l'autorisation d'exploiter le théâtre de l'Odéon pendant deux ans, à partir du 1er septembre 1837; — le genre sera le même que celui du Théâtre-Français.

ART. 2.

Le directeur-gérant du Théâtre-Français devra soumettre à notre acceptation le choix de la personne à laquelle il confiera l'administration de ce théâtre, sous sa propre responsabilité.

ART. 3.

Il devra donner tous les jours une représentation sur le théâtre de l'Odéon, sans que cette obligation l'autorise à interrompre les représentations du Théâtre-Français. Il pourra néanmoins obtenir la faculté de fermer la salle de l'Odéon pendant deux mois en été.

ART. 4.

Les représentations qui auront lieu sur le théâtre de l'Odéon seront

combinaisons pour l'ouverture de l'Odéon : celle de MM. Blanchard et Lefèvre, celle de M. Eugène Briffaut et celle de M. Védel. Le directeur de la Comédie-Française l'emporta.

données par les sociétaires et pensionnaires de la Comédie-Française, parmi lesquels le directeur devra choisir ceux qui seront attachés à l'Odéon, sans que cette clause puisse les empêcher de jouer au Théâtre-Français quand le directeur le jugera convenable et sans que les artistes de la Comédie-Française puissent refuser de concourir à ces représentations du théâtre de l'Odéon.

Art. 5.

Le directeur-gérant du Théâtre-Français devra, dans le mois qui suivra la délivrance de la présente autorisation, justifier de l'adhésion par écrit des sociétaires du Théâtre-Français aux dispositions de l'article précédent.

Art. 6.

Le directeur-gérant du Théâtre-Français devra prendre les mesures nécessaires pour qu'aucun pensionnaire dudit théâtre ne puisse se soustraire aux obligations de l'article précité.

Art. 7.

Un comité spécial de lecture sera établi auprès du théâtre de l'Odéon; M. le directeur-gérant devra en soumettre la composition à notre approbation.

Art. 8.

Le directeur-gérant sera tenu de faire représenter au moins douze pièces nouvelles dans l'année, dont deux en cinq actes.

Art. 9.

Il pourra faire représenter les ouvrages du répertoire du Théâtre-Français; il pourra donner des concerts; il aura aussi la faculté de donner des bals durant le carnaval, en se conformant aux dispositions prescrites par la Préfecture de police; néanmoins, nous nous réservons de suspendre cette faculté si les circonstances paraissent l'exiger.

Art. 10.

Il aura la jouissance du matériel, et il sera fait par deux experts respectifs un inventaire dudit matériel, et, à la fin de sa gestion, le directeur-gérant devra en restituer un d'une valeur égale.

Art. 11.

Les boutiques qui environnent l'Odéon ne font pas partie de la pré-

sente concession. L'agent conservateur du théâtre continuera à jouir du logement qu'il occupe actuellement et exercera comme par le passé la surveillance dans l'intérêt de la conservation de la salle et du matériel.

Le directeur-gérant recevra la salle en bon état de réparations locatives et sera tenu de la maintenir et de la rendre à la fin de la gestion dans le même état.

Il lui est interdit de faire exécuter aucuns travaux ou changements, soit dans la décoration, soit dans la distribution, soit dans la machinerie du théâtre, sans notre autorisation spéciale.

S'il y a besoin de restaurer la salle, cette restauration sera à la charge de l'État, et nous nous réservons de décider quand et comment elle aura lieu.

ART. 12.

Le directeur-gérant sera tenu des frais de garde des décors, costumes, machines et accessoires, des frais de pompiers, de garde de police et de garde municipale, et en général de toutes les dépenses de l'exploitation, de l'impôt, de la patente et des impositions de toute nature établies ou à établir.

Il devra faire assurer le théâtre et le matériel à ses frais et sera responsable des accidents d'incendie, sauf son recours contre la compagnie d'assurances avec laquelle il contractera. La responsabilité se bornera au capital reconnu par ladite compagnie.

ART. 13.

Il sera tenu de respecter les concessions de loges et d'entrées dont le droit sera reconnu par nous.

ART. 14.

Il sera également tenu de mettre la salle de l'Odéon une fois par an à la disposition du maire de l'arrondissement, pour y donner un bal au profit des indigents, lorsque notre autorisation aura été obtenue à cet effet. Il ne lui sera dû aucune indemnité pour le relâche que cette obligation occasionnera.

Il sera en outre obligé de donner une fois par an, au bénéfice des indigents, une représentation avec la pièce et les artistes que le maire indiquera, sauf notre autorisation.

ART. 15.

Si le directeur-gérant contrevenait aux dispositions précédentes, qu'il a déclaré accepter, et s'il n'obtempérait à toutes les prescriptions de l'autorité dans l'intérêt de la morale, de la sûreté et de la tranquillité publiques, la présente autorisation pourrait lui être retirée.

Paris, le 1er août 1837.

Signé : MONTALIVET.

Pour ampliation :

Le conseiller d'État, secrétaire général du Ministère de l'Intérieur,

Signé : Edmond BLANC.

Collationné :

Le chef du 1er bureau du secrétaire général,

Signé : MOURET.

Sur délibération conforme du comité de la Comédie, en date du 29 août, et après nouvelle restauration de la salle par M. de Gisors, qui reconstruisit l'intérieur, décoré avec beaucoup de goût par MM. Feuchères, Séchan et Cicéri, la réouverture eut lieu le vendredi 1er décembre 1837 par *Cinna* et le *Tartuffe*, avec Mlle Mars dans Elmire.

M. Valmore était administrateur-gérant; M. Saint-Paul, régisseur de la scène.

Au milieu de quelques reprises (*Roméo et Juliette*, de Fr. Soulié; *Eugénie*, de Beaumarchais; *les Deux Philibert*, *Angèle*[1], d'Alex. Dumas (Geffroy), *les Comédiens*, *le*

1. Représentée pour la première fois à la Porte-Saint-Martin le 28 décembre 1833.

Voyage à Dieppe, etc.), on donna les quatre premières représentations suivantes :

3 février 1838. — LE CAMP DES CROISÉS, drame en cinq actes, en vers, d'Adolphe Dumas (Geffroy, Mme Dorval), succès littéraire, beaux décors[1].

17 avril. — LES SUITES D'UNE FAUTE, drame en cinq actes, en prose, d'Aug. Arnould et Narcisse Fournier (Lockroy, Delafosse, Ch. Mangin, Regnier; Mmes Dorval et Verneuil). Sujet tiré du *Tentateur*, roman de M. Lacroix; demi-réussite, quelques sifflets.

27 avril. — UNE VEUVE A MARIER, comédie en deux actes, en prose, de MM. Ancelot et Vaulabelle. On nomma M. Jules Cordier, pseudonyme de Tenaille[2]. Le premier acte est rempli d'esprit, de détails charmants; le second est plus faible, le dénouement est manqué.

Et enfin, le *21 mai*, LE BOURGEOIS DE GAND[3] ou *le Secrétaire du duc d'Albe*, drame en cinq actes, en prose, de M. Hippolyte Romand, qui obtint un très grand succès (Geffroy, Lockroy, Delafosse, Maillard; Mlles Noblet et Guyon) et fut repris plus tard à la Comédie-Française.

Les débuts les plus importants furent ceux de Maillart, de Rouvière, de Mlles Level, Maxime et Héléna Gaussin.

La clôture d'été eut lieu le 30 juin, par le *Bourgeois de Gand*, interrompu en plein succès, et *les Plaideurs*.

1. Lire la préface de ce drame.
2. Cette pièce n'a pas été imprimée.
3. Refusé deux fois avant d'être reçu à l'Odéon.

Dans une période de sept mois, la Comédie-Française avait donné environ 180 représentations[1], dans lesquelles on joua 150 fois Molière, Corneille, Racine, Regnard, Voltaire et Beaumarchais, sans compter le répertoire de second ordre : Montfleury, Lafosse, Le Sage, Diderot, Goldoni, Ducis, Picard, Alex. Duval, Étienne, C. Delavigne et Mazères.

Voici le tableau des recettes :

Décembre 1837	25.663f 25
Janvier 1838	10.009 46
Février »	18.197 50
Mars »	15.589 75
Avril »	17.842 75
Mai »	17.536 54
Juin »	27.547 68
Soit un total de	132.386f 93

qui représente une moyenne de 18.912 fr. 40 par mois.

En somme, il y avait un déficit d'une quarantaine de mille francs, dont 25 à 28,000 avaient été dépensés pour *le Camp des Croisés* seulement, et sur lesquels il avait encore fallu acheter des costumes et des accessoires pour le répertoire courant et créer tout le matériel du théâtre et jusqu'au mobilier des loges.

M. Védel insistait pour essayer une seconde campagne, mais les Sociétaires ne voulurent plus entendre parler de l'Odéon. L'expérience semblait leur démontrer qu'il est dangereux de se faire concurrence à soi-même. Leur privilège en resta là; et l'Odéon put alors servir de

1. Il n'y eut que treize relâches.

refuge au Théâtre-Italien, qui venait d'être incendié à la salle Favart.

Dans la nuit du 14 au 15 janvier 1838, à la suite d'une représentation de *Don Giovanni*, le Théâtre-Italien avait brûlé faute de secours[1]; un froid intense de dix degrés avait fait geler l'eau des fontaines de chute. Réfugié depuis le 30 janvier à la salle Ventadour, il se transporta le 2 octobre à l'Odéon, où il se soutint les trois premiers mois avec son répertoire ordinaire, *Norma, il Barbiere, Lucia di Lammermoor, Don Giovanni, la Donna del Lago, la Sonnambula*, etc., interprété, il est vrai, par les merveilleux artistes dont la réunion ne se retrouvera jamais : Rubini, Tamburini, Lablache, etc.; Mmes Giulia et Ernestine Grisi, Persiani, etc.[2].

La première nouveauté fut *Roberto d'Evereux*, opera-seria en trois actes, paroles de Cammarone, musique de Donizetti (27 décembre 1838), bientôt suivie de l'*Elisire d'amore*, opera-buffa en deux actes, paroles de Scribe et Romand, musique de Donizetti; ouvrage fort agréable, dont l'exécution ravissante eut le plus grand succès (17 janvier 1839).

Nous n'avons à signaler, jusqu'à la clôture du 31 mars, que les bénéfices de Tamburini, de Mlle Grisi et de M. Iwanoff (4, 18 février et 18 mars).

1. Cet incendie coûta la vie à l'un des directeurs, M. Severini, qui se jeta par une fenêtre.

2. Sur ces artistes à jamais regrettables, lire les cinq premières *Études biographiques sur les Chanteurs contemporains*, par MM. Escudier frères. 1 vol. in-18. Paris, N. Tessier, 1840. Portraits lithographiés.

Pendant les vacances, la salle de l'Odéon servit à des représentations extraordinaires, dont trois méritent d'être signalées : le 4 avril, au bénéfice et pour la retraite de Jenny Vertpré, avec Rachel dans *Bajazet*, 10,000 fr. de recette; le 20, bénéfice de Massol, avec Duprez dans *Guillaume Tell;* et le 30, bénéfice de Rachel, avec la bénéficiaire dans Hermione et Dorine.

Le *1er octobre*, réouverture du Théâtre-Italien, par *Otello* et la *Cenerentola*.

Le *24 décembre*, *Inès de Castrò*, opera-seria en trois actes, musique de Persiani, paroles de Coppola (Rubini, Mme Persiani), fut la seule nouveauté de cette saison, qui finit, comme la précédente, au 31 mars.

Le *1er avril 1840*, la direction passe entre les mains de M. Charles Dormoy, qui dépense 300,000 fr. pour la restauration de la salle; le loyer (70,000 fr.) est mis à sa charge, indépendamment d'un cautionnement de 60,000 fr.

Par son cahier des charges, M. Dormoy fut tenu de faire jouer exclusivement les deux genres d'*opera-buffa* et d'*opera-seria* pendant au moins six mois de l'année, du 1er octobre au 31 mars; il pouvait faire jouer, du 1er avril au 30 septembre, des opéras italiens et d'autres opéras étrangers, et ne pouvait maintenir le Théâtre-Royal-Italien dans la salle de l'Odéon que si le loyer demandé pour une autre salle était trop élevé, et si les conditions de cette location étaient trop onéreuses, ce que le ministre se réservait d'apprécier[1].

1. Arrêté du 27 avril 1840. — A cette époque, l'Odéon faillit deve-

Le nouveau directeur ne voulut pas de subvention, eut d'excellents artistes qu'il paya très cher, et cependant maintint la prospérité financière du théâtre.

Pendant les six mois qui précédèrent la réouverture, l'Odéon fut encore le théâtre de quelques soirées extraordinaires, parmi lesquelles nous citerons :

Le *samedi saint 18 avril*, représentation de retraite de Faure, après trente-deux ans de service : *Bajazet*, par Rachel, Beauvallet, Maillart, et *Valérie*, par Regnier, Volnys, Mmes Mante et Plessy, 5,600 fr. de recette; — le *7 mai*, bénéfice de Louis Monrose, dont l'engagement à la Comédie n'est pas renouvelé : *l'Épreuve nouvelle* et *le Mariage de Figaro*, avec Monrose père dans les deux pièces, Mlle Mars dans la seconde, 3,609 fr. de recette.

Le *1er octobre*, reprise des représentations italiennes; l'avénement du nouveau directeur est brillamment inauguré par les débuts du ténor Mario[1], marquis de Candia, dans Polione de *Norma*, qui furent un véritable événement (17 octobre), et *Lucrezia Borgia*, opera-seria en trois actes de Donizetti, par Mario, Tamburini, Lablache et Mlle Grisi (31 octobre).

nir *Bibliothèque des Écoles*. Le roi le voulait ainsi; les plans étaient faits. Ce fut grâce aux efforts de M. Delanneau, directeur du collège Sainte-Barbe, et alors maire de l'arrondissement, qu'il conserva sa destination première. On avait aussi parlé d'en faire un réservoir ou fontaine publique, et de mauvais plaisants ajoutaient qu'on commencerait par y laver toutes les ordures qu'on y avait jouées depuis vingt ans.

1. Né à Turin en 1808, Mario venait de l'Opéra, où il avait débuté dans *Robert le Diable* (2 décembre 1838).

Le *8 février 1841*, au bénéfice de Mme Persiani, *Beatrice di Tenda*, opera-seria en deux actes, de Bellini, fut la dernière nouveauté donnée par les Italiens à la rive gauche. La clôture eut lieu le 31 mars, après les bénéfices de Mlle Grisi, de Rubini et de Tamburini, et le samedi 2 octobre, le Théâtre-Royal-Italien faisait sa réouverture à la salle Ventadour (Théâtre de la Renaissance).

Dans l'intervalle, Rachel avait joué à l'Odéon *Marie Stuart*, dans un bénéfice (3 avril), et, le 15 juillet 1841, un arrêté du ministre de l'intérieur accordait à M. d'Épagny la direction du second Théâtre-Français[1].

1. Déjà, par acte notarié passé devant Me Lefebure de Saint-Maur, le 19 août 1840, une société s'était formée entre les sieurs Lireux, Mirecour, Valmore et Mlle Mathilde Payre et consorts. Elle fut dissoute par un consentement mutuel.

CHAPITRE XI

1841-1842. — Résurrection du second Théâtre-Français. — D'Épagny et ses associés. — Triste réouverture. — *Mathieu Luc.* — *Les Enfants blancs.* — Lireux succède à d'Épagny. — *Cédric le Norwégien.* — *Les Ressources de Quinola.* — *Le Voyage à Pontoise.*

D'Épagny[1], voyant l'abandon où était tombé le beau théâtre de la rive gauche, forma une société en nom collectif avec MM. Valmore, Robert Kemp, A. Mirecour, Lireux, Mme Mathilde Payre et sollicita, au nom de cette société, le privilège de l'Odéon qu'il n'avait pu obtenir seul, on s'en souvient, en 1829.

Le passé théâtral de d'Épagny lui donnait quelque autorité : les comédiens, ses associés, étaient de braves gens estimables et estimés; leur ambition n'était pas exigeante : « Nous voulons, disaient-ils, commencer sans subvention, et travailler de façon à l'obtenir un jour. » Cependant, on fit attendre plus de deux années la réponse qu'ils sollicitaient.

1. Épagny (Jean-Baptiste Violet d'), né en 1793, à Gray, mort en 1868. Auteur dramatique fécond : *Luxe et indigence*, *l'Homme habile*, *Lancastre*, *Dominique le possédé*, etc., etc.

Le 15 juillet 1841, M. Duchâtel concéda « au sieur baron Violet d'Épagny, agissant au nom et comme directeur de la société formée pour l'exploitation de l'Odéon », le privilège du second Théâtre-Français pour neuf années à partir du 1er octobre 1841. Trois mois pour organiser un théâtre de cette importance ! Il n'y avait pas de temps à perdre : on donna immédiatement des auditions nombreuses, on fit un appel pressant aux auteurs ; quinze jours après, la troupe était faite, et le spectacle d'ouverture décidé[1].

Voici comment fut instituée l'organisation de la nouvelle direction. La société en nom collectif fut divisée en vingt-quatre parts, partagées elles-mêmes en moitiés et en quarts de part ; les fondateurs furent sociétaires définitifs et comme tels eurent part entière ; les artistes qu'on s'adjoignit, considérés comme candidats sociétaires, devaient, au lieu d'appointements, toucher un prorata déterminé par le directeur dans les bénéfices de l'exploitation.

La troupe faite à la hâte, tout incomplète qu'elle était, comptait cependant quelques comédiens de valeur et d'avenir. Citons : Louis Monrose[2], artiste vaillant et lettré, un peu triste, un peu grimaçant peut-être, mais possédant bien la grande tradition paternelle dans les Crispins, les Frontins, et tous les personnages de conven-

1. Le secrétaire du théâtre fut d'abord l'un des fils du grand chanteur Ponchard ; puis, de 1842 à 1845, Achille Denis, l'excellent rédacteur en chef de *l'Entr'acte*.

2. L. Monrose, fils du grand comédien, débute au Théâtre-Français, les 11 juin 1846 et 19 juin 1849 ; sociétaire le 1er janvier 1852.

tion du grand répertoire; Bouchet, premier rôle de talent, qui eut l'honneur de créer *l'Aventurière*, d'Émile Augier, au Théâtre-Français; Saint-Léon, dont nous avons cité le nom à propos du *Moïse* de Châteaubriand, acteur médiocre dans les rôles dramatiques, excellent dans les grimes et les caractères; Bignon, beau premier rôle, manquant d'énergie malheureusement, « un Hercule en beurre », disait le jeune comique Gil Pérez qui, lui aussi, faisait partie de la troupe de l'Odéon pour l'emploi des utilités; l'excellent Barré[1], aujourd'hui sociétaire du Théâtre-Français, qui sortait du petit théâtre du Panthéon; Rouvière, comédien étrange et puissant; E. Pierron, troisième rôle de valeur, dont nous aurons occasion de parler plus longuement sous la première direction de M. de la Rounat.

Après ces acteurs de mérite venaient : Verdellet, mort pensionnaire de la Comédie-Française; Ludovic, aujourd'hui directeur en province; E. Fillion, jeune premier venant du théâtre de la Gaîté, où il avait débuté à l'improviste, dans une pièce de lui : LORD SURREY ou *le Favori d'un grand roi,* en remplacement de Laferrière, malade; Milon-Thibeaudeau, qui fut directeur du théâtre des Variétés; Munié, frère du comédien qui tint un certain rang, plus tard, au théâtre du Vaudeville; Charlet; Lautmann; Alfred Baron, personnalité intéressante, comédien et sculpteur; Tillet, Vorbel, Leroy, Auguste Baron, Roussel, Crécy, Senès; Dérosselle, « un Duparai de l'avenir », disait-on; le consciencieux Achille Machanette, que

1. Barré, né à Paris en 1819, sociétaire depuis 1876.

l'on croyait alors appelé à devenir un tragédien de mérite; enfin le vieux, l'étonnant Rosambeau qui revenait mourir à son berceau théâtral; Mmes Dubois, Darcey, Stella, Lemasson, Darras, Charton, que nous avons vue déjà sous les directions précédentes avec succès, et qui disparut, défigurée par l'eau-forte, dans on ne sait quelle aventure; Béranger, Hermance, Didier, Le Monnier, Tilly, Berthault, Laurence, Camille Méry, Soubiran, Rousset, Régine Ewig, Chapon, Lecoq, Vignon, Dainglemare, Weiss, Berthier, Heinault.

Tous ces comédiens étaient la plupart absolument inconnus du public parisien; mais, comme on disait alors dans une revue du théâtre des Variétés:

Sur l'Odéon quoiqu'on plaisante,
Il faut, dans l'intérêt de l'art,
Protéger la troupe naissante,
A ses efforts avoir égard
Et se souvenir de Picard.
Les Français, qu'en vain l'on replâtre,
Sont un insuffisant foyer :
Ayons donc un second théâtre
Afin d'en avoir un premier.

L'ouverture se fit pauvrement, le 28 octobre. « Les « poêles fumaient, les rats s'étaient logés dans les tuyaux « non ramonés et roulaient à demi grillés parmi la cen- « dre et la suie. Un épais brouillard régnait dans la « salle, et, quoiqu'il fît un froid glacial, on avait été obligé « de tenir les fenêtres ouvertes. Les quinquets brûlaient « jaune et répandaient une lueur terne et malade. Les « corridors n'étaient pas balayés et laissaient voir la trace

« des anciens tapis. Les bonnets des ouvreuses pendaient « flasquement et sinistrement comme les membranes des « chauve-souris; les araignées, étonnées de cette lumière « et de ce mouvement inaccoutumé, descendaient du pla- « fond au bout d'un fil[1]. »

Le spectacle, composé du prologue obligé et d'un drame retiré du Théâtre-Français pour la circonstance, n'eut aucun succès : L'ACTIONNAIRE, comédie-prologue en un acte, en vers, de Dumersan et H. Dupin, faisait la peinture de toutes les tribulations d'un directeur qui cherche un actionnaire et promettait, en style médiocre, ce que promettent toujours ces sortes d'ouvrages :

Nous voulons mériter le titre qu'on nous donne,
Et, pour qu'il ne nous soit contesté par personne,
Songeant que l'union fait toujours le succès,
Style, acteurs et public, qu'ici tout soit français !

(Bignon, Derosselle, Alf. Baron, Munié; Mmes Rousset, Berthault).

MATHIEU-LUC, drame en cinq actes, en vers, de Cordelier-Delanoue, fut sifflé; il n'était cependant pas plus mauvais qu'un autre; mais la troupe nouvelle, mal stylée, manquant d'homogénéité, était incapable de le soutenir. On fit du tapage quand fut nommé l'auteur. (Robert Kemp, Saint-Léon, Fillion; Mmes Lemonnier, Charton.)

Le *29 octobre*, UN JEUNE HOMME, comédie en trois

1. Théophile G utier, Feuilleton dramatique de la *Presse*. 30 octobre 1841.

actes, en vers, de Camille Doucet, obtint un succès complet et mérité. Cette petite pièce touchante fut le point de départ de la carrière littéraire de l'excellent secrétaire perpétuel de l'Académie française[1]. (Valmore, L. Monrose, Fillion; Mmes Rousset, Weiss et Heinault.)

Le *4 novembre,* AMOUR ET SAGESSE, comédie en un acte, en vers, de M. Alexis Lagarde, passa sans encombre. (Munié, Lautmann; Mme Lemonnier.)

Le *16 novembre,* il n'en fut pas de même d'UNE AVENTURE DE SAINT-FOIX, ou *une Réputation de courage,* petite comédie musquée en un acte, en prose, de M. H. Dupin, qui fit une chute complète. L'auteur se déroba sous le nom de M. Paul Valet. (Fillion, Mlle Tilly.)

Le *23 novembre,* CLAIRE CHAMPROSÉ, drame en un acte, en vers, de d'Épagny, — épisode de la Saint-Barthélemy, — eut un faible succès. (Saint-Léon, Fillion, L. Monrose, Rosambeau, Robert Kemp; Mme Lemonnier.)

Le *17 novembre,* l'Odéon eut l'honneur de remettre à la scène le DON JUAN de Molière, abandonné depuis 1677 pour le *Festin de Pierre,* en vers, de Thomas Corneille. Robert Kemp eut l'idée de cette reprise, qui n'eut lieu au Théâtre-Français que le 15 janvier 1847. Barré débuta dans le rôle de Pierrot.

Le *27 novembre,* LES ENFANTS BLANCS, drame en cinq actes, en prose, de MM. Félicien Mallefille et Léon d'Ar-

1. *Léonce,* vaudeville donné au théâtre des Variétés, est en réalité la première pièce de M. Camille Doucet; mais, outre qu'elle fut écrite en collaboration avec Bayard, ce n'est qu'un péché de jeunesse sans importance.

tigues, puisé dans l'histoire des guerres civiles de l'Irlande, fut applaudi au quatrième acte et au dénouement seulement. Les comédiens comptaient sur cette pièce, ils avaient même fait quelque dépense pour elle; l'insuccès les découragea; d'Épagny parla de se retirer. (Crécy, Bignon, Fillion; Mmes Laurence, Darcey.)

Le *23 décembre*, LA VIE D'UN COMÉDIEN, comédie-drame en quatre actes, en prose, de Ch. Desnoyer et Eugène Labat. La donnée, qui était la vie et la mort de Molière, fit réussir cette pièce médiocre. (Robert Kemp, Bignon; Mme Berthault.)

Le *27 décembre*, UNE CHARGE A PAYER, gaie petite comédie en un acte, en vers, de M. Acarie Baron père, fut applaudie[1]. (L. Monrose, Lautmann, Alf. Baron; Mmes Dangeville, Doligny.)

Le *31 décembre*, IVAN DE RUSSIE, tragédie en trois actes, en vers, de Charles Lafont, obtint un succès mérité. (Munié, Machanette, Valmore, Bignon, Saint-Léon; Mlle Dubois.)

1842.

D'Épagny, effrayé, sentant le terrain lui manquer, débordé de toutes parts, engagé personnellement pour une assez forte somme, abandonna la partie. Ses associés offrirent sa place à Hippolyte Lucas, qui, en homme pru-

1. Un soir, l'auteur joua, dans sa pièce, le rôle de Lautmann indisposé : ce début improvisé eut lieu le 14 mars 1842.

dent, se récusa. Ce privilège dont personne ne voulait, Lireux, avec l'intrépidité de la jeunesse, n'hésita pas à s'en charger. Il prit officiellement la direction de l'Odéon dans le courant du mois de février.

Voici quelles furent les dernières pièces données par d'Épagny :

Le *10 janvier,* L'UNE POUR L'AUTRE, comédie en un acte, en prose, de Prosper Poitevin, réussit. (Mirecour, Pierron; Mme Monnier.)

Le *15 janvier, A propos* en vers de M. d'Épagny, trois scènes récitées entre les *Femmes savantes* et le *Médecin malgré lui,* à l'occasion de l'anniversaire de Molière.

Le *21 janvier,* début dramatique d'Hippolyte Lucas avec LA DOUBLE ÉPREUVE, comédie en un acte. Cette aimable petite satire, écrite en vers faciles, réussit. (Valmore, L. Monrose, Fillion, Mirecour; Mmes Rousset, Doligny.)

Le *29 janvier,* LES PHILANTHROPES, comédie en trois actes, en vers, de Frédéric de Courcy et Théodore Muret, obtint un demi-succès, grâce à quelques portraits bien frappés. (Saint-Léon, L. Monrose, Barré; Mmes Rousset, Berthault.)

Le *5 février,* on donne deux premières représentations : L'AVOCAT DE SA CAUSE, comédie en un acte, en vers, de Camille Doucet, qui remporte un grand succès (Fillion, L. Genêt; Mlles Berthault, Payre), et LES TROIS FILS, comédie en trois actes, en vers, de M. Deyeux, dont la chute fut tellement brutale qu'on dut baisser le rideau avant la fin, et que l'auteur ne fut pas même

nommé. (Rosambeau, E. Pierron, Baron; Mme Soubiran.)

Le *12 février*, nouvel insuccès avec LE MARÉCHAL DE MONTLUC, drame en trois actes, en vers, de Mary-Lafon. (Bignon, Fillion, Achille; Mmes Payre, Rousset.)

Le *19 février*, LE VEUVAGE, comédie en deux actes, en prose, de Mme Achille Comte[1], réussit. (L. Monrose, Pierron, Munié; Mlles Rousset et Berthault.)

DIRECTION LIREUX[2].

L'Odéon, à peine ouvert, semblait déjà condamné à une fermeture rapide. En janvier, on avait encaissé 11,553 francs. Les comédiens, affamés et démoralisés, sans pièces sérieuses devant eux, avec un matériel délabré, insuffisant, parlaient d'abandonner la partie; le moment était critique. « Que va faire dans ce sépulcre

1. Mme Achille Comte, veuve Laya, est morte en octobre 1878.

2. A. Lireux, né à Rouen, mort à Bougival en mars 1870. Journaliste infatigable, il créa à Rouen le petit journal *l'Indiscret;* après quelques procès et duels, il vint à Paris, dirigea la *Gazette des Théâtres,* fonda *la Patrie* en 1841, écrivit au *Courrier français,* à *la Séance,* au *Charivari,* fit avec Cham *l'Assemblée nationale comique en 1848,* le *Messager des Théâtres* avec A. Denis (1849), le feuilleton dramatique du *Constitutionnel* (1850 à 1855); quitta la littérature pour les affaires, où il s'enrichit. Ses derniers journaux furent : *la Bourse comique* et *la Semaine financière.*

ce gai et insouciant garçon? disait-on, pourra-t-il conduire ce théâtre impossible? » on ne le croyait pas! on se trompait. Avec son esprit vif, alerte, excellemment littéraire, Lireux fut certainement un des plus utiles directeurs du second Théâtre-Français.

Il comprit que l'Odéon doit être le théâtre de tous les genres et de toutes les audaces, et que la première qualité de son directeur c'est l'activité. Il renouvela sans cesse son affiche : toutes les semaines, il convia la critique à un essai nouveau; il fit de ce travail non un accident, comme la plupart de ses successeurs, mais une habitude. Dans cette production hâtive, incessante, il négligea bien des détails importants sans doute, bien des travaux de mise au point, mais pouvait-il faire autrement, et osera-t-on le lui reprocher quand on saura que de 1842 à 1845, moitié sans subvention, moitié avec une subvention insuffisante, il donna plus de pièces nouvelles que tout autre théâtre en dix années, et que parmi les inconnus dont il accueillit les œuvres avec empressement se trouvaient Ém. Augier, le premier auteur dramatique moderne, Ponsard, Auguste Vacquerie, Paul Meurice, pour ne parler que des talents supérieurs?

La première année, les dividendes furent nuls; les comédiens, ruinés par six mois de crédit à la fortune, étaient à bout de ressources; un des sociétaires, Robert Kemp, avait donné sa démission, ce qui était un fâcheux exemple; la soubrette, Mlle Tilly, était partie; Fillion émigrait en province, d'autres allaient en faire autant; il fallait remédier au plus tôt à cet état désastreux. Lireux,

sans consulter les sociétaires fondateurs, ce qui était une faute, racheta toutes les parts au prix de 200 francs chacune, et assuma sur lui tous les risques. Cette décision sauva la situation; on put rouvrir.

La seconde année, grâce aux engagements de Bocage, de Mlle Georges et de Mme Dorval, au succès d'argent de la *Main droite et la Main gauche*, les affaires vont mieux; le public commence à croire à l'Odéon; puis arrive la *Lucrèce* de Ponsard. Le ministre comprit enfin les services que pouvait rendre le second Théâtre-Français: il demanda une subvention aux Chambres; les Chambres accordèrent 60,000 francs pour l'année 1844. Au mois de juin 1843, Lireux avait fait rentrer d'Épagny dans ses fonds et organisé définitivement l'Odéon. Hélas! avec la fortune arrivaient les soucis de tout genre. Le ministre ayant déclaré que la subvention ne serait payée qu'à un directeur entrepreneur, — une société n'offrant pas de garanties suffisantes, — Lireux provoqua la dissolution de la société. Les deux derniers sociétaires fondateurs, — car Mme Payre n'était pas un obstacle, et pour cause, — posèrent des conditions exagérées, inacceptables. Les comédiens qui avaient vendu à forfait leur part, voyant le bénéfice qu'on pouvait faire, « se demandèrent si leur directeur était resté dans la stricte légalité en traitant avec eux, et si une part dans les bénéfices ne leur revenait pas de droit; ils adressèrent une plainte au ministre, se réservant de porter leurs griefs devant les tribunaux[1] ». Lireux, de son côté,

1. A. Denis, l'*Entr'acte*, juillet 1881.

demanda au ministre de briser la résistance qui lui était faite, en déclarant que le nouveau privilège détruisait l'ancien; le ministre refusa d'assumer cette responsabilité. Les réclamations, sous forme de papier timbré, fondirent sur Lireux, qui tint tête à l'orage avec une inaltérable bonne humeur, et, soit pour le rachat des droits, soit pour les frais de liquidation, donna plus de 60,000 francs en quelques mois. Si encore au prix de cette somme il avait été dégagé du passé et maître de l'avenir! Il n'en fut rien; il dut tenir non seulement les contrats faits avec les comédiens, mais encore jouer toutes les pièces reçues dans des temps misérables par son comité de lecture trop indulgent. Ces obligations furent cause de son désastre : il fit faillite. Si la subvention lui avait été donnée un an plus tôt, ainsi que l'avait demandé à la Chambre l'excellent M. Vavin, il eût peut-être réussi.

Pauvre Lireux! ce qu'il dépensa d'esprit, d'énergie et d'adresse dans le cours de sa direction est incroyable. Ses mots étaient cités. Un jour, Ach. Machanette lui demanda à jouer *le Misanthrope:* « Impossible, mon ami, dit-il doucement, j'ai le caissier! » A la première des *Ressources de Quinola,* Héléna Gaussin, chargée du rôle principal, se méprit sur les applaudissements ironiques du public et dit à Lireux en sortant de scène : « Avez- « vous vu comme je les ai empoignés? » — « Ah! madame, « répondit-il, ils vous l'ont bien rendu! » Et quelle inaltérable bonne humeur! personne plus que lui n'était capable de faire la suite du *Roman comique.* Un soir de tragédie, les figurants n'avaient pas de souliers : « Qu'ils

entrent en scène tout de même », — dit Lireux avec un geste à la Frédérick-Lemaître, « ça ne se voit pas dans la salle. » Et ils entrèrent. — On n'en finirait pas de conter les fantaisies, les traits spirituels de ce directeur original. Quoi qu'on ait dit de sa direction, elle mérita bien de l'art. Personne ne voulait de l'Odéon, avant lui; après lui, on n'eut que l'embarras du choix.

Le *26 février*, CÉDRIC LE NORVÉGIEN, drame héroïque en cinq actes, en prose, de Félix Pyat, fut la première nouveauté de sa direction. Soirée tumultueuse, rappelant celles de la direction Harel. Un retard d'une heure environ, par suite d'un accident arrivé à un machiniste, indisposa le public. Un style trop plein de métaphores, trop redondant, quelques tirades tyrannicides provoquèrent des rires et des sifflets, suivis d'une chute. Trois représentations. (Rouvière, Robert Kemp, Bignon, Rosambeau, Barré, Baron; Mmes Charton, Defrance, Arsène).

Le *1er mars*, LE MARI MALGRÉ LUI, comédie en un acte, en prose, de M. P. Poitevin, réussit. (Saint-Léon, L. Monrose, Pierron; Mmes Berthault et Weiss.)

Le *13 mars*, LALLIER ou *Paris délivré*, tragédie en cinq actes, en vers, de M. de Vennes, tombe à plat. L'auteur, paraît-il, avait donné 4,000 francs pour faire jouer cette rapsodie, qui n'eut que deux représentations (Crécy, Rouvière, Valmore).

Le *15 mars*, UN DÉSHONNEUR POSTHUME, comédie en un acte, en prose, premier ouvrage de M. Armand Durantin, fut applaudie. (Saint-Léon, Derosselle, Pierron; Mme Rousset.)

Le *19 mars*, LES RESSOURCES DE QUINOLA, drame en cinq actes, en prose, précédé d'un prologue en trois tableaux, de Balzac. Le premier ouvrage dramatique du grand écrivain n'avait pas réussi à la Porte Saint-Martin. Le second ne fut guère plus heureux deux ans après : « En « produisant une œuvre faite avec toutes les libertés des « mêmes théâtres français et espagnols, l'auteur s'est « permis une tentative appelée par les vœux de plus d'un « organe de l'opinion publique, » dit Balzac dans la préface de sa pièce. *Les Ressources de Quinola* ont en effet toute la saveur des pièces de l'ancien répertoire espagnol..., des comédies de Lope de Vega et de Calderon; malheureusement, ce n'était pas une œuvre originale, c'était en quelque sorte une imitation, et le public avait le droit d'exiger autre chose du puissant créateur de la *Comédie humaine*. La représentation fut extrêmement houleuse; on avait fait grand bruit autour de la pièce. « Balzac, non par avidité, mais par bizarrerie et pour obéir « à l'orgueilleux besoin de se passer d'un entrepreneur, « de fouler aux pieds l'homme éternellement placé entre « le producteur et l'acheteur[1] », s'était fait le vendeur, l'agioteur, le fermier de ses billets. « Se présentait-on pour « louer une loge, il répondait invariablement derrière « le grillage du bureau de location où il était installé : « — « Trop tard, elle est vendue à la princesse Augus- « tina, Augustine de Modène! » — « Mais, monsieur Bal- « zac, nous y mettrions un prix fou »... « Quand ce prix

1. Gozlan, *Balzac chez lui* (Michel Lévy, 1863).

« serait fou furieux, vous n'auriez pas davantage de loge « de première galerie, puisqu'il n'y en a plus.[1] » Et l'on se retirait sans avoir sa loge. Ce jeu-là réussit pendant les premiers jours de la mise en vente; on paya très cher pour avoir difficilement une place. Mais les jours suivants, les désirs se calmèrent. — A force d'entendre dire qu'il n'y avait plus de place, on le crut, et la salle fut presque vide. — Les gens de théâtre savent quel danger c'est pour une pièce qu'une salle incomplète, composée de gens du monde ayant payé très cher leur place et peu disposés à l'indulgence.

Le premier acte seul fut applaudi. Les autres furent sifflés. Jamais ce champ de bataille qu'on appelle l'Odéon n'entendit une telle profusion de cris d'animaux, de plaisanteries cruelles et féroces : « Le parterre s'embusquait « derrière les substantifs et les verbes pour mitrailler la « pièce et les acteurs. » Monrose, Rosambeau, Bignon défendirent vaillamment leurs rôles. Ils finirent par être accablés sous les huées. Balzac assistait dans une baignoire à cette défaite, on pouvait le croire abattu, désespéré. « A minuit et demi, dit L. Gozlan, on le trouva endormi « et ronflant : On eut toutes les peines du monde à le « réveiller[2]. » (Crécy, Valmore, Derosselle, Pierron; Mmes H. Gaussin, Defrance, Mathilde Payre.)

Le *9 avril*, LE COMTE DE BRISTOL, drame en cinq

1. Gozlan, *Balzac chez lui.*

2. Lire le volume déjà cité, *Balzac chez lui,* où nous puisons ces renseignements; livre excellent, amusant et sincère.

actes, en vers, de M. Jules Hocedé, demi-succès (Bignon, Crécy, Baron, Milon; Mlle Dubois).

Le *14 avril,* LE VOYAGE A PONTOISE, gaie comédie en trois actes, en prose, de Gustave Vaëz et Alphonse Royer, obtint un succès complet. (Saint-Léon, Derosselle, L. Monrose, Baron, Pierron; Mmes Doligny, Berthault.)

Le *7 mai,* LE TRIBUN DE PALERME, drame en cinq actes, en prose, de Latour de Saint-Ybars, fut moins heureux; on siffla. (Bignon, Pierron, Milon, Saint-Léon, Barré, Derosselle ; Mmes Berthault, Darcey).

Le *16 avril,* L'AUDIENCE SECRÈTE, drame en trois actes, en prose, de Paul Foucher et Alexandre de Lavergne, obtint un demi-succès. (Valmore dans Louis XIV, et le vieux Rosambeau dans le personnage de Dangeau furent très appréciés.)

Le *1er juin,* AGRIPPINE, tragédie en cinq actes, en vers, de M. le marquis de La Rochefoucauld-Liancourt, qui garda l'anonyme, obtint ce qu'on est convenu d'appeler un succès littéraire. La donnée de cette pièce n'est autre que le beau récit du quatrième acte de *Britannicus,* mis en action (Bouchet, Milon, Valmore; Mme Darcey).

Le *6 juin,* pour l'anniversaire de la naissance de Corneille, Camille Doucet donne un petit acte en vers : LE 6 JUIN 1606 ou la *Naissance de Corneille,* composé en vingt-quatre heures pour la circonstance et appris en quarante-huit heures par les comédiens. Mlle Georges dans cette représentation jouait *Rodogune.* (Mlle Georges, Achille, Milon.)

Le *16 juin,* c'est encore au talent et à l'obligeance de

Camille Doucet que Lireux a recours pour mettre en vers un discours de clôture : LES ADIEUX AU PUBLIC, compliment comme ceux que prononçaient jadis les sociétaires de la Comédie-Française à la fin de l'année théâtrale. Dans cette poésie, débitée par L. Monrose en présence de tous ses camarades, on fit allusion aux 80,000 francs de subvention que l'honorable M. Vavin avait demandés à la Chambre des députés pour l'Odéon et que le ministre avait ajournés :

Dernièrement enfin, — comme moi, comme tous,
Vous le savez, du haut d'une grande tribune
On a parlé pour nous de meilleure fortune :
Il faut attendre encore; eh bien ! nous attendrons.
L'espoir soutient le cœur. — Nous vivrons ! nous vivrons !

Sept DÉBUTS[1]. Le plus important à signaler fut celui de Rouvière dans *Rodogune*, le 31 octobre : « Les fous sont étonnants dans leurs moments lucides », dit un vers célèbre de Casimir Delavigne, que l'on pouvait appliquer à ce comédien, supérieur et incohérent.

REPRISES. — La plus importante fut le *Don Juan* de Molière, véritable nouveauté dont nous avons parlé à sa date. On remonta successivement : *Luxe et Indigence*, *le vieux Célibataire*, *les deux Amis*, *Dominique le possédé*, *les Fourberies de Scapin*, *Rodogune*, *le Légataire universel*, *Crispin rival de son maître*, *Macbeth*, *le Barbier*

1. 8 décembre, M. Charlet. — 17 février 1842, Mlle Berthault. — 6 mars, M. Danduran. — 12 mars, Mme Daray. — 20 mars, M. Boileau. — 3 avril, M. Milon-Thibeaudeau.

de Séville, les Jeux de l'Amour, Mérope, les Femmes savantes, le Médecin malgré lui, les Folies amoureuses, Sémiramis, Œdipe, M. de Pourceaugnac, Othello, le Malade imaginaire, Manlius, Hamlet, le Mariage de Figaro, le Dépit amoureux, Gabrielle de Vergy, Britannicus, Athalie et *les Précieuses Ridicules.*

REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES.

Le *17 mars,* Bénéfice de Mlle Dubois.

Mlle Georges, revenant de son grand voyage en Russie, donne une série de représentations : le 18 avril, elle joue *Britannicus;* le 21, *Mérope;* le 25, *Rodogune;* le 29, au bénéfice de Monrose, deux actes d'*Athalie;* le 15 mai, *Macbeth;* le 18, *Sémiramis;* le 21, *Œdipe.*

Le *20 mai*, représentation à bénéfice; le 24, bénéfice de Mirecour; le 28, bénéfice de Mlle Georges; le 2 juin, bénéfice de Valmore, avec Bocage dans *Tartuffe* et Odry dans le *Chevreuil.*

Le *7 juin,* bénéfice de Mlle Tilly; le 15, bénéfice de M. Cresson ; le 12 août, bénéfice de M. Eugène Gross ; le 7 septembre, bénéfice de Munié, avec le concours des théâtres des Variétés, du Palais-Royal et du Vaudeville.

CHAPITRE XII

1842-43. — *Falstaff.* — *Le Baron de Lafleur.* — *La Main droite et la main gauche.* — Le *Succès.* — *Lucrèce.* — Ponsard et l'école du bon sens. — *Le Médecin de son honneur.* — *Le Laird de Dumbicky.*

Soixante-cinq actes nouveaux, les représentations de Mlle Georges dans la *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo, de Bocage et de Mme Dorval dans quelques-uns de leurs grands rôles, quatorze débuts, plus de trente reprises du vieux répertoire ; tel est le travail de cette année admirable. Voilà par quels efforts Lireux conquit enfin les 60,000 francs de subvention promis depuis si longtemps au second Théâtre-Français.

Le *29 septembre*, l'Héritage du Mal, drame en quatre actes, en vers, de feu Camille Bernay, inaugura honorablement la saison théâtrale; le talent poétique de l'auteur fit passer sur la tristesse du sujet. (Bouchet, L. Monrose, Bignon, Barré ; Mme Rousset).

Le *30 septembre*, deux écrivains de grand talent, deux poètes, Auguste Vacquerie et Paul Meurice, débutent avec succès dans la carrière dramatique, sous le pseudonyme de Léon Marcel, par Falstaff, pièce en

trois actes, en vers, imitée du *Henri IV* de Shakespeare.

Un charmant *prologue* en vers, de Théophile Gautier, précédait cette œuvre intéressante. L. Monrose débitait le prologue et jouait Falstaff (Milon, Harville, Boileau, Bert; Mme Rousset).

Le *8 octobre*, LA SOEUR DE LA REINE, drame en cinq actes, en prose, de MM. Molé-Gentilhomme et Pierre Ladou. Demi-succès. (Milon, Machanette[1]; Mme Darras).

Le *15 octobre*, LE POÈTE ou *les Droits d'auteur*, comédie en un acte, en vers, d'A. Barrière. Cet aimable lever de rideau fut très applaudi. (Derosselle, Baron; Mmes Broux, Weiss).

Le *3 novembre*, Alph. Royer et G. Vaëz obtiennent un nouveau succès très mérité avec : LE BOURGEOIS GRAND SEIGNEUR, comédie en trois actes, en prose; donnée un peu usée depuis le *Bourgeois gentilhomme*, mais de gais et amusants détails. (Saint-Léon, Derosselle, L. Monrose, Pierron, Barré, Baron, Pérez, Manuel; Mmes Berthault et Volet).

Le *4 novembre*, le public, peu galant, siffle une comédie en trois actes, en prose, de Mme Virginie Ancelot : LES DEUX IMPÉRATRICES ou *la Petite guerre*, malgré le talent déployé par Mme Dorval dans le principal rôle (Milon, Bouchet; Mme Mathilde Payre).

1. Machanette, qui remplissait le rôle du bourreau Jacques, coupa plusieurs scènes pour hâter le dénouement et terminer le spectacle à l'heure réglementaire.

Le *12 novembre,* UNE AVENTURE SUÉDOISE[1], drame en un acte, en vers, d'Hippolyte Lucas, faillit être compromis par le costume ridicule dont était affublé l'acteur Rousset : dès qu'il paraissait en scène, le rire éclatait avec une telle intensité que le malheureux ne put tenir son sérieux et fit comme le public.

Le *13 décembre,* M. Camille Doucet obtient un franc succès avec : LES DERNIERS VALETS[2] ou le *Baron de Lafleur,* comédie en trois actes, en vers : imbroglio amusant, intrigue légère mais ingénieuse, des vers étincelants d'esprit ; sorte de pastiche des pièces en honneur au XVIIIe siècle (L. Monrose, Saint-Léon, Pierron ; Mlles Berthault, Weiss et Volet).

Le *24 décembre,* LA MAIN DROITE ET LA MAIN GAUCHE, drame en cinq actes, en prose, de Léon Gozlan, qui abordait pour la première fois le théâtre. Cette pièce, intitulée primitivement : *Il était un roi et une reine,* avait été affichée le 9 janvier 1841 au théâtre de la Renaissance, sous la direction Anténor Joly, avec Bocage dans le principal rôle ; à 5 heures du soir, une bande portant ces mots : *Relâche par ordre,* fut apposée sur l'affiche, la pièce était interdite ; la censure avait pourtant donné son visa, d'où venait cette interdiction imprévue ? On dit qu'en haut lieu on avait trouvé cette comédie non seulement dangereuse, mais encore pleine d'allusions blessantes à l'adresse de la reine Victoria, et, par conséquent, de

1. C'est Hedwige d'Eriestal. (*Caractères et portraits de femmes,* 1836, t. II.)

2. Passe à la Comédie-Française le 1er août 1851.

nature à brouiller la France avec l'Angleterre[1], etc., etc. Cette interdiction peu justifiée fit un tapage énorme; l'opposition dauba sur le gouvernement qui tremblait ainsi devant une injonction de l'étranger: « Une main mystérieuse alla même jusqu'à gratter les deux premières « lettres du mot relâche, comme dans *Lucrèce Borgia*, et « l'on put lire sur l'affiche ainsi mutilée: *Lâche par* « *ordre*[2]. »

Léon Gozlan se défendit des pensées que la censure lui prêtait, il changea le titre primitif de son drame, transporta le lieu de l'action en Suède, fit quelques modifications de détails, et l'interdit fut levé[3]. Sur ces entrefaites, le théâtre de la Renaissance ayant dû fermer ses portes, Gozlan porta sa pièce à Lireux, qui l'accueillit à bras ouverts.

Une œuvre à sensation et à allusions probables, Bocage et Mme Dorval dans deux grands rôles, on com-

1. *Journal des Débats.*

2. A. Denis, l'*Odéon sous Lireux* (*l'Entr'acte,* juillet 1881).

3. La raison de cette interdiction ayant paru inexplicable à tout le monde, pour qui aimerait à chercher les raisons de dame Censure, voici la donnée de cette pièce curieuse : « Une reine qui, avant son « mariage de la main droite avec un prince Hermann, a contracté un « mariage de la main gauche avec un aventurier; un prince Hermann « qui, par une antithèse théâtrale assez comique, est uni de son côté « morganatiquement à une certaine Rodolphine de Lavemberg; deux « ministres en rivalité, marionnettes dont le major Palmer, le premier « mari de la reine, revenu tout exprès des Grandes-Indes, tire et fait « mouvoir à son gré les ficelles: voilà les éléments d'imbroglio, de « surprises, de péripéties saisissantes, de nœuds plus que gordiens « qu'Alexandre eût coupés et que Léon Gozlan délie avec beaucoup « d'adresse ». Jules Sandeau, *Revue de Paris.*

prend la curiosité qu'excita l'annonce de la première représentation.

Ce fut un grand succès le premier soir, et quelque temps un succès d'argent à queue double et triple, comme disait Théophile Gautier[1]. Bocage fut excellent dans le rôle du major Palmer, Mme Dorval obtint un triomphe dans celui de Rodolphine. (Saint-Léon, Milon, Maubant, Derosselle, Pierron, Baron, Pérez; Mmes Payre et Rey).

1843.

Le *15 janvier,* pour l'anniversaire d'usage: MOLIÈRE A CHAMBORD, comédie en quatre actes, en vers, de M. Auguste Desportes. C'est encore, mais élégamment versifiée et plus étendue que de coutume, l'éternelle donnée de l'éternel à propos. Succès littéraire. Bouchet joue Molière; Maubant, Louis XIV. (Pierron; Mmes Broux, de Varennes).

Un dialogue en vers et prose: POURCEAUGNAC A L'ODÉON, de M. Maurice Peltier, joué dans la salle et sur le trou du souffleur par MM. Mirecour et Bert, servit à relier *M. de Pourceaugnac* à la cérémonie du couronnement du buste.

Le *23 janvier,* LES DOMINOS VERTS, comédie en un acte, en vers, de M. Napoléon d'Abrantès. Cette toute petite pièce, bâtie sur la pointe d'une toute petite aiguille,

1. Feuilleton dramatique de la *Presse*.

fut accueillie sans opposition (Milon, Pierron; Mmes Payre et France).

Le *9 février*, DELPHINE ou *la Faute du Mari*, comédie en deux actes, en prose, de Léon Guillard. Succès d'estime. Réminiscence des pièces en faveur sous la Restauration, mais habilement et spirituellement traitée. (Pierron, Boileau, Baron; Mmes Broux, Berthault).

Le *20 février*, MICAËL, monologue dramatique en un acte, en vers, de M. Camille Doucet, composé pour Bocage. On connaît l'écueil de ces sortes d'ouvrages, et comme il est difficile d'intéresser le public avec un seul personnage : l'auteur et son interprète y parvinrent. Cette scène, écrite toute de verve et d'inspiration par M. Doucet, honorait à la fois son esprit de poète et son cœur de citoyen[1].

Le *26 février*, M. Léon Marcel (c'est-à-dire encore MM. Auguste Vacquerie et Paul Meurice) donne une bouffonnerie en un acte, en vers : LE CAPITAINE PAROLES, tirée de *Tout est bien qui finit bien*, de Shakespeare, qui réussit (L. Monrose, Rousset, Baron).

Le *9 mars*, LE SUCCÈS, comédie en deux actes, en prose, de l'ex-directeur Harel, ne fit pas mentir son titre (Bouchet, L. Monrose, Saint-Léon, Geniès, Barré; Mlle Volet).

Après la faillite de la Porte-Saint-Martin, Harel était allé promener Mlle Georges et son répertoire en Autriche, en Allemagne, en Russie et jusqu'à Constantinople. Revenu de cette course à la fortune, plus riche en bravos

1. Le même soir, au bénéfice de Mme Valérie-Mira, *M. de Pourceaugnac*, joué par Brunet, des Variétés.

qu'en écus, il s'était remis aux travaux littéraires : Un *Éloge de Voltaire* couronné par l'Académie française, une pièce en cinq actes : *les Grands et les Petits*, reçue au Théâtre-Français[1], avaient remis son nom dans la circulation parisienne. On fit autour du *Succès*, par camaraderie, beaucoup de bruit dans la presse, mais cette spirituelle comédie fit peu d'argent, même appuyée du beau drame de Lockroy : *Un duel sous Richelieu*, que l'Odéon prit alors dans son répertoire.

Le *16 mars*, Gaiffer, drame en cinq actes, en vers, de Ferdinand Dugué. Cet épisode de la lutte des Mérovingiens d'Aquitaine contre les Francs fut rigoureusement sifflé (Maubant, Rouvière, Crette, Harville ; Mme Darras).

Le *23 mars*, Le Corrégidor de Pampelune, comédie en un acte, en prose, de MM. Altaroche et Jules Moléri (de Molière), fut plus heureuse. (Saint-Léon, Pierron, Milon ; Mme Payre.)

Le *27 mars*, Un tour de roulette, comédie en un acte, en prose, de MM. A. Durantin et J. de Rieux, fut écoutée avec bienveillance. (Pierron, Baron, Rousset ; Mlles Volet et Broux.)

Le *10* et le *17 avril*, même genre de succès avec : les Contrastes, agréable comédie en un acte, en prose, de M. Durand de Beauregard (Bouchet, Bert, Baron ; Mlles Berthault, Volet), et les Prétendants ou *Complot de dupes*, comédie en trois actes, en vers, de P.-J. Les-

1. Ce drame en prose fut donné à la Comédie-Française le 23 mai 1843 et n'eut que trois représentations. Après ces essais dramatiques, Harel retomba dans l'oubli. Il mourut fou en 1846.

guillon, arrêtée par la censure en 1842 et permise enfin, grâce à un changement complet d'époque et de noms. (L. Monrose, Barré, Saint-Léon, Rousset, Baron, Boileau, Bert, Pérez; Mlles Moralès et Broux.)

Le *22 avril*, LUCRÈCE[1], tragédie en cinq actes, en vers, de François Ponsard.

Lireux avait du flair; il l'a prouvé plus tard dans les affaires, où il s'enrichit. Quand Charles Reynaud et Achille Ricourt lui eurent remis — au nom de Ponsard encore au fond de sa province, à Vienne, en Dauphiné, — le manuscrit de *Lucrèce*, il poussa un cri de joie: « J'avais enfin, dit-il[2], ce que je cherchais avidement, « l'œuvre de valeur d'un inconnu, et le moyen d'enlever « haut la main la subvention. »

Le moment était propice pour lancer un nom nouveau; le public français, « qui n'accepte l'art qu'à son corps « défendant, commençait à être las de passion, de lyrisme « et de poésie[3]. » Les journaux disaient que les grands auteurs romantiques étaient épuisés, finis: Alexandre Dumas semblait abandonner le théâtre pour le roman; *Les Burgraves*, l'admirable trilogie dramatique de Victor

1. C'était pour Rachel et pour profiter de la résurrection de la Tragédie que Ponsard avait fait sa *Lucrèce*. Ch. Reynaud, qui la porta chez l'illustre tragédienne, a déclaré qu'elle ne la lut même pas. On dit aussi alors que le comité de lecture de l'Odéon la refusa. C'était un bruit absurde que Lireux n'était pas fâché de laisser circuler. Il y avait dans les vingt-huit membres du comité de lecture de l'Odéon des gens de valeur, incapables d'un tel refus. *Lucrèce*, paraît-il, ne fut pas lue en comité.

2. Feuilleton dramatique du *Constitutionnel*.

3. Th. Gautier, *Histoire du Romantisme*.

Hugo, avait reçu un froid accueil à la Comédie-Française ; la tragédie redevenait à la mode, grâce à Rachel : Lucrèce arrivait bien.

Lireux, voyant de quel côté soufflait le vent et voulant que le succès littéraire qu'il prévoyait fût aussi un succès d'argent, prépara son terrain ; il publia cette note dans les journaux à sa dévotion : « Un nouveau Racine « est né ! Ce n'est pas seulement Paris, mais la France « entière qui doit se féliciter de cet avénement. M. P..., « jeune homme du Midi, ayant cultivé par de bonnes « études les rares dispositions qu'il a reçues de la nature, « est l'auteur d'une tragédie réputée admirable. L'époque « romaine qu'il a choisie est celle des Tarquins, et son « héroïne *Lucrèce*. Ce sujet, plusieurs fois traité, ne l'a « jamais été assez bien pour qu'un de ces ouvrages pût « rester au théâtre. Cette fois il ferait mieux que d'y « réussir, il attesterait chez l'auteur un de ces génies » comme il plaît à Dieu de n'en accorder aux hommes « qu'à de rares intervalles. » Cette réclame à grand orchestre fit son effet ; des lectures de *Lucrèce* habilement pratiquées par Bocage dans plusieurs cénacles académiques, par Ricourt jusque dans les cafés, et commentées dans le public, surexcitèrent encore l'intérêt ; on attendit avec la plus vive curiosité l'apparition de la tragédie nouvelle[1].

1. Rappelons à ce propos l'amusante mystification du poète Méry : voyant la disposition des esprits, il improvisa malicieusement, dans le style tragique de l'Empire et de la Restauration, une scène de la future *Lucrèce*, et la fit publier. Les ennemis du romantisme, les serviteurs

C'était rendre un dangereux service à Ponsard que de le poser ainsi en génie; malgré son désir d'innover le jeune poète viennois ne faisait guère, en somme, que continuer la tragédie de Casimir Delavigne, avec un peu plus de simplicité dans la forme et de hardiesse dans la situation, et l'appeler *un nouveau Racine* n'était pas sans quelque danger, on en conviendra; la louange excessive sème le plus souvent l'excessive sévérité. Heureusement, on avait affaire à une œuvre solide, à un début d'heureux présage et, nous le répétons, le moment était opportun.

La première représentation fut une soirée des plus brillantes, le succès éclatant et unanime. Comme toutes les pièces bien faites, *Lucrèce* fut bien jouée : Bocage dans Brutus, Bouchet, Maubant, Mmes Dorval et Halley furent très appréciés et très applaudis. L'habile Lireux récolta. L'Odéon fit, chose inconnue alors, des recettes de 3,000 francs. Émile Augier, Latour de Saint-Ybars, Jules Barbier, A. Ponroy, Adrien Decourcelle, Édouard Fournier, les « jeunes » d'alors, proclamèrent d'enthousiasme Ponsard chef d'école : « *l'École du bon sens* »; ils voulurent même débaptiser en sa faveur le café Tabourey pour l'appeler : *café Ponsard*. Le directeur de l'Odéon soufflait sur toute cette ardeur, il espérait ranimer les vieilles querelles entre classiques et romantiques et en profiter, lui et son théâtre; il allait

passionnés de la vieille forme tragique firent un accueil enthousiaste à ce fragment. Méry se moqua d'eux, et le public fit comme lui. (Voir *la Presse* d'avril 1843.)

proclamant le drame mort et la tragédie ressuscitée à jamais. Ce feu de paille s'éteignit rapidement. *Lucrèce* était une œuvre consciencieuse, une belle étude latine, une œuvre remarquable en plus d'un point, si l'on veut; mais l'esprit de camaraderie et de réaction ne put jamais élever ce succès, mérité à beaucoup d'égards, jusqu'à la hauteur d'un événement littéraire considérable.

Le *11 mai*, au bénéfice d'Édouard, le doyen des artistes, L'HAMEÇON DE PHÉNICE, comédie en un acte, en vers, imitée de Lope de Vega, par M. Hip. Lucas, réussit (Pierron, L. Monrose; Mlles Berthault et Broux), ainsi que LA FAMILLE RENNEVILLE, comédie-drame en trois actes, en prose, de MM. Léonce et Moléri. (Pierron, A. Geniès, Pérez; Mmes Volet et Payre.)

Le *22 mai*, MADEMOISELLE ROSE, comédie en trois actes, en prose, dans le goût de Picard, due à la collaboration ordinairement heureuse de MM. A. Royer et G. Vaëz, n'obtint qu'un demi-succès. (L. Monrose, Saint-Léon; Mmes Weiss, Moralès, Volet et Berthault.)

Le *25 mai*, au bénéfice de Bouchet, LA JEUNESSE DE LUTHER, drame en un acte, en vers, de Michel Carré, obtint un succès complet. (Bouchet.)

Le *16 juin*, fermeture annuelle quinze jours avant la date fixée par le privilège.

1843-1844.

Une subvention de 60,000 francs est enfin votée. Le zèle et l'activité de Lireux redoublent; il donne coup sur

coup quatre-vingt-huit actes nouveaux, sans compter les reprises et les débuts, et cela au milieu d'ennuis de tous genres : procès, réclamations, etc., suscités par la liquidation de la société fondée en 1841.

Le *28 septembre*, réouverture avec : 1° un DISCOURS DE RENTRÉE, EN VERS, de M. Camille Doucet, débité par L. Monrose, dans lequel on faisait allusion, en ces termes, à la nouvelle subvention :

Ses finances, messieurs, sont enfin en progrès;
Car les représentants de tous les intérêts
Ont fait en sa faveur un acte académique,
En lui votant, au nom de la France artistique,
A la majorité de deux voix ... un trésor!
Soixante mille francs.... la moitié d'un ténor!
C'est peu, me dira-t-on? C'est beaucoup; c'est la vie,
C'est l'honneur; l'Odéon accepte et remercie.

2° *Le Médecin volant*, de Molière[1]; 3° la 40me représentation de *Lucrèce*, avec Ballande dans le rôle créé par Bocage, Mlle Maxime dans celui de Lucrèce, et Mme Dorval dans le rôle de Tullie, qui convenait mieux à son talent. La tragédie de Ponsard avait déjà épuisé la curiosité publique, cette reprise n'attira presque personne.

Le lendemain *29 septembre*, L'ÉCOLE DES PRINCES, comédie en cinq actes, en vers, de Louis Lefèvre. Rien de plus vertueux et de plus ennuyeux aussi que cette pièce, qui obtint cependant un demi-succès honorable. (Milon, Rey, Darcourt, Derosselle, Pierron, Barré, Pérez; Mmes Payre et Naptal.)

1. Avait été repris à la Comédie-Française le 21 mars 1833.

Le *6 octobre,* on applaudit : Tôt ou tard, comédie en trois actes, en prose, de MM. Léonce et Moléri. (Derosselle, L. Monrose, Milon, Pérez ; Mmes Naptal, Volet, Berthault.)

Le *20 octobre,* Pierre Landais, drame en cinq actes, en prose, d'Émile Souvestre. Cette pièce froide, mais bien faite, méritait l'accueil bienveillant qu'elle reçut. (Bouchet, Sainte-Marie, Rouvière, Darcourt, Pérez ; Mlles Volet et Vertpré.)

Le *31 octobre,* l'Hôtel d'Alban, comédie en deux actes, en prose, de M. Deslandes, obtint un demi-succès. (L. Monrose, A. Mauzin, Pierron ; Mlles Berthault, Grassau et Payre.)

Le *3 novembre,* le Despote, comédie en deux actes, en prose, de Du Mersan ; chute. Réduite en un acte, cette pièce eut un meilleur sort aux représentations suivantes[1]. (Derosselle, Sainte-Marie, Barré ; Mmes Broux, Grassau.)

Le *9 novembre,* les Moyens dangereux, comédie en cinq actes, en vers, de Léon Guillard. Succès entier. Intrigue quelconque ayant servi dans bien des pièces, mais mise en scène avec esprit et gaieté. Cette pièce aimable, pour laquelle on avait convoqué le comité de lecture deux jours avant la représentation, déjà annoncée par affiches[2], eut l'honneur d'obtenir un encouragement de l'Académie française, le jour même où la *Lucrèce* de

1. Elle n'a pas été imprimée.

2. Ce procédé un peu cavalier était, paraît-il, assez habituel à Lireux.

Ponsard obtint le prix de 10,000 francs destiné à la meilleure œuvre dramatique de l'année. (A. Mauzin, Rey, Derosselle, Pérez, Baron, Barré; Mmes Grassau, Broux, Rousset.)

Le *5 décembre,* LES RÉPARATIONS, comédie en un acte, en prose, de MM. Th. Sauvage et F. Landaye. Il s'agit d'un jeune homme qui a compromis une jeune fille et qui répare sa faute en l'épousant; ce n'est pas précisément une trouvaille, comme on voit; la pièce n'eut aucun succès. (Saint-Léon, Baron, Rousset; Mmes Grassau, Broux.)

Le *18 décembre,* LE MÉDECIN DE SON HONNEUR ou *la Main de sang,* drame en trois actes, en vers, imité de « *El medico de su honra,* de Calderon, par Hippolyte Lucas. Versification élégante rendant bien, paraît-il, le caractère du chef-d'œuvre espagnol; succès. La « Chanson de l'Abeille », dont Donizetti avait bien voulu écrire la musique, fut très goûtée. (Rouvière, Mlles Naptal et Berthault.)

Le *20 décembre,* jour des obsèques de Casimir Delavigne, on se souvint des succès que ce talent loyal et consciencieux avait obtenus à l'Odéon. Entre deux pièces, M. Godat lut un discours en vers de M. Lesguillon : HOMMAGE FUNÈBRE A CASIMIR DELAVIGNE, qui fut très applaudi[1] :

Et nous, théâtre heureux, que, grand dans ses essais,
Il enrichit longtemps de ses premiers succès,
Souffrez qu'à vos regrets nous unissions les nôtres.
....
Souvenir enchanteur que nous ne cédons pas,

1. Le soir, relâche au Théâtre-Français, en signe de deuil.

C'est ici que sa gloire a fait ses premiers pas :
Quand d'autres étouffaient son œuvre d'espérance,
Songez que l'Odéon le donnait à la France. »

Le *22 décembre*, LA DUCHESSE DE CHATEAUROUX, drame en quatre actes, en prose, de Mme Sophie Gay, pièce morne et triste, réussit malgré la turbulence du parterre; l'orage a grondé dès le deuxième acte. (Bouchet, Barré, Sainte-Marie, Derosselle, Darcourt, Pérez, Ludovic; Mmes Dorval, Rousset, Weiss, Volet.)

Le *27 décembre*, ANDRÉ CHÉNIER, drame en trois actes, en vers, début de M. Julien Daillière. Succès complet et très mérité. Pièce un peu trop élégiaque peut-être, mais brillamment versifiée. Certaines parties du rôle de Hoche, très bien joué par Bouchet, furent applaudies avec transport. (Rouvière, Barré, Raphaël Félix, Godat, Harville; Mlle Volet.)

Le *30 décembre*, LE LAIRD DE DUMBICKY, drame en cinq actes, en prose, d'Alexandre Dumas, en collaboration avec MM. de Leuven et Brunswick, fut sifflé aussi impitoyablement qu'injustement. Il y avait cependant bien de l'esprit, des détails amusants et de charmantes scènes dans cette comédie. La cabale était évidente; la chute fut certainement le résultat de rancunes de coulisses contre Lireux. *Le Laird de Dumbicky* fit de l'argent et amusa quelques jours, mais ne se releva jamais complètement de l'accueil qui lui fut fait le premier soir[1].

1. Pendant un des entr'actes de cette soirée tumultueuse, une pluie de feuilles imprimées s'est abattue du « bonnet d'évêque » dans

DÉBUTS.

29 septembre 1842, Mlle Émilie Volet. 2 octobre, Mlle Langhersausen. 4 octobre, M. Doligny jeune. 5 octobre, Mlle Valérie Mira. 11 octobre, M. Rissoan. 12 octobre, Mlle Laurence. 29 novembre, M. Deschamps. 6 décembre, M. Georges Max (Hippolyte Bonnelier). 6 janvier 1843, M. Godat. 5 février, Mlle Fitz-James et M. Gentil. 11 mars, M. Alphonse Geniès, que nous avons vu déjà sous la direction Harel. 7 mai, M. Ballande. 15 mai, M. Raphaël Félix. 4 octobre, Alexandre Mauzin, Mmes Lami, Grassau. 17 octobre, Mlle Bourbier. 20 octobre, Mlle Paturel, élève de Samson. 3 novembre, M. Raphaël Félix et Mlle Rebecca Félix (ils jouent *Mahomet* le 18, *Iphigénie* le 21 décembre). 14 novembre, Mlle Blangy.

REPRISES ET REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES.

Octobre 1842 : bénéfice de M. Gross, bénéfice de M. Boileau, bénéfice de la caisse des artistes dramatiques :

la salle ; c'était une complainte intitulée : *Lucrèce Collatin* ou la *Vertu mal récompensée,* signée Achille, jeune étudiant :

De Lucrèce, c'est l'histoire
Et de la postérité
Son nom toujours respecté
Restera dans la mémoire.
Ce qui prouve qu'en se tuant
On peut vivre fort longtemps.

Mme Dorval joue *Phèdre*. Novembre : Bocage et Mme Dorval jouent *Antony* d'Alexandre Dumas; Bocage joue *Tartuffe*, Mme Dorval joue *Andromaque*. Décembre : Bocage joue *Don Juan* de Molière, *Nicomède* et *le Misanthrope*. Mme Dorval reprend l'*Agrippine* de M. de La Rochefoucauld. Bénéfice d'une descendante du grand Corneille. Bénéfice de Milon avec Frédérick-Lemaître dans *Ruy-Blas*; reprises du *Chef-d'œuvre inconnu* et du *Mariage de Figaro* avec Mme Dorval dans le rôle de la Comtesse. Janvier 1843 : Mlle Georges joue successivement *Rodogune*, *Britannicus*, *Héraclius*, *Médée*; bénéfice de Mlle Dubois, reprise de *Clotilde*, de Frédéric Soulié, avec Bocage et Mme Dorval; bénéfice de Saint-Léon, bénéfice de Mlle Broux. Février : Mlle Georges donne quelques représentations de *Lucrèce Borgia*[1], de Victor Hugo; bénéfice de Mlle Valérie Mira. Mars : bénéfice de Mlle Weiss, bénéfice de Monrose, bénéfice de Rousset; on donne quelques représentations des *Mémoires du diable*. Avril : Bocage joue *Othello*, Mme Dorval joue *la Mère coupable*. Mai et juin : bénéfices d'Édouard, doyen des artistes de l'Odéon, de la caisse des auteurs, de Bouchet, de Boileau, de Mmes Moralès, Berthault, Volet, Charton. Octobre : bénéfice de Ballande. Novembre : reprises de *Henri III et sa cour*, avec Mme Dorval dans la duchesse de Guise; de *Chacun de son côté*;

1. Le 8 décembre, les deux écoles « romantique et du bon sens » sont mises en présence dans une représentation extraordinaire, où Mme Dorval jouait la *Lucrèce* de Ponsard et Mlle Georges la *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo. Mlle Georges remporta la victoire; Mme Dorval fut sifflée et dut même envoyer le commissaire de police imposer silence au parterre. (Voir Éd. Thierry, feuilleton de la *Chronique*.)

d'*une Fête de Néron*, avec M[lle] Georges. Décembre : première représentation à l'Odéon d'*un Duel sous Richelieu*, drame en trois actes, de Lockroy.

On remit au répertoire : *Henri VIII*, de Chénier, *Tancrède, la Fausse Agnès, le Roi de Cocagne, Zaïre, une Journée à Versailles, Iphigénie en Aulide, l'École des femmes, Othello, le Misanthrope, Cinna, les Horaces, le Cid, le Legs, le Barbier de Séville, M. de Crac, le Menteur, Venceslas*[1] et *Hamlet*.

1. 21 novembre 1842, reprise du *Venceslas* de Rotrou, avec restitution du texte primitif.

CHAPITRE XIII

1844-1845. — L'inauguration du monument de Molière. — *Le vieux Consul.* — Début d'Émile Augier : La Ciguë. — Antigone. — Le Bachelier de Ségovie. — Les pièces judiciaires. — *Notre-Dame des abîmes.* — Un faux manuscrit de Molière : *le Docteur amoureux.* M. de Calonne mystificateur. — Faillite de Lireux. — Résumé de cette direction.

Le *15 janvier 1844*, Bouchet lut un discours en vers de M. des Essarts : *A la gloire de Molière*, qui fut très applaudi. Signalons, à propos de cet anniversaire, le petit incident suivant. Dans la journée avait eu lieu, rue de Richelieu, l'inauguration du monument et de la statue élevés à Molière, grâce à la foi persévérante de notre cher maître Regnier. La cérémonie fut imposante, les représentants les plus illustres de la littérature et du théâtre y avaient été conviés. On omit de réserver une petite place au second Théâtre-Français et à une députation de la jeunesse des écoles ; les étudiants protestèrent contre cet oubli et, s'étant réunis sur la place de l'Odéon, ils décidèrent que le buste de Molière serait couronné par eux, dans le foyer du second Théâtre-Français, à l'heure de la cérémonie de la rue de Richelieu. Louis Monrose, alors très aimé du quartier Latin, dirigea cette manifestation

platonique, qui fut faite du reste avec le plus grand recueillement, et lut des vers de M. Henri Delatouche[1].

Le *18 janvier*, LE PSEUDONYME, comédie en un acte, en vers, laissée par feu Camille Bernay dans ses papiers, obtint le respectueux succès qu'elle méritait. « Encore un encouragement à mourir », disait spirituellement le sculpteur Préault. (Pierron, Rey, Sainte-Marie, Pérez; Mlles Berthault, Laurence.)

Le *21 janvier*, demi-représentation de MOLIÈRE AU XIXe SIÈCLE, à-propos en un acte en vers, de M. de La Boullaye. Le public, ordinairement indulgent pour ce genre d'ouvrages, siffla avec une telle violence que le rideau tomba avant la fin; on était pressé, déclara-t-on, d'entendre et d'applaudir *Tartuffe.* (Valmore, Mlle Chapuis.)

Le *30 janvier*, KAREL DUJARDIN, aimable petite comédie en un acte, en vers, du marquis de Belloy. Succès complet. Toute la presse constata le talent de l'auteur, dont « les vers coulaient comme un ruisselet d'argent à « travers les pâquerettes[2] ». (Derosselle, Rey; Mme Payre.)

Le *10 février*, LE VIEUX CONSUL, tragédie en cinq actes, en vers, d'Arthur Ponroy. Lireux, voulant recommencer son coup de *Lucrèce* et, de plus, sincèrement enthousiaste du talent réel du poète, fit beaucoup de propagande en faveur de cette tragédie; on s'attendait, d'après les réclames, à une nouvelle révélation; le public vint en foule et ne se trouva qu'en face d'une œuvre de jeunesse, pleine de talent sans doute, mais aussi pleine

1. *Le Monument de Molière* (Les *Anniversaires*, 1858, p. 79 à 106).
2. Théophile Gautier, feuilleton de *la Presse*.

de défauts, et par dessus tout faiblement interprétée. La réclame avait dépassé le but ; le public, désappointé, fut extrêmement sévère, on siffla ferme. Ce vers, entre autres :

Deux cent mille Teutons mangés par les corbeaux,

dit par Rouvière avec son accent méridional, provoqua des rires inextinguibles. Mlle Maxime tint vaillamment tête à l'orage, et si le nom de l'auteur fut écouté, c'est qu'elle-même le vint annoncer. (Valmore, Rey, Ballande, Rouvière, Achille Machanette, Raphaël Félix, Barré, Pérez ; Mlle Maxime.)

Le *18 février*, LA FAMILLE COCHOIS ou *un Mariage dans la coulisse*, comédie en cinq actes, en prose, de M. A. de Longpré. Imbroglio bouffon, gai, mais beaucoup trop long. Insuccès. (A. Mauzin, L. Monrose, Rey, Sainte-Marie, Derosselle, Barré ; Mlles Volet, Grassau, Berthault.)

Le *28 février*, LUCILE ou *l'Honneur d'une jeune fille*, drame en trois actes, en prose, de Mme Achille Comte. Cette pièce touchante et bien faite n'obtint le premier soir qu'un demi-succès ; elle se releva le lendemain et fut par la suite fort appréciée. (Baron, Darcourt, Milon ; Mmes Rousset, Volet, Dupont, Weiss, Berthault.)

Le *2 mars*, LA RÉPARATION FORCÉE ou *Amour et Égoïsme*, comédie en cinq actes, en vers, de M. A. Buchères. « Émi-« lie a écouté les protestations d'amour de Blinval, qui la « quitte indignement ; par ses ruses, elle amène son séduc-« teur à lui rendre l'honneur[1]. » Mauvaise pièce, inexpérience complète de la scène, insuccès. (L. Monrose, Rey,

1. *Le Corsaire-Satan*, journal des spectacles.

A. Mauzin, Pérez; Mmes Naptal, Payre, Grassau.)

Le *11 mars*, LA COMTESSE D'ALTEMBERG, drame en cinq actes, en prose, de MM. A. Royer et G. Vaëz. Cette pièce « de l'école de Kotzebuë pour le sentiment, de celle « de Schiller pour la passion [1] », réussit brillamment et fut pour Mme Dorval l'occasion d'un grand succès. (Bouchet, Milon, Baron, Rouvière ; Mlle Naptal.)

Le *19 mars*, CHAMPMESLÉ, comédie en un acte, en vers, d'Hippolyte Lucas. Petite pièce pleine de scènes originales. « Ce gracieux délassement d'un esprit érudit [2] » fut très applaudi. (L. Monrose, Rey ; Mlle Berthault.)

Le *30 mars*, JANE GREY, tragédie en cinq actes, en vers, d'A. Soumet et de Mme d'Altenheim. On reprocha aux auteurs de s'être écartés de la vérité historique; on leur reprocha aussi leur style visant trop à l'effet, mais on applaudit sans réserves la façon dont la pièce était construite, la scène finale représentant le tableau de Paul Delaroche : *la Mort de Jane Gray*, la puissance de Mlle Georges dans le rôle de Marie Tudor, et le charme de Mlle Naptal dans celui de Jane Gray. (Ballande, Rouvière.)

Le *13 avril*, TROIS FEMMES, comédie en un acte, en prose, de MM. Saint-Aguet et Théodore Barrière. Petit succès. Barré fut très applaudi. (Baron, Mlle Volet.)

Le *2 mai*, SARDANAPALE, tragédie en cinq actes, en vers, de M. L. Lefèvre. Le sujet de cette pièce, inspirée du poème de lord Byron, exigeait, à défaut de beaux vers, une magnifique mise en scène. Lireux, qui n'avait aucune

1. M. Lucas, feuilleton dramatique.
2. Jules Janin.

espèce d'illusion sur cette œuvre, fit la dépense de quelques flammes de Bengale par acquit de conscience : « Ce « que nous pouvons dire de cette tragédie, écrit Théo- « phile Gautier, c'est que nous y avons survécu. D'au- « tres spectateurs ont donné à la fin signe de vie, mais « les malheureux n'avaient plus que le souffle [1]. » (Bouchet, Rouvière; Mlle Maxime.)

Le *12 mai,* Arsène Houssaye donne une petite comédie en un acte, en prose : LES CAPRICES DE LA MARQUISE [2]. Ce badinage, écrit dans un style aimable, fut très bien accueilli. (Rey, Baron; Mme Payre.)

Le *13 mai,* LA CIGUË, comédie en deux actes, en vers, d'Émile Augier. Le directeur de l'Odéon avait deviné et lancé Ponsard ; d'où vient qu'il donna sans tambour ni trompette, sans convocation sérieuse de la presse, presque sans publicité préalable, cette charmante comédie, début brillant du plus illustre auteur dramatique contemporain ? *La Ciguë,* refusée brutalement, dit-on, par Buloz à la Comédie-Française, semblait de ces pièces mort-nées qui réussissent devant les amis de l'auteur et qui disparaissent en quelques jours sans laisser de traces. Les journalistes, égarés dans la vaste salle de l'Odéon, prenaient des poses nonchalantes et résignées. « Nous étions comme Socrate, préparés au poison », dit Jules Sandeau dans son feuilleton de la *Revue de Paris.* Dès les premiers vers, on s'aperçut que l'on avait affaire à quelqu'un, et que le petit-fils de Pigault-Lebrun ferait

1. Feuilleton théâtral de *la Presse.*
2. Imprimée dans *Philosophes et Comédiennes,* p. 221-25.

honneur à son grand-père. Le succès fut très vif. Dans les journaux on proclama *la Ciguë* une délicieuse pièce rappelant le *Timon d'Athènes* de Shakespeare pour le fond, la manière d'André Chénier pour la forme, et son auteur, un écrivain dramatique du plus grand avenir. La prédiction cette fois devait se réaliser. (A. Mauzin, L. Monrose, Bouchet ; Mlle Volet.)

Le *21 mai*, autre grand succès littéraire avec Antigone, tragédie en cinq actes, en vers, traduite de Sophocle, par MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie. On représentait alors à Berlin, avec les chœurs de Mendelssohn et selon la tradition du théâtre antique, l'*Antigone* grecque. Paul Meurice, en traversant la Prusse, vit ce beau spectacle et en fut frappé ; de retour en France, il voulut donner au public parisien une idée de la grandeur et de la beauté d'un tel divertissement. En moins d'un mois, aidé par Lireux qui, il faut le reconnaître, se prêta avec enthousiasme à cet essai, tout se trouva prêt. M. Auguste Morel, chef d'orchestre de l'Odéon, se chargea des chœurs et de leur arrangement. Louis Boulanger dessina les costumes, et la mise en scène allemande, c'est-à-dire grecque, fut fidèlement exécutée. Le théâtre et la salle furent bouleversés. On supprima le rideau d'avant-scène qu'on remplaça par un châssis représentant une décoration grecque. La scène fut divisée sur sa longueur en deux parties : celle du fond fut exhaussée, celle du premier plan laissée beaucoup plus basse. Ces deux parties furent séparées à droite et à gauche par des degrés permettant aux personnages d'entrer, de sortir et de pénétrer

dans la partie inférieure où l'on plaça les chœurs. Le Proscénium (péristyle exhaussé) prolongea l'avant-scène jusqu'aux anciennes limites des stalles d'orchestre, substituant ainsi l'orchestre des musiciens à celui des spectateurs, déguisant le parterre sous un plancher incliné qui se transformait lui-même en amphithéâtre. La logette du souffleur, par une ingénieuse combinaison, avait été ménagée dans le saint Thymélé (parvis du palais); rien n'avait été oublié pour donner, autant que possible, l'illusion d'une scène grecque aux temps d'Euripide et de Sophocle[1].

La pièce, commencée à huit heures et demie, dura sans entr'actes jusqu'à dix heures, où la toile fut baissée, c'est-à-dire haussée, selon la mise en scène antique.

On pouvait, et à bon droit, craindre l'effet qu'une pièce d'action aussi simple causerait à un public habitué à tout le mouvement des pièces d'alors : « L'impression « fut solennelle et religieuse. Cet art si élevé, si simple, « cette voix du passé retentissant à nos oreilles à travers « notre langue actuelle, cette poésie morte et vivante à « la fois, produisirent sur l'auditoire un effet merveil- « leux. S'il existe encore dans la terre de l'Attique une « seule parcelle de la cendre de Sophocle, elle a dû « tressaillir de joie, car il n'a pas obtenu au théâtre « d'Athènes un succès plus grand qu'à l'Odéon[2]. » Le prince de Joinville, le duc de Montpensier, Victor Hugo, Alfred de Vigny, « l'élite des Athéniens mo-

1. Lire Éd. Thierry, feuilleton du *Messager*.
2. Th. Gautier, *la Presse*.

dernes[1] », se fit remarquer par ses applaudissements.

Bocage dans le principal rôle, Mlle Bourbier, MM. Rouvière sous le masque, Darcourt et Milon eurent leur part de ce beau succès. Cette intéressante tentative fit quelques belles recettes, malheureusement arrêtées par la fermeture annuelle du théâtre.

Auparavant, le 6 juin, M. E. Coquatrix, « un Rouennais « qui se croit poète, parce qu'il est né au même pays que « l'auteur du *Cid*[2] », donne, pour célébrer l'anniversaire de son illustre compatriote : LA JEUNESSE DE CORNEILLE, comédie en trois actes, en vers, sur les amours et le mariage du grand tragique avec Marie de Lamperière; le public fut indulgent. (L. Monrose, Rouvière, Bouchet, Mmes Payre et Volet.)

Le *16 juin,* L'ÉCOLE D'UN FAT, comédie en un acte, en prose, de Mme M. de l'Épinay et M. Jautard. Succès. « Nous avons vu paraître, dimanche dernier, sur le « théâtre de l'Odéon, un tout petit ours. Pour celui-là, « nous demandons grâce et merci. Imaginez le plus joli « petit ours qui se soit jamais rencontré, bien léché, bien « peigné, bichonné comme un épagneul, mignon, « mignard, gracieux, coquet, poli, bien appris, don- « nant la patte, frétillant de la queue, portant bien la « tête, un amour d'ours, un bijou d'ourson[3]. » (Baron, Barré, Harville; Mme Payre.)

Le 30 juin, clôture d'été.

1. *La Semaine dramatique.*
2. *Le Furet,* journal des spectacles.
3. Jules Sandeau, feuilleton théâtral de la *Revue de Paris.*

1844-1845.

La réouverture se fit le *13 septembre*, avec *Antigone* et *la Ciguë*, les deux grands succès de l'année. Les mauvais jours arrivaient, l'étoile de Lireux pâlissait; les indemnités données aux comédiens dissidents avaient dévoré la subvention; le comité de lecture que raillait si spirituellement le directeur de l'Odéon ayant accumulé les réceptions, il fallait enfin représenter les tragédies et comédies reçues, ou payer des dédits. Lireux s'exécuta; il commença ce qu'il appelait en soupirant : « La série des pièces judiciaires. » Il comptait, pour se relever, sur une pièce de l'auteur de *la Main droite et la Main gauche;* il réengagea même, à cette occasion, Bocage dans des conditions très onéreuses pour jouer cette dernière partie.

Le *15 octobre*, LE BACHELIER DE SÉGOVIE, ou les *Hautes Études*, comédie en cinq actes, en vers, de Casimir Bonjour. Cette pièce, qui tend à prouver qu'un homme sorti des derniers rangs de la société ne peut se pousser dans le monde s'il ne s'attache à quelque gentilhomme imbécile, avait bien vieilli pendant ses dix années d'attente dans les cartons de la Comédie-Française. Comme elle était spirituelle et bien faite, elle obtint cependant un vif succès, si vif même que le Théâtre-Français, repentant, la prit au répertoire de l'Odéon, et la joua en 1848 pour les débuts de Bouchet. (Barré, Bouchet; Mmes Fitz-James, Berthault, Volet.)

Le *19 octobre*, L'AMIE INTIME, comédie en un acte, en prose, de M. A. Leparmentier. C'est une de ces pièces condamnées d'avance, que les acteurs ne jouent pas, que le public n'écoute guère et dont l'auteur seul est inquiet. (Mlle Valérie.)

Le *22 octobre*, insuccès encore avec LE COMTE D'EGMONT, drame en trois actes, en vers, de M. A. Senty. (Rouvière, Baron, Bouchet; Mlle Fitz-James.)

Le *31 octobre*, Hippolyte Lucas donne une adaptation des NUÉES d'Aristophane. C'était une tâche difficile que de présenter au public la plus hardie pièce du grand railleur grec; l'auteur s'en tira avec tact et habileté. Succès. Rouvière fut très apprécié dans le rôle de Plutus.

Le *9 novembre*, HÉLI LE PROPHÈTE, tragédie biblique en cinq actes, en vers, de M. Riquier-Aldée, continue malheureusement la série des pièces accumulées par le comité de lecture (Ballande, Darcourt, Milon; Mlle Fitz-James).

Le *10 novembre*, seconde pièce « judiciaire » : LE ROI LEAR, drame en quatre actes, en vers, de MM. E. Sauvage et Duhomme. Les auteurs ont trop redouté Shakespeare et n'ont fait qu'une pâle imitation du chef-d'œuvre anglais. Rouvière fut cette fois encore très remarqué.

Le *15 novembre* : LES PANIERS DE MADEMOISELLE, comédie en un acte, en prose, de Léon Guillard; réussite. (L. Monrose, Baron, Pérez; Mlle Volet.)

Le *20 décembre*, URSUS, comédie en un acte, en vers, de Constant Hilbey « ouvrier[1] ». Les réclamations

1. Voir: la *Manière de faire recevoir une pièce au Th. R. de l'Odéon,* par Constant Hilbey. In-8° de 8 pages. Paris, Lebougais, 1845.

de l'auteur contre le directeur de l'Odéon, à qui il prétendit avoir donné 800 francs pour faire monter sa pièce, eurent quelque retentissement. Son ours fort mal léché fut accueilli plus que froidement ; il fut joué, du reste, d'une façon déplorable.

Le *31 décembre*, petit succès avec : LA MOUCHE DU COCHE, comédie en un acte, en vers, de M. Alfred Philibert. (Saint-Léon, Boileau ; Mme Delphine Baron).

Le *9 janvier 1845*, INEZ, ou *la Chute d'un ministre*, drame en cinq actes, en prose, de don Carlos d'Algarra. Le public était venu bien disposé. On était curieux de voir un étranger jeune, exilé, proscrit, écrire, dans un idiome qui n'était pas le sien une chose aussi difficile qu'une pièce de théâtre ; malheureusement, ce drame n'était qu'un vulgaire mélodrame bourré d'incidents et de surprises puisées à droite et à gauche dans le répertoire de Bouchardy. Insuccès. (E. Monrose, Jourdain ; Mlle Bourbier.)

Le *15 janvier*, LE BOUQUET A MOLIÈRE, comédie en un acte, en vers, de J. Commerson, qui créa plus tard le *Tintamarre*. Cet à-propos de l'illustre auteur des *Pensées d'un emballeur* obtint un petit succès (Molière, M. Quélus.)

Le *18 janvier*, LE LYS D'ÉVREUX, tragédie en cinq actes, en vers, de M. A. Loyau de Lacy, représentée en vertu d'un jugement du tribunal de commerce. Cette pauvre liliacée fut secouée par la tempête et brisée par l'ouragan ; on dansa la polka pendant les scènes les plus pathétiques ; au dénouement, une fanfare de cors éclatant au fond d'une baignoire fit un tel vacarme qu'on n'entendit plus un mot. (Ballande, Darcourt, Chotel, Baron ; Mlle Fitz-James.)

Le *31 janvier*, au bénéfice de L. Monrose, deux premières : ALBERT HERMANN, drame en quatre actes, en prose, de M. Carle Ledhuy, qui échoua, et UN COMIQUE A LA VILLE, comédie en un acte, en prose, dont le bénéficiaire était l'auteur avec M. H. Lucas. Cette pièce et son principal interprète, car Monrose jouait Dugazon, furent très applaudis.

Le *12 février*, demi-succès avec : L'ARTICLE 170 ou *un Mariage à l'étranger*, comédie en deux actes, en prose, de MM. Desvergers et Louis Dugard B... (Milon.)

Le *20 février*, NOTRE-DAME-DES-ABIMES, drame en cinq actes, en prose, de Léon Gozlan. Cette dernière espérance de Lireux s'évanouit brutalement. « L'auteur « avait eu le tort de rogner les ailes à sa fantaisie et de « forcer son style à cheminer paisiblement à travers les « sinuosités et les méandres d'une action compliquée à « plaisir[1] »; il en est résulté un drame sur le patron des pièces de l'Ambigu, une œuvre obscure et ennuyeuse. Bocage et Mlle Eugénie Sauvage firent de leur mieux, dans les deux grands rôles, sans réussir cependant à intéresser avec cette lourde machine mélodramatique.

Le *3 mars*, on lisait en gros caractères sur l'affiche de l'Odéon : *Première représentation* du DOCTEUR AMOUREUX, *de Molière*, et, plus bas, un avis ainsi conçu : « Le manuscrit du *Docteur amoureux* sera exposé au « foyer du théâtre pendant toute la durée de la repré- « sentation. » Cette prétendue trouvaille n'était, hélas! qu'une supercherie littéraire due à M. Ernest de Calonne :

1. Théophile Gautier, *la Presse*.

« Dépité, découragé d'une éternelle attente[1] (il avait « présenté des pièces de tous les côtés sans en pouvoir « faire représenter aucune), je perdis patience, dit le « mystificateur, et finis par me donner au diable. Le « diable est toujours là pour profiter de nos impru- « dences; il me prit au mot et me souffla une idée natu- « rellement diabolique. Trois jours après, *l'Entr'acte* « insérait dans ses estimables colonnes une lettre tim- « brée de Rouen, par laquelle M. Guérault-Lagrange, « qui se disait avocat en cette ville et descendant du « comédien Lagrange, l'ancien camarade de Molière, « annonçait *urbi et orbi* qu'en fouillant dans une armoire « où s'étaient entassés de vieux papiers de famille, il « avait mis la main sur une copie du *Docteur Amou-* « *reux*. » Lireux la demanda immédiatement à M. Guérault-Lagrange, par une lettre publiée dans les journaux. M. de Calonne se fit l'intermédiaire de l'avocat rouennais, retenu en Normandie par la goutte, etc., etc.[2]. Bref, la pièce fut représentée et obtint un certain succès. Barré et L. Monrose furent très applaudis. Cette double comédie fut prise au sérieux par le public et par quelques journalistes. La foule assiégea le foyer pour voir le manuscrit de Molière; un adroit fanatique en enleva même une page à la barbe des deux gendarmes, plantés là par Lireux pour faire tableau. M. de Calonne avait réussi

1. Préface du *Docteur amoureux*, 1 vol. in-18, avec fac-similé du manuscrit. Paris, Michel Lévy, 1862.

2. Un prologue en vers précédait la pièce et racontait toute cette fable; il était récité par l'acteur Boileau.

dans sa supercherie, à telles enseignes qu'un successeur de Lireux lui demanda plus tard, paraît-il, de vouloir bien lui « retrouver » une pièce de Regnard. M. de Calonne s'en tint à sa première découverte.

Le *15 mars*, LE CHEVALIER DE POMPONNE, comédie en trois actes, en vers, de Mary Lafon. Style brillant, intrigue aimable et intéressante, franc succès (Jourdain, A. Mauzin; Mmes Grassau, Volet, E. Sauvage.)

Le *23 mars*, WALSTEIN, drame en cinq actes, en vers, précédé d'un prologue. Traduction de Schiller, due à Théodore Villenave; elle obtint un succès d'estime. « C'est du Schiller dédié à la garde nationale », disait modestement Lireux. (Chotel, Ballande, Saint-Léon, Barré, Milon; Mmes Grassau, Fitz-James.)

Le *28 mars*, LE SEIGNEUR DES BROUSSAILLES, comédie en trois actes, en prose, de Théodore Barrière et G. Duval. C'est plutôt un vaudeville qu'une comédie. Les quiproquos, les incidents en sont très amusants. Succès. (L. Monrose, Roger; Mme Berthault).

Le *8 avril*, LES PHARAONS, drame en cinq actes, en vers, de Ferdinand Dugué. Malgré le talent de Mlle Georges, qui fit dans cette pièce sa dernière création à l'Odéon, ce fut un demi-succès. (Darcourt, Raphaël.)

Le *19 avril*, L'EUNUQUE, comédie en cinq actes, en vers, de M. Michel Carré, adaptation de la pièce latine, fut écoutée sans applaudissement ni murmure. (Saint-Léon, Mauzin, L. Monrose, Barré; Mmes Payre, Berthault).

Le *29 avril*, CAMOËNS, drame en cinq actes, en prose,

de MM. V. Perrot et A. Dumesnil, obtint quelque succès (L. Monrose, Barré, Bignon ; Mlle Fitz-James).

Le *16 mai,* après trois années de lutte, Lireux, à bout de ressources, déposait son bilan. Son passif s'élevait à 140,000 francs; son actif : cautionnement, matériel, montant des portions de subvention échues, à 82,000 francs. Soit : 58,000 francs de déficit. L'Odéon n'ayant joui de la subvention que depuis le 1er janvier 1844, et les recettes, du 1er octobre 1843 au 9 mai 1845 (16 mois et quelques jours à cause de la clôture de trois mois), s'élevant, défalcation faite des droits des pauvres et des droits d'auteurs, à 311,600 francs. La recette mensuelle de 19,475 francs, en y joignant la subvention de 6,666 fr. 66

fut de 26,141 fr. 66.

Or, ces 26,141 fr. 66 formaient justement la somme des dépenses mensuelles de Lireux, tant en personnel qu'en matériel. Il n'était donc pas possible qu'avec sa situation antérieure (dix-huit mois d'une exploitation laborieuse et précaire, et 32,891 francs donnés pour la liquidation de la société, sans parler de 22,000 francs d'engagements supplémentaires qu'il dut subir pour la même raison, ni de l'argent qu'il perdit en empruntant à des taux onéreux dans des moments difficiles), il n'était pas possible que l'Odéon pût vivre avec une subvention aussi insuffisante.

DÉBUTS.

16 janvier 1844, MM. Rey, dans *le Misanthrope;* Boudeville, dans *les Folies amoureuses*. 12 mai, MM. Arthur Little et E. Monrose dans le *Chef-d'Œuvre inconnu*. 14 septembre, Mlle Delphine Baron. 21 septembre, M. Chotel. 24 et 25 septembre, Mlles Paturel et Eugénie Sauvage. 6 janvier 1845, MM. Jourdain et E. Dupuis. 6 avril, M. Randoux et Mme Dufossé.

Représentations extraordinaires.

Janvier 1844 : première (à ce théâtre) de *Marie Tudor*, de Victor Hugo, avec Mmes Georges et Dorval. Février : bénéfice de Mme Dorval (*Trente ans, ou la Vie d'un joueur*, avec Frédérick-Lemaître ; le Gymnase donne la parodie de la pièce de Ponsard : *Lucrèce à Poitiers* [1]). Reprise d'*Athalie* avec Mlle Georges, au bénéfice de Mme Payre. Avril : bénéfices de MM. Godat, Sainte-Marie. 18 juin : bénéfice de M. Ballande, qui joue, le même soir, le premier acte du *Misanthrope* (rôle d'Alceste), les trois premiers actes du *Légataire universel* (rôle de Crispin), et *Hamlet*, de Ducis (rôle d'Hamlet). Juillet : un bénéfice. 29 septembre : reprise des *Carrosses d'Orléans* [2]. Octobre : rentrée de Bocage dans *Lucrèce*; il joue successivement : *Riche et Pauvre* et *Théresa*, drames qu'il

1. Ou les *Écuries d'Augias*, trag.-vaudev. de Léonard (Mlle Nathalie).
2. *Les Carrosses d'Orléans*, comédie en un acte, en prose, de La Chapelle (1680).

avait créés sous Harel à la Porte-Saint-Martin. Reprise de *Guerre ouverte*. Novembre : reprises de *Beverley* ou les *Fureurs du Jeu*, du *Mari retrouvé*, de *la Brouette du Vinaigrier*, de la *Jeanne d'Arc* de Davrigny, avec Mlle Georges; bénéfice de Mme Payre (on joua *la Tour de Nesle* avec Bocage et Mlle Georges); reprise d'*Eugénie*. Décembre : reprise de *l'Orphelin de la Chine*. Le 2 décembre, spectacle à Saint-Cloud (on joue *la Cigüe* et *Guerre ouverte*). Reprise de *Christine à Fontainebleau*, d'Alexandre Dumas, avec Mlle Georges.

Janvier 1845 : premières représentations (à ce théâtre) du *Manoir de Montlouvier* et d'*Un Mariage sous Louis XV*. L'Ambigu joue : *les Amants de Murcie*, avec Mélingue et Mme Guyon. Bénéfice de L. Monrose. Mars : bénéfices de Mlle Laurence et de MM. Barré et Lécluse. Avril : bénéfices de Boileau et de Mme Payre[1].

1. On remit au répertoire : *Les Horaces, les Ménechmes* pour les deux frères Monrose, *les Folies amoureuses*, *l'École des femmes, l'Avare, le Tartuffe, les Femmes savantes*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, *la Mort de Pompée, la Mère coupable*. *Turcaret*, *la Petite Ville*. Pendant la clôture d'été, la troupe de l'Odéon tombe à plat au théâtre de Rouen, et fait siffler Corneille dans sa ville natale. On donnait cependant *Rodogune*, avec Mlle Georges.



CHAPITRE XIV

1845-1846-1847. — Première direction de Bocage. — Sa troupe. — Delaunay. — Un prologue de Th. Gautier. — Débuts d'Octave Feuillet : *Un Bourgeois de Rome*. — *Diogène*. — *Échec et Mat*. — Cent mille francs de subvention. — *L'Univers et la Maison*. — *Agnès de Méranie*.

Le privilège de la direction du second Théâtre-Français, devenu vacant par la faillite de Lireux, fut accordé pour cinq années (du 1er juin 1845 au 31 mai 1850), à Pierre Martinien Tousez, dit Bocage. [1] « On ne dira pas,

1. Bocage, né à Rouen en 1796, mourut à Paris en 1862. Peu d'acteurs ont eu une carrière plus difficile et plus illustre. Tour à tour ouvrier cardeur, petit employé au ministère de la guerre, clerc d'huissier, garçon épicier même, il monta par degrés l'échelle des misères. Le Conservatoire ne voulant pas de lui, après avoir frappé en vain à toutes les portes des petits théâtres de Paris, il partit avec une troupe nomade en province. En 1821, il débuta à la Comédie-Française dans l'emploi des amoureux, sans succès du reste : il fut trouvé maladroit, pauvre, dégingandé. De 1822 à 1824, nous l'avons vu dans la troupe de l'Odéon. Non réengagé en 1825, il revint à la rive gauche en 1826 pour remplacer Colson dans les premiers rôles. On le remarqua dans *l'Homme du monde, l'Espion, Lancastre*, etc. Après la faillite de Leméthéyer, il passe aux théâtres du boulevard, où il prend enfin sa place : *Shylock, l'Incendiaire, Napoléon à Schœnbrun*, à la Porte-Saint-Martin, firent apprécier la variété de son talent de composition; le rôle de Didier, dans *Marion Delorme*, le mit au premier rang. De

écrivit Théophile Gautier dans un de ses feuilletons du lundi, « que celui-là ne connaît pas le Théâtre, il a donné « de son intelligence et de sa probité toutes les preuves « désirables. Il croit si bien à la possibilité de l'Odéon « qu'il y engage 80,000 francs de son avoir, de cet ar- « gent conquis avec labeur et gloire pendant une longue « carrière de succès. Si cette fois l'essai ne réussit pas, « il faudra raser l'Odéon et semer du chanvre à sa « place. »

Certes, le nouveau directeur était un grand artiste, un metteur en scène de premier ordre : il excellait dans les conseils à donner aux jeunes auteurs et aux jeunes comédiens pour l'étude et la pratique de leur art ; il aimait passionnément le théâtre, il était honnête et vaillant ; cependant, avec tant de qualités, il fut, il faut bien l'avouer, un directeur médiocre.

Sous Lireux, du moins, l'esprit d'initiative régnait à l'Odéon; sous Bocage, ce fut l'esprit d'économie mesquine, de crainte et d'essais timides : « Ne jamais échouer semble

1830 à 1840, il réalisa l'idéal de l'école romantique : « Bocage, beau comme Apollon! », s'écriait Henri Heine. Dans *Antony*, il fit époque, la jeunesse le prit pour modèle : on vit pulluler de jeunes hommes aux longs cheveux, à la voix caverneuse, à la mine blême et fatale. *La Tour de Nesle, Thérésa, Angèle, les Sept Infants de Lara, Glénarvon, Ango, Riche et pauvre, Don Juan de Marana, Christophe le Suédois, la Vénitienne,* etc., cent drames signés des noms les plus illustres firent de lui un des grands comédiens du temps. « Il luttait de « talent avec le génie de Frédérick-Lemaître, la passion de Mme Dorval, « la majesté épique de Mlle Georges, et il ne fut inférieur à aucun de « ces redoutables partenaires. » (Th. Gautier, *Histoire du Romantisme.*)

sa devise; autant vaut dire, ne jamais réussir[1].» Avec cela trop en faveur auprès du public pour renoncer en plein succès, à cinquante ans, à l'exercice de son art, il crut possible d'être à la fois directeur et acteur. Ce double labeur, excusable seulement dans une ville de province, était au-dessus de ses forces ; au bout de deux années théâtrales, fatigué, épuisé, il dut, pour cause de santé, abandonner un privilège qu'il avait tant désiré. Sa direction fut plus heureuse que celle de son prédécesseur, puisqu'il eut la bonne fortune de voir sa subvention augmentée sans raison au bout d'un an de 40,000 francs ; cependant elle fut moins active et partant moins utile.

La salle fut restaurée avec goût par M. de Gisors, le prix des places fut diminué. Bocage comprit le premier que le second Théâtre-Français doit être, avant tout, un théâtre à bon marché. Il y avait aussi un inconvénient dont il avait pu apprécier le danger sous les précédentes directions, c'était l'entr'acte. Le public n'était pas alors aussi calme, aussi indifférent qu'aujourd'hui ; l'étudiant qui va disparaissant, surtout dans son type original, aimait à aller gaminer à l'Odéon ; c'étaient, pendant les entr'actes, des cris d'animaux en fureur, des grêles de flèches en papier, des appels bruyants de place à place ; ce vacarme se continuait souvent le rideau levé et nuisait à bien des pièces. Pour conjurer ce danger permanent, Bocage créa au foyer du public un musée, pour la grande

1. Édouard Thierry, feuilleton théâtral du *Messager*.

joie des spectateurs et des habitués. Les plus grands peintres envoyèrent à cette exposition permanente et renouvelable : Delacroix, un *Christ crucifié*, un *Saint Gérome*, *Hamlet devant le spectre ;* Diaz, quelques-uns de ses paysages ensoleillés ; Corot, Charlet, Isabey, C. Roqueplan, Wattier, Ad. Leleux, Court, Th. Fragonard, Chassériau, Jeanron, Dubuffe, L. Boulanger, Philippoteaux, Abel de Pujol, Granet, Rosa Bonheur, A. Bonheur, etc. Eugène Sue y donna une *Marine* et Th. Gautier une *Pandore* que Jules Janin plaisanta dans *les Débats* et qu'il appela la déesse Torticoli. Cette peinture « littéraire » fut très vite retirée.

La nouvelle troupe était composée ainsi : Bocage (à tout seigneur, tout honneur); Arnault, lauréat du Conservatoire, comédien très utile dans les traîtres et dans les troisièmes rôles, qui fit plus tard partie de la Gaîté, auteur des *Cosaques* et de quelques mélodrames estimés ; Randoux, dont les débuts avaient été très appréciés ; Clément-Just, un Bocage au petit pied, artiste de talent qu'il est regrettable de voir, encore aujourd'hui, errer de théâtre en théâtre ; le père noble Darcourt ; Monjauze, alors jeune premier de comédie, plus tard premier ténor au Théâtre-Lyrique ; Honoré Morel, Harville, Aimé Gibert ; Husson, aujourd'hui directeur de province ; Dornay, l'auteur-acteur, le Dennery de Belleville ; Montet ; l'excellent Roger, qui vient de mourir directeur du Vaudeville, un bon comédien ne manquant ni de comique ni de bonhomie ; Alex. Mauzin, Derosselle, Barré et Jourdain restaient de l'ancienne direction et formaient le quatuor le plus so-

lide de la nouvelle troupe. Près de ces vétérans de l'Odéon venaient Blaisot, aujourd'hui au Gymnase, alors fringant comique; Henry qui, pour se distinguer de son camarade Victor Henry, prit le nom de Vannoy, sous lequel il se fit une réputation à la Porte Saint Martin (direction Marc-Fournier) ; Lucknow, Breton, Hubert, Panseron, Carle Germain, Pirodon, Ernest (nous en passons, non des meilleurs), et enfin le plus charmant amoureux que la scène ait eu depuis Fleury, l'incomparable interprète de *l'École des femmes*, du *Menteur*, du petit marquis du *Misanthrope* et de tous ces rôles adorables de l'ancien répertoire que personne de longtemps ne jouera comme lui : Delaunay, qui venait de débuter inaperçu au Gymnase dans *les Deux Césars* et qui se fit rapidement une réputation sur la rive gauche [1]. N'oublions pas : Ancessy, chef d'orchestre de talent ; Léon, régisseur général ; Lachèvre, comique, second régisseur ; Nitot, souffleur.

Le sexe faible était représenté par : Mlle Araldi, tragédienne douée de belles qualités ; Mme Moreau-Sainti, un peu marquée alors pour les grandes coquettes ; Mlle Fitz-James ; la charmante Mlle Planat, dite Naptal [2], élève de Michelot, touchante comédienne en réputation déjà sous la direction précédente, sans contredit l'étoile fémi-

1. La Comédie-Française eut le bon esprit de s'attacher deux ans d'avance ce charmant comédien, aujourd'hui l'une des gloires de la rue de Richelieu.

2. Mlle Naptal épousa son camarade Arnault et quitta avec lui, au bout d'un an, l'Odéon pour le boulevard du Temple, où elle fut très appréciée.

nine de la troupe de Bocage; Mlle Fernand, une Espagnole de talent, qui eut plus tard aussi son heure de succès; la gentille Mlle Marthe; Mmes Briard, Langershausen, Lévêque, Edith Duffaud, Potel, Meignan, Rivals; Bonval, gaie et aimable soubrette, plus tard sociétaire de la Comédie-Française; Mmes Neuville, Chaptal, Blonval, Dupont et sa fille, Ancet, Grand'homme, Marie Lambert, Duclos, Dunoyer, Thillès et Préval. Troupe nombreuse, comme on voit, mais assez mal rétribuée. Tel amoureux touchait cinquante francs par mois; telle forte jeune première, quarante francs. Delaunay, favorisé, gagnait cent francs, mais devait fournir tous ses costumes du répertoire. « De la gloire et du pain », disait Bocage avec emphase à ses jeunes comédiens; c'était du pain, mais tout sec !

Le *17 novembre*, réouverture avec UN PROLOGUE à deux personnages, LE VÉRITABLE SAINT-GENEST et UN BOURGEOIS DE ROME. Le prologue obligé, composé cette fois par Théophile Gautier, fut malicieusement spirituel. En voici le passage le plus saillant et le plus applaudi, où l'alexandrin classique et solennel est fréquemment pastiché :

L'ESPRIT CHAGRIN (joué par Derosselle).

L'Odéon, qui ne peut ni vivre ni mourir,
N'est jamais plus fermé que lorsqu'il vient d'ouvrir.

LE DIRECTEUR (joué par Bocage).

On a fait là-dessus mille plaisanteries,
Je le sais... Il poussait de l'herbe aux galeries;
Dix-sept variétés de champignons malsains
Dans les loges tigraient la mousse des coussins,
Une flore complète; — et plus d'un journaliste

Malicieusement en publia la liste.
Les ours du pôle arctique et les ours des cartons
Dans cet autre Spitzberg avaient pris leurs cantons,
Et par eux fut mangé le claqueur solitaire,
Hivernant dans la neige au milieu du parterre!
Trouvant l'endroit propice à des repas de corps,
Près des acteurs les rats grignotaient les décors.
Les poêles se chauffaient au moyen de veilleuses,
Simulacres de feux, lueurs fallacieuses!
L'abandon tamisait la poussière partout :
Des fils tombaient du ciel, une araignée au bout,
Et, terreur du pompier, le long des couloirs sombres,
Des directeurs défunts se promenaient les ombres!
Suis-je bien informé? du moins si je me perds,
Je plonge dans le gouffre avec les yeux ouverts.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Votre salle remplie, il vous faut une troupe,
Des acteurs.

LE DIRECTEUR.

J'en ai trop, voyez plutôt ce groupe.

L'ESPRIT CHAGRIN.

Comment s'appellent-ils?

LE DIRECTEUR.

Ils ne s'appellent pas!
Sur le char de Thespis ils font leurs premiers pas.
Si leurs noms sont obscurs, ils les feront connaître.
Attendons, nul ne fut célèbre avant de naître.
D'autres ont le passé, nous avons l'avenir.
Le temps coule, et l'espoir vaut bien le souvenir.
Qui sait? dans cette troupe encor timide et gauche,
Peut-être des Talma sont à l'état d'ébauche!

La pièce de résistance n'était qu'une reprise, mais une reprise curieuse, presque une nouveauté, puisqu'elle n'avait pas été représentée depuis 1646 : LE VÉRITABLE SAINT-GENEST[1], tragédie en cinq actes, de Jean Rotrou,

1. Rotrou intitula sa tragédie : *le Véritable* Saint-Genest, pour la

exhumation littéraire pleine de beautés de premier ordre, de vers cornéliens, obtint un grand succès. Bocage fut superbe dans Genest (Randoux, Clément-Just, Arnault, Lucknow, Harville, Roger, Jourdain; Mmes Naptal, Thillès, Dupont et Meignan.)

UN BOURGEOIS DE ROME, comédie en un acte, en prose, de MM. Octave Feuillet et Paul Bocage, terminait le spectacle. Cette pièce aimable, un peu froide, quoique galamment tournée, n'obtint qu'un demi-succès. C'était la seconde œuvre dramatique[1] du charmant écrivain à qui le théâtre contemporain doit tant de brillants succès (A. Mauzin, Jourdain, Monjauze, Mlle Letessier).

On vécut tant bien que mal de reprises empruntées aux théâtres du boulevard, jusqu'à la fin de l'année. Il y avait loin de cette sage lenteur à l'activité de Lireux. Le sommeil commençait à reprendre possession de l'Odéon.

1846

Le *6 janvier*, DIOGÈNE, drame en cinq actes et un prologue, en prose, de Félix Pyat. Que n'a-t-on pas écrit sur ce drame? Selon certains feuilletonnistes, la Grèce antique n'avait jamais rien produit de pareil; c'était une œuvre puissante, originale. Selon d'autres,

distinguer du *Martyre de Saint-Genest,* que Nic. Desfontaines avait fait représenter l'année précédente.

1. La première pièce d'Octave Feuillet fut un vaudeville : *la Nuit terrible,* donné sans succès au théâtre du Palais-Royal.

c'était une rapsodie imbécile. Voilà l'écueil des pièces dites politiques : la passion tue la sincérité, et le public est presque certain de n'y jamais trouver son compte. « Prendre un nom consacré par le temps, poser celui qui « le porte dans des situations extravagantes, faire Aspasie « chaste, Laïs pure, Alcibiade imbécile, Diogène acteur-« directeur de l'Odéon, mettre dans la bouche de tout ce « monde un langage de halles, des mots de portefaix, du « style de bousingot, des calembours de coulisses, des « expressions d'estaminet, et broyer tout cela dans une « intrigue qui n'a pas ombre d'apparence dramatique, « est-ce composer une comédie? On a sifflé au dernier « acte, quand Bocage a lancé le nom de l'auteur », dit le terrible Charles Maurice[1]. — « Succès retentissant, Bocage rappelé deux fois » proclament d'autres journaux; encore une fois, auquel croire[2]? (Bocage, Randoux, Alex. Mauzin, Panseron, Monjauze, Arnault, Darcourt, Blaisot, Henry-Vannoy, Dérosselle, Roger, Barré, Harville; Mmes Fitz-James, Marthe, Neuville, Meignan).

Le *12 février*, Samson, aidé de J. de Wailly, donne : L'ALCADE DE ZALAMÉA[3], drame en trois actes, en prose, qui n'obtint qu'un demi-succès. « Qu'a donc fait l'Odéon à Samson? » disait, en sortant, une camarade de l'excel-

1. Le *Coureur des spectacles* du jeudi 8 janvier.

2. On fit une parodie de *Diogène* au théâtre du Luxembourg; auteurs : A. Ponroy et Armand, du Théâtre-Français.

3. Cet ouvrage, dont l'idée appartient à Caldéron, avait été bien des fois mis à la scène et traduit de l'espagnol. Collot d'Herbois en fit son *Paysan magistrat,* Chervin son *Égalité devant la loi,* et, plus tard, Félicien Malefille son *Paysan des Alpes*.

lent comédien-auteur. (Alex. Mauzin, Clément Just, Delaunay, Jourdain, Roger; Mmes Neuville, Edith.)

Le *3 mars*, L'ONCLE DE NORMANDIE, comédie en trois actes, en prose, de Mary-Lafon. Quelques idées heureuses, quelques scènes charmantes, traitées gaiement, ont fait réussir honorablement cette pièce. (Delaunay, Alex. Mauzin, Roger, Henry; Mmes Marthe, Neuville.)

Le même soir, UN RÊVE, comédie en un acte, en prose, par M. Léonce, passa sans laisser de souvenir. (Barré, Henry, Harville; Mlle Edith).

Le *20 mars*, L'INGÉNUE A LA COUR, comédie en cinq actes, en prose, de MM. Mazères et Empis. Rien de bien neuf ni de bien imprévu. On applaudit le dialogue, plein de mots à effet, et l'interprétation, qui fut excellente. (Delaunay, Alex. Mauzin, Monjauze, Roger, Arnault, Jourdain; Mmes Naptal, Moreau-Sainti, Fernand et Bonval.)

Le *6 avril*, LES TOURISTES, comédie en trois actes, en vers, d'Ernest Serret, pièce du genre Gymnase, vaudeville littéraire, fut très bien accueillie. Mlle Fernand eut beaucoup de succès. (Alex. Mauzin, Clément-Just, Monjauze, Roger, Harville, Henry, Dornay; Mmes Naptal, Bonval et Neuville.)

Le *25 mai*, ÉCHEC ET MAT, comédie en cinq actes, en prose, de MM. Octave Feuillet et Paul Bocage. Cette pièce, habilement enchevêtrée, pleine de scènes bien faites, arrangée, dit-on, du moins en partie, par Alexandre Dumas, obtint un grand succès. « C'est », écrivait Gérard de Nerval dans *l'Artiste*, « une partie d'échecs bien

« défendue et bien gagnée, où tous les acteurs se sont « montrés des pions fort intelligents. » Bocage fut très remarquable dans le rôle principal, Alex. Mauzin eut aussi sa bonne part d'applaudissements. (Arnault, Monjauze, Jourdain, Franck; Mmes Naptal, Fernand).

1846-1847

Enfin, l'Odéon a ses cent mille francs de subvention, et c'est encore sur les succès de Lireux que le rapporteur de la commission du budget fonde son principal argument : « La production de quelques ouvrages remar-« quables, et surtout de la tragédie de *Lucrèce*, à laquelle « l'Académie française a décerné un prix de 10,000 fr. « a justifié la sollicitude des Chambres. Mais le désastre « éprouvé par l'ancien directeur prouve que la subven-« tion n'est pas suffisante. Une augmentation de 40,000 « francs permettra au nouveau directeur de composer « une troupe capable d'interpréter dignement les chefs-« d'œuvre de l'ancien répertoire et d'inspirer plus de « confiance aux auteurs nouveaux. Alors l'existence du « théâtre de l'Odéon cessera d'être incertaine, l'adminis-« tration veillera soigneusement au bon emploi d'une « subvention qui, en dotant définitivement un quartier « important d'un établissement qui lui est nécessaire, « contribuera à former des auteurs et des acteurs pour « notre premier théâtre et à inspirer à la jeunesse des

« écoles le goût des lettres, qui est la plus utile des dis-
« tractions[1]. »

La réouverture eut lieu le 7 octobre avec le *Roman d'une heure*, pour les débuts de M. Gaspari, et la suite des représentations d'*Échec et Mat*, Mme Delvil remplaçant Mlle Naptal, et Jourdain remplaçant Arnault.

Le *24 octobre*, GEORGE D'ALTON, drame en trois actes, en vers, de M. Edmond Arnould. Le public a paru goûter médiocrement cette pièce : action languissante, caractères mal dessinés, demi succès (Randoux, Clément-Just; Mmes Delvil, Moreau-Sainti).

Le *3 novembre*, l'UNIVERS ET LA MAISON, comédie en cinq actes, en vers, de Méry. Succès. De jolis vers, des tirades pleines de verve compensèrent le manque d'action. Delaunay commença sa réputation dans cette pièce; il eut même, à côté de Bocage, le vrai succès de la soirée (Alex. Mauzin, Roger, Clément-Just, Gaspari; Mmes Frantzia, Corès).

Le *12 décembre*, DIABLE OU FEMME, comédie en un acte, en vers, imitée de l'espagnol par Hippolyte Lucas. Encore une traduction ou adaptation de Calderon. Petit succès[2].

Le *22 décembre*, AGNÈS DE MÉRANIE, drame en cinq actes, en vers, de François Ponsard. C'est une chose bien

1. A ce sujet, Lamartine prononça d'éloquentes paroles. (Voir le *Moniteur*, juin 1846.)

2. Pour la quatrième fois, la Dama-Duende (la Femme revenant) est traduite ou imitée dans notre langue, par Douville, et Hauteroche au XVIIe siècle, par Collé au XVIIIe.

difficile à obtenir à Paris qu'un second succès; on vous attend, on vous guette, il faut franchir le Rubicon. L'annonce de la nouvelle pièce de Ponsard provoqua autour de l'Odéon un brouhaha inaccoutumé : le péristyle fut envahi par quatre queues, la place encombrée de voitures. Salle comble; des femmes en toilette de gala, de l'or et des fleurs dans les cheveux; le quartier latin n'avait vu depuis longtemps pareille fête. Le sujet de la tragédie nouvelle, — car malgré son titre de drame, c'est là une œuvre à tirades et sans action, — est l'amour de Philippe-Auguste luttant contre la puissance papale. Rien n'a manqué à cette pièce pour éveiller la curiosité publique : l'enthousiasme et les critiques exagérés d'avance pour et contre Ponsard, les débats devant les tribunaux de Mlle Araldi contre la direction de l'Odéon et l'auteur de *Lucrèce*, débats qui aboutirent à une fin de non-recevoir; et cependant, malgré tant de bonnes cartes, la partie resta indécise. Ce ne fut pas un succès. Bocage, très enroué, dans un rôle interminable, ennuya; Mme Dorval fit peu d'effet; Randoux seul, dans un rôle excellent, fut très applaudi. Avec cela, des décorations criardes et mesquines et un brouillard intense pénétrant dans la salle et glaçant les spectateurs. Ce brouillard londonien, qui dura tout le mois, coupa net les recettes d'*Agnès de Méranie* [1].

1. La pauvre Agnès nous réclame;
Faut lui porter un coup d'main.
Mais, baste! elle aura rendu l'âme
Quand nous serons à mi-chemin!

(*Journal-Programme.*)

Perché sur l'Odéon, immense cénotaphe,
Le grand Bocage fond en pleurs,
Et, du Nord au Midi, faisant le télégraphe,
Il implore tous les auteurs.
Mais, égaré sur l'autre rive
Que nous cache un épais brouillard,
De sa voix éteinte et plaintive,
Il n'a réveillé que Ponsard[1].

1847.

Le *15 janvier*, Méry sacrifie à son tour sur l'autel de Molière. Son à-propos : LE QUINZE JANVIER[2], un acte en vers, fut très applaudi. On va baptiser la fille de Molière. Chapelle, Duparc et Baron se disputent l'honneur de tenir l'enfant sur les fonts baptismaux. Molière, ne voulant pas choisir, propose un concours comique ; il a lieu : un envoyé de Louis XIV arrive et déclare aux concurrents, qui s'inclinent, que le roi veut être le parrain. Le buste du grand « contemplateur » était couronné par tous les acteurs au dénouement. Clément-Just jouait Molière; Delaunay, Baron, (Alex. Mauzin, Gaspari, Roger; Mlle Fernand).

Le *21 janvier*, UNE ANNÉE A PARIS, comédie en trois actes, en prose, de Mme Virginie Ancelot. Rien d'original dans la conception de cette pièce, rien de saillant ni de spirituel dans les détails, beaucoup de sensiblerie, mais quelque entente de la scène. Reçue avec indifférence. (Randoux, Clément-Just, Henry Vannoy, Victor-Henry,

1. *Le Corsaire-Satan.*
2. Ou *Comédiens et Parrains.*

Blaisot, Baptiste; Mmes Bonval, Neuville, Delvil et Meignan.)

Le *4 février*, En Province, comédie en trois actes, en vers, d'Ernest Serret, reflet de la *Petite ville*, de Picard, pièce estimable, pleine de vers bien tournés, fut bien accueillie. (Gaspari, Monjauze, Victor-Henry; Mmes Moreau-Sainti, Bonval, Fernand, Corès et Neuville.)

Au mois de février, Bocage, malade et hors d'état de supporter plus longtemps les doubles fonctions de directeur et d'acteur, transmet, avec l'agrément du ministre, son privilège à M. Augustin Vizentini, alors régisseur général de l'Opéra. La petite presse théâtrale, que les procédés hautains et dédaigneux du directeur de l'Odéon avaient souvent irritée, clabauda autour de cet arrangement et prétendit que M. Vizentini achetait *cent mille francs* un privilège que Bocage n'avait pas le droit de vendre. Tout ce bruit n'était pas fondé : le nouveau directeur fit simplement ce que son prédécesseur avait dû faire avec Lireux; il remboursa le cautionnement habituel (30,000 francs), 2,000 francs d'avances faites à Mme Dorval, et acheta à l'amiable le matériel, costumes et décors, ainsi qu'il y était obligé par son cahier des charges.

DÉBUTS.

Novembre 1845 : Mme Chapel dans *Tartuffe;* M. Delaunay[1] dans *la Cloison;* Mlle Dunoyer. *Décembre :*

1. Il joua successivement, dans l'ancien répertoire, les pièces sui-

M. Blaisot dans *le Dépit amoureux;* M. Panseron dans *Iphigénie en Tauride;* M. Henry Vannoy dans *Marton et Frontin.*

Janvier 1846 : Mlle Bonval dans *Marton et Frontin;* Mlle Stolberg, Mlle Laignelot dans *Tartuffe*; M. Lacoste dans *les Horaces;* Mlle Athalie dans *les Jeux de l'Amour;* Mlle Préval dans *Lucrèce.*

Février 1846 : M. Stolz et Mme Bourgeois dans *Tartuffe. Mars :* M. Goudboz dans *le Cid;* Mme Levêque dans *Jeanne d'Arc;* M. Charles Deslys, le romancier bien connu, dans *le Fils de la Folle. Avril :* Mlle Araldi dans *Phèdre;* M. Bellevaut [1], dans Pasquin des *Jeux de l'Amour* et *le Médecin malgré lui. Mai :* Mlle Louise dans *Tartuffe;* MM. Doligny et Vernet dans *le Mariage de Figaro;* M. Victor-Henry dans *les Fausses confidences;* M. Étienne (Chéry) dans *Tartuffe;* M. Bret dans Arnolphe de *l'École des Femmes;* M. Boudeville, dans *le Barbier de Séville. Juin :* M. Bressan.

Octobre : M. Gaspari dans *le Roman d'une heure;* Mme Delvil et M. Baptiste dans *Échec et Mat;* Mme Corès dans *Crispin rival de son maître;* Mme Lemadre, du

vantes : *Heureusement, les Plaideurs, les Jeux de l'amour et du hasard, Tartuffe, les Fourberies, l'Avare, l'abbé de l'Épée, l'Étourdi, les Originaux, la Femme jalouse, l'École des femmes, l'Alcade de Molorido, la Première Affaire, le Menuisier de Livonie, le Malade imaginaire, les Étourdis, le Port de mer, Guerre ouverte, le Menteur;* dans le répertoire moderne, il reprit : *le Médecin de son honneur, Glenarvon, un Jeune homme, le Voyage à Pontoise.*

1. M. Bellevaut avait fait trois débuts à la Comédie-Française, en 1842; il ne parut à l'Odéon que ces deux fois et y revint, en 1878, comme directeur de la scène.

théâtre de Versailles, dans *la Femme jalouse ;* Mme Antheaume dans Sophie des *Originaux;* Mme Letourneur dans *la Première affaire;* Mme Ancet dans *M. de Crac;* M. Duclos, Mme Grandhomme dans *le Voyage interrompu. Novembre :* Mlle Rabut, qui devint plus tard Mme Fechter, dans *le Legs ;* MM. Gubian et Hector dans *les Horaces*; M. Bremont et Mme Falton dans *Britannicus. Décembre :* Mme Georgina, M. Brévanne, Mlle Talini dans *Tartuffe;* Mlle Langershausen dans *Andromaque ;* Mme Briard dans *le Cid:*

REPRISES, REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES.

Jarvis l'honnête homme, Catherine Howard, d'Alex. Dumas, *la Vénitienne* ou *le Bravo,* d'Anicet Bourgeois, *Glenarvon*, de Félicien Mallefille, *Henri Hamelin,* pièces créées par Bocage, tant à la Porte-Saint-Martin qu'au Gymnase, passent dans le répertoire de l'Odéon. On reprend successivement *Lucrèce, la Comtesse d'Altenberg, le Médecin de son honneur, les Filles à marier, le Mariage d'Amour, les Femmes* de Demoustier, *le Port de mer, l'Alcade de Molorido, le Portrait de Michel Cervantes, un Jeune homme, les Nuées, le Fils de la folle,* drame de Frédéric Soulié, *la Champmeslé, le Manteau, les Étourdis, Madame de Sévigné, le Déserteur, Heureusement*; *Ricco* de Dumaniant, *l'Habitant de la Guadeloupe, le Voyage interrompu, Gabrielle de Vergy*[1].

1. Outre ces reprises on donna : *le Misanthrope, la Gageure imprévue, le Mariage de Figaro, Misanthropie et repentir, Jeanne d'Arc, les Deux Philibert, Othello, Cinna, les Fausses Infidélités,*

5 novembre 1846, bénéfice des inondés de la Loire; *24 janvier 1847*, autre bénéfice : on joue *Mathilde*, d'Eugène Sue. *9 février*, bénéfice de Jourdain. *25 février*, bénéfice d'un artiste : les acteurs de la Gaîté jouent *Madeleine*.

Les *14 et 20 février*, pour ses adieux à l'Odéon, Bocage joue *Térésa*, d'Alexandre Dumas, et les *27 et 28*, *la Tour de Nesle*.

le Barbier de Séville, l'Étourdi, les Fausses Confidences, l'Intrigue épistolaire, le Bourru bienfaisant, le Légataire, Iphigénie et Tauride, l'Avocat Patelin, le Joueur.

CHAPITRE XV

1847-1848. — Direction d'A. Vizentini. — *Alceste.* — *Le Paquebot.* — Débuts de Marie Laurent. — *Regardez, mais ne touchez pas.* — Chute terrible des *Atrides.* — Une revue de Camille Doucet : *Le dernier banquet de* 1848. — *Le dernier Figaro.* — La Révolution de Février à l'Odéon. — *La fille d'Eschyle.* — Fuite de Vizentini.

Augustin Vizentini, à qui Bocage cédait ainsi, avec l'agrément du ministre de l'intérieur, les deux années qui lui restaient encore à faire à l'Odéon, était un des fils de l'excellent comédien de l'Opéra-Comique qui, on s'en souvient, tint, sous Harel, une place si importante. Tour à tour administrateur de grands théâtres de province, régisseur général au Vaudeville et à l'Opéra, le nouveau directeur avait su remplir sympathiquement ces divers emplois; on le crut un homme de théâtre parce qu'il était né et avait été élevé dans les coulisses; cela suffit pour admettre, sinon justifier sa nomination, et pour l'accueillir même avec bienveillance. Vizentini eût peut-être acquis l'expérience qui lui manquait, il eût peut-être même tenu avec honneur le poste qui lui était confié, car il était actif et rempli des meilleures intentions ; malheureusement, il eut le tort de prendre l'Odéon sans argent, à l'heure où ce « nerf de la guerre » allait être plus indispensable que jamais.

Dans les premiers temps de cette direction d'une année, grâce à une activité incessante, on put joindre les deux bouts. La révolution de février, qui devait porter un coup terrible aux industries théâtrales, fit tomber les recettes à des taux désolants. Vizentini s'endetta, comptant sur une grande pièce d'Autran : *La Fille d'Eschyle*, que Dumas père lui avait apportée et recommandée chaudement. Cette œuvre, quoique d'une haute valeur littéraire et parfaitement montée, n'avait rien de ce qu'il fallait pour attirer l'argent dans un moment aussi grave. Désespéré, sur le point de déposer son bilan, le directeur de l'Odéon s'enfuit de Paris pour aller reprendre à Bruxelles, où l'attendait un engagement, l'emploi modeste de régisseur général que, pour son repos, il n'aurait certainement jamais dû quitter.

Ce fut le 1er mars 1847 que Vizentini prit la place de Bocage. Il inaugura sa direction sans tambour ni trompette par : *Un jeune homme*, *Horace* pour la rentrée de Mlle Araldi et *En province*, avec la troupe de son prédécesseur, se réservant de la compléter et de la former à son goût pendant les vacances annuelles. En trois mois et quelques jours il fait maison nette des pièces reçues avant lui et représente dix nouveautés, dont trois en trois actes et trois en cinq actes et à spectacle.

Le *16 mars*, ALCESTE, tragédie grecque avec chœurs, d'Euripide, arrangée en trois actes, en vers, par Hippolyte Lucas, musique d'Elwart, grand prix de Rome et professeur au Conservatoire. Le mélange des chœurs et de la tragédie n'a pas fait bon effet et a alourdi une pièce

déjà suffisamment lourde. Ce spectacle, intéressant en somme, fit peu d'argent ; on commençait à trouver qu'Hippolyte Lucas, fort expert dans l'art des adaptations, en abusait un peu trop : « Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ? » déclamait un jeune poète devant l'affiche de l'Odéon[1]. (Randoux, Lemadre, Darcourt, Clément-Just ; Mmes Moreau-Sainti, Araldi, Frantzia, Corès.)

Le *23 mars*, LE MANCHON, comédie en deux actes, en vers, de M. Cordelier-Delanoue. Cette petite pièce rentre dans l'inépuisable catégorie des comédies où l'auteur croit pouvoir se passer d'observation et d'intrigue, parce qu'il parle la langue des dieux. Le public l'accueillit par des murmures. (Delaunay, Jourdain, Monjauze ; Mlle Fernand et Mme Delvil.)

Le *26 mars*, dans une représentation au bénéfice des indigents du quartier, entre deux pièces, on lut des vers inédits de d'Épagny, en l'honneur de Mlle Mars qui venait de mourir. Toute la troupe, costumée pour la circonstance, vint se grouper en scène autour du buste de la grande comédienne :

> Adieu, Mars ! sois heureuse au séjour à venir.
> En celui-ci toujours vivra ton souvenir.
> Toujours Paris dira : Je pleure et je regrette
> De l'esprit et du cœur la plus noble interprète.

Le *dimanche 4 avril*, LE PAQUEBOT, comédie en trois actes, en vers, de Méry, fit la plus heureuse traversée.

1. Il y eut même scandale : les siffleurs furent expulsés par la claque.

« Il a trouvé des tièdes brises, un ciel rayonnant de soleil, « une mer bleue où sautaient les marsouins en belle hu- « meur, ces précurseurs du beau temps ; nul écueil n'a « dressé sous la coque du navire sa crête de rochers angu- « leux ; des rires bienheureux ont accompagné d'un bout « à l'autre cette folle comédie [1]. » Il y avait une idée comique dans cette pièce, idée pas bien neuve peut-être, mais qui pouvait donner matière à des quiproquos et à des incidents : il s'agissait de deux amoureux qui donnent la chasse à un barbon, tantôt dans un hôtel garni, tantôt sur un paquebot ; malheureusement c'était insuffisamment traité pour le théâtre. Les vers, faciles et élégamment tournés, ont enlevé un demi-succès. (Delaunay, Alex. Mauzin, Roger, Monjauze ; Mmes Bonval, Delvil.)

Le *7 avril*, LA LOGE DE L'OPÉRA, drame en trois actes, en prose, de Mme Anaïs Ségalas. Certaine marquise suit par jalousie son mari à l'Opéra, mais au lieu de découvrir une intrigue amoureuse, elle apprend un gros secret d'où découlent quelques situations mélodramatiques. Le public fut galant et, contre son habitude, applaudit. (Delaunay, Monjauze, Gaspari, Henry Vannoy ; Mmes Delvil, Fernand.)

Le *13 avril*, LE SYRIEN, drame en cinq actes, en vers, de Latour de Saint-Ybars. Cette fois, Carthage ne s'est pas enrichie des dépouilles de Rome. Cette tragédie, car malgré son titre de drame c'est une tragédie dans toute son horreur, annoncée aux Français et retirée, dit-on, en faveur

1. Théophile Gautier, feuilleton théâtral de la *Presse*.

de l'Odéon, fut trouvée ennuyeuse. Il y avait cependant de beaux vers et des décors de Cicéri ; malgré cela ce fut un insuccès. Mme Dorval, dans un rôle de mère, fut admirable au quatrième acte. Pauvre grande artiste! ce devait être sa dernière création à l'Odéon. En 1849, après avoir perdu son petit-fils, son doux petit Georges, l'excellente femme, frappée au cœur, s'éteignit dans le désespoir et les larmes[1]. (Randoux, Clément-Just, Ballande, A. Mauzin.)

Le *29 avril*, LA COURSE A L'HÉRITAGE, comédie en cinq actes, en vers, de Viennet. Des tirades d'épîtres coupées d'épigrammes ne constituent pas une pièce de théâtre ; l'auteur s'en aperçut après son deuxième acte ; le public, qui avait écouté d'abord avec bienveillance, se fâcha et siffla ; bref ce fut encore un succès contesté, comme ceux qu'obtenait toujours le spirituel académicien. (Delaunay, Monjauze, Victor-Henry; Mmes Fernand, Moreau-Sainti.) Un des interprètes s'était habillé comme l'auteur.

Le *15 mai*, deux premières représentations : AU PETIT BONHEUR, comédie en un acte, en prose, de M. Prosper Poitevin, petit lever de rideau sans prétention, qui fut favorablement accueilli. (Blaisot, Jourdain, Mmes Bonval et Delvil), et L'ANTIQUAIRE[2] comédie en quatre actes, en vers, de M. Antony Thouret. On avait parlé de cette œuvre comme d'un ouvrage sérieux et plein de promesses ; le public ne ratifia point l'opinion des amis de l'auteur et de la direction. Ce fut un insuccès très bruyant

1. Lire le poignant récit d'Alexandre Dumas père : la *Dernière année de Marie Dorval*, Paris, Librairie nouvelle.

2. Ce sujet a été souvent mis au théâtre.

et très complet : on ne laissa pas même annoncer le nom de l'auteur. (Alex. Mauzin, Monjauze, Blaisot, Henry Vannoy ; Mlle Bonval).

Le *20 mai*, dans une représentation au bénéfice de Mlle Fernand, on donne une comédie en un acte, en vers, de M. Émile Coquatrix, déjà jouée au théâtre des Arts à Rouen : Il ne faut pas jouer avec le feu. Petit succès. (Delaunay, Monjauze ; Mlle Fernand.)

Le *22 mai*, Egmont, drame en cinq actes et six tableaux, en vers, d'Alexandre Rolland. Cette imitation de la pièce de Gœthe eut un sort heureux, en dépit de son style quelque peu boursouflé. (Delaunay, Ballande, Clément-Just ; Mmes Maxime, Corès.)

Le *29*, encore deux premières : Pythias et Damon ou *l'Oreille de Denys*, comédie en un acte, en vers libres à rimes croisées, de M. le marquis de Belloy, poétique fantaisie qui, jouée supérieurement par Delaunay (Damon), obtint un succès littéraire complet [1] ; et les Notables de l'endroit, comédie en trois actes en prose, imitation de la *Petite ville* de Kotzebue, par Charles Narrey. De l'observation, de l'esprit, un style malheureusement un peu languissant. Demi-succès. (Blaisot ; Mlles Bonval, Dupuis).

Le *6 juin*, Corneille chez Poussin, à-propos anecdotique en un acte, en vers, suivi d'un épilogue, de M. Ferdinand de Laboulaye. Succès obligé.

Le *7 juin*, Nouvelles d'Espagne, comédie en un acte, en prose, de G. Vaëz, pièce agréable et spirituelle, réus-

1. Cette pièce passa au répertoire du Théâtre-Français en 1853.

sit brillamment. (Delaunay, Jourdain ; M[lles] Fernand, Talini).

Le *8 juin*, SPARTACUS, tragédie en cinq actes, en vers, de M. Hippolyte Magen aîné (d'Agen) « Dès les premiers « vers on crut avoir affaire à une tragédie pur sang, dans « le goût de *Pertinax* ou d'*Arbogaste;* bientôt on vit arri- « ver ce mélange de simplicité et de grandiose qui est le « caractère de la nouvelle école tragique et que l'on pour- « rait comparer au style gallo-roman, genre composite « qui a l'inconvénient de ne satisfaire ni les vieux ama- « teurs de la tragédie de l'Empire ni les admirateurs re- « froidis du drame moderne[1]. » (Ballande, Clément-Just, Darcourt, Harville ; M[mes] Frantzia et Meignan).

Le *10 juin*, deux premières représentations : UNE AVENTURE DE PANURGE, comédie en un acte, en vers, de Ch. Fillieu (Dupeuty et Gabriel). Le public fit un excellent accueil à cette petite pièce (Roger, Vannoy ; M[lle] Antheaume), ainsi qu'à UNE PROVINCIALE, comédie en trois actes, en prose, de M. Adolphe Gondinet, sous le pseudonyme de A. Bellamy. (Roger, Jourdain, Monjauze, Mussa ; M[mes] Delvil, Corès).

1847-1848.

La direction A. Vizentini ne date vraiment que de cette année théâtrale, car les pièces jouées précédemment venaient encore du fonds de Bocage. La nouvelle troupe, composée en grande partie de comédiens de l'ancienne admi-

1. Théophile Gautier, *la Presse*.

nistration, s'augmenta de quelques artistes de valeur, venant pour la plupart de province, et dont nous allons dire quelques mots : L'étoile, le premier sujet féminin, fut Marie Laurent. La vaillante comédienne, qui porte depuis trente ans sans faiblir, aux théâtres du boulevard, au Vaudeville, au Châtelet, à l'Odéon, le double héritage de Mme Dorval et de Mlle Georges, fit sensation dès ses débuts. La puissance et l'autorité de son talent furent très remarqués. Près d'elle on applaudit : Laurentine [1], la fille de Léon de Brécourt, régisseur général sous Bocage, une comédienne aimable et utile dans les soubrettes et les rôles de genre ; Mlle Maria Lopez, aujourd'hui Mme Charles Blanc ; Mme Antheaume ; l'excellente mère Grassau ; Mlle Martelleur, chargée des grandes coquettes ; Mmes Frantzia, Berthe ; Mlle Saint-Hilaire, soubrette qui venait de la Comédie-Française, où Mlle Bonval allait prendre sa place ; Mmes Dupont et sa fille, Mmes Michallet, Rivals, Henry, Raynès, Alberic, Talini, Bruneval, Blanche, Talieuter, Derouet, Marie Durey, Eugénie, Clara, Bonnet.

Le côté masculin était, à peu de chose près, le même : Delaunay comptait les jours qui le séparaient du Théâtre-Français et finissait son engagement de trois années ; Randoux, Ballande, Jourdain, Husson, Harville, Osmont, Manuel, Roger, Forestier, Bellanger, Ernest, étaient toujours de la maison. Louis Monrose, fort mal avec Bocage, y rentrait. Dérosselle était de plus en plus apprécié ; Lemaire, un bon acteur qui mourut chanteur à l'Opéra-

1. Plus tard Mme Victorien Sardou.

Comique, se faisait remarquer par son naturel, ainsi qu'Anselme Bert, qui allait se faire une situation au Théâtre-Français dans les rôles à manteaux.

Les nouvelles recrues étaient : Henri Luguet, le frère de Marie Laurent, un beau grand premier rôle venant faire confirmer à Paris ses succès de province [1]. Léon Beauvallet, un des fils du sociétaire de la Comédie-Française, le collaborateur de Lambert Thiboust, son camarade au Conservatoire, comme lui très médiocre comédien, mais écrivain spirituel et fécond. Qui encore ? Le jeune Lachèvre, second comique, neveu de Bocage ; Baptiste, fils du grand comédien Baptiste aîné ; Bonnet ; Octave, le fils du père Lahire de la Chaumière, dont les étudiants d'alors ont gardé le gai souvenir, qui devait faire parler de lui plus tard comme prestidigitateur sous le nom de Clevermann ; Desroches (Taunus) aujourd'hui officier d'équipement, et enfin le jeune Larochelle, lauréat du Conservatoire, le directeur actuel du théâtre de la Gaité, comédien souple et utile, comique d'avenir, un vrai homme de théâtre, ardent, infatigable, que la perspective de doubler L. Monrose et d'arriver péniblement à une situation médiocre peut-être, engagea rapidement dans la voie directoriale. Longtemps directeur-acteur des théâtres de banlieue, Larochelle fut assez heureux et assez habile pour réussir

1. Après avoir été longtemps une des colonnes du théâtre de la Porte-Saint-Martin (direction Marc Fournier), cet excellent acteur partit pour Saint-Pétersbourg comme régisseur général. C'est aujourd'hui le directeur du Théâtre-Déjazet. Il cherche à y acclimater la saine comédie.

dans cet aride et laborieux travail. On sait ce qu'il fit au théâtre Cluny et à la Porte Saint-Martin ; aujourd'hui le petit comédien de 1847 est devenu, de par son énergie et sa probité, l'un des hommes qui honorent le plus la profession.

Ces cinquante-cinq artistes étaient conduits par Jules Vizentini, frère du directeur, un enfant de la balle, blagueur, spirituel, qui, comme régisseur parlant au public, fit souvent preuve de sang-froid et d'esprit d'à propos.

Le *30 septembre*, réouverture par *Isabelle de Castille* et le prologue obligé : Le passé et l'avenir, un acte en prose et vers, de MM. Michel Carré et Charles Narrey. Promettre est le but de ce genre de pièces ; celle-ci remplit son programme ni mieux ni plus mal que les précédentes. On remarqua et on applaudit une critique assez vive de la littérature marchande. Un personnage (Jourdain) lançait sur le second Théâtre-Français des prophéties sinistres ; un autre, représenté par Delaunay, lui répondait ainsi :

N'écoutez pas, messieurs, ce prophète menteur :
C'est en vain qu'il nous raille et veut nous faire peur.
L'Odéon, grâce au ciel, s'est armé de courage,
Et, certain de votre appui,
Peut braver l'indigne outrage
De tous les mécontents déchaînés contre lui.

Le drame en cinq actes, en vers, de Jules Baget : Isabelle de Castille, qui finissait la soirée, fut un insuccès. L'auteur porta bravement le fer et feu dans ses tirades interminables, réduisit sa pièce à quatre actes, et se fit

mieux écouter le second jour. (Mmes Marie Laurent; MM. Randoux, Ballande, Darcourt et Baptiste).

Le *1er octobre*, PROMETTRE ET TENIR, comédie en un acte, en prose, de M. Aug. Jouhaud. L'auteur a bien prouvé que promettre et tenir sont choses différentes : sa faible petite pièce n'avait que le souffle, le public eut l'indulgence de ne pas renverser cette fragilité.

Le *9 octobre*, UN VALET SANS LIVRÉE, comédie en un acte, en prose, de MM. Léonce et Moléri, réussit.

Le *20 octobre*, REGARDEZ, MAIS NE TOUCHEZ PAS ! comédie de cape et d'épée en trois journées, en prose, de Théophile Gautier et Bernard Lopez. Un certain don Gaspar sauve la reine d'Espagne emportée par un cheval fougueux. Un drôle s'attribue cette action, sans savoir qu'une vieille loi du pays dit que tout homme qui touche à la reine sera pendu. De là, imbroglio et quiproquo. Succès (L. Monrose, Luguet; Mlle Saint-Hilaire).

Le *28 octobre*, L'HOMME PROPOSE ET DIEU DISPOSE, comédie en trois actes, en prose, de M. Adolphe Gondinet (sous le pseudonyme d'A. Bellamy). Titre bien solennel pour un sujet de vaudeville : c'est l'histoire d'un brave homme d'oncle qui voit tous ses projets troublés par un coquin de neveu. Du naturel, de la gaieté dans les détails, firent obtenir à cette pièce un demi-succès. (Luguet, Lemaire, Desroches, Lachèvre; Mmes Alberic, Grassau.)

Le *6 novembre*, LA COURONNE DE FRANCE, comédie en trois actes, en vers, de Louis Monrose et Hippolyte Lucas. Pièce assez comique. Vers agréablement tournés pour la scène. L'auteur, qui jouait dans sa comédie le rôle de

Clément Marot, vint annoncer sa paternité au parterre en ces termes : « Messieurs, je suis le coupable, et pour qu'on ne dise pas : il fut *maraud, soyez cléments!* » (Luguet, Roger; Mmes Laurentine, Martelleur).

Le *17 novembre*, FAUTE D'UN PARDON, drame en cinq actes, en prose, de MM. Paul Foucher et Alex. Jarry. Cet arlequin dramatique, fait de morceaux pris à *Une chaîne*, de Scribe, et surtout trop inspirée, dit-on, de *Fernande*, la délicieuse nouvelle de Jules Sandeau arrangée par un auteur expert dans le métier, obtint un succès de larmes. Mme Laurent fut très applaudie dans le rôle principal. (Delaunay, Luguet, Roger, Jourdain, Anselme; Mme Talini).

Le *28 novembre*, EN BONNE FORTUNE, comédie en un acte, en prose, de Charles Narrey, petite pièce dans le genre de *Marton et Frontin*, d'*Indiana et Charlemagne* et de toutes les saynètes à deux personnages, fut très bien jouée par L. Monrose et Mlle Laurentine, et partant bien accueillie.

Le *30 novembre*, LES GEAIS, comédie en deux actes, en vers, de M. Jules Watrin. C'est la fable de La Fontaine, sur laquelle on a semé quelques scènes agréables et plusieurs centaines d'alexandrins plus ou moins prosaïques. Demi-succès. (Delaunay, Anselme, Micheau; Mmes Saint-Hilaire, Talini).

Le *10 décembre*, LES TRIBULATIONS D'UN GRAND HOMME, comédie en trois actes, en prose, de M. Frédéric Béchard, tournait plaisamment en ridicule les vertueux candidats à la députation qui n'ont de patriotisme et d'indépendance

qu'en paroles. Réussite. Vizentini frère annonça l'auteur en ces termes : « Messieurs, M. Béchard me prie de vous remercier de l'honneur que vous avez bien voulu lui faire d'assister à son premier ouvrage. » (Lemaire, Harville, Roger ; Mmes Laurentine, Michallet.)

Le *16 décembre*, Les Atrides, tragédie en cinq actes, en vers, par Arthur Ponroy. Chute terrible. Jamais le public de l'Odéon ne s'est montré si féroce. Le quatrième acte seul fut écouté un instant, grâce à une jolie scène jouée avec autorité par Randoux et Mlle Frantzia. « Les « Grecs et les Troyens ne se disputèrent pas avec plus « d'acharnement le cadavre d'Hector, que le parterre, « divisé en deux camps ennemis, les lambeaux de cette « tragédie : ils étaient debout poussant des clameurs, « frappant du pied le parquet et les banquettes, soulevant « autour d'eux des nuages de poussière ; leurs bras et « leurs poings battaient l'air en guise d'étendards et de « drapeaux ; ils se menaçaient du geste, ils s'attaquaient « de la voix, ils se dévoraient des yeux, et l'aigre cri des « sifflets se mêlait, en jets discordants, à l'ardente symphonie des bravos.

« Le combat, de matériel qu'il était, se convertit en « lutte oratoire : un homme, un héros se dresse soudainement sur les bancs de l'orchestre ; il est du parti de « Ponroy : il tient pour les *Atrides ;* son geste commande « le silence ; sa voix s'émeut en vives apostrophes ; il « reproche à l'armée sifflante sa fureur aveugle et sa « férocité ; il l'attaque sur le point d'honneur ; il s'efforce « de lui faire honte de sa violence : O jeunesse des

« écoles, s'écrie-t-il d'un ton irrité et pathétique, ô jeu-
« nesse ! est-ce là ce qu'on devait attendre de vous ? Il
« dit et se débat héroïquement au milieu d'une immense
« clameur ; on voit que c'est un Démosthène convaincu,
« un défenseur tout prêt à mourir pour sa cause ; il ris-
« querait sa vie pour Agamemnon ; il se ferait mettre en
« pièces pour Egysthe ; il subirait le martyre, l'épreuve
« du chevalet et de la poix bouillante, pour les vers et
« les tragédies de M. Arthur Ponroy. Rare abnégation !
« dévouement magnifique qu'on ne saurait trop célébrer
« dans un temps comme le nôtre, où les croyances sont
« changeantes et les cultes volages ! Dans le camp opposé
« on se tait d'abord : *si forte virum quem conspexere si-*
« *lent ;* puis, du milieu de ce silence d'étonnement, une
« voix sort, et un jeune orateur se lève pour répliquer
« aux foudres de l'orchestre ; mais quel orateur et quelle
« voix ! une clarinette qui détonne, un matou qu'on
« étrangle, une lame de couteau qui crie sur le marbre,
« un perroquet enrhumé, ont des notes plus moëlleuses et
« plus douces : « Sans préjuger le mérite de la pièce ! »
« s'écrie le jeune Cicéron,... il disait, et tout à coup une
« main ennemie, tombant sur son chapeau, lui donne ce
« qu'on appelle un renfoncement, et l'orateur disparaît
« sous les banquettes, enseveli dans son premier triom-
« phe [1]. »

L'année finit par une soirée non moins mouvementée, le *30 décembre,* avec deux premières représentations :

1. Nestor Roqueplan, Feuilleton théâtral du *Constitutionnel.*

Cécile Lebrun ou *Ma fille est duchesse*, comédie-drame en cinq actes, en prose, d'Ancelot. Le nom de cet académicien d'esprit et de talent suffisait alors pour exaspérer le jeune public de l'Odéon. Aussi sa pièce ne fut-elle pas entendue. Au premier acte, un chant plaintif comme celui d'un accordéon fit frémir la salle et troubla l'exposition. Au second, les aboiements d'une meute effaouchée retentirent sans relâche. Au troisième acte, on fit un tel vacarme que Jules Vizentini parut en scène, et, après trois saluts dont la grâce et le pittoresque ne se sauraient décrire, dit au parterre : Messieurs, imitez cet Athénien qui disait : « Frappe! mais écoute! » Cette péroraison pleine d'à propos redoubla la gaieté générale. Au quatrième acte, descente du commissaire de police dans le parterre, allocution paternelle de ce magistrat, à la suite de laquelle on expulsa quelques récalcitrants. Le cinquième acte, écouté avec un silence glacial, fut troublé seulement vers la fin par un sextuor de ronflements ironiques. A la chute du rideau, tous les vents sont déchaînés; Vizentini reparaît pour déclarer que M. Ancelot désire garder l'anonyme [1]. (Delaunay, Luguet; Mmes Martelleur et Grassau.)

On pouvait craindre que la soirée, commencée si bruyamment, ne se continuât de même; il n'en fut rien. Le dernier banquet de 1847, comédie-revue avec couplets, en deux actes et trois tableaux, en vers, de Camille

1. On rejoua une seconde fois cette pièce le 5 janvier; elle ne fut guère plus entendue.

Doucet, obtint un très-vif succès. Une revue à l'Odéon, et d'un auteur à qui l'on songeait déjà peut-être à l'Académie!

Le bien et le mal se disputent l'année qui vient d'expirer, afin de décider auquel de ces deux génies elle doit appartenir. Balsamo fait défiler, devant le compère Odéon XXII, tous les événements importants de 1847. Roger représentait Basalmo; Larochelle imitait, — mal, du reste, — Frédérick-Lemaître dans *le Chiffonnier de Paris;* Délaunay jouait le rôle d'un homme du peuple qui vante l'Odéon et les spectacles à bon marché. Enfin Luguet et Mlle Antonie, flonflonnaient comme de simples colonels du Gymnase. La pièce finissait sur ce couplet au public chanté par le fils du directeur, Albert Vizentini, « jeune prodige âgé de sept ans, » disaient les journaux de théâtre. L'excellent musicien, qui fut plus tard directeur du théâtre de la Gaîté, chantait avec un petit air décidé qui fut trouvé impayable :

LE PETIT AUTEUR :

« L'auteur m'a dit en me serrant la main :
« Ami, pour moi, va parler au parterre.
« Daignez ce soir m'applaudir, et demain
« Je vous prierai d'applaudir mon confrère.
« L'année est morte, une autre vient.
« Elle devient
« La seule reine.
« L'espèce humaine
« Est faite ainsi.
« Tous sont ingrats, et nous aussi. »

1848.

La première nouveauté représentée dans cette année célèbre fut, le 10 janvier: Amour et bergerie, comédie en un acte, en vers, de Jules Barbier, petite pièce d'une simplicité tout à fait champêtre, qui réussit. « Cette poésie n'est point virile encore, mais elle a le charme naturel de l'adolescence; les hexamètres de M. Barbier sont encore couverts de poil follet; rasez-les souvent et de près; le duvet devenant barbe, on en fera des sapeurs, ils ont déjà tous la taille, douze pieds [1]. » (Delaunay, Mme Grassau.)

Le *15 janvier*, le Protégé de Molière, comédie en un acte, en vers, de MM. P.-J. Lesguillon et Déaddé Saint-Yves. Le protégé de Molière, c'est Racine, épris de la Béjart, qui le vient consulter sur ses tragédies. Rien à signaler dans cet à propos, hormis quelques vers à l'adresse du public de l'Odéon, que Lesguillon avait ajoutés afin de le gagner pour une grande pièce de lui, alors en répétition, et qui devait passer quelques jours après. Delaunay fut charmant dans le rôle de Racine. (Larochelle, Anselme; Mmes Martelleur et Saint-Hilaire.) Outre cet à propos, on lut une *pièce de vers* de Jules Barbier, et Lemaire chanta une *cantate*.

Le *8 février*, Lesguillon donne sa comédie en cinq époques, en prose, Le dernier Figaro, ou *Cinq journées*

1. A. Lireux, Feuilleton du *Messager des Théâtres*.

d'un siècle. Première époque : l'ancien régime ; deuxième époque : la République ; troisième époque : l'Empire ; quatrième époque : la Restauration ; cinquième époque : Aujourd'hui. « Figaro, dit l'auteur dans sa préface, « est « la personnification de la France luttant avec gaieté, « courage et esprit, contre les oppressions nobiliaires ou « politiques ». Soit ; quoique l'entremetteur du comte Almaviva, le gai faquin que Beaumarchais a immortalisé, le valet peu scrupuleux que l'on connaît, nous paraisse une singulière personnification de notre pays. Cette donnée trop large et visant trop à la philosophie, n'était pas assez théâtrale : chaque acte recommençait une nouvelle pièce. Le public, alléché par le titre et par les scrupules de dame Censure, qui retint longtemps la pièce dans ses cartons, vint en foule ; mais après une heure de patience, il n'écouta plus, et pendant les longueurs passa son temps à chanter : *la Carmagnole*, *Guerre aux Tyrans* et *la Marseillaise*. On finissait par une ronde dite par toute la troupe sur l'air des *Girondins*. En voici le couplet final :

« Renversons les vieilles idoles,
« Tous en frères serrons la main
« Aux jeunes soldats des écoles,
« Avant-garde du genre humain.

TOUS.

« Mourir pour la patrie !
« C'est le sort le plus beau, etc. »

L. Monrose jouait Figaro (Delaunay, H. Luguet, Jourdain, L. Beauvallet ; Mmes Michallet, Talini, Laurentine).

Le *13 février*, on accueillit favorablement UN HIDALGO

DU TEMPS DE DON QUICHOTTE, comédie en un acte, en vers, d'Emile Coquatrix, jouée déjà avec succès à Rouen sur le théâtre des Arts. (Larochelle, Roger, L. Beauvallet, Anselme; Mmes Saint-Hilaire, Alberic, Blanche.)

Le *17 février*, LE COLLIER DU ROI, comédie héroïque, en un acte, en vers, d'Hippolyte Lucas, réduction d'un drame de don Francisco de Rojas : *Garcia del Castanar*, joué un an auparavant par la troupe espagnole à la salle Ventadour. Succès. (Larochelle, Randoux, Ballande, L. Beauvallet; Mmes Frantzia, Saint-Hilaire.)

Le *20 février*, LE DÉSHONNEUR POSTHUME, comédie en un acte, en prose, d'Armand Durantin (Roger; Mlle Angèle Gonzalès).

Relâches les 24, 25 et 26, à cause de la Révolution. Rien à signaler d'intéressant à ce sujet à l'Odéon. Le dimanche 27 on joua, au bénéfice des blessés : *Roméo et Juliette, En bonne fortune, le Débutant,* avec Laferrière, *le Voyage à Dieppe* et *le Voyage interrompu*, treize actes, entremêlés de chants patriotiques. Cette représentation n'ayant pas produit ce qu'on espérait (on fit 628 fr. 25 de recette), on en organisa une autre qui eut lieu le 5 mars. Entre une cantate : *le Triomphe du peuple,* et des *vers* de Cordellier-Delanoue sur la Révolution, on donna l'HOTEL CÉSAR, une comédie en un acte, en vers, de Lambert Thiboust, alors élève du Conservatoire. Cette pièce aimable et gaie arrivait assez mal à propos au milieu de cette atmosphère de combat. Elle fut cependant écoutée et même applaudie. C'était la première œuvre dramatique du charmant et spirituel vaudevilliste à qui

le théâtre contemporain doit tant de nombreux et gais succès. (Delaunay, L. Beauvallet, Anselme, Lachèvre; Mlle Alberic.)

Le *9 mars*, LA FILLE D'ESCHYLE, étude antique en cinq actes, en vers, de Joseph Autran. Alexandre Dumas fils avait présenté cette pièce à son père, qui l'avait reçue pour son Théâtre Historique; des circonstances imprévues en ayant empêché la représentation au boulevard du Temple, le bon Dumas père la porta lui-même à Vizentini, qui l'accueillit comme un sauveur et qui, espérant avec cette œuvre conjurer la faillite qui le menaçait, la monta immédiatement avec un certain luxe. Ce fut une belle soirée. Les plus illustres écrivains tinrent à honneur d'assister à ce début intéressant.

Voici, dans toute sa simplicité et sa grandeur, le sujet du poème dramatique d'Autran : Sophocle vient de remporter le prix au concours tragique. Eschyle, vaincu pour la première fois, s'en va seul, désespéré, par les chemins ; de jeunes fous le raillent. Sophocle qui survient les chasse avec indignation; puis, s'inclinant respectueusement devant le grand poète, il lui avoue qu'il aime sa fille Méganire. Eschyle, qui souffre de la voir éprise de Sophocle, se condamne au bannissement pour ne pas assister à leur hymen. Moins heureux qu'*Œdipe*, il va partir sans *Antigone;* à cette idée le cœur de Méganire se brise; elle jette un long adieu à celui qu'elle aime, et prend tout en larmes, appuyée à l'épaule de son père, le chemin douloureux de l'exil. Sophocle avait l'amour, il aura la gloire et l'immortalité.

« Du premier coup, M. Autran a conquis l'escabeau « d'ivoire sous le portique de marbre blanc où trônent « les demi-dieux de la pensée; sa poésie a le rythme, le « nombre et l'harmonie, » dit Théophile Gautier, qu'on ne saurait trop citer quand il s'agit de poésie. Une acclamation immense, unanime, accueillit le nom de l'auteur. Demandé par la salle entière, avec la plus vive insistance, Autran parut sur le théâtre, conduit par Vizentini et A. Dumas : en sortant de scène il s'évanouit. Les acteurs, Laferrière [1] et Marie Laurent surtout, eurent bonne part dans ce beau succès. On applaudit aussi la musique d'Auguste Morel, très harmonieuse et très bien appropriée au sujet [2] (Randoux, Darcourt, Ballande; Mmes Dupont et Antonie).

Le succès de la *Fille d'Eschyle* ne fit pas illusion longtemps au malheureux directeur de l'Odéon. La seconde représentation produisit 150 francs de recette, et la troisième 160. Vizentini, qui n'avait pu payer les appointements de février, perdit la tête et, désespérant de

1. Ces quatre vers, adressés par Sophocle aux insulteurs d'Eschyle, firent un tel effet, que Laferrière dut les répéter :

« Va-t-en, lâche troupeau que la débauche énerve !
« Je ne reconnais plus le peuple de Minerve.
« Oui, partout où le vice impudent s'étala
« Je me suis toujours dit : Le peuple n'est pas là. »

2. *La Fille d'Eschyle* obtient, en juin 1850, avec la *Gabrielle* d'Émile Augier, le prix Montyon de 10,000 fr. décerné par l'Académie française « à la meilleure pièce de théâtre représentée depuis dix ans. 7,000 fr. furent accordés à Augier, 3,000 fr. à Autran.

faire face à ses engagements, partit le 14 mars pour la Belgique[1].

DÉBUTS.

4 mars 1847, M. Boudeville et Mlle Maria Lopez dans les *Jeux de l'amour;* 8 mars, Mme Fatton dans *Andromaque;* 27 mars, Mlle Berthe, dans le *Manteau;* 3 mai, Mmes Marie Durey et Gagneur dans *Andromaque*; 12 mai, Mlle Frantz dans *Dorine;* 29 mai, Mme Dupuis, du Palais-Royal, dans les *Notables de l'endroit*; 7 novembre, M. J. Olivier et Mlle Holbenn dans l'*École des Maris;* 21 octobre, M. Delacroix dans *Clotilde;* 27 octobre, M. Micheau dans l'*École des femmes*, 13 décembre, Mlle Antonie, dans *Andromaque*.

REPRISES, REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES.

7 mars 1847, *Hamlet;* le 11, *Crispin médecin;* le 14, bénéfice de Mme Dorval qui joue *Marie-Jeanne*, sa der-

1. Recettes faites sous la direction Vizentini :

Octobre................	22,700 fr.
Novembre..............	21,664
Décembre..............	15,577
Janvier................	20,846
Février......	17,352
Mars..................	3,381

Or, l'Odéon avait alors 25,500 fr. de frais mensuels. (Voir une lettre de Vizentini, Bruxelles, 23 mars, et la réponse des délégués : J. Olivier Ballande, Lemaire aîné, du 27 suivant.)

nière création au boulevard; Laferrière paraissait dans le *Débutant* (ce spectacle fut donné plusieurs fois); le 27, bénéfice de Klein avec Bouffé dans la *Fille de l'Avare* et Levassor dans des chansonnettes; le 18 avril, bénéfice; le 22, rentrée de Mlle Maxime dans les *Horaces*, le 24, bénéfice de Mlle Berthault avec le concours de Mmes Déjazet, Suzanne Brohan, Doche; le 25, bénéfice de Mme Naptal-Arnault: on joue la *Closerie des genêts* et *Chatterton mourant*, monologue composé et joué par le mari de la bénéficiaire; le 26, reprise des *Templiers* de Raynouard; le 9 mai, bénéfice des indigents, avec Ch. Potier dans le *Bourgmestre de Saardam*; le 20 mai, bénéfice de Mlle Fernand, où nous trouvons entre autres curiosités, Mme Doche chantant *la Lisette;* le 23, reprise de *Pierre de Portugal;* le 17 octobre, la *Partie de chasse de Henri IV;* le 13 novembre, au bénéfice de la caisse des auteurs: rentrée de Monrose dans le *Mariage de Figaro;* le 2 décembre, première à ce théâtre de l'*Ami Grandet*, comédie en trois actes, en prose, d'Alexis Comberousse et Ancelot (Vaudeville, 24 octobre 1834); le 19 décembre, on reprend *Mlle de Belle-Isle* à ce théâtre pour Marie Laurent; le 24, elle joue Camille des *Horaces*, puis successivement: *Phèdre, Clotilde* et *Tancrède;* le 2 janvier 1848, *le Malade imaginaire*, avec trois futurs directeurs: Larochelle, Roger et Albert Vizentini, ce dernier jouant la petite Louison.

Le 21 janvier, première à ce théâtre du *Béarnais*[1],

1. Représenté au Théâtre-Français le 23 octobre 1844.

comédie de Ferdinand Dugué; reprise de la *Main de sang;* le 24, reprise d'*Antony*, avec Laferrière et Mme Laurent; 18 janvier, bénéfice: *Elle est folle*, avec M. Volnys et la *Perruche*, opéra-comique; le 5 février, bénéfice d'Henry Vannoy: *Antony* et le *Débutant;* à partir du 1er mars, on chante des chants patriotiques, le *Ça ira* et la *Marseillaise*[1] tous les soirs.

1. La *Marseillaise*, chantée par toute la troupe, faisait recette. On monte, à l'occasion de la révolution: *Charles IX*, la *Mort de César*, *Brutus* et *Guillaume Tell*.

CHAPITRE XVI

1848-1849. — Les comédiens en société. — Alex. Mauzin commissaire du gouvernement. — *Les Pâques Véronaises.* — *Werner.* — *Macbeth.* — *La Reine d'Espagne.* — *Rachel* ou *la belle juive.* — Fin de la petite république odéonienne.

Le *15 mars*, en apprenant la fuite d'Augustin Vizentini, les comédiens tinrent conseil et résolurent de continuer les représentations en société, au prorata des appointements. « L'Odéon fermé, dirent-ils dans une lettre adressée aux journaux, eût ressemblé à une vic-« time de notre belle République, que nous voulons « servir par tous les moyens en notre pouvoir. » Continuer, c'était plus facile à dire qu'à faire : les frais, on l'a vu, montaient alors à 800 francs par jour ; avec la société au prorata on n'avait pas à payer d'appointements aux artistes, c'est vrai ; mais, outre qu'il fallait vivre, il fallait encore débourser 250 francs chaque soir pour le gaz, les affiches, etc. ; où les prendrait-on ? Dans la plupart des théâtres de Paris, les recettes étaient descendues

au-dessous de 100 francs; l'Odéon, pauvre exilé, sans argent en réserve, sans pièces nouvelles à l'étude, ferait-il donc mieux que les autres? ce n'était guère probable. « Essayons! » dirent intrépidement les comédiens; ils nommèrent un conseil d'administration présidé par Lemaire, avec Olivier et Ballande comme vice-présidents, Husson et Osmont, secrétaires; chacun se cotisant, on réunit tant bien que mal les premiers frais; le ministre de l'intérieur promit la subvention, et l'Odéon resta ouvert.

Jusqu'à la fin du mois, la troupe reste entière. *Les Victimes cloîtrées* reparaissent sur l'affiche, ainsi que le *Duel sous Richelieu, Mlle de Belle-Isle, Les Mémoires du diable,* enfin ce qu'on peut donner de mieux pour attirer le public, et la moyenne n'atteint même pas 140 francs. L'essai parut suffisant à Mme Laurent, qui partit en Belgique retrouver l'excellent baryton Quilvéré, son mari, à H. Luguet, qui signa avec le Vaudeville, à Mmes Martelleur, Henri, Lopez et Grassau. L'ébauche de gouvernement provisoire à peine commencée se disloquait ainsi de tous côtés: Delaunay entrait à la Comédie-Française, où il débuta dans *La rue Quincampoix* de M. Ancelot, après avoir paru dans La Grange du *Roi attend* et joué le *Menteur;* Laferrière n'avait pas voulu du prorata. Le moment était critique; le désir de conserver la subvention, appoint important dans ces temps malheureux, arrangea tout.

Réduite d'un tiers, la troupe s'organise à nouveau; une société composée de douze parts de 400 francs, divisées elles-mêmes en 3/4 et 1/2 parts, fut instituée pour

une année sur le modèle de la Comédie-Française [1], avec approbation du ministre et promesse de 60,000 francs de subvention.

Jusqu'au mois de septembre, on voit défiler tour à tour sur la belle scène de la rive gauche, dans des représentations extraordinaires, les chanteurs de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, les acteurs de l'Ambigu, du théâtre Beaumarchais, des Folies-Nouvelles, et les musiciens hongrois, « habitués aux voyages, » sans augmenter les recettes, hélas! Les plus clairs profits sont encore les relâches, à cause de la subvention ; aussi en fait-on le plus qu'on peut. De temps en temps, la première représentation d'un

1. Voici la liste des sociétaires, avec leur part dans l'exploitation :

4	sociétaires	à part entière : L. Monrose, Ballande, Randoux, Jourdain	1,600 »
2	—	à 300 fr. par mois : Darcourt, Léon	600 »
2	—	à 250 fr. : Mmes Frantzia et Michallet	500 »
5	—	à demi-part : Baptiste, Lemaire, Lachèvre, Roger; Mme Antheaume	1,000 »
7	—	à 150 fr. : Anselme, L. Beauvallet, Harville, Olivier; Mmes Dupont mère, Laurentine, Derouet	1,050 »
2	—	à 125 fr. : Larochelle, Osmont	250 »
5	—	à 100 fr. : Mmes Alberic, Dupont fille, Antonie, Durey, Letourneur	500 »
			5,500 »

Les pensionnaires : Barbier, Husson, Forestier, Mme Talini, touchaient 75 fr. par mois. Bellanger, Bertin, Desroches, touchaient 50 fr. A ajouter : 6 choristes, l'orchestre, les employés, le contrôle, soit.......... 3,869 66

Total : frais du mois...... 9,369 66

petit acte insignifiant indique que l'Odéon à toute extrémité se cramponne encore à la vie.

En trois mois et demi, du 15 mars au 1er juillet, les vingt-six sociétaires se partagent au prorata près de 4,000 francs : c'est la misère et la faim, comme on voit ; une manne inespérée va permettre heureusement de sortir de cet état pitoyable. Après les terribles journées de juin, les recettes descendirent encore dans tous les théâtres ; la faillite, que quelques directeurs avaient conjurée, se montrait menaçante ; l'Assemblée nationale eut souci de cet état. M. Senard, ministre de l'intérieur, demanda à la Chambre des députés une indemnité de 680,000 francs pour venir en aide aux directeurs et artistes parisiens ; cette intelligente et généreuse proposition, appuyée avec la plus grande chaleur par Victor Hugo [1] et Félix Pyat, fut votée à une grande majorité ; sur cette indemnité, les comédiens de l'Odéon touchèrent 45,000 francs ! la joie fut grande dans la petite république de la rive gauche. Le 1er septembre, les appointements étaient payés, et l'on était tout à fait au pair.

C'était bien d'avoir pu franchir heureusement ces temps difficiles, mais la saison théâtrale commençait ; il fallait mieux. Des spectacles usés, des représentations à

1. « Les théâtres de Paris », dit le grand poète dont on est sûr de trouver le nom dans toutes les généreuses initiatives, « sont pour les « Parisiens, ce peuple éminemment sensible et intelligent, un calmant « efficace et souverain. Pour ce peuple, qui a tant d'analogie avec le « peuple athénien, les joies de l'intelligence sont un besoin, et un besoin « tellement pressant, qu'on peut dire qu'un attroupement résisterait « difficilement à un spectacle gratis. »

bénéfice, de temps en temps un petit acte sans intérêt ne justifiaient pas suffisamment les 60,000 francs de subvention ; il fallait absolument donner du nouveau, et pour décider les auteurs à franchir les ponts, une direction unique, une administration responsable étaient de première nécessité ; le ministre le comprit : Alexandre Mauzin [1], commissaire du gouvernement depuis le mois de mai 1848, fut mis à la tête des comédiens associés.

Entré en fonctions en juillet, le nouvel administrateur entreprit avec le zèle le plus louable la galvanisation de l'Odéon ; il alla frapper aux portes des plus illustres auteurs dramatiques contemporains et leur offrit jusqu'à 6,000 fr. de prime et un bénéfice sur toute recette dépassant 1,000 francs ; peine perdue. Victor Hugo répondit qu'il était trop absorbé par la politique ; Alex. Dumas, à qui il demandait un *Faust* d'après Gœthe, proposa de le faire faire par son fils ; Balzac, pressé d'argent, accepta et commença un *Richard Sauvage* qui ne se composa jamais que d'un monologue ; E. Deschamps seul tira de ses cartons sa traduction de *Macbeth*, qui sommeillait là depuis près de vingt ans. Cette œuvre intéressante, montée immé-

1. Cet excellent acteur, qui eut l'honneur de créer avec un grand succès le don Salluste de *Ruy-Blas*, au théâtre de la Renaissance, avait débuté à la Comédie-Française, en 1830, dans les premiers rôles. Au théâtre de Rouen, à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu, où il passa tour à tour, il fit remarquer ses hautes qualités dramatiques. De 1837 à 1838, il rentre à la Comédie-Française ; nous le retrouvons à l'Odéon de 1842 à 1847. Après avoir été commissaire du gouvernement, avec 5,000 fr. de traitement, de mai 1848 jusqu'en 1853, il fut remplacé à cette époque. Aujourd'hui, le vieux comédien est employé supérieur à la préfecture de la Seine.

diatement et avec un certain éclat, fit des recettes très honorables pendant deux mois ; ce fut la seule pièce saillante de l'année théâtrale 1848-1849.

Les étranges animaux à conduire que les comédiens ! disait Molière, qui devait bien les connaître ; malheureux on se soutenait, heureux l'on se disputait tous les jours ; le ministre était assailli de réclamations et de plaintes. Quand le privilège d'une année concédé à la société fut expiré ou sur le point de l'être, comme les grenouilles de la fable, les comédiens de l'Odéon demandèrent un roi ; les uns étaient pour Ballande, les autres pour Léon, d'autres pour le père de Rachel qui se présentait aussi ; deux ou trois, mieux avisés, demandaient de continuer en société ; Bocage profita de cette discorde pour poser de nouveau sa candidature. Entre Ballande [1] et lui le ministre n'hésita pas. Le 1er avril 1849, la société du second Théâtre-Français avait vécu.

Signalons à l'avoir de cette petite république dramatique que, sous elle, dans des temps sans précédents comme misère, l'Odéon resta ouvert toute l'année. Ainsi en 1848 seulement, on n'eut point cette triste fermeture annuelle qui détruit tous les ans la troupe et le répertoire, et qui fait ressembler l'Odéon, avec ses galeries désertes, à quelque cloître abandonné. Cette innovation et la pièce d'Émile Deschamps, voilà ce qu'il convient d'applaudir sans réserve dans cette période intérimaire.

1. En mars, Ballande sollicita la direction à ses risques et périls, avec un apport de 25,000 fr. (Voir son *Mémoire*, 4 p. in-4°.) — Un arrêté ministériel du 1er avril 1849 nomma Bocage directeur.

Voici quelles furent les pièces nouvelles données alors :

Le *2 avril*, LE TYRAN D'YVETOT, comédie en un acte, en vers, de M. Lelion-Damiens, quoique extrêmement faible, réussit. (Larochelle, Osmont, Husson; Mmes Antheaume, Talini.)

Le *10 avril*, L'ÉLU DU CLOCHER ou les *Élections en 1846*, spirituelle comédie en un acte, en vers, de A. Durantin, qu'on accueillit sous la République aussi indulgemment qu'on eût fait sous la monarchie (Larochelle, Jourdain, Husson; Mmes Lopez, Durey). Le même soir, signalons un dialogue satirique à deux personnages : LA MÉTROPHOBIE, de M. J.-M. Cournier. Cette poésie, dialogue dans le genre du *Dupont et Durand* de Musset, était dite par L. Beauvallet et Jourdain.

19 avril, LE GENTILHOMME DE 1847, comédie en deux actes, en vers, de M. Alfred Jarry, obtient un franc succès. Il s'agit du fils d'un bonnetier qui se donne des aïeux, qui tranche du grand seigneur, en faisant la cour à la femme d'un ami, et qu'un certain commandant, frère de la dame, démasque au dénouement. (Roger, Olivier; Mme Letourneur.)

Le *7 mai*, LE BILLET BLANC, comédie en un acte, en vers, de M. Bauduin de Wiers. Cette petite pièce, qui n'a pas été imprimée, fut donnée si mystérieusement, qu'il nous a été impossible d'en découvrir le plus petit compte rendu. Nous savons seulement qu'elle était interprétée par Larochelle, Harville, Montet, L. Beauvallet; Mmes Antheaume, Talini et Blanche.

Le *13 mai*, LES PAQUES VÉRONAISES, drame en quatre

actes, en vers, de MM. L. Judicis et Alphonse Arnault. Les quelques spectateurs qui assistèrent à la représentation de cette pièce dirent que le talent n'y manquait pas. Après trois soirées sans recettes, les auteurs la retirèrent pour la porter au théâtre de l'Ambigu [1]. (Roger, Darcourt, Harville, Lachèvre, Baptiste, Osmont, Barbier; Mlle Antonie.)

Le *25*, Lambert Thiboust donne un nouveau petit acte, en prose cette fois : UNE HEURE EN BRETAGNE. Ce n'est qu'une nouvelle édition du *Mari et l'amant* de Vial : il s'agit d'un mari mauvais sujet, qui se charge de diriger un petit amoureux dans une intrigue et qui en est puni; peu de chose, comme on voit; mais le dialogue plein d'esprit et de gaieté obtint un succès complet et mérité. (Jourdain, Lachèvre; Mlle Laurentine.)

Le *26 mai*, LES MOEURS DE 1847 ou *les Renards et les moutons*, comédie en un acte, en prose, de M. Maréchalle. Prétexte à satire contre la bourse, le jeu, les lorettes, les gentilshommes, etc. Demi-succès; un prologue récité par Olivier expliquait en vers que cette œuvre était restée trois mois dans les cartons. (Roger, Larochelle, Olivier; Mmes Talini, Letourneur.)

Le *20 juillet*, dans une représentation au profit des blessés, on joue WERNER, drame en trois actes, en vers, imité de Lord Byron par Ch. Lafont. Plusieurs écrivains dramatiques ont puisé à cette source, Casimir Delavigne, entre autres, — pour *Marino Faliero*. Le sujet de cette

1. Le 4 avril 1852.

pièce, analogue à celui de l'*Espion* de Cooper, était très-bien traité; succès. (Ballande, Clément-Just, Jourdain; Mme Frantzia.)

Le *25 juillet*, LES FEMMES FORTES, comédie en un acte, en vers, de Jules Barbier, réussit. (Anselme, Roger, Harville; Mmes Frantzia, Grassau, Avenel, Talini, Dupont.)

Le *8 août*, VAN-DYCK A LONDRES, comédie en trois actes, en prose, de MM. Michel Carré et Charles Narrey, fut bien accueillie. (Clément-Just, Baptiste, Roger, Darras; Mmes Laurentine, Ariel.)

Le *19 août*, LE DOUTE ET LA CROYANCE, drame en un acte, en vers, de J.-M. Cournier; succès (Ballande, Olivier; Mmes Frantzia, Bertin); repris en 1850 à la Porte Saint-Martin.

Le *30 septembre*, LE 24 FÉVRIER, drame en un acte, en prose, traduit de l'allemand de Werner par M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob). L'orchestre joue la *Dernière pensée* de Weber et la toile se lève sur cette pièce lugubre, qui n'avait d'autre tort que d'avoir été adaptée déjà à diverses époques à la scène française[1]. Les étudiants, croyant d'après le titre à une pièce d'actualité, sifflèrent, dit-on. M. Paul Lacroix n'avait décidement pas de chance avec l'Odéon : en 1825, sa *Maréchale d'Ancre* était restée dans les cartons; en 1848, on accueillait rigoureusement une œuvre qui méritait mieux.

Le *1er octobre*, LES DEUX CHEMINS, comédie en un

1. Citons, en dernier lieu, la traduction excellente de Camille Bernay, jouée au théâtre de la Renaissance.

acte, en vers, de MM. A. Groult et Léon de Rabastens. Encore un petit acte insignifiant, encore un petit succès sans conséquence.

Le *23 octobre*, MACBETH, drame en cinq actes, en vers, d'Émile Deschamps, musique de M. Beke. « Comment le « charmant poète de toutes les élégances a-t-il osé « aborder un poète aussi sauvage et aussi âpre que « Shakespeare? Comment cette main délicate, faite pour « jouer dans les cheveux d'une femme, s'est-elle hasardée « dans la rude crinière du lion? M. Émile Deschamps a « apprivoisé Shakespeare, » dit Auguste Vacquerie dans son feuilleton théâtral de *l'Événement*. Ce *Macbeth*, inférieur à celui donné plus tard sous la première direction de La Rounat, prend cependant un rang des plus honorables dans la série des traductions du chef-d'œuvre anglais. V. Hugo, Dumas, Musset, Théophile Gautier assistèrent et applaudirent comme de simples *Romains* à cette première de leur vieux camarade de jeunesse romantique. Grand succès. (Ballande, Baptiste, Robert Drouville, Darcourt, Roger, Harville, Husson, V. Henry, Larochelle, Gaudé, Darras; M[mes] Frantzia, Solié, Letourneur, Henriette.)

Le *4 décembre*, 1[ère] (à ce théâtre) de LA REINE D'ESPAGNE, comédie-drame en cinq actes, en vers, d'Henri de Latouche. Cette pièce, qui fit tant de bruit à la Comédie-Française et dans la presse en 1831, en fit bien peu à cette reprise. N'ayant paru sur la scène qu'un soir et n'ayant été entendue qu'à moitié, l'auteur en appelait ainsi, dix-sept ans après, du jugement sévère du premier

jour. On écouta avec plaisir et sans colère cette histoire un peu inconvenante. (Il s'agit de donner un amant à la reine d'Espagne dans l'intérêt de la dynastie, vu l'impuissance du roi Charles II.) Il faut lire la pièce, ainsi que la préface qui est vraiment curieuse. L. Monrose jouait le rôle créé par son père. (Robert Drouville; Mmes Grassau, Roger-Solié et Avenel.)

Le *12 décembre*, LE ROUÉ INNOCENT, comédie en un acte, en vers, par Alfred Delvau ; bluette sans importance, dont quelques vers heureux furent applaudis. (Moreau-Sainti, Jahyer, Harville ; Mmes Vallée, Laurentine.)

Le *16*, LES CONVENANCES D'ARGENT, comédie en trois actes, en vers, de Violet d'Épagny, n'a pas réalisé les espérances que les comédiens fondaient sur elle. « Pourquoi un auteur estimable en son temps éprouve-t-il le besoin de quitter sa tombe et de venir traîner son linceul dans un monde qui ne le connaît plus? Espère-t-il nous faire croire ainsi qu'il est encore en vie? Ah ! bath! nous l'avons vu enterrer il y a longtemps et nous ne croyons pas aux revenants [1]. » Demi succès. (Micheau, Anselme, R. Drouville, Roger, Larochelle, Jahyer; Mmes Letourneur, Vallée, Avenel.)

Le *23 décembre*, COMMENT LES FEMMES SE VENGENT, ou *Une leçon de séduction*, comédie en deux actes, en vers, de Galoppe d'Onquaire. Marivaudage beaucoup trop prolongé, qui plut cependant et que l'on applaudit

1. Auguste Vacquerie, feuilleton théâtral de l'*Événement*.

bruyamment. (Roger, Olivier; Mmes Solié, Grassau, Letourneur.)

1849.

Le *17 janvier,* JACQUES MARTIN, drame en cinq actes, en prose, de Gaston de Montheau. Insuccès. (Roger, Jourdain, Olivier, V. Henry, Gaudé, Martial, Moreau-Sainti; Mmes Moreau-Sainti, Solié.)

Le *11 février,* LE HÉROS IMAGINAIRE, ou *l'Amour par la fenêtre,* comédie en un acte, en vers, de MM. Léon de Rabastens et Marc Constantin. Quelques protestations. Cette petite pièce s'était trompée de porte; elle était digne, dit-on, tout au plus des Délassements-Comiques. (Anselme; Mmes Grassau, Vallée.)

Le *17 février,* RACHEL ou *la Belle Juive,* drame historique en trois actes, en vers, d'Hippolyte Lucas. Ce n'est pas, à proprement parler, une pièce; c'est une légende du *Romancero* espagnol, mais bien versifiée, pleine de charme et d'intérêt. Malgré la pauvreté des costumes et de la mise en scène, ce fut un beau succès. (Gaudé, Osmont, Harville, Darcourt, Darras, Barbier, Micheau, V. Henri; Mme Solié.)

Le *3 mars,* LA MORT DE STRAFFORD, drame en cinq actes, en vers, d'Armand Durantin (de Villevert). De gros défauts, rachetés par du mouvement dramatique. Succès, surtout au dénouement. (Ballande, Darcourt, Drouville, Harville, Roger; Mmes Baptiste, Antonie, Talini.)

Le 7 *mars*, LES VIVEURS DE LA MAISON D'OR, comédie en deux actes, en prose, de L. Monrose et A. Durantin. Pièce de l'ancienne comédie plus que de la nouvelle; de l'Andrieux, du Collin d'Harleville; mais de la gaieté, du mouvement. Succès. (Monrose, Moreau-Sainti, V. Henry, Martel, Montet, Degrully, Anselme; Mmes Grassau, Vallée, Letourneur, Talini.)

DÉBUTS.

Mai 1848 : M. Ludovic, dans l'*École des femmes;* M. Coderat, dans *Mlle de Belle-Isle.*

Juin : Mlle Avenel, dans les *Folies amoureuses.*

Juillet : M. Préval, M. Prot, dans l'*École des maris;* Mlle Lerou, dans *Mlle de Belle-Isle;* Mlle de Bussy, dans les *Horaces.*

Août : M. Prioleau et Mlle Varenne, dans le *Dépit amoureux;* Mlle Rabut (Mme Fechter), dans Elmire de *Tartuffe;* Robert Drouville, dans la *Métromanie;* M. Gaudé (Charly), dans le *Cid;* M. Jahyer, Mlle Prosper, Mlle Célinie Vallée, dans le *Barbier de Séville;* M. Charles Degrully, dans la *Famille Renneville;* M. Victor Henry, dans Arnolphe; Mme Holbein, dans *Tartuffe.*

Septembre : M. Moreau-Sainti fils, dans les *Rivaux d'eux-mêmes;* M. Berou, dans l'*École des femmes.*

Décembre : Mlle Baptiste, dans *Eugénie;* Mme Lacoste.

Janvier 1849 : M. Monlaur, dans *Othello.*

Mars : Mme Sarah Félix, dans le *Misanthrope,* puis

dans Mlle *de Belle-Isle;* M. Guichard, dans Gaultier d'Aulnay de la *Tour de Nesle.*

REPRISES, REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES.

Mars 1848 : *les Victimes cloîtrées, l'Ami Grandet,* les *Mémoires du diable, un Duel sous Richelieu, Mlle de Belle-Isle;* dans une représentation à bénéfice, M. Marc Leprevost fait une improvisation sous ce titre : *Dieu et la France.*

Recettes du 15 au 31 : 4,269 fr. 13 c.; dépenses : 4,023 fr. 98 c. Les comédiens touchent 252 fr. 65 c.

Avril : Les chanteurs hongrois se font entendre plusieurs fois; Joseph Kelm et Hervé jouent quinze fois, avec le répertoire courant, *Don Quichotte,* opérette à deux personnages, créée aux Folies-Nouvelles. Dans un bénéfice, L. Beauvallet dit un récit poétique de lui : *A la France,* et Marc Leprevost improvise une comédie : *Les Rois en république.* On reprend le *Dernier Figaro,* de Lesguillon, augmenté des coupures faites autrefois par la censure et d'un nouveau tableau républicain. Les comédiens du théâtre Beaumarchais représentent : *Marcel,* drame, dans une des nombreuses représentations extraordinaires; *Antony* est donné aussi plusieurs fois pour les dernières représentations de Laferrière et de Marie Laurent; le 7 avril, au profit des comédiens de l'Odéon, le Théâtre-Français joue *Valérie* et un acte de *Virginie,* avec Rachel; la grande tragédienne déclame en outre la *Marseillaise* dans cette soirée ; reprises des *Templiers,*

d'*Une Fête de Néron*, de *Lucius Junius Brutus*, d'Andrieux; les artistes de l'Opéra-National, en société comme leurs camarades de la rive gauche, donnent deux fois *Gastibelza*, opéra de Maillart, accompagné d'un ballet et de cantates.

Recettes du mois : 13,208 fr. 61 c.; dépenses : 11,372 fr. 47 c. Les comédiens se partagent 1,836 fr. 14 c.

Mai : Le 9, *Les Barricades*, *Aline* et un *ballet* par les acteurs des Folies-Nouvelles. Le 11, *le Maître de chapelle*, par l'Opéra-Comique. Le 27, la Comédie-Française joue *le Mari à la campagne* et la *Porte ouverte ou fermée*, d'Alfred de Musset. Bénéfice de Baptiste, blessé par le timon d'un omnibus.

Recettes : 11,064 fr. 38 c.; dépenses : 12,607 fr. 92 c.; déficit : 1,543 fr. 54 c.

Juin, le 18 : *Henri III et sa cour* (Ballande, Darcourt, Mmes Frantzia, Derouet). L'Odéon ferme pendant les journées de combat, du 23 au 28, et rouvre par des représentations au profit des blessés. Randoux quitte la société; il est remplacé par Clément-Just. Il est question de ne plus jouer que trois fois par semaine.

Recettes : 10,918 fr. 48 c.; dépenses : 9,763 ; bénéfice : 1,155 fr. 18 c.

Juillet : Rentrée de Mme Moreau-Sainti dans les *Fausses confidences*.

Recettes : 9,694 fr. 72 ; dépenses : 10,453 fr. 78 ; déficit : 759 fr. 06.

Août : On touche 18,000 francs sur les 45,000 francs

de secours votés par l'Assemblée nationale. Reprises de *l'Ingénue à la cour, la Mère coupable, la Première affaire, le Portrait de Michel Cervantès, Jarvis l'honnête homme.* Rentrée de Micheau dans Georges Dandin.

Recettes : 14,174 fr. 38, qui, joints aux 18,000 francs, donnent 32,174 fr. 38, sur lesquels on paye les appointements arriérés.

Septembre : Reprises : *Les deux Anglais, le Philinte de Molière.* Rentrée de Mlle Antonie.

Recettes : 12,819 fr. 73, plus 18,000 francs (seconde partie de l'indemnité), soit 30,819 fr. 73, sur lesquels on paye les dépenses de *Macbeth.*

Octobre : premières représentations à ce théâtre de *l'Héritière,* comédie d'Empis et de *la Fille capitaine* de Montfleury, arrangée par M. Ch. Narrey en trois actes, en vers. Recettes : 27,810 fr. 80 cent, plus 9,000 restant des 45,000 d'indemnité, soit : 36,810 fr. 80 cent. sur lesquels on paye 23,256 fr. 72. Les comédiens se partagent 13,554 fr. 08.

Novembre. Les recettes montent encore ; on fait dans le mois 30,453 fr. 33 c, sur lesquels on paye 24,617 fr. 33 soit : 5,836 fr. de bénéfice.

Décembre : Reprise d'*Eugénie* de Beaumarchais. Recettes : 26,393 fr. 21 c. ; les frais dépassent cette somme de 6,696 fr. Le 1er janvier, il restait en caisse, tous frais payés, 12,700 francs.

Janvier 1849 : Bénéfice d'Hippolyte du Vaudeville, avec Duprez dans un acte de la *Favorite*, Numa et Levassor dans deux pièces. Rentrée de Mlle Georges dans

Une fête de Néron et la *Tour de Nesle*. Reprises : *Othello, Défiance et malice, Hamlet, M. de Crac.*

Recettes : 17,000 francs, avec lesquels il faut en verser 25,000 ; soit 8,000 francs à diminuer des bénéfices.

Février et Mars. Bénéfice de Mlle Lacaille avec l'Opéra dans *Charles VI*, Numa dans *Estelle*, Ravel et Alcide Tousez dans la *Chambre à deux lits*. Bénéfice d'un artiste avec Mlle Georges dans deux pièces. Bénéfice de L. Monrose avec Provost, Samson, Régnier et Augustine Brohan dans *la Famille Poisson, Maria di Rohan* par M. et Mme Ronconi, une pièce du Gymnase et un vaudeville du Palais-Royal. Dans un autre bénéfice, Bouffé joue *la Fille de l'avare*, et Levassor *le Gendre aux épinards*. Reprises de *Champmeslé* et des *Pharaons* avec Mlle Georges; première à ce théâtre des *Mauvais sujets en ménage;* reprise de *M. Beaufils*.

Dans ces deux derniers mois, les recettes absorbent ce qui restait des bénéfices.

Le 1er avril, on est au pair.

CHAPITRE XVII

1849-1850. — Seconde direction de Bocage. — Trop de fantaisie et de politique à l'Odéon. — Révocation du directeur du second Théâtre-Français. — Un mot sur la troupe. — *Le Bourgeois des métiers.* — *La Jeunesse du Cid.* — *François le Champi.* — *Une Nuit blanche.* — *Le Chariot d'enfant.*

Bocage venait de créer, au Théâtre-Français, *la Vieillesse de Richelieu*, un drame d'Octave Feuillet et de son neveu Paul Bocage, quand il apprit que le privilège accordé pour une année aux comédiens associés ne serait pas renouvelé. Dégrisé de la Comédie-Française, où la pièce et lui n'avaient obtenu qu'un succès d'estime et où il sentait le terrain glisser sous ses pas, il sollicita de nouveau la direction de l'Odéon.

Comment, après avoir mené avec tant d'hésitation et si peu d'éclat ce beau théâtre deux ans auparavant, put-il l'obtenir une seconde fois? Une boutade de Harel va nous aider à en trouver l'explication. On demandait, en 1835, au spirituel directeur de la Porte Saint-Martin : « Pourquoi laissez-vous partir Bocage? C'est un acteur « éminent, son autorité sur le public est incontestable. — « Que voulez-vous? » répondit-il, « il me demande la République, je ne peux pas la lui donner! » Donc, sous

Louis-Philippe, Bocage était déjà connu comme républicain. En 1848, pouvait-on refuser une faveur au démocrate de vieille roche, à l'acteur qui osa crier, dans la reprise du *Pinto* de Lemercier : « A bas Philippe! » de façon à s'attirer les foudres de la censure[1], à l'homme politique incompris qui venait de poser sa candidature de député à Rouen et à Paris, et qui en avait été pour ses frais d'affiches[2], enfin à l'ami de Félix Pyat et de Ledru-Rollin, au protégé de Lamartine? Il fut donc une seconde fois nommé, pour trois années, directeur du second

1. « En 1831, je désirai faire de l'opposition au Gouvernement. Je « pensai à une pièce de Lemercier intitulée *Pinto*. Ce n'était pas à « coup sûr une pièce faite exprès contre le gouvernement de Juillet. « Je trouvai que néanmoins je pourrais faire naître de son texte, à la « représentation, des allusions piquantes, et, plus que cela, des atta- « ques très directes. Il y avait dans la pièce une conspiration. Pinto « conspirait contre le roi d'Espagne; à un certain moment de la pièce « on lui remettait un papier; il le lisait, et en le lisant il s'écriait : « A bas Philippe! Harel, homme d'esprit pourtant, n'avait pas fait « attention à ce passage, non plus qu'aux autres dont je voulais tirer « parti; il ne comprenait pas pourquoi je désirais jouer *Pinto*. Le soir « où on le joua pour la première fois, il y avait peu de monde dans la « salle. J'arrive au passage que je viens de citer, je prononce ces mots : « A bas Philippe! de telle façon que j'enflamme tous les spectateurs. « Le lendemain, on défendit la pièce. M. Thiers exigea des coupures. « La première fois que *Pinto* ainsi mutilé fut joué de nouveau, la « curiosité publique avait été excitée; il n'y avait plus une seule « femme dans les loges, la salle était comble, et l'on n'y voyait que « des habits noirs. A la place des mots retranchés et à côté je mis des « gestes, je glissai des allusions qui firent plus d'effet encore que les « mots n'en avaient produit. » Discours de Bocage, *Enquête et documents officiels sur les theâtres,* in-4°.

2. Lire, dans les *Murailles révolutionnaires,* la proclamation du citoyen Bocage à ses électeurs, avec la lettre du citoyen Lamartine.

Théâtre-Français avec 100,000 francs de subvention, sous la condition expresse qu'il ne paraîtrait plus sur les planches.

Pour ne pas faire de clôture trop prolongée, Bocage engagea sur parole, pour deux mois, les comédiens associés et prit, le 1er avril, la place d'Alexandre Mauzin, qui redevint, comme devant, commissaire du gouvernement.

Cette fois encore, il est difficile de louer le grand acteur de sa direction ; s'il monta admirablement une ou deux pièces, il eut le tort d'introduire, hors de propos, la politique dans son administration, de faire représenter sur son beau théâtre des spectacles de mauvais goût, de créer des billets de famille qui permettaient avec vingt sous d'entrer à toutes les places comme dans les théâtres de banlieue, de se passer de son comité de lecture; enfin, de considérer l'Odéon comme un pachalick et son cahier des charges comme une plaisanterie.

A partir du grand succès de *François le Champi*, sa vanité ne connaît plus de bornes; l'Odéon, c'est lui ! Il semble ne plus se douter de ce qu'exige la maison qu'il a l'honneur de diriger : il donne des ballets grotesques[1] dans lesquels on voit Lambert Thiboust, alors comédien, faire sa partie; une opérette enfantine, paroles et musique d'Hervé, une fantaisie satirique farcie d'allusions contre le gouvernement.

Un incident tout politique met au comble le mécon-

1. Le cahier des charges du second Théâtre-Français autorisait les ballets et les opéras-comiques, mais seulement comme faisant corps avec les pièces.

tentement du ministre et le décide à arrêter enfin les fantaisies de l'autocrate directeur.

Le 4 mai, pour l'anniversaire de la République, Bocage veut donner une représentation gratuite; le ministre lui en ayant refusé l'autorisation, il passe outre, et, avec des billets imprimés pour la circonstance, distribués dans les ateliers du quartier et jusque dans le jardin du Luxembourg, il emplit sa salle, en ayant soin d'ouvrir les bureaux et d'annoncer, pour la forme, une recette de 141 fr. 75; on représenta : *Planète et Satellites, Françcis le Champi*, et pendant les entr'actes on chanta : *la Marseillaise* [1], *le Chant du Départ* et *les Girondins.* Cette représentation, extrêmement bruyante, ne fut pas du goût du commissaire du gouvernement; il fit au ministre un rapport, à la suite duquel M. Baroche frappa Bocage d'une amende de 2,000 francs. L'altier directeur, en apprenant cette mesure, entra dans une violente colère; il écrivit une lettre tout à fait cavalière à M. Alexandre Mauzin; la réponse ne se fit pas attendre : le 27 juillet, le *Moniteur Universel* publiait la révocation immédiate du directeur de l'Odéon[2]. On dit alors que, la réaction se dessinant de

1. La claque avait ordre du directeur de demander la *Marseillaise* tous les soirs.

2. « Considérant que le sieur Bocage a, dans le courant des années « 1849 et 1850, contrairement à l'article 31 de l'arrêté du 10 août 1849, « modifié le prix des billets et des locations à la soirée, sans autorisa- « tion préalable : 1° en distribuant dans Paris des billets, dits de « famille, en nombre considérable et sur la présentation desquels on « était admis à toutes places, moyennant un prix de beaucoup infé- « rieur à celui du bureau; 2° en délivrant des billets destinés aux « élèves de l'École polytechnique, avec lesquels ils pouvaient aller à

jour en jour, M. Baroche fut plus enchanté de sévir contre le républicain que contre le directeur; la chose est possible, mais il faut convenir que Bocage fut maladroit de donner des armes pour se faire battre.

« toutes places, en payant un franc pour tout droit et amener des dames « et autres personnes de leur connaissance.

« Considérant que, malgré l'avis inséré sur ces billets qu'ils seraient « refusés au contrôle s'ils étaient achetés, plusieurs ont été vendus aux « abords du théâtre, et que, sur le refus fait par les employés du con- « trôle de recevoir ces billets, il s'est élevé des discussions qui ont « troublé l'ordre et nécessité l'intervention des agents de la force « publique.

« Considérant que, malgré le refus qui avait été fait au sieur Bocage « de l'autorisation de donner une représentation gratuite dans la soirée « du 4 mai dernier, il a éludé la défense qui lui avait été notifiée en « faisant distribuer, soit directement, soit par l'intermédiaire de di- « verses personnes, un très grand nombre de billets gratuits pour « cette représentation dans les ateliers du quartier et jusque dans le « jardin du Luxembourg.

« Considérant en outre que le sieur Bocage, dans ses rapports avec « les agents de l'autorité et notamment avec le commissaire du gou- « vernement et les commissaires de police de son théâtre, a manqué « aux égards et aux bons procédés qui sont un devoir pour tout « citoyen et surtout pour le directeur d'un théâtre subventionné qui « reçoit de l'État aide et protection.

« Considérant enfin qu'il résulte de l'ensemble des faits et du choix « des pièces, de l'impulsion donnée à tous les employés sous ses ordres, « la preuve que le sieur Bocage a, durant sa gestion, constamment « obéi à un esprit d'hostilité déclarée et employé dans un but poli- « tique les moyens d'action qu'il devait à sa position de directeur « d'une exploitation théâtrale autorisée par l'administration et subven- « tionnée par l'État. Arrête : Les arrêtés des 1er avril et 10 août 1849, « qui ont nommé le sieur Bocage directeur du théâtre de l'Odéon, « sont rapportés. Le sieur Bocage cessera ses fonctions à partir de ce « jour. »

Paris, 27 juillet 1850.

Après sa révocation et les ennuis qui suivirent, car il dut payer des indemnités aux acteurs que son successeur ne voulut point réengager et faire un procès au ministère, le vieux comédien reprit sa vie errante d'acteur en représentation : on le vit successivement au théâtre de la Gaîté dans le *Molière* de G. Sand, à la Porte Saint-Martin dans la *Claudie* du même auteur; au Vaudeville, dans *le Marbrier* d'Alex. Dumas; Paul Meurice lui confia en 1855 un rôle à travestissements dans *Paris*, et Paul Foucher l'amiral Bing, dans l'*Escadre bleue*, au Théâtre du Cirque.

Le démon de la direction reprend Bocage, pour son malheur; mal conseillé, il sollicite un privilège, et quel? Celui du théâtre Saint-Marcel, une affreuse petite salle à l'extrémité de Paris, au bord de la Bièvre; il veut, pure chimère, acclimater la littérature dans ce quartier excentrique. « La poésie rafraîchissante et les infusions de comédies séchées [1] » dont il avait médicamenté l'Odéon attirèrent peu le public de l'endroit, les dernières économies du pauvre homme s'y engloutirent, la faillite menaçait. M. Camille Doucet, alors directeur des théâtres, vint à son secours en priant Larochelle de joindre le théâtre Saint-Marcel à ses théâtres suburbains.

A partir de ce moment, ruiné, malade, le grand acteur n'est plus que l'ombre de lui-même. Une reprise de *la Tour de Nesle* au Théâtre de Belleville, concurremment avec celle de la Porte Saint-Martin, remet un instant son nom en lumière; tout Paris courut applaudir sur cette

1. Auguste Vacquerie, feuilleton dramatique de *l'Événement.*

petite scène la façon hautaine et superbe dont ce vieillard jouait encore le capitaine Buridan.

En août 1862, au moment où la pioche du démolisseur attaquait ce qu'on appelait alors le *boulevard du Crime*, celui qui fut une des illustrations de ce coin si vivant et si curieux, terminait sa glorieuse carrière sur un grand succès, *les Beaux Messieurs de Bois-doré*, de G. Sand et Paul Meurice, qu'il joua plus de cent fois à l'Ambigu et où il fut admirable de puissance et de vérité.

Nous avons dit plus haut que Bocage finit la saison théâtrale avec les comédiens en société ; voici les pièces qui furent représentées pendant ces deux mois :

Le *19 avril*, après dix-huit jours de relâche, représentation au bénéfice d'un artiste, trois premières :

1° SANS LE VOULOIR ou *l'Antipathie*, comédie en un acte, en prose, de MM. Marc Michel et Ch. Delacour. De l'esprit, de la gaieté. Succès (Anselme, Moreau-Sainti, Olivier ; Mmes Roger-Solié, Vallée) ;

2° LE GUÉRILLA, drame en trois actes, en prose, de MM. Léonce et Eug. Nus. Scènes de la vie espagnole. de l'intérêt, entente du théâtre, encore un succès (Jourdain, Robert Drouville, Moreau-Sainti ; Mmes Roger-Solié, Dupont) ;

3° UNE ORIENTALE, comédie en deux actes, en vers libres, de MM. Jules Barbier et Faustin (Éd. Foussier), fantaisie macaronique pleine de talent et de verve, qui n'obtint qu'un demi-succès. (L. Monrose, Roger, Harville, Larochelle, Anselme ; Mlles Vallée et Avenel.)

Le *3 mai*, La Famille, comédie-drame en cinq actes, en prose, de Moléri. Pièce décousue; quelques jolies scènes furent remarquées et applaudies. (Jourdain, Baptiste, Gaudé, Moreau-Sainti, Anselme, Montet; Mmes Roger-Solié, Avenel.)

Le *15 mai*, Le Bourgeois des Métiers ou *le Martyr de la Patrie*, drame en cinq actes et dix tableaux, en prose, de Gustave Vaëz[1]. Agneessens, simple tourneur de chaises, à la tête de ses compagnons organise légalement la résistance aux volontés de l'empereur d'Autriche. Dans un moment de réaction, abandonné des siens, il continue seul à réclamer les franchises de Bruxelles. Attiré dans un piège, condamné sur un semblant de procès, il marche au supplice la tête haute, sentant que son martyre aidera à secouer le joug de l'étranger. Voilà, à peu près, la donnée de ce drame intéressant transplanté de Belgique, où il avait été représenté un grand nombre de fois avec le plus grand succès. Les mots : Patrie et Liberté, dont cette pièce était remplie, ne pouvaient laisser indifférent le public de l'Odéon; aussi dans la scène où le peuple révolté criait : « A bas les Autrichiens ! » le parterre s'identifia tellement avec les personnages qu'il répéta ce cri avec eux. Après une scène d'audience dans laquelle on présentait l'amnistie comme le plus sûr moyen de gouvernement, *la Marseillaise* fut demandée : les acteurs se mirent sur deux files et

1. Cette pièce de Gustave Van-Nieuwenhuisen, dit Vaëz, avait été représentée à Bruxelles le 29 décembre 1848 et imprimée sous le titre d'*Agneessens,* drame national précédé d'un prologue.

M. Jahyer vint chanter, Dieu sait comment, l'hymne de Rouget de Lisle. Ce fut, toute la soirée, une tempête d'acclamations, un feu roulant d'allusions[1]. Succès donc, très bruyant et très mérité. Alexandre, premier rôle de province qui avait créé la pièce à Bruxelles, débutait dans le rôle d'Agneessens : il fut très applaudi. (Moreau-Sainti, Larochelle, Gaudé, Harville, Roger, Beaumont, Anselme; Mmes Roger-Solié, Frantzia et Baptiste.)

1849-1850.

Le théâtre de l'Odéon, fermé le 1er juin malgré le succès du *Bourgeois des Métiers*, fit sa réouverture le 8 septembre avec deux pièces nouvelles. Avant de publier la nomenclature des ouvrages joués dans l'exercice théâtral 1849-1850, présentons, ainsi qu'il convient, la nouvelle troupe à nos lecteurs :

M. Deshayes, premier rôle, arrivant du théâtre de la Gaîté ; un peu bourgeois, un peu petit pour cet emploi ; en revanche, excellent de naturel et de bonhomie dans les rôles de genre, les *bénisseurs*, comme on dit en argot de coulisses ; Alexandre, premier rôle aussi, venant de province, acteur emphatique ; Clarence, élégant jeune premier,

1. Les mauvais rapports entre Bocage et l'administration supérieure commencèrent dès cette représentation. L'effet bruyant de la première du *Bourgeois des métiers* causa quelque émoi. Le préfet de police invita *officieusement* Bocage à supprimer les passages qui avaient par trop excité l'enthousiasme. Bocage répondit *officiellement* à la demande de M. Rebillot par un refus.

à la voix charmante, manquant peut-être de composition et de variété, mais dans son emploi ce sont choses dont on se passe souvent. Nous avons déjà parlé de MM. Larochelle, Jourdain, Harville, Darcourt, Aimé Gilbert, Osmont, Barbier, Husson, de V. Henry qui allait devenir directeur de la Porte Saint-Martin quelque temps après, de Mmes Frantzia, Moreau-Sainti, Payre, de Mme Marie Laurent, dont nous aurons souvent encore à proclamer le talent; arrivons aux nouvelles recrues: M. Gaudé, qui se fit remarquer, sous le nom de Charly, aux théâtres du boulevard, notamment dans *Patrie*, le beau drame de Victorien Sardou; Maurice Coste, artiste consciencieux, eut aussi son heure au théâtre du Châtelet; Moreau-Sainti fils, acteur lettré, intelligent, joua peu de temps la comédie; il fut un moment administrateur au théâtre de l'Ambigu et directeur des Folies-Dramatiques; Lambert Thiboust, premier prix du Conservatoire, venant du théâtre Beaumarchais, comique un peu triste, qui réservait sa verve et sa gaieté pour les jolis vaudevilles et les spirituelles comédies qu'il devait faire applaudir plus tard; Forestier, du café des Aveugles; Gamard, de Bobino. Qui encore? Fortini, Bruneau, Philibert, Ernest, le légendaire Ernest, aujourd'hui comme alors chef de la figuration.

N'oublions pas Thiron, élève de Provost et premier prix du Conservatoire. L'excellent sociétaire de la Comédie-Française ne fit qu'une courte apparition sur la scène de l'Odéon; Bocage lui ayant offert des appointements dérisoires, 30 francs par mois, il dut signer un engagement et suivre Rachel en Angleterre et en Russie. Comme il

prenait congé de son trop parcimonieux directeur, celui-ci ne s'avisa-t-il point de lui dire : « Mon pauvre enfant, il faut vous résigner, vous ne jouerez jamais que les petits tambours ou les trompettes ! ». Thiron n'oublia point cette aimable prophétie. Plus tard, recevant force compliments de Bocage qui avait oublié l'incident, le spirituel comédien lui répondit : « Oui, monsieur, j'arrive ! et sans tambour ni trompette ! »

Les nouvelles actrices engagées étaient : Mme Max Deshayes, touchante jeune première venant, comme son mari, des théâtres de drame ; Mlles Avenel, Aspasie, la belle Mlle Biron, du Palais-Royal ; Mlle Volnays, ingénue de province ; Mmes Sen, Darmont, Daubray, Mlle Rivals, actrices utiles ; Mme Irma Crosnier, aujourd'hui l'une des meilleures duègnes de Paris, resta quelques mois confidente de tragédie dans cette troupe qui, on le voit, était digne du second Théâtre-Français. Quant au ballet que Bocage y ajouta, excepté M. Hazard et Mlle Ferdinand, jolie personne excellant à lever la jambe à la hauteur de l'œil, nous n'en dirons rien, et pour cause.

La réouverture se fit le 8 septembre avec LE TREMBLEUR, comédie en deux actes, en prose, mêlée de chant, de Mme Anaïs Ségalas, gracieux vaudeville, joyeusement traité, sur la peur d'un bourgeois qui ne rêve que d'émeutes et de socialisme (Moreau-Sainti, V. Henry, Larochelle, Harville, Forestier ; Mmes Biron, Laurentine), qui eut une dizaine de représentations, et LA JEUNESSE DU CID, drame héroïque en trois journées et sept tableaux, traduit de Guilhem de Castro par Hippolyte Lucas. On sait que

c'est dans la pièce espagnole que Corneille prit le sujet du *Cid;* ce travail consciencieux n'était donc qu'une nouvelle édition du chef-d'œuvre classique. Quelques endroits, trop empanachés d'antithèses et de rodomontades, ont provoqué le rire irrévérencieux du parterre. Les chants guerriers de M. Bazzoni, exécutés par les chœurs du Théâtre italien, ont fait bon effet, ainsi que la chanson dite par Larochelle avec beaucoup de goût ; il n'en fut pas de même du ballet, réglé par M. Dumas, qu'on critiqua très sévèrement.

(Savigny, Darcourt, Gaudé, Fortini, Osmont, Jahyer, Aimé-Gibert, Larochelle, Harville, Maurice Coste; Mmes Frantzia, Baptiste et Talini.) 15 représentations.

Le *5 octobre,* deux premières : Evelyne, drame en deux actes, en prose, de Mme Regnaud de Prébois. C'est l'histoire d'une actrice anglaise dont un lord s'éprend jusqu'au délire, délire qui cesse par le mariage. Demi-succès (Alexandre, Clarence, Moreau-Sainti, Larochelle, Darcourt; Mmes Max Deshayes, Avenel), et La Farnesina ou *la Vierge de Raphaël,* drame en trois actes, en vers, de Méry, mêlé de chant et de danses, musique d'Ancessy. C'est une aventure amoureuse arrivée à Raphaël au moment où il peignait la Psyché du palais Farnèse. Succès. (Clarence, Alexandre, V. Henry, Darcourt; Mmes Max Deshayes, Moreau-Sainti, Anselme, Baptiste, Sen.)

Le *26 octobre,* l'Héritier du Czar, drame en cinq actes, en prose, de Paul Foucher et Gombaud. Épisode pris dans l'histoire de Pierre le Grand : c'est la fin tragique d'Alexis Pétrowich, tué par ordre du czar son père;

sujet lugubre. La pièce, faite avec beaucoup d'habileté, eut du succès. (Deshayes, Clarence, Alexandre, Gaudé, Montet, Savigny, Maurice Coste; Mmes Deshayes, Payre, Dargilly, Daubray.)

Le *14 novembre*, Raymond Varney ou *le Manoir de Grapdale*, drame en cinq actes, en vers, de Jules Baget. C'est l'histoire d'un bon jeune homme qui pousse la piété filiale jusqu'à assumer sur lui la responsabililé d'un crime dont son père est l'auteur. Pièce correctement écrite, honnête et triste, succès d'estime. (Alexandre, Savigny, Gaudé, V. Henry, Osmont; Mmes Darmont, Talini, Crosnier.)

Le *23 novembre*, François le Champi, comédie en trois actes, en prose, de George Sand. Cette œuvre, seconde pièce du grand écrivain (la première, *Cosima*, n'avait pas été bien accueillie à la Comédie-Française), obtint un éclatant succès. Madeleine Blanchet a recueilli, du vivant de son défunt mari, un enfant abandonné, un *Champi*, comme on dit au pays berrichon. Six années se sont écoulées depuis cette bonne action; François, devenu homme, revient au pays avec ses économies et 4,000 francs qu'un vieux curé lui a comptés au nom de ses parents inconnus; il trouve Madeleine poursuivie par des créanciers; Mariette, sa belle-sœur, en butte aux obsessions d'une rusée paysanne, la Sévère, qui veut lui faire épouser son neveu Jean Bonnin. Le *Champi* remet les choses en ordre et d'une si brave façon que Mariette s'éprend de lui; François, qui sent sa reconnaissance envers Madeleine faire place peu à peu à un sentiment plus doux, n'écoute

pas la coquette fille ; il déjoue les intrigues de la Sévère et obtient la main de sa bienfaitrice. Sur ce canevas bien frêle, comme on voit, la chère femme de génie à qui notre littérature doit tant de pages éloquentes et superbes écrivit l'idylle la plus touchante qui soit. Un critique grincheux disait : « Ce n'est pas là du théâtre! » Le public, et presque tous les grands feuilletonnistes, n'ont jamais partagé cet avis. *François le Champi*, mis en scène avec un art consommé, encadré dans un décor exact, accompagné d'une musique de scène très touchante composée par Ancessy, admirablement joué par tous les interprètes, fit des recettes considérables pendant cent trente-deux représentations. (Max Deshayes, Clarence; Mmes Marie Laurent, Moreau-Sainti, Max Deshayes, Biron, Volnais).

Après George Sand et son grand style, Bocage ne s'avisa-t-il pas de donner, le dimanche 16 décembre, LES GARDES FRANÇAISES, opéra-comique en un acte, paroles et musique d'Hervé, sous le pseudonyme de Florimond Rouyer. Cette opérette, car malgré son étiquette ce n'était qu'une opérette digne tout au plus du théâtre des Folies-Nouvelles, était pour le moins absolument déplacée à l'Odéon. La musique aimable et gaie fit passer sur la niaiserie du poème et la médiocrité de l'interprétation. L'auteur, venu du Théâtre-Lyrique, jouait dans sa pièce, ainsi que MM. Fosse, Legrand, Pédorlini[1], Deveaux,

1. Cet acteur abandonna bientôt le chant pour la comédie. Nous le retrouverons sous le nom de Joanni dans les directions qui vont suivre.

Forestier, Montménil, et M[me] Cellini. Reçu et répété à l'Opéra-Comique, mais retardé par le succès du *Val d'Andorre* et finalement retiré par son auteur, l'ouvrage fut arrêté par ordre supérieur, après quarante-cinq représentations consécutives, sous prétexte qu'il n'avait pas été reçu par le comité de lecture, qui existait, mais ne fonctionnait pas. L'Opéra-Comique s'était ému du succès, et avait réclamé, disant qu'on ne devait point chanter à l'Odéon... sauf dans la tragédie !

1850.

Le grand succès de *François le Champi* avait remis Bocage en faveur ; les fantaisies musicales et chorégraphiques qu'il fit représenter à la fin de l'année 1849 surprirent.

UNE NUIT BLANCHE, fantaisie noire, en un acte, de MM. Bosquillon père et fils, donnée le 10 février, arrêta bientôt la sympathie et causa bien des colères. Cet acte, qui n'était qu'un tableau d'une revue de 1849, commandée à Méry et à Gérard de Nerval, revue qui n'avait jamais été terminée, parodiait Soulouque et sa cour. Bocage, à l'affût de toute allusion, après quelques changements opérés par son neveu Paul, la fit représenter avec empressement. Voici la donnée de cette folie qui n'a pas été imprimée : Faustin, qui cirait les bottes d'un riche citoyen de la rue du Helder, retourne à Saint-Domingue, sa patrie ; là, en débarquant, il est accueilli

par des acclamations et nommé immédiatement empereur. Un cuisinier qui a renversé la marmite en février 1848, un économiste sans économie, un poète famélique et une vertu de Notre-Dame de Lorette arrivent au palais de Sa Majesté noire; Faustin accueille ces illustres étrangers et leur donne un dîner splendide. Au dessert, la dame, reconnaissant le nègre de la rue du Helder, l'interpelle brusquement; il se trouble et la conjure de ne point révéler le secret à ses sujets : « Oh ! Majesté, s'écrie-t-elle, je suis incapable d'une telle noirceur ! » — « Pourquoi cette com-« plicité de l'Odéon dans cette attaque à prose armée « contre la dynastie des Soulouque? » dit le *Constitutionnel*, « l'Odéon n'aurait-il pas touché son dernier terme « échu de l'indemnité de Saint-Domingue? » Il est certain que Bocage vit dans cette fantaisie l'occasion d'une satire contre le gouvernement du prince-président, témoin ces deux vers dits par la dame à son galant :

Vous le savez, tout chemin mène à Rome,
Et souvent Rome est un mauvais chemin.

Le public, cette fois, ne mordit point à l'allusion : des murmures accueillirent le nom des auteurs [1]. Anselme jouait Faustin; Lambert Thiboust, le cuisinier; les autres rôles étaient tenus par Moreau-Sainti, Legrand, Montet, Fosse, Mmes Baptiste, Henriette et M. Hazard; Mmes Demouchy et Duriez dansaient un pas.

1. A la suite de cette représentation, on fit défense expresse à Bocage de jouer aucune pièce avant qu'elle eût paru devant le comité de lecture.

Le *17 mars*, VOUS N'ÊTES QUE MARQUIS! comédie en deux actes, en vers, de Lelion-Damiens. Un charmant garçon, marquis, malheureusement, est épris de la fille de son jardinier ; il la demande en mariage, malgré les siens. Le père de l'aimable enfant lui répond hautement : « Non, monsieur! vous n'êtes que marquis! — Mais je suis aussi médecin ! » répond le jeune amoureux interloqué ; le jardinier, pensant, après tout, que le médecin est un travailleur, daigne lui accorder la main de sa fille. (Lambert Thiboust, Moreau-Sainti, Anselme; Mmes Moreau-Sainti, Dargilly.)

Le *5 avril*, deux premières : LE MARTYRE DE VIVIA, mystère en trois actes, en vers, de Jean Reboul, le boulanger-poète de Nîmes. Semblable à Polyeucte, dont elle n'est qu'une pâle imitation, Vivia se fraye un chemin vers le ciel à travers les affections terrestres. Poésie lymphatique ; vers sonores, mais renfermant peu de pensées. C'est le style de Luce de Lancival dans toute sa pureté. Mme Laurent, qui créa le rôle principal, fut rappelée. (Darcourt, Gaudé, Savigny ; Mme Baptiste.) La pièce ne vécut que huit jours, ses quatre représentations furent orageuses. Le boulanger a fait four, dirent de mauvais plaisants.

Et PLANÈTE ET SATELLITES, comédie en quatre actes, en prose, de Méry. La planète est une jeune femme autour de laquelle fourmillent, se querellent et vont même se battre plusieurs satellites. L'auteur, très paradoxal, comme on sait, a voulu prouver qu'avec de l'esprit on peut quelquefois se passer de sujet pour faire une pièce. Cette spirituelle boutade n'a réussi qu'à demi. (Clarence, Moreau-

Sainti, Larochelle, Anselme; M[mes] Payre, Baptiste e Herbel.)

Le *13 mai,* Le Chariot d'enfant, drame en cinq actes et sept tableaux, en vers, de Méry, Gérard de Nerval et Paul Bocage, tiré du drame sanscrit du roi Soudraka : *le Chariot de terre cuite* (Mritchatchati), chef-d'œuvre qui date de 3000 ans ; succès éclatant le premie soir; malheureusement les recettes ne répondirent pas à cette tentative si hautement littéraire. Dans un de se feuilletons, Méry dit plus tard que les noms indiens, trop nombreux sur l'affiche, effarouchèrent le public. Cela est possible, et, en tout cas, très regrettable; car cette histoire de la courtisane Vasentasena, que la vue d'un enfant émeut et pénètre, et qui se réhabilite par le dévouement, était bien un des plus beaux poèmes dramatiques qu'on pût voir : « Nous n'essayerons pas de « faire l'analyse de cette pièce, » dit Théophile Gautier ; « rien ne pourrait rendre ce mélange de grandeur et de « naïveté, cette grâce efféminée et voluptueuse, cette « langueur d'amour, cette profusion de parfums, ces « ruissellements de perles, ces bruits d'oiseaux, ces épa- « nouissements de comparaisons fleuries, tout ce luxe « indien, délicat et barbare, qui fait de ce drame une pa- « gode sculptée en vers[1]. » Belle mise en scène. Pantoums

1. Feuilleton théâtral de *la Presse.* — Le drame sanscrit : *le Chariot de terre cuite*, attribué au roi Cûdraka, a été récemment traduit et annoté des scolies inédites de Lalla-Diskhita par M. Paul Regnaud, ancien éleve de l'École pratique des hautes études, membre de la Société asiatique. 4 petits volumes, Paris, juin 1877. (Voir le feuilleton de F. Sarcey, au *Temps* du 19 juin.)

de M. Ancessy. Clarence, Deshayes et surtout Marie Laurent furent applaudis et rappelés. (Larochelle, V. Henry, Darcourt, Savigny, Husson, Bar, Maurice Coste; Mmes Dargilly, Baptiste, Léonti.)

DÉBUTS.

27 avril 1849. — M. Beaumont et Mme Sarah Félix dans *Tartuffe.*

30 avril. — Mlle Biron dans *Mlle de Belle-Isle.*

6 mai. — Mlle Daroux, M. Ludovic dans *l'École des Femmes.*

7 mai. — Mlle Dargilly, M. Bar dans *l'École des Maris.*

10 mai. — M. Passerat, Mmes Sen et Aspasie dans *les Folies amoureuses.*

16 septembre. — Mlles Herbel et Blanche dans *les Trois Sultanes;* M. Lambert Thiboust dans *Colin-Maillard.*

23 septembre. — M. Maurice Coste dans *le Vert-Galant.*

27 septembre. — M. Deshayes dans *l'Éclat de rire.*

30 septembre. — M. Ch. Thiron dans *l'Esprit de contradiction.*

4 octobre. — M. Clarence et Mme Max Deshayes dans *Eveline* et la *Farnesina.*

7 octobre. — Mlle Rivals dans *le Barbier de Séville.*

18 novembre. — MM. Charles Humbert et Hazard dans le ballet des *Meuniers.*

20 novembre. — Mme Crosnier dans *le Conteur*.

18 décembre. — Mlle Helena dans *le Dépit amoureux*.

15 janvier 1850. — Mlle Holbein dans *l'Avare*.

REPRISES, REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES.

9 avril 1849. — Bénéfice d'un artiste : un acte du Palais-Royal avec Levassor, un acte du Gymnase avec Numa, un acte du Vaudeville avec Félix et Mlle Nathalie.

23 avril. — Bénéfice : chansonnettes chantées par el signor Giovanni, Larochelle et les frères Lionnet.

29 avril. — Première (à ce théâtre) des *Mauvais sujets en ménage*, comédie.

1er mai. — Bénéfice avec Mmes Nathalie, Doche, M. Numa et des chansonnettes par Darcier.

16 et 23 septembre. — Reprises du *Colin-Maillard* et du *Vert Galant*, de Dancourt.

27 septembre. — Première (à ce théâtre) de *l'Éclat de rire*, drame en trois actes, d'Arago et Maillan, pour les débuts de Deshayes dans le rôle d'André, où Francisque aîné avait fait courir tout Paris.

10 octobre. — Reprise de *l'Heureuse erreur* de Patrat.

14 et 30 octobre. — Reprises de *Cartouche*[1], de Legrand et des *Voisins*, de Picard.

4 novembre. — Première (à ce théâtre), de *Farruck le Maure*, drame en vers, d'Escousse.

1. La censure interdit la pièce avant le lever du rideau.

15 janvier 1850. — *Tartuffe*, reprise du *Sicilien*, une *Cantate* et *les Fourberies de Scapin.*

10 février. — Ballet des *Six Ingénues*, dans lequel Lambert Thiboust dansait et mimait *Innocentus.*

17 février. — Reprise de *la Comtesse d'Altemberg.*

26 mars. — Représentation extraordinaire.

1er avril. — Bénéfice de Forestier : *Jocko* et *le Barbier de Séville.* Lambert Thiboust jouait Figaro.

13 avril. — Reprise de *Diogène*[1], de Félix Pyat. Deshayes et Mme Laurent jouaient les deux rôles principaux.

23 avril. — Bénéfice.

25 avril. — Bénéfice de Deshayes : première (à ce théâtre) du *Vagabond*, drame en un acte, de Maillan et Cormon ; Rachel dans *le Moineau de Lesbie ;* on finit par *la Chambre à deux lits.*

28 mai. — Reprise de l'*Amitié des Femmes*, de Lafitte.

31 mai. — Clôture annuelle.

1. Pyat était alors exilé. Cette reprise, qui honore le caractère de Bocage, fut un des arguments de sa révocation.

CHAPITRE XVIII

1850-1851-1852-1853. — Direction Altaroche. — Sa troupe. — *Les Ennemis de la maison.* — *Les Contes d'Hoffmann.* — *André del Sarto.* — *Richelieu.* — Henry Monnier et *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme.* — *Les Marionnettes du docteur.* — *Le Feuilleton d'Aristophane.* — *L'Honneur et l'Argent.*

Le *27 juillet 1850*, Bocage n'était plus directeur de l'Odéon : le 1er août, dix prétendants s'inscrivaient pour sa succession; l'on était loin, comme on voit, du temps où personne ne voulait du beau théâtre de la rive gauche. Après l'élimination de ceux dont les titres parurent insuffisants, deux candidatures restèrent en présence : celle d'Auguste Villemot [1], associé avec Ch. Mouriez, directeur des Folies-Dramatiques, et celle de Marie-Michel Altaroche, « publiciste » et ancien député [2]. La commission des théâtres penchait pour Villemot; le ministre n'en tint pas compte, il fit choix de son ex-collègue à la Constituante. Le 21 août 1850, Altaroche fut

1. Le charmant esprit qu'on appela sous l'empire : *le Prince des chroniqueurs*, et de qui Henri Rochefort disait dans *le Figaro :* « C'est notre maître à tous », était alors secrétaire au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

2. Altaroche, né à Issoire en 1811. Après avoir donné de nombreux articles dans les journaux de province, vint à Paris en 1830.

nommé, pour trois années, directeur du second Théâtre-Français.

Si l'on veut chercher les titres du nouveau directeur dans son bagage théâtral, on s'expliquera difficilement sa nomination : Lestocq, drame médiocre joué à la Porte-Saint-Martin et le Corrégidor de Pampelune indiquent peu un homme de théâtre. Le ministre tint plutôt compte à son candidat de la verve et du talent dont il avait fait preuve en cent journaux depuis vingt années, du tact administratif qu'il avait montré à la Chambre et dans le Puy-de-Dôme, où il avait été commissaire du gouvernement en 1848.

On est tenté tout d'abord de reprocher à Altaroche ses tâtonnements trop longs au début, plus de régularité que d'éclat dans son administration, une tendance à faire de sa maison un théâtre vertueux, académique, et partant un peu ennuyeux ; mais outre que les temps étaient encore difficiles, il faut lui tenir compte de la rapidité avec laquelle il dut prendre sa direction. Dès la seconde année, du reste, il avait acquis l'expérience nécessaire et était devenu un bon directeur dans toute l'acception du mot ; aussi quand il fut avisé, après le retentissant succès de l'Honneur et l'Argent, que son privilège ne serait pas renouvelé, eut-il lieu d'être singulièrement surpris et d'attribuer cette disgrâce à d'anciens dissentiments politiques avec l'entourage du tout-puissant duc de Morny.

Entré au *Charivari* en 1832, il fait encore partie de la direction de ce journal célèbre. En quittant l'Odéon, il prit le théâtre des *Folies-Nouvelles* avec L. Huart.

Vainement Alfred de Musset, Jules Sandeau, Ponsard, Th. Barrière, L. Guillard et Jules de Prémaray apostillèrent la demande de prolongation qu'il présenta au ministre; il lui fut écrit : « Que son exploitation n'avait pas « paru répondre assez complètement aux intentions du « gouvernement et qu'en conséquence son privilège ne « serait pas renouvelé ».

Voici quels furent les comédiens que l'on vit sur la scène de l'Odéon pendant cette période de trois années : M. Bouchet, dont nous avons parlé sous Lireux et qui n'avait pu être nommé sociétaire au Théâtre-Français, après une année passée à Bruxelles retrouva sur la rive gauche la faveur du public et plusieurs belles créations, notamment le Richelieu de M. Peillon, où il fut remarquable. Clarence, Anselme, Harville, Roger, Moreau-Sainti, Gamard, Jahyer, Savigny, Félicien, Eugène Douin passaient de l'ancienne troupe dans la nouvelle, ainsi que Mmes Roger-Solié, Payre, Moreau-Sainti, Morel, Dupont, Holbé, Talini, Caron et Dargilly.

Boudeville frappait une troisième fois aux portes du second Théâtre-Français et enfin les trouvait grandes ouvertes; sa femme, que l'on avait déjà applaudie aux théâtres du boulevard, fut aussi engagée, pour essayer de remplacer Mme Marie Laurent, qui venait de signer un engagement à la Porte-Saint-Martin.

Parmi les nouvelles recrues : Métrème, sortant de la Comédie-Française, où il devait rentrer plus tard, fut très-remarqué, ainsi que Néroud, Tétard, second comique, talent souple et fin ; Fleuret, tragédien, et Tournier,

amoureux. Caristie-Martel, après des débuts brillants, devint un des meilleurs jeunes premiers rôles de la maison ; une maladie des yeux éloigna trop tôt cet artiste vaillant et lettré de la scène ; après plus de dix années passées dans le professorat, ce comédien est aujourd'hui l'un des pensionnaires les plus appréciés du Théâtre-Français. Kime, excellent acteur, supérieur dans quelques rôles. MM. Chéry, Philippe, Tallin, Videix ; Langlois-Fréville, le vétéran de l'Odéon, un type étonnant, consciencieux et vrai, excellent dans les caricatures, qui dans cent petits rôles « sut se mettre au premier plan », comme disent les clichés des journaux de théâtre.

Mme Grassau, alors en pleine possession de son talent dans l'emploi des duègnes ; Mme Sarah-Félix, une des sœurs de Rachel ; Mmes Fortin, Jeanne Anaïs, femme d'Eugène Bondois, l'excellent régisseur général de la direction Duquesnel ; la jolie Mlle Théric ; Mlle Bilhaut, élève de Samson, soubrette intelligente et gaie ; Mmes Thivet, Jolivet, Lafont, Victorine Gros ; Mlle Valérie, charmante comédienne, plus tard Mme Fould, qui, sous le pseudonyme de Gustave Haller, s'est fait une place dans les lettres ; Mlle Siona Lévy (Mme Ernst) ; Laurentine-Léon revenait au théâtre de ses premiers succès ; Mlle Zulma Restout, belle personne, avait déjà paru sur la scène du Gymnase-Dramatique ; Mlle Daubrun ; Mlle Jouassain, 1er prix du Conservatoire, débutait par l'emploi des jeunes premières avec son camarade Talbot, qui, lui aussi, croyait qu'une grande connaissance du théâtre, une volonté

inflexible, une ardeur de travail extraordinaire peuvent remplacer les qualités physiques si nécessaires pour l'emploi des jeunes premiers rôles. Ces deux artistes, plus tard sociétaires à la Comédie-Française, jouèrent ensemble, pour leurs débuts, OTHELLO. Le public les accueillit favorablement; ils comprirent cependant qu'ils se trompaient de route et abandonnèrent l'altière Melpomène en faveur de la plus accommodante Thalie (vieux style).

Enfin, le 1er janvier 1851, deux comédiens qui ont laissé, à titres divers, de grands souvenirs au second Théâtre-Français, commencèrent leur engagement : M. Eugène Pierron, qui a déjà paru sous Lireux, venant du Théâtre-Historique, où il avait fait sa place dans le beau répertoire d'Alexandre Dumas; plus d'intelligence que de qualités naturelles, des talents littéraires peu communs, une entente très nette du théâtre, désignaient cet artiste aux travaux de la mise en scène plutôt qu'aux succès de la rampe : nous le retrouverons dans ce poste si utile et trop ignoré du public. Hippolyte Tisserant, après avoir chanté le vaudeville au théâtre du Gymnase, créé avec éclat : PIED-DE-FER, mélodrame de Léon Gozlan, à la Porte-Saint-Martin, abordait enfin la scène où il allait mettre le sceau à sa réputation; grand, d'une physionomie mobile, d'une autorité incontestable, connaissant les « effets » comme un vieux routier de théâtre qu'il était, cet excellent acteur, remarquable même dans les grands rôles de genre, raisonneurs et maris trompés, tint pendant quinze ans la première place sur notre théâtre.

Trois grandes personnalités dramatiques passèrent aussi à l'Odéon pendant cette direction : Lepeintre aîné, l'héritier de Potier, si populaire au Vaudeville et aux Variétés, qui devait finir si tristement par le suicide une vie estimée de tous; Henry Monnier et Laferrière, dont nous parlerons plus loin.

Le personnel administratif était : A. Leboulleis, administrateur; Achille Baucheron, ex-second régisseur au Théâtre-Français, directeur de la scène ; Hippolyte Messant, auteur dramatique applaudi, secrétaire du théâtre ; Eugène Brière, second régisseur; Huart, caissier; Ancessy, chef d'orchestre.

1850 — 1851.

Le *28 septembre*, réouverture par : LES PÉCHÉS DE JEUNESSE, drame en trois actes, en prose, d'Émile Souvestre. Des situations attachantes, peut-être un peu trop exploitées, et une bonne interprétation ont enlevé le succès. (Bouchet, Roger, Moreau-Sainti, Tétard, Tournier; Mmes Marie Laurent, Roger-Solié.)

Le *9 octobre*, UN VALET SANS LIVRÉE, comédie en un acte, en prose, de MM. Léonce et Moléri. Dans un dîner d'adieu à la vie de garçon, on persuade au fiancé de Mlle Verdureau que le mariage est une chose absurde; il envoie sa démission à son beau-père ; heureusement un de ses camarades intercepte la lettre. (Moreau-Sainti, Anselme, Talbot, Tournier; Mmes Moreau-Sainti, Demagerott, Caron, Dargilly, Talini.)

Le *13 novembre*, SAPHO [1], drame en un acte, en vers, de Philoxène Boyer. On connaît le sujet. Ces sortes de pièces ne brillent que par la forme et l'étude des caractères. Celle-ci, bien rimée, pleine de tirades savamment composées, plut beaucoup. L'auteur, qui étudiait avec amour les poètes grecs, avait répandu dans son ouvrage comme un parfum d'Hésiode. Mme Laurent jouait Sapho. (Bouchet, Martel, Mlles Théric, Jouassain.)

Le même soir, LES BAISERS, comédie en un acte, en prose, d'Hippolyte Lucas. Une comtesse habite son château avec le docteur Remy. Le neveu du bonhomme s'y introduit sous la défroque de son oncle et parle d'amour à la comtesse dont il est épris. Tout finit par un mariage. (Mmes Sarah Félix, Laurentine Léon ; M. Moreau-Sainti.)

Le *6 décembre*, LES ENNEMIS DE LA MAISON, comédie en trois actes, en vers, de Camille Doucet ; charmant ouvrage où l'on applaudit des caractères bien observés, et quelques-unes des meilleures scènes de ce talent aimable et spirituel. Grand succès. La pièce est maintenant au répertoire de la Comédie-Française. (Bouchet, Moreau-Sainti, Tétard ; Mmes Roger-Solié, Sarah Félix, Bilhaut, Fortin.)

Le *23 décembre*, LA FIN DE LA COMÉDIE, comédie en deux actes, en prose, de Taxile Delord. La scène se passe en Allemagne. Deux jeunes mariés, la lune de

1. Théodore de Banville avait fait un charmant prologue à cette pièce ; il ne put être dit, Altaroche l'ayant distribué trop tard. L'ouverture était de M. Ancessy.

miel finie, s'imaginent qu'ils ne s'aiment point; on leur conseille de divorcer; dès qu'ils sont libres de se quitter, ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent se passer l'un de l'autre. Pour faire vivre un tel sujet, surtout en trois actes, il fallait beaucoup de verve et d'esprit. L'auteur, journaliste distingué cependant, eut le tort de s'en passer [1]. Chute. Trois représentations. (Bouchet, Roger, Harville, Boudeville; Mmes Roger-Solié, Bilhaut.)

1851.

Le *4 janvier*, LE TESTAMENT D'UN GARÇON, drame en trois actes, en prose, de MM. Ch. Desnoyer et Eugène Nus. Ouvrage intéressant. Tisserant et Eugène Pierron débutèrent dans cette pièce et firent beaucoup pour sa réussite. (Mmes Marie Laurent, Roger-Solié.)

Le *15*, entre *le Misanthrope* et *les Femmes savantes*, ODE A MOLIÈRE, hommage dramatique à quatre personnages, de Théodore de Banville. Voici quelques strophes ciselées par le maître-ouvrier des *Cariatides* :

Peuple, je suis la Comédie,
La Muse au sourire effronté
Que fuit la sottise, assourdie
Aux carillons de sa gaieté.

C'est à moi de chanter Molière!
Moi, la Muse aux graves leçons,
Qu'il a trouvée, aventurière,
Errante à travers les buissons.

1. On sait le parti que vient de tirer du même sujet M. Victorien Sardou dans sa charmante comédie du Palais-Royal : *Divorçons !*

Je fus sa première maîtresse,
Et si, pour le peuple enchanté,
Dans un souvenir d'allégresse
Molière doit être chanté,

C'est par moi, c'est par mon délire;
Car bohémienne du ciel
Molière me doit son sourire
Et ce sourire est immortel!

(Bouchet; Mmes Marie Laurent, Sarah Félix, Roger-Solié).

Le *16 janvier*, UN PAYSAN D'AUJOURD'HUI, comédie en un acte, en prose, d'Émile Souvestre. Il n'y a plus de paysans aujourd'hui, ils savent tous parler latin, faire des armes et des mots, témoin ce bon fermier, qui, habile comme Scapin, déjoue les projets d'un jeune seigneur sur sa fermière. (Tisserant, Tétard, Harville.)

Le *1er février*, DON GASPAR LE MENDIANT, drame en cinq actes et six tableaux, en vers, d'Adrien Lelioux [1]. Don Frédéric, trouvant Philippe II chez celle qu'il aime, l'insulte. Le roi, peu endurant, comme on sait, le fait jeter en prison. Juana éperdue, pour sauver son amant, cède au roi d'Espagne. Le comte apprend à quel prix il a sa liberté; scène de reproches, etc. Les deux amants s'empoisonnent. Caractères bien tracés; élégance et vigueur de style. (Tisserant, Bouchet, Martel, Harville, Talbot; Mmes Payre, Roger-Solié, Langlois, Lepetit.)

Le *2 mars*, PIERROT, comédie de carnaval, un acte

1. Adrien Lelioux ne déclamait ses vers que le chef coiffé d'un bonnet rouge.

en prose, de MM. Lefranc et A. Decourcelle. Belmont, après avoir passé la nuit au bal de l'Opéra, en compagnie d'écervelés, la termine chez lui par un souper fin : histoire d'enterrer sa vie de garçon. Dans son ivresse, il parie qu'il gardera toute la journée son costume de Pierrot. Après une foule de quiproquos, l'arrivée de son beau-père, de sa fiancée, etc., il gagne son pari. Succès. (Moreau-Sainti, Anselme.)

Le *21 mars*, LES CONTES D'HOFFMANN, drame fantastique en cinq actes, tantôt en prose tantôt en vers, ni plus ni moins qu'une pièce de Shakespeare, par MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique d'Ancessy. Dans un prologue dont la décoration représentait la cave où s'enivrait Hoffmann, la muse de l'inspiration jaillissait d'une tonne d'Heidelberg, et par une allocution en vers préparait le public à la bizarrerie du spectacle. Alors, comme dans *Victorine* ou *la Nuit porte conseil*, première pièce de ce genre, les récits du poète attablé avec les étudiants prenaient corps et se déroulaient devant les yeux des spectateurs. Cette pièce, originale, d'un style vif et spirituel, pleine de caractères dramatiques, très bien montée, jouée supérieurement par Mme Laurent, étonnante en personnage automatique au deuxième acte, par Tisserant dans un rôle à travestissements, par Pierron dans Hoffmann, fit deux mois de belles recettes [1]. (Jourdain, Anselme, Tétard, etc.; Mlle Bilhaut.)

1. Cette fantaisie dramatique n'avait primitivement qu'un acte et était destinée au théâtre des Variétés. Augmentée de la mu-

1851-1852.

Le *6 septembre,* réouverture avec LES FAMILLES, comédie en cinq actes, en vers, d'Ernest Serret. C'est l'histoire de deux familles, l'une heureuse par son travail, l'autre désunie par la faute du père. Intrigue simple, dénoûment trop prévu; mais des caractères bien tracés, de belles pensées exprimées en jolis vers. Grand succès. Cette œuvre littéraire et morale obtint, sur le rapport de Sainte-Beuve, le prix de 3,000 francs fondé par le ministre Léon Faucher, pour le meilleur ouvrage dramatique de l'année. Vingt et une représentations. (Tisserant, Bouchet, Pierron, Néroud, Métrème, Tallin; Mmes Grassau, Boudeville, Roger-Solié, Jeanne Anaïs.)

Le *19 septembre,* deux premières : SOUS LES PAMPRES, comédie en un acte, en vers, de Jules Lorin. Le vieux Gellius aime Lesbie et veut l'enlever à Catulle; une pièce de vers que le poète fit contre César sert de prétexte à la dénonciation du jaloux. Heureusement, César est bon prince, et pardonne. Intrigue indigente rachetée par des vers élégants et faciles. Succès d'estime. Quinze représentations. (Bouchet, Talbot, Chéry, Métrème; Mmes Sarah Félix, Lepetit), et LIVRE III, CHAPITRE Ier, comédie en un acte, en prose, de MM. Eugène Pierron, Ad. Laferrière et H. Auger[1]. Une des

sique de Jacques Offenbach, elle est aujourd'hui l'un des plus grands succès de l'Opéra-Comique.

1. C'est la comédie d'H. Auger : *Un moyen dangereux,* représentée à Saint-Pétersbourg en mars 1844, arrangée par Pierron.

petites pièces les mieux faites du répertoire de l'Odéon. Répétée quelque temps au Théâtre-Historique, elle passa avec un des auteurs au second Théâtre-Français et y obtint un très vif succès. Trente-quatre représentations. (Pierron, Néroud; M[lle] Laurentine.)

Le *21 octobre*, ANDRÉ DEL SARTO [1], drame en deux actes, en prose, d'Alfred de Musset. Musique d'Ancessy. Ce n'était en réalité qu'une reprise, mais ayant tout l'attrait d'une première représentation. Deux ans auparavant, le 21 novembre 1848, cette belle œuvre n'avait réussi qu'à demi à la Comédie-Française. Tisserant, qui brûlait de jouer le rôle créé par Geffroy, alla, le lendemain de son engagement à l'Odéon, demander à l'auteur la permission de la reprendre. On établit l'unité de lieu qui n'existait pas auparavant : les jolies scènes parasites furent retranchées, le dénouement fut changé : Cordiani mourut au lieu de fuir avec Lucrèce, et l'on obtint un très beau succès. Trente-sept représentations. (Tisserant, Martel, Roger, Harville, Fleuret, Tallin ; M[mes] Sionah-Lévy, Bilhaut, Jeanne Anaïs.)

Le *6 novembre*, LES DROITS DE L'HOMME, comédie en deux actes, en prose, de Jules de Prémaray. « Du côté de la barbe est la toute-puissance », dit Molière. Elle est plutôt du côté de la cornette, tend à prouver cet aimable

1. *André del Sarto* avait paru pour la première fois en 1833 dans la *Revue des Deux Mondes;* imprimé en 1834, dans la 2e livraison du *Spectacle dans un Fauteuil;* retouché pour la scène, réduit à deux actes et représenté sur le Théâtre-Français le 21 novembre 1848 par Geffroy, Maillart et M[lle] Rimblot.

ouvrage, qui réussit et passa au Théâtre-Français en 1852. Vingt-sept représentations. (Lepeintre aîné, Pierron, Néroud; Mmes Sarah Félix, Roger-Solié, Laurentine.)

Le *19 décembre,* première (à ce théâtre) du Cachemire vert, comédie en un acte, en prose, d'Alexandre Dumas et Eugène Nus, représentée au théâtre du Gymnase deux années auparavant. Tisserant, qui y avait obtenu un très grand succès, la fit reprendre à l'Odéon, où elle fut accueillie avec faveur. Seize représentations. (Talbot, Delacroix; Mme Roger-Solié.)

Le *29 décembre,* Les Marionnettes du docteur, drame en cinq actes et onze tableaux, dont un prologue et un épilogue, en vers et en prose, de MM. Jules Barbier et Michel Carré. Musique de M. Ancessy. Les deux nièces du docteur Lebon veulent s'envoler à Paris avec leurs amoureux; pour les retenir, il imagine de représenter devant eux un drame de sa composition, afin de leur montrer les dangers qui les attendent dans la capitale. Pendant quatre actes on voit cette leçon se développer dans deux intrigues plus ou moins réussies. Un acte, où la scène était divisée en quatre parties, plut particulièrement par son originalité. Les auteurs des *Contes d'Hoffmann* avaient voulu donner un pendant à leur premier succès. Ils ne réussirent qu'à demi. Cette nouvelle pièce fantaisiste fut trouvée curieuse, mais un peu indigeste. Quarante-huit représentations. (Tisserant, Clarence, Pierron, Martel, Boudeville, Tétard, Fleuret; Mmes Roger-Solié, Sarah Félix, Jolivet, Bilhaut.)

1852.

Le *16 janvier*, HOMMAGE A MOLIÈRE, poésie récitée par Mlle Sionah-Lévy; l'auteur, M. Arthur Tailhand, donne le 11 février : LE PREMIER TABLEAU DU POUSSIN, drame en deux actes, en vers, qui obtint un franc succès littéraire. 21 représentations. (Clarence, Talbot, Tétard; Mmes Briard, Roger-Solié.) Le même soir, UN BAL D'AVOUÉS, comédie en trois actes, en prose, de Mélesville et Carmouche, fut très-applaudie. Ce n'était d'ailleurs qu'un arrangement, sous un autre titre, de la *Séparation*, jouée le 1er novembre 1830, sous la direction Harel. 26 représentations. (Tétard, Néroud, Lacroix, Dubois; Mmes Grassau, Sarah-Félix, Lemerle.)

Le *15 février*, L'ORIGINAL ET LA COPIE, comédie en un acte, en vers, de MM. Jautard, Gustave Harmant et Numa. Succès, sauf au dénoûment. 13 représentations. (Roger, Métrème, Tétard ; Mmes Laurentine-Léon, Restout, Jeanne Anaïs.)

Le *8 mars*, LES CINQ MINUTES DU COMMANDEUR, drame en cinq actes et sept tableaux, en prose, tiré par Léon Gozlan de son roman : *le Dragon Rouge*, échoua. « J'ai vu tomber le Commandeur », disait au dénouement l'acteur Videix avec un grand geste désespéré. « Et nous aussi ! » répondirent en chœur les étudiants du parterre. On n'eut pas le courage de siffler cette pièce, qui contenait de grandes et sérieuses beautés. 17 représentations. (Tisserant, Clarence, Bouchet; Mmes Boudeville, Laurentine-Léon, Bilhaut.)

Le 2 *avril*, DOS A DOS, proverbe en un acte, en prose, de Mme Roger de Beauvoir, joué au bénéfice de Mme Sarah-Félix par la bénéficiaire, M. Leroux et Mlle Judith, de la Comédie-Française.

Le *11 avril*, UN MARI D'OCCASION, de M. Hippolyte Lucas, un acte en prose, comédie, disait l'affiche; c'était plutôt un vaudeville. De la gaieté, mais un peu grosse. Succès. 16 représentations. (Talbot, Tétard.)

Le *16 avril*, L'EXIL DE MACHIAVEL, drame, d'abord en cinq, puis en trois actes, en vers, de Léon Guillard [1]. Machiavel exilé et puni par son propre fils, voilà le sujet de cette pièce, pleine de belles situations, malheureusement un peu à l'étroit dans ses trois actes. Succès d'estime. 14 représentations. (Bouchet, Martel, Fleuret; Mme Sionah-Lévy.)

Le 7 *mai*, LES ABSENTS ONT RAISON, comédie en deux actes, en prose, de Mme Anaïs Ségalas. Œuvre légère, aimable et bien faite. Réussite complète. 17 représentations. (Talbot, Lacroix, Fillion, Tétard; Mme Laurentine-Léon.)

Le 19, CHASSE AU LION, comédie en un acte, en prose, de MM. Émile de Najac et Gustave Vattier. Ce lion pourchassé n'a aucun rapport avec le roi des fauves; c'est un élégant personnage de quarante-huit ans, un peu ridicule, qu'une femme de chambre habile conduit, par le

1. L'auteur consentit aux suppressions imposées par la censure. L'excellent comédien Geffroy regrettait que la pièce n'eût pas été jouée à la Comédie-Française.

nez, jusqu'au mariage. 11 représentations. (Pierron, Tétard; Mlle Laurentine.)

Le *21 mai*, LE BOUGEOIR, comédie en un acte, en prose, de Clément Caraguel. Pièce dans le genre de a *Gageure imprévue* et des proverbes d'Alfred de Musset, déjà publiée par la *Politique nouvelle* [1]. Un peu petite pour le grand cadre de l'Odéon, mais amusante et fine, cette aimable bluette est aujourd'hui au répertoire de la Comédie-Française [2]. 11 représentations. (Fillion, Métrème; Mme Sarah-Félix.)

1852-1853.

Le *1er septembre*, réouverture avec deux grandes pièces nouvelles : MARIE DE BEAUMARCHAIS, drame en quatre actes et un prologue, en vers, imité du *Clavijo* de Gœthe par Galoppe d'Onquaire. Pièce ennuyeuse et somnifère. Insuccès, 10 représentations (Bouchet, Pierron, Boudeville, Martel, Crigny; Mmes Marie Leroux, Briard), et LES FILLES SANS DOT, comédie en trois actes, en prose, de MM. Lefranc et Bernard Lopez, qui, bénéficiant de l'effet désastreux de la première pièce, obtint, de par la loi des contrastes, avec un peu d'esprit, de gaieté et quelque connaissance de la scène, un succès éclatant. 41 représentations. (Tisserant, Métrème, Roger, Tétard ; Mmes Roger-Solié, Valérie, Marie de Berg, Holbé.)

1. Revue hebdomadaire, numéro du 26 octobre 1851.
2. Depuis le 26 mai 1856, après avoir été jouée à Saint-Pétersbourg par Mme Arnould-Plessy.

Le *2 septembre*, La Tante Ursule, comédie en deux actes, en prose, de Moléri. Cette pièce n'avait qu'un tort, celui d'être en deux actes; quoique trop longue, elle fut accueillie avec faveur. 24 représentations. (Kime, Fleuret, Néroud, Benjamin ; Mmes Grassau, Lafont.)

Le *20 octobre*, Richelieu, drame en cinq actes, en vers, début de M. Félix Peillon. Le défaut des œuvres des « jeunes » est souvent l'imitation ; on trouva que cette pièce était inspirée de la *Marion Delorme* d'Hugo et de la *Diane* d'Émile Augier. L'action roule sur une double conspiration : celle de Raoul d'Arques contre Richelieu et celle de Gaston d'Orléans contre le roi. Succès littéraire complet. Le cinquième acte, excellent de tous points, fut accueilli par des acclamations. D'où vient qu'après un début si brillant l'on n'a plus entendu parler de M. Peillon ? (Pierron, Bouchet, Fillion, Kime, Néroud, Ferville ; Mmes Briard, Daubrun, Marie Leroux) 36 représentations.

Le *7 novembre*, Les Quatre Coins, comédie en un acte, en prose, de Léon Battu. Donnée inspirée du jeu d'enfants : un amoureux, plus adroit que les trois autres, ne laisse point conquérir son coin. Agréable bluette. 15 représentations. (Tétard, Néroud, Harville ; Mme Roger-Solié.)

Le 23, Grandeur et décadence de Monsieur Joseph Prudhomme, comédie en cinq actes, en prose, de MM. Henry Monnier et Gustave Vaëz. Dès 1831, avec la *Famille improvisée*, le personnage de Joseph Prudhomme parut sur la scène. Dans les ateliers, où Henry

Monnier était si populaire, dans les caricatures, dans les journaux, on s'était familiarisé avec ce type que l'auteur-acteur personnifiait d'une façon si plaisante et si parfaite. Altaroche avait pu apprécier mieux que personne dans le *Charivari* combien cette création humoristique était goûtée du public; en la transportant agrandie sur la scène, on avait déjà un grand élément de curiosité, la moitié d'un succès. Quelques mots sur le sujet : Au premier acte, nous sommes avant 1848, M. Prudhomme est capitaine de la garde nationale. Quel désespoir quand, après la réforme, il apprend que les bonnets à poil sont supprimés! Du moins il en conservera à jamais le souvenir, grâce à l'habile pinceau de M. Marteau, qui l'a peint en pied dans son uniforme, le chef coiffé du fameux et si regretté bonnet. Après la révolution de 1848, M. Prudhomme se retire à la campagne, non pour soigner ses laitues comme Dioclétien, mais pour y planter des choux. L'ambition le saisit encore; au milieu des champs il songe à la députation. On lui fait même accroire qu'il est ministre; cette illusion s'évanouit vite. Les auteurs ont plaqué sur cette donnée simple les mots célèbres de l'élève de Brard et Saint-Omer, professeur d'écriture patenté. Henry Monnier dans le rôle de Prudhomme fut étonnant de fantaisie; Mme Grassau, qui représentait sa femme, M. Tétard, la charmante Mlle Valérie, MM. Talbot, Boudeville, Métrème, Mlle Bilhaut contribuèrent au succès de cette gaie comédie bourgeoise. 98 représentations.

Le *19 décembre*, LE LOUP DANS LA BERGERIE, comédie

en un acte, en prose, d'Arnould Frémy. Un mari qui veut dégoûter sa femme des plaisirs mondains, feint de les aimer jusqu'à la passion. Léger succès. 14 représentations (Tisserant, Fillion, Boudeville; M[mes] Laurentine-Léon, Marie de Berg, Bilhaut).

Le 26, LE FEUILLETON D'ARISTOPHANE, comédie satirique en un acte, en vers, précédée d'un prologue en prose, avec entr'acte en vers dit par M[me] Roger-Solié, de MM. Philoxène Boyer et Théodore de Banville, musique d'Ancessy. Le compère de cette revue parisienne (car, ainsi qu'au Palais-Royal et aux Variétés, les auteurs ont employé cet inévitable personnage) est ici Aristophane lui-même. Le grand satirique grec, dont la verve est épuisée, est conduit à Paris pour y trouver de nouveaux sujets de comédies. En bottes vernies, en pantalon collant, enfin à la dernière mode, suivi de son esclave Xanthias, il voit défiler les curiosités de l'année : la peinture, la musique, les livres, le théâtre. Fantaisie charmante, pleine de beaux vers, de strophes spirituelles et généreuses. On applaudit un joli rondeau sur Balzac et sa *Comédie humaine*, ainsi que ces vers qui rentrent trop dans notre sujet pour que nous les passions sous silence :

L'Odéon ! c'est toujours, pour l'esprit des journaux,
Le volcan dont le temps éteignit les fourneaux,
La Palmyre aux détours sonores
Dont jamais un Volney ne trouble le repos,
Et le morne désert, où ronflent les troupeaux
De buffles et d'onocentaures !
Mais, quand ils ont, pendant les farces du début,
Contre notre Odéon et contre l'Institut

Tordu l'épigramme momie,
Les railleurs à leur tour rêvent un Panthéon
Et, leur œuvre à la main, tourmentent l'Odéon,
Cette clef de l'Académie.

(Pierron, Tétard, Kime, Boudeville, Néroud, Fleuret; Mmes Bilhaut, Roger-Solié, Grassau, Marie Daubrun, Valérie, Deberg, Delmary, Clairemont). 10 représentations.

1853.

Le *15 janvier*, entre *le Misanthrope* et *le Malade imaginaire*, Hommage a Molière, stances très-réussies de M. Henri Beaunis, récitées par Mme Marie Leroux.

Le *11 février*, Les Œuvres d'Horace, comédie en un acte, en prose, de M. Eugène Pierron. Demi-succès. L'auteur-acteur jouait dans sa pièce avec Mmes Laurentine et Valérie. 16 représentations.

Le *11 mars*, L'Honneur et l'Argent, comédie en cinq actes, en vers, de Ponsard. Cette première comédie de l'auteur de *Lucrèce*, reçue à corrections le 2 novembre 1852 par le comité de la Comédie-Française sous le titre de *la Comédie bourgeoise*, y aurait certainement été représentée avec *Lady Tartuffe*, alors en répétition; mais Ponsard ne voulut pas attendre. Les sociétaires se seraient plus pressés si *Ulysse*, du même auteur, qui leur avait coûté 36,000 francs de dépenses, n'avait pas refroidi leur ardeur. Ce fut un très-grand succès *d'honneur* le premier soir, et peu de temps après un succès *d'argent*. L'interprétation fut supérieure. Laferrière joua Georges avec une chaleur, une verve, une passion, que son suc-

cesseur Delaunay, plus irréprochable comme diction, n'égala peut-être pas, quand plus tard la pièce passa au répertoire de la Comédie-Française. Tisserant fut parfait dans le beau rôle de Rodolphe. Près de ces deux excellents artistes on applaudit : Kime, Talbot; Mlle Valérie, tous ! Mlle Preval seule fut critiquée. 94 représentations.

Le *dimanche 5 juin*, LE ROMAN DE VILLAGE, gracieuse comédie en un acte, en vers, de MM. Pol Mercier et Édouard Fournier, deux auteurs déjà joués à la Comédie-Française. Succès. 19 représentations. (Bouchet, Martel, Tétard; Mmes Marie Leroux, Bilhaut.)

La dernière représentation de la direction Altaroche fut donnée le 26 juin 1853. On joua *l'Honneur et l'Argent* devant 2,883 fr. 50 c. de recette. Les 94 représentations donnèrent le chiffre de 203,702 francs [1].

DÉBUTS.

1850. — 29 septembre. — M. Tournier; Mmes Sionah-Lévy et Jouassain dans *Hamlet*.

30 septembre. — M. Boudeville dans *les Folies amoureuses*.

1er octobre. — Mme Fortin dans *George Dandin*.

3 octobre. — Mlles Théric et Demongeotte dans *l'École des Femmes*.

1. Ponsard, croyant peu à un succès d'argent, renonça, dit-on, à ses droits si la recette ne couvrait pas les frais; les frais couverts, il devait partager avec Altaroche. Il gagna ainsi de plus que le directeur 25,000 écus, qu'il perdit, paraît-il, à Spa, à la roulette.

13 octobre. — M. Talbot dans *Othello.*

15 octobre. — Mlle Jolivet dans *les Femmes savantes.*

16 octobre. — Mmes Sarah-Félix et Bilhaut dans *Tartuffe* et *les Précieuses ridicules.*

17 octobre. — M. Martel dans *Andromaque.*

1851. — 2 mars. — M. Adolphe dans *Zaïre.*

16 mars. — M. Delacroix dans *les Contes d'Hoffmann.*

6 septembre. — MM. Néroud, Métrème, Mme Boudeville dans *les Familles.*

14 septembre. — M. Fleuret, Mlle Ficher dans *les Horaces.*

21 septembre. — Mme Amant dans *Andromaque.*

9 octobre. — M. Hubert dans *le Dépit amoureux.*

2 novembre, — Mlles Derby dans *Horace*, Restout dans *le Mariage de Figaro.*

6 novembre. — Mlle Lafont dans *l'École des maris.*

1852. — 11 janvier. — M. Armand Colin dans *le Cid.*

15 janvier. — Mlle Florence, Tétard, dans *le Malade imaginaire.*

3 février. — Mlle Lemerle dans l'*École des maris.*

8 février. — Mlle Isabelle Constant dans *Andromaque.*

11 février. — Mlle Briard.

18 avril. — Mlle Hortense dans *le Médecin malgré lui.*

1er septembre. — Mlles Valérie et Marie de Berg dans *les Filles sans dot.*

5 septembre. — M. Kime dans *les Folies amoureuses.*

11 septembre. — Mlles Daubrun et Lafont dans *Tartuffe*.

14 octobre. — Mlle Delmary dans *les Jeux de l'amour*.

15 octobre. — Mlle Adrian, M. Fréville dans *Tartuffe*.

27 octobre. — Mlle Marie Dorigny dans *le Dépit amoureux*.

6 décembre. — Mlle Robert dans *les Folies amoureuses*.

1853. — 11 mars. — Mlle Preval dans *l'Honneur et l'Argent*.

REPRISES, REPRÉSENTATIONS EXTRAORDINAIRES.

1850. — Le 7 septembre. — Lepeintre aîné joue dans deux pièces : l'*Abbé de l'Épée* et *la Petite Ville;* le 14, dans *Une Journée à Versailles*.

Le 21, reprise de l'*Homme gris*, avec Lepeintre aîné.

Le 28, reprise du *Philosophe sans le savoir*.

5 octobre, première (à ce théâtre) de *Elle est Folle !* drame de Mélesville[1], et *le Voyage interrompu* (Lepeintre).

24 octobre, bénéfice : *Mlle de la Verrière*.

26 octobre, bénéfice : *Les Frères corses* (Fechter, Boutin).

27 octobre, reprise de *Jeanne d'Arc*.

1. Joué primitivement, avec les couplets, au théâtre du Vaudeville.

5 novembre, bénéfice : trois pièces du Palais-Royal, dont une avec Arnal.

23 novembre, première (à ce théâtre) du *Mari de la Favorite*, de Michel Masson.

27 novembre, première (à ce théâtre) de *la Jeunesse de Henri V*.

1851. — 12 janvier, première (à ce théâtre) d'*Une Tempête dans un verre d'eau*[1], comédie en un acte, en prose, jouée primitivement au Théâtre-Historique (Pierron ; Mlle Laurentine.)

2 février. — Reprise de *Jarvis l'honnête homme*.

9 février. — Reprise du *Don Juan* de Molière.

18 et 25 février. — Deux bénéfices : chaque fois, l'*Ambassadrice*, opéra-comique avec Ponchard et Mlle Miolan.

14 mars. — Bénéfice de Mlle Lia-Félix : *Phèdre* avec Rachel, *les Femmes savantes* avec Menjaud.

15 mai. — Représentation extraordinaire : *La Tour de Nesle*, avec Mélingue et Mme Marie Laurent.

22 mai. — première (à ce théâtre) du *Tyran domestique*.

1er juin. — Fermeture.

11 septembre. — Reprise des *Trois Frères rivaux*.

2 décembre. — Le soir du coup d'État, personne dans la salle, non plus que le lendemain.

Le 4 et le 5 décembre. — Relâches.

12 décembre. — Rentrée de Clarence dans *François le Champi*.

1. Aujourd'hui au répertoire de la Comédie-Française.

1852. — 29 janvier. — Bénéfice de Lepeintre aîné : Déjazet chante *la Lisette* de Béranger ; Rachel joue le deuxième acte d'*Athalie;* on finissait par *le Bénéficiaire,* comédie en cinq actes.

2 avril. — Bénéfice de Mlle Sarah-Félix : elle joue *Adrienne Lecouvreur* avec sa sœur Rachel.

11 avril.— Première (à ce théâtre) des *Deux Ménages.*

30 avril. — Bénéfice de Mlle Sionah Lévy : *Horace* et *Tartuffe* avec Ligier, Mmes Allan et Dupont, de la Comédie-Française.

6 mai. — Bénéfice de Tisserant : *Roger Bontemps,* par les acteurs du Gymnase ; *le Bonhomme Jadis,* par la Comédie-Française ; intermèdes par les frères Lionnet.

28 mai. — Bénéfice de Mlle Briard : Rachel joue les *Horaces* avec son frère Raphaël et sa sœur Rébecca. On finit par un acte du Palais-Royal.

2 juin. — Bénéfice des enfants de Merle : *la Dame aux Camélias,* avec Fechter et Mme Doche.

6 juin.— Bénéfice de M. Marchand fils : *La Poissarde,* par les acteurs de la Porte-Saint-Martin (Boutin ; Mme Laurent).

6 septembre. — Reprise de *le Premier venu,* ou *Six lieues de chemin,* comédie en trois actes, de Vial [1].

24 septembre. — Bénéfice de la caisse des auteurs.

19 octobre. — Représentation extraordinaire offerte aux régiments du quartier du Luxembourg. Musique par M. Nicou, du 19e de ligne.

1. Représentée en l'an IX, et mise en opéra-comique en 1818.

4 décembre. — L'affiche de l'Odéon porte pour la première fois l'en-tête : *Théâtre impérial.*

1853. — 17 février. — Bénéfice de Tisserant : *le Misanthrope,* par le bénéficiaire; un acte du Gymnase; chansonnettes par Déjazet et Joseph Kelm, et quatre tableaux de *Benvenuto Cellini* avec Mélingue. 2,092 francs de recette.

19 février. — Bénéfice de M. Messant : *La Terre promise,* comédie en trois actes, du Vaudeville. 737 fr. 50 de recette.

2 mars. — Bénéfice de la caisse des auteurs : *Le Malade imaginaire* et des pièces des Variétés et du Palais-Royal.

20. — Kime joue *le Mariage de Figaro.*

En mai. — Trois bénéfices : 1° celui de Laferrière, avec *l'Honneur et l'Argent*; 2° celui de Tétard, avec deux pièces de l'Odéon et une du Palais-Royal; 3° celui de Mlle Marie Leroux, trois actes du Gymnase et un du Vaudeville (Félix).

27 juin. — Clôture. — Fin de la direction Altaroche.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

(Les titres des pièces sont en *italique*.)

B

F

G

H

I

M

N

O

S

U

V

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR A. QUANTIN

LE NEUF AVRIL MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-DEUX

